



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

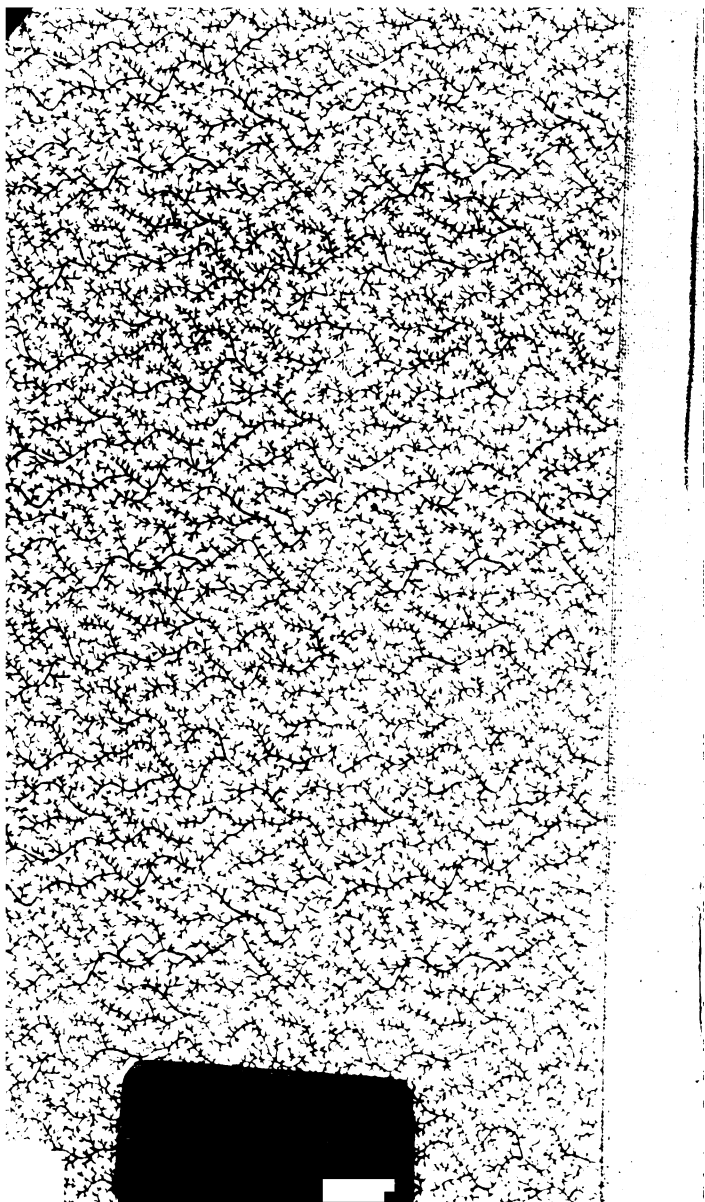
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

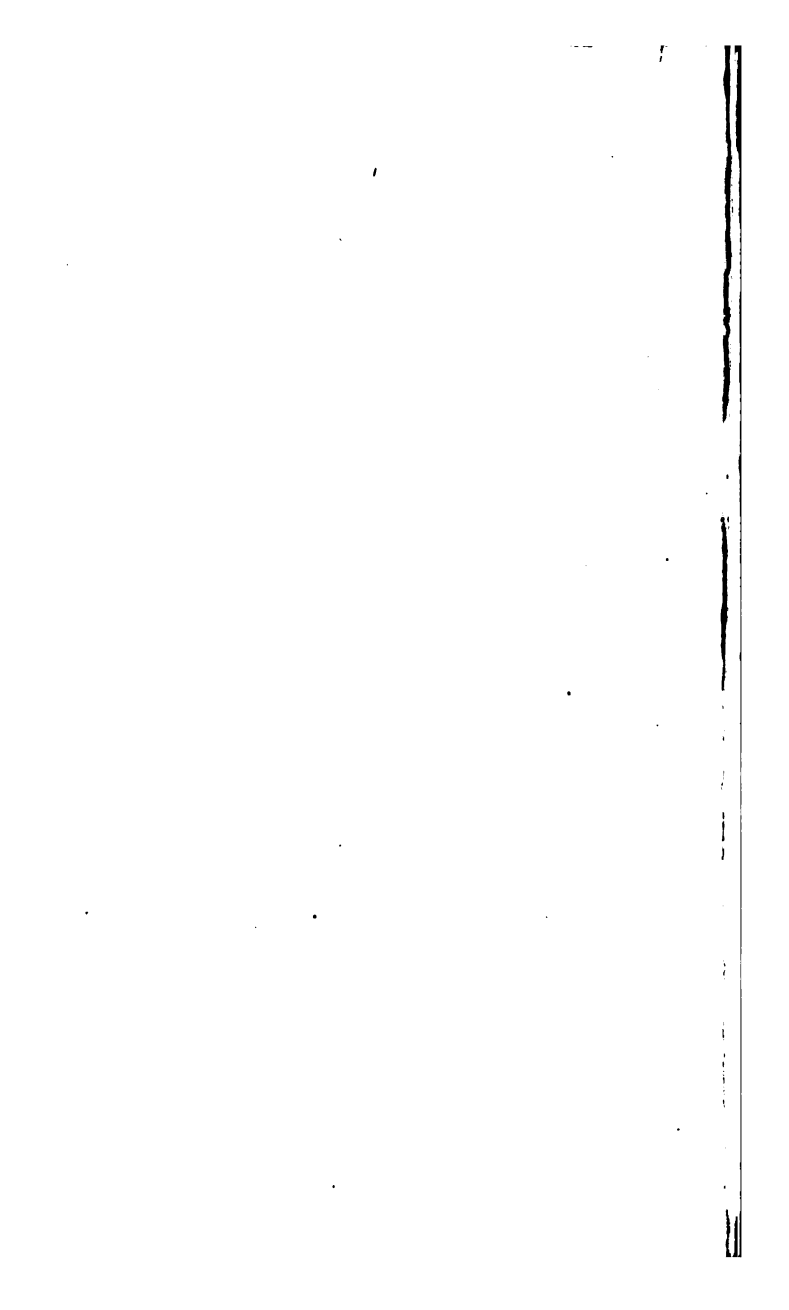
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

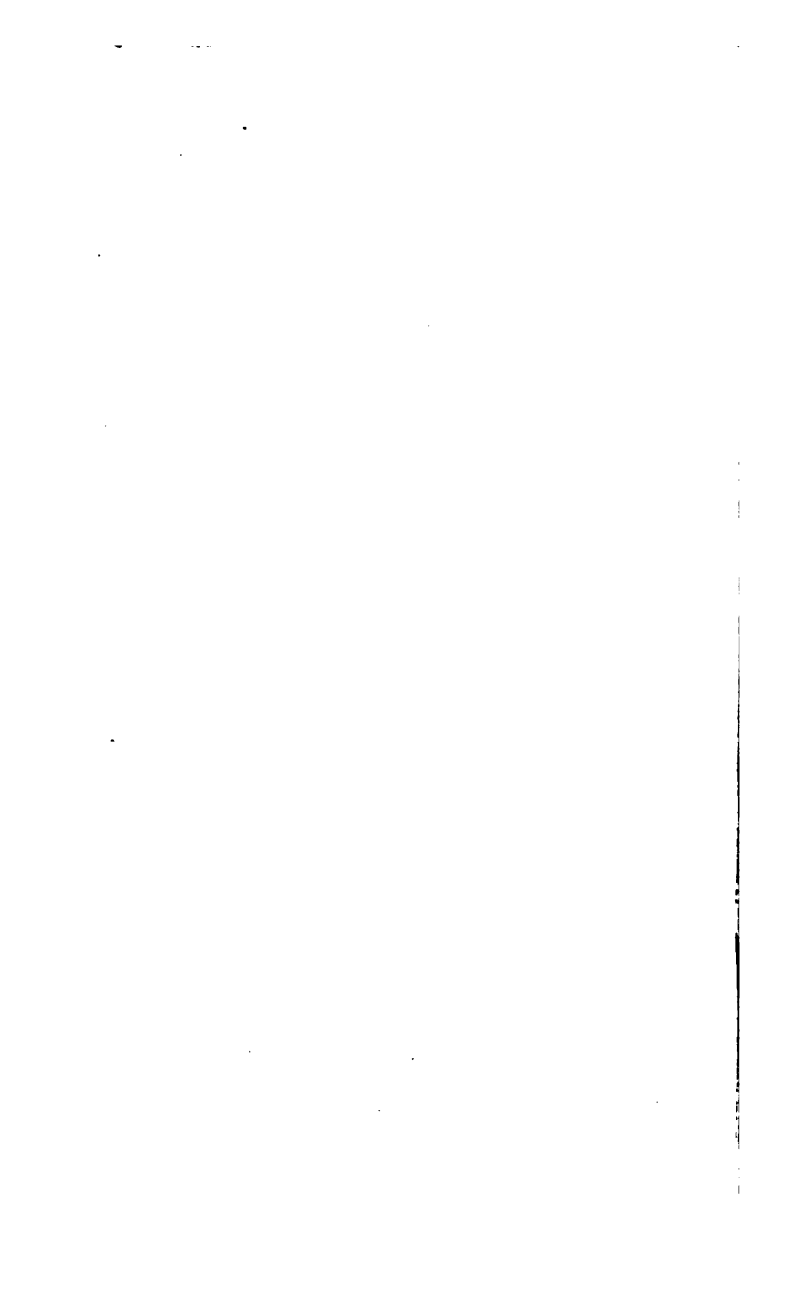
À propos du service Google Recherche de Livres

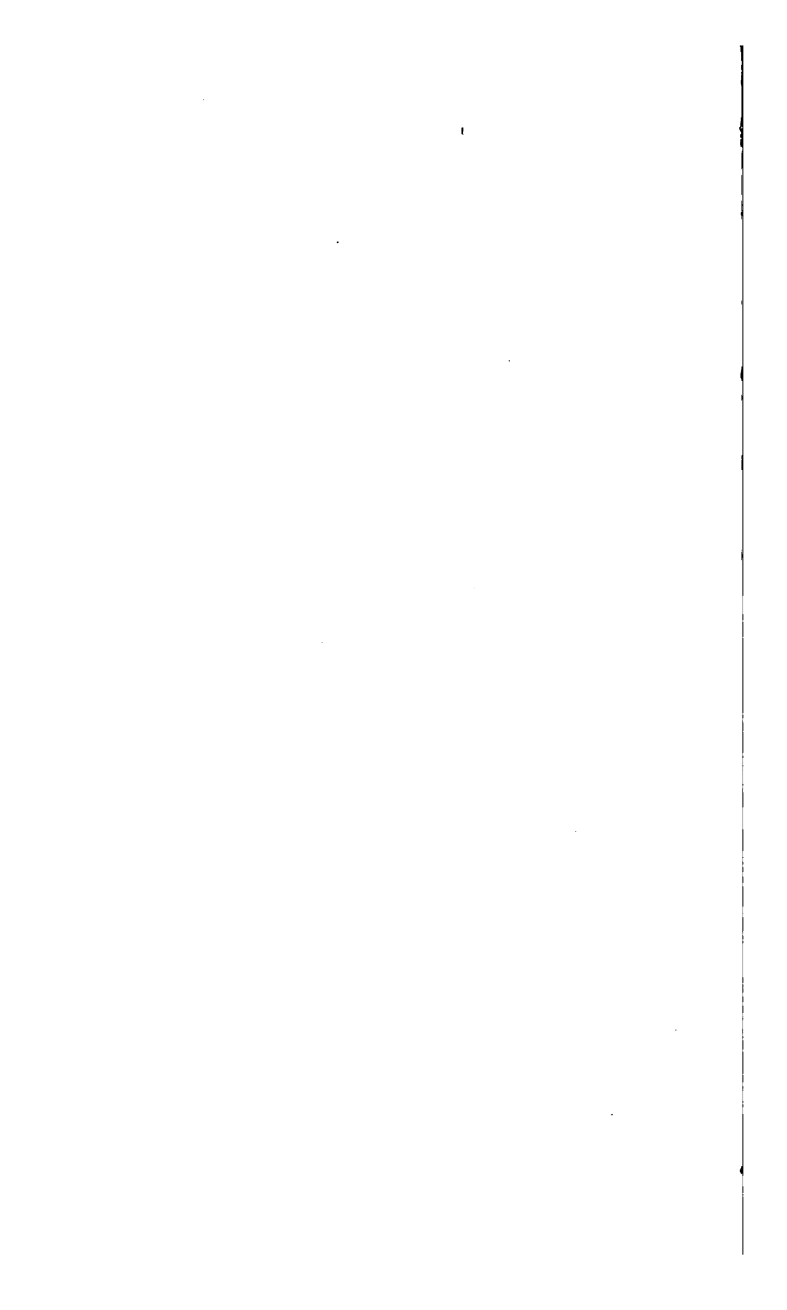
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>











NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

271 B

54F

~~1144-9~~

ROY WIL
ALAN
YASU

HISTOIRE

D E

FRANCE.

TOME PREMIER.

LIBRARY

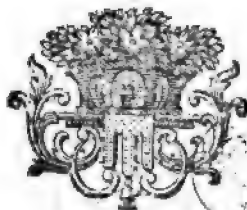
ROY WEN
JUN
YARU

HISTOIRE DE FRANCE

*DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DE LA
MONARCHIE JUSQU'AU REGNE
DE LOUIS XIV.*

Par M. l'Abbé V E L L Y.

TOME PREMIER.



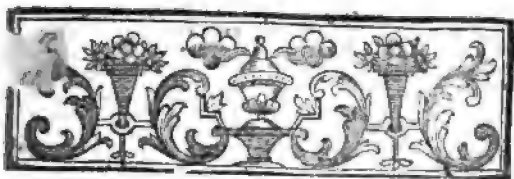
A P A R I S.

Chez DESAINT & SAILLANT, rue
S. Jean de Beauvais, vis-à-vis
le Collège.

M. D C C. L V.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

WYOM W3M
21084
Y3A98U



A MONSEIGNEUR
DE MACHAULT

Chevalier , Garde des Sceaux de France , Ministre & Secrétaire d'Etat ayant le Département de la Marine , Commandeur des Ordres du Roi , &c.



MONSEIGNEUR ,

C'est à un Ministre également cher au Prince & aux sujets , que je dédie l'Histoire d'une Nation dont il réunit tous les suffrages. Ayant à célébrer les grandes actions des hommes vraiment utiles à la Patrie , j'ai voulu qu'à la tête de leur éloge on vît un nom glorieux par de grands & signalés services , rendus de

vj EPITRE.

tout tems aux Rois, à l'Etat & au Public : *nom fécond en personnages illustres* dans toutes les charges où ils ont été appelés, soit aux Confeils, soit aux Intendances des Provinces & des Armées, soit dans les Cours souveraines, comme sages, prudents, & très-équitables Sénateurs.

Ce sont, MONSEIGNEUR, les propres termes dont se servoit il y a plus de cent ans, un de nos vieux Historiens François, en rendant à un de vos ancêtres le même hommage, que VOTRE GRANDEUR me permet de lui rendre aujourd'hui. Quel nouveau sujet d'admiration, si comme nous il vous voyoit remplir les premières places de l'Etat avec l'applaudissement général d'une Nation éclairée, & servir utilement la Prin-*

* Corroset, Thrésor de l'Histoire de France, imprimée en 1646, & dédiée à M. François de Machault, Seigneur de Romaincourt & de Garges, Conseiller du Roi en ses Confeils, &c.

EPI TRE. vi

ce dans des occasions aussi délicates qu'intéressantes pour l'affermissement de son Trône & l'accroissement de sa gloire ! Administrateur des Finances du Royaume, dépositaire du sceau, de la puissance & des graces du Souverain, chef du Commerce, des Colonies & des Mers, vous avez su réunir tout ce que le Ministère & la Magistrature ont de plus illustre & de plus important. Mais ce qui frappe encore plus, c'est ce genie supérieur aux plus grands emplois, cette vive intelligence par laquelle tout devient lumineux, cette grande ame au-dessus des obstacles, qu'elle sçait également prévoir & surmonter : ce sont enfin ces brillantes qualités de l'esprit & du cœur, qui jointes aux talens qui étonnent, forment le grand homme, l'homme aimable.

Voilà, MONSEIGNEUR, ce qui fixe les respects du Philosophe comme du peuple. C'est aussi l'admiration justement due à de si rares mérites, qui m'a inspiré l'ambition de voir le

*nom d'un Ministre toujours citoyen ;
orner le commencement de cette nou-
velle Histoire. Elle pourroit être
écrite avec plus d'élégance , mais
non avec plus de sincérité : le seul
vrai y est partout mon guide & ma
fin. Vous , MONSEIGNEUR , qui ai-
mez la vérité & qui voulez qu'on la
dise , recevez le respectueux tribut
que je paye en même tems à ses char-
mes & à vos vertus.*

Je suis avec un profond respect ,

MONSEIGNEUR ,

DE VOTRE GRANDEUR

**Le très-humble & très-
obéissant Serviteur
VELLY.**

P R E F A C E.

ON ne s'arrêtera point à démontrer les avantages de l'Histoire. Tout le monde sçait que c'est l'école où se sont formés les Alexandres, les Scipions, les Césars, & presque tout ce que l'Univers compte de héros. Nécessaire aux Rois, qu'elle instruit à rendre leurs peuples meilleurs & plus heureux ; utile à l'homme d'Etat, dont elle étend les vûes jusques dans l'avenir par une juste comparaison de ce qui est arrivé ; agréable au simple particulier, sous les yeux duquel elle fait passer comme en revue les Républiques, les Royaumes & les Empires, elle offre à tout le genre humain des connoissances aussi curieuses qu'intéressantes sur son origine, ses progrès, ses grandeurs, ses foiblesses, ses vertus, & ses vices.

Mais de toutes les histoires, la plus digne de l'étude d'un homme qui pense est sans contredit celle de la Patrie. C'est une espèce de tableau général de famille, où chaque citoyen croit reconnoître quelques-uns de ses ancêtres, les uns dans un rang plus élevé, les autres dans un état moins brillant, tous véritablement utiles à la société. On sent par expérience ce que peut une pa-

reille persuasion sur une ame bien née : l'exemple toujours plus efficace que le précepte en reçoit une nouvelle force : de-là cette noble émulation , qui produit & les grandes actions & les hommes célèbres en tout genre.

C'est surtout cet admirable effet , qu'un Auteur doit avoir en vue , lorsqu'il écrit les fastes de sa Nation. Mais pour le produire plus infailliblement, il faut que l'histoire écrite pour l'utilité commune, soit en même tems celle du Prince & de l'Etat , de la Politique & de la Religion , des armes & des sciences , des exploits & des inventions utiles & agréables. C'est cependant ce qui paroît avoir été le plus négligé.

Il semble, en lisant quelques-uns de nos Historiens , qu'ils aient moins envisagé l'ordre chronologique des Rois comme leur guide, que comme l'objet principal de leur travail. Bornés à nous apprendre les victoires ou les défaites du Souverain, ils ne nous disent rien ou presque rien des peuples qu'il a rendu heureux ou malheureux. On ne trouve dans leurs écrits que longues descriptions de sièges & de batailles : nulle mention des mœurs & de l'esprit de la Nation. Elle y est presque toujours sacrifiée à un seul homme , & la gloire qui résulte des vertus pacifiques y est

partout immolée au brillant des exploits guerriers. C'est le défaut qu'on a tâché d'éviter dans cette nouvelle Histoire de France.

L'idée qu'on s'y propose , est de donner avec les annales des Princes qui ont régné, celles de la Nation qu'ils ont bien ou mal gouvernée ; de joindre aux noms des héros qui ont reculé nos frontières , ceux des génies qui ont étendu nos lumières ; en un mot d'entremêler le récit de nos victoires & de nos conquêtes , de recherches curieuses sur nos mœurs , nos loix , & nos coutumes.

Les faits y feront plus ou moins détaillés , selon qu'il sera plus ou moins avantageux d'en être instruit. On s'est surtout appliqué à remarquer les commencemens de certains usages, les principes de nos Libertés, les vraies sources & les divers fondemens de notre droit public , l'origine des grandes dignités, l'institution des Parlemens , l'établissement des Universités , la fondation des Ordres religieux ou militaires , enfin tout ce que les Arts & les Sciences nous fournissent de découvertes utiles à la société.

On n'ose se flater que l'exécution réponde à la grandeur de l'entreprise. On peut du moins assurer qu'on n'a rien négligé pour rendre l'Ouvrage intéressant.

fant, soit par les faits, on les trouvera revêtus de leurs principales circonstances, soit par l'exactitude, on n'écrit rien que sur des autorités décisives. C'est dans les sources anciennes qu'on a puisé. Les Auteurs contemporains, les annales & les chroniques du tems sont les garans de ce qu'on avance. On s'est fait un devoir de consulter les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, recueil infiniment précieux par mille endroits, mais surtout par ces sçavantes dissertations, qui répandent de si vives lumières sur les points les plus embrouillés de notre Histoire. On les trouvera partout cités sous le nom de *Mémoires de Littérature*, moins encore pour abrégé, que parcequ'en effet ils méritent ce titre par excellence. Du Tillet, Ducange & Pasquier nous ont aussi fourni de grands secours. On verra par la lecture de cet Ouvrage, qu'on a fait de leurs écrits tout l'usage que méritent les excellentes recherches dont ils sont remplis.

On ne donne aujourd'hui que les deux premiers volumes. La suite qui est sous presse, ne sera ni différente pour la forme, ni moins intéressante pour le fond.



HISTOIRE DE FRANCE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

L'origine des François.

IL semble qu'il soit de la destinée des nations célèbres de n'avoir aucun monument certain de leur origine. Athènes & Rome n'ont eu que de foibles lumières sur leurs ancêtres : les François ne connoissent qu'imparfaitement leurs fondateurs. Les uns veulent qu'ils soient descendus des anciens rois de Troie : d'autres assûrent qu'ils ont pris naissance dans les Gaules, d'où ils étoient sortis avant ou

Tome I.

A

après les conquêtes de Jules César. Il y en a qui les font venir de la Scandinavie, qu'on appelloit autrefois la mère commune des peuples. Ceux-ci, sur l'autorité de quelques écrivains cités par Grégoire de Tours, imaginent que la Pannonie est leur véritable berceau : ceux-là, fondés sur certaines ressemblance de mœurs, prétendent que c'est une colonie de ces fameux Scythes libres, ou francs, qui suivant le témoignage d'Herodote, habitoient sur les bords des Palus-Meotides. Le sentiment le plus probable est qu'ils sont originaires de Germanie : mais on ne sçait pas précisément quelle partie de cette vaste contrée fut leur première demeure, ni ce que signifioit anciennement le nom de *Francs*. On croit communément que c'étoit une ligue de plusieurs peuples, qui occupoient cette étendue de païs, qui est terminé à l'orient par l'Elbe, au midi par le Mein, au couchant par le Rhin, au nord par la mer Septentrionale. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui la Franconie, la Turinge, la Hesse, la Frise, la Westphalie.

Philip. Clav.
13. 20.

Mœurs des
Francs ou
Germains.

Les auteurs anciens qui ont parlé de ces peuples, nous les représentent comme des sauvages, qui ne vivoient

PRÉLIMINAIRE. 5

que de leur chasse, de fruits, de légumes & de racines. Plus jaloux de leur liberté qu'avides des choses qui procurent les délices de la vie, ils ne connoissoient ni l'or, ni l'argent, & tout leur commerce se faisoit par échange. Plus guerriers que civilisés, ils n'avoient d'autres villes que leurs forêts, d'autres maisons que des antres souterrains, ou de rustiques bâtimens de bois & d'argile, d'autres possessions, que les terres que le Magistrat ou le Prince leur distribuoit chaque année suivant la condition, les services, & la valeur d'un chacun. Vrais, fidèles, sincères, ils se piquoient de la plus scrupuleuse délicatesse sur le point d'honneur : rigides observateurs des loix de la nature, ils ignoroient, ou punissoient sévèrement les abominations qui deshonorèrent la Grèce & l'Italie. Généreux dans leurs inimitiés, une offense étoit aussi-tôt pardonnée que reconnue : implacables dans leurs hostilités, souvent leur vengeance dégénéroit en féroce. Citoyens zélés, ils étoient toujours prêts à tout sacrifier pour la patrie : redoutables voisins, ils faisoient consister leur gloire

Tacit. de mor.
ribus Germanis

& leur fureté à dévaster leurs propres frontières , & à se séparer du reste de l'univers par d'affreuses solitudes. Mélange singulier d'activité & d'oïfiveté , ils ne sçavoient ni s'occuper utilement pendant la paix , ni se modérer pendant la guerre. On admiroit sur-tout leur zèle empressé à exercer l'hospitalité. Leurs maisons étoient toujours ouvertes à l'étranger : on le défrayoit pendant son séjour : on lui faisoit des présents à son départ.

Leur Religion.

Leur religion se ressentoit de la simplicité de leurs mœurs. Leurs dieux étoient le soleil , la lune , le feu , les arbres , les rivières : leurs temples, des cavernes ténébreuses , ou les endroits de leurs forêts les plus sombres & les plus impénétrables à la clarté du jour : leurs sacrifices , des victimes humaines , des brebis , des loups , des renards : leurs prêtres , des magiciens plutôt que des théologiens : leurs mariages , des sociétés toujours de goût , jamais d'intérêt : les femmes exclues des successions n'apportoient aucune dot : leurs funérailles , de simples cérémonies d'où le faste étoit banni , mais où brilloit leur extrême tendresse pour les morts. Lorsqu'on les brûloit ,

PRÉLIMINAIRE.

c'étoit avec un bois choisi : lorsqu'on les inhumoit , c'étoit avec tout ce qu'ils avoient de plus riche & de plus précieux , souvent même avec un domestique pour les servir dans l'autre monde.

La nation étoit divisée en quatre classes , les nobles , les libres , les affranchis , les serfs. L'histoire leur donne tantôt des Rois , quelquefois un Prince , souvent des Ducs. L'autorité des Rois étoit perpétuelle , celle du Prince n'étoit que pour un tems ; les Ducs ne commandoient que pendant la guerre. Les uns & les autres n'avoient qu'un pouvoir limité : les grandes affaires se décidoient dans l'assemblée des Etats. On choisissoit toujours les Rois parmi la plus haute noblesse : dans l'élection des Ducs on considéroit le mérite plus que la naissance. Aucun de ces chefs ou commandans n'avoit droit de lever des impôts : chaque particulier leur payoit un tribut volontaire sur sa récolte , ou sur ses troupeaux. Ce présent , libre hommage de l'amour du sujet , étoit en même-tems toute la récompense des travaux , & tout l'entretien de la maison du souverain. L'usage des lettres ou caractères

Leur Gouvernement.

rères leur étant totalement inconnu ; ils n'avoient ni annales , ni loix écrites. Les Bardes ou poëtes étoient leurs historiens ; les chansons , leurs histoires ; la coutume & les lumières du bon sens , leur code & leur digeste. On punissoit l'adultère , monstre horrible parmi eux , par l'ignominie & la répudiation : une mort honteuse étoit le châtiment des traîtres & des transfuges : on ensevelissoit tout vivans dans un borbier les lâches , les poltrons , & ceux qui s'étoient souillés du crime abominable. Supplice inoui , qui caractérise parfaitement l'horreur de ces peuples aussi braves que vertueux , pour toute espece d'infamie.

Leur Milice.

Le génie guerrier de la nation paroissoit jusques dans l'éducation des enfans. Ils ne connoissoient d'autres jeux & d'autres amusements que l'exercice à pied ou à cheval. Cependant ils ne pouvoient porter les armes que du consentement de leur cité. On s'assembloit : quelqu'un des Princes , les pères , ou les parents des candidats , leur faisoit présent d'une lance & d'un bouclier : cette cérémonie les initioit dans l'ordre militaire , & les associoit aux braves de l'Etat. Leurs armes

étoient l'épée, la *framée*, la lance ou hallebarde, la fronde, le maillet, l'angon ou javelot, qu'ils dardoient de loin, la hache qu'ils lançoient de près, & la *cateie*, espèce de massue lourde & pesante, qu'ils jettoient au milieu des bataillons ennemis, & qui écrasait tout par son poids énorme. Un bouclier plus haut que large, ouvrage de simple osier ou d'écorce d'arbres, mais dont la perte entraînait après soi le deshonneur & l'infamie; une cuirasse qu'ils couvroient de quelque peau d'ours ou de sanglier; un casque surmonté de queues de cheval teintes en rouge, ou de quelque figure hideuse, composaient toute leur armure. Leurs enseignes n'offroient que des objets terribles: c'étoit tout ce qu'il y avoit de plus féroce parmi les animaux, ou de plus horrible dans leurs bois sacrés. Rien de plus uniforme que leur ordre de bataille. L'infanterie toujours placée au centre, for-

Agath. L. 24.

D I S C O U R S

corps d'élite. La cavalerie étoit postée sur les aîles : les chariots & les bagages composoient leur arrière-garde. On leur reprocha long-tems de se battre tumultuairement, & de ne connoître ni frein, ni retenue : ce fut des Romains qu'ils apprirent toutes les ruses de l'attaque & de la défense.

Leur Marine. C'étoit suivant le témoignage de Pline, le peuple de l'Europe qui entendoit le mieux la mer. Leurs vaisseaux faits de plusieurs cuirs cousus ensemble, ou d'ozier couvert de cuir, n'avoient ni voiles, ni proies, & n'avançoient qu'à force de rames. D'abord leur navigation étoit bornée aux rivages les plus voisins : insensiblement ils hazardèrent de plus longues courses, rangèrent la côte de la Gaule & de l'Espagne, & pénétrèrent par le détroit de Gibraltar jusques dans la Méditerranée.

Leurs guerres contre les Romains. Tels étoient ces anciens Francs ou Germains, si souvent attaqués, quelquefois battus, jamais entièrement subjugués par les Romains. Le vainqueur des Gaules, Jules César, porta deux fois ses armes dans leur pays : deux fois il repassa le Rhin, ne remportant d'autre avantage que d'avoir

*Ce fut de bello
Gall. l. 3. & 6.*

PRÉLIMINAIRE.

fait le dégât sur leurs terres, & de leur avoir brûlé quelques villages. Auguste qui voyoit tout l'univers soumis à ses loix, ne put les réduire sous le joug. On sçait quelle fut la confirmation de ce prince, lorsqu'il apprit le massacre des légions commandées par Varus. La peur lui fit oublier ce qu'il devoit à sa dignité, il se crut perdu jusques dans Rome, qu'il s'imaginait déjà voir en proie à la fureur de ce peuple indomptable. Tibère, qui n'étant que particulier, leur avoit fait la guerre avec plus de gloire que d'utilité pour l'Empire, défendit de les inquiéter, lorsqu'il fut monté sur le trône : content de les resserrer dans leurs forêts, & de les mettre hors d'état de faire des courses dans les Gaules. Caligula enivré du fol espoir d'égaliser les victoires de Germanicus son père, arma puissamment contre cette nation belliqueuse : une suite précipitée, la honte de n'avoir osé rien entreprendre, enfin le mépris d'un peuple dont la bravoure & l'honneur étoient les plus chères idoles, fut tout le fruit de ce brillant appareil. Claudius & la plupart de ses successeurs ne songèrent qu'à leur fermer le

Flor. l. 4. c. 12.
de gest. Rom.

Suet. in Cal

Tacit. au.

passage du Rhin, & bornèrent toute leur politique à les laisser se détruire & se consumer par leurs dissensions domestiques. Marc Aurele, qui osa les aller chercher jusques dans leurs marêts, perdit trente-trois mille hommes dans la première bataille qu'il leur donna; & s'il les vainquit dans les défilés de Carnunte, il avoua lui-même qu'il ne devoit la victoire qu'au plus éclatant de tous les prodiges. Cet avantage miraculeux les étonna sans les abatre. Bien-tôt ils, passèrent le Rhin, & se jettèrent sur les Gaules.

Herod. l. 6.
Rampid. in
Alex. Sev.

Alexandre Sévère qui tenoit alors l'Empire, accourut au premier bruit de cette irruption: c'étoit un prince brave, qui aima pourtant mieux leur prodiguer ses trésors pour acheter la paix, que de risquer une bataille qui pouvoit perdre l'Etat. Maximin qui lui succéda, délivra pour quelques tems les Gaules de la crainte de ces peuples toujours inquiets, & toujours remuans. Il ne paroît pas qu'ils ayent rien entrepris de considérable jusqu'au regne de l'infortuné Valérien.

Jak. Cap. in
Maximin.

Quelques
peuples de
Germanie pri-
voient sous
le nom de
Francs.

Il est vrai qu'on lit dans la chronique d'Alexandrie, que les deux Décurs, père & fils, furent tés en allant à la guerre contre les Francs: mais

PRÉLIMINAIRE. 11

tous les autres historiens assurent que ces deux Princes moururent au-delà du Danube dans une expédition contre les Goths. Ce ne fut donc que sous l'empire de Valérien , que les Attuariens , les Bructères , les Chamaves , les Saliens , les Cattes , les Amisiviariens , les Cauces , les Sicambres & les Frisons , tous peuples de Germanie , commencèrent à se rendre redoutables sous le nom de Francs. L'histoire rapporte qu'ils se répandirent dans la première & la seconde Germanique ; qu'Aurélien , qui depuis fut empereur , surprit un de leurs détachements , leur tua sept cents hommes , & fit trois cents prisonniers. Les réjouissances , les vers , & les chansons que l'on fit à cette occasion , témoignent combien cette nation étoit redoutée des Romains , puisqu'ils relevoient avec tant d'emphase un avantage si peu considérable.

Oros. l. 3. c. 14.

Quelque tems après , & sous le même Empereur , ils tentèrent une nouvelle irruption dans les Gaules. Gallien qui n'étoit encore que César , les repoussa au passage du Rhin , & rassura les Belges effrayés. Mais lorsqu'il fut monté sur le trône ,

Leurs incursions dans les Gaules.

Zosim. l. 1. r. Aurel. Vict. in Valerian.

Euseb. l. 1.
Hist. temp.
XIV. l. 7.

il fut si peu jaloux d'en conserver les droits & les prérogatives , que l'on vit s'élever autant de tyrans , que l'Empire avoit de provinces. Les Francs profitèrent de ce trouble universel , se saisirent de tous les vaisseaux qu'ils purent trouver , s'embarquèrent sur l'Océan , & pénétrèrent les uns dans les Espagnes qu'ils ravagèrent pendant douze ans , les autres jusques dans l'Afrique , où ils mirent tout à feu & à sang. Las de piller & de saccager , ils retournèrent enfin dans leur pays , chargés d'un riche butin , que personne ne se mit en devoir de leur disputer.

Vopisc. in
Prob.

Le long interregne qui suivit la mort d'Aurélien , réveilla leur avidité : ils passèrent le Rhin suivis de plusieurs autres peuples de Germanie , se jetèrent sur les Gaules , & surprirent soixante-dix villes. Probus marcha contre eux à la tête d'une puissante armée , les battit en plusieurs rencontres , leur enleva toutes leurs conquêtes , & les poursuivit jusques dans leurs marais.

Les Francs qu'il fit prisonniers dans cette glorieuse expédition , furent transférés par ses ordres dans le royaume de Pont. Il croyoit qu'ainsi

PRÉLIMINAIRE. 13

expatriés , ils cesseroient de remuer & de troubler l'Empire : il se trompa. Cette brave jeunesse le voyant occupé à d'autres guerres , s'empara de quelques barques , courut les mers , & porta la désolation sur toutes les côtes de l'Asie mineure , de la Thrace , de la Macédoine , de la Grèce , de l'Afrique , & de la Sicile , dont elle força & pillà la capitale.

*Emmenius in
Orat. de gestis
Constantii.*

Ces brigandages irritèrent les Empereurs , qui jurèrent la perte de cette indocile Nation. Mais tous leurs efforts furent impuissans. Ces braves peuples , dit Tacite , quoique souvent repoussés , se sont toujours maintenus , & , malgré nos vains triomphes , n'ont point été vaincus. Constantius les alla chercher jusques dans leurs retraites les plus inaccesibles , fit un grand nombre de prisonniers , les transplanta dans le païs d'Amiens , de Beauvais , de Langres , de Troies , & les força de cultiver ces mêmes terres qu'ils venoient de désoler. Constantin leur fit une guerre cruelle , ravagea leurs contrées , brûla leurs villages , prit deux de leurs Rois , qu'il exposa aux bêtes dans l'amphithéâtre de Trèves. Les orateurs de ce

*Tacit. de Mor.
Germ. n. 37.*

*Eum. in laud.
Constantii.*

*In Orac. en-
jurd. Gall. ad
Constant.*

tems , en croyant relever la gloire de ce prince , n'ont fait que mieux sentir l'excès de cette barbarie. *Les autres nations , disent-ils , craignent les atteintes des bêtes féroces auxquelles on les expose : les Francs les affrontent , les irritent , & témoignent par-là qu'ils peuvent mourir , mais qu'ils ne peuvent être domptés.*

Liban. de rebus
gestis Conf.
tant. Socrat. l.
2. Sozom.

Constans persuadé que ses armes ne seroient point capables d'arrêter & de contenir des ennemis que toutes les forces de son pere n'avoient pu abatre , rechercha leur amitié , & fut loué d'avoir employé les trésors de l'Empire pour acheter leur alliance.

Depuis ce traité si glorieux pour les Francs , on les voit occuper les premières places à la cour & dans les armées des empereurs. On trouve un Sylvanus grand maître de la milice sous Constans , un Mellobaude comte des domestiques , un Merobaude , un Bauton , un Ricomer patrices & consuls sous Gratien , un Carietton gouverneur des Gaules sous Valentinien II, un Arbogaste enfin tuteur de ce même prince & régent en occident par le choix du grand Théodose. Mais tandis que ceux-ci étoient les boulevards

Amnian.
Marcel. l. 31.

Sulp. Alex. l. 4.

Zozim. l. 4.

PRÉLIMINAIRE. 15

de l'Empire , d'autres Francs le désoloient par leurs incursions.

Lorsque Maxime renfermé dans ^{Greg. Tur. l. 2. c. 9.} Aquilée touchoit au moment de sa perte , Genobaude , Marcomer & Sunnon firent une irruption dans les Gaules , où ils passèrent au fil de l'épée tout ce qui se mit en devoir de leur résister. Quintinus & Nannienus gouverneurs pour les Romains assemblèrent aussi-tôt leur armée , & se rendirent à Cologne. Une partie des Francs repassa le Rhin chargée de dépouilles : ceux qui restèrent pour faire tête à l'ennemi , furent battus & défaits près de la forêt Charbonnière. Ce succès enfla le cœur de Quintinus : il osa , contre l'avis de son collègue , passer le fleuve pour aller combattre cette fière nation jusques dans ses foyers. L'événement justifia les remontrances de Nannienus : l'élite des troupes de l'Empire périt dans cette malheureuse expédition. La cavalerie fut massacrée ; & le peu d'infanterie qui échappa aux armes des vainqueurs , dut son salut aux ténèbres de la nuit.

Il ne paroît pas que dans toutes ces incursions qui durèrent l'espace de plus de cent cinquante ans , les Francs ayent

eu d'autre dessein que de piller. La facilité d'envahir la Gaule leur en fit naître le desir. Deja les Alains , les Suèves , les Gépides , les Vandales l'avoient ravagée en passant : déjà les Goths & les Bourguignons s'y étoient établis , ceux-ci vers les Alpes , ceux-là vers les Pyrénées. Le reste du pais étoit mal défendu : la puissance Romaine étoit abattue par les guerres intestines : tout l'Etat tomboit en ruine par l'incapacité de ses chefs. Ces considérations réveillèrent l'ardeur des Francs : ils franchirent de nouveau les barrières du Rhin , non plus comme des brigands qui ne respirent que le pillage ; mais comme des conquérans , qui cherchent une demeure fixe.

Θ. m. f. 1. 7. c.

Situation des
Gaules.

Strabon l. 2.

Diod. l. 5.

On appelloit anciennement Gaule cette partie de l'Europe qui est entre le Rhin, les deux Mers, les Alpes, & les Pyrénées. Cette grande région est renommée pour la bonté du climat, pour la richesse & la fécondité du sol , & pour l'excellence de ses eaux minérales. On admire sur-tout la beauté de sa situation , qui offre à la vûe le spectacle de quantité de montagnes couronnées de bois , de côteaux plantés & embellis de vignes , de vallées

& de plaines fertiles , de prairies entrecoupées de rivières & de fleuves , qui , après avoir répandu par - tout l'abondance , vont se décharger dans l'Océan ou dans la Méditerranée.

Quoique célèbre par tous ces avantages , la Gaule est plus fameuse encore pour l'antiquité , le courage , & l'heureux génie de ses habitans. On sçait qu'ils ont envoyé des colonies dans toutes les parties du monde connu. L'irruption & l'établissement de Sigovéze dans la Bohême & dans la Bavière , une partie de l'Ibérie & de l'Italie conquise par l'armée de Bellovéze , Rome prise & saccagée par Brennus , le temple de Delphes pillé , la Macédoine & la Dardanie ravagées par deux autres princes du même nom , la Thrace , la Propontide , l'Eolide , l'Ionie , & tout le païs qu'arrose le fleuve Halis subjugués par Lonnorius & Luthaire , sont autant de monumens de la valeur & de l'intrépidité des Gaulois. S'ils ont enfin subi le joug , ce ne fut qu'après avoir long - tems combattu pour la liberté : & leur vainqueur est celui de Rome & du monde entier.

L'antiquité
des habitans
de la Gaule &
leurs colonies.

Tit. l. iv. De-
cad. 1. l. 5.

Justin l. 24.
Polyb. l. 2.

Strab. l. 12.

César de bell.
Gal. l. 6.

Je ne parlerai ni de leur origine ; elle se perd dans l'antiquité la plus reculée ; ni de leurs mœurs & coutumes anciennes , toutes les histoires en sont pleines ; ni enfin de cette inclination guerrière qui les distinguoit de tous les autres peuples de l'univers. Il étoit passé en proverbe qu'il n'y avoit point d'armée sans soldat Gaulois. Il suffit pour l'intelligence de cette histoire de donner une légère idée de l'état de la Gaule , lorsque les Francs en firent la conquête.

Division de
la Gaule &
son gouverne-
ment civil.

Elle étoit alors divisée en dix-sept provinces , cinq Viennoises , trois Aquitaines , cinq Lyonnoises , deux Germaniques , & deux Belghiques. Ces provinces avoient chacune leur métropole : les cinq Viennoises , Vienne , Narbonne , Aix , Ambrun , & Montiers en Tarantaise ; les trois Aquitaines , Bourges , Bordeaux & Auch ; les cinq Lyonnoises , Lyon , Roën , Tours , Sens & Besançon ; les deux Germaniques , Mayence & Cologne ; les deux Belghiques , Trèves & Rheims. Chaque province étoit distribuée en plusieurs peuples , chaque peuple en plusieurs pais , chaque pais en plusieurs parties. Ces peuples avoient leur ca-

pitale , dont relevoient les petites villes & les bourgades qui étoient les chefs-lieux des païs & des *parties* : les capitales ressortissoient elles-mêmes à la Métropole , où résidoit le gouverneur de la province. La justice se rendoit suivant le droit Romain : tous les actes publics étoient en Latin : coutume qui s'observa long-tems en France. On voit une image de cette distribution de provinces & de cette subordination de juridiction , dans le gouvernement présent de l'Eglise Gallicane. Les archevêchés représentent les métropoles ; les évêchés , les capitales ; les archidiaconnés , les petites villes ; les doyennés , les bourgades.

Les Gouvernemens de ces provinces étoient ou consulaires , ou présidiaux. Le Sénat nommoit anciennement aux premiers , qui étoient au nombre de six , la première Lyonnaise , les deux Germaniques , les deux Belghiques , la première Viennoise : les onze autres dépendoient des Empereurs , qui en dispofoient à leur gré. Cependant cette distinction n'emportoit aucune idée de prééminence. Ceux qui tenoient ces grandes places , jouissoient également d'une au-

Le gouver-
nement mili-
taire des Gau-
les.

torité presque absolue dans leur département , & tous faisoient porter les faisceaux devant eux. Il y avoit aussi des Ducs dans les villes frontieres , & des Comtes dans les cités. Les premiers étoient des officiers du premier rang qui ne recevoient l'ordre que des Légats : les seconds étoient comme assesseurs ou conseillers des généraux d'armée & des gouverneurs de province. Constantin le Grand honora de cette qualité tous ceux qui avoient quelque emploi considérable dans sa maison , dans la justice , dans les finances , ou dans les armées. Les Ducs & les Comtes militaires étoient les plus distingués. On leur assigna la jouissance de certaines terres pour leur entretien. Du commencement ces dignités n'étoient que pour un tems : elles furent ensuite données à vie : enfin elles devinrent héréditaires dans les familles. On voit par la Notice de l'Empire , qu'il y avoit deux Comtes dans les Gaules , le premier dans les Marches de Strasbourg , le second sur la côte Saxonique , qui faisoit partie de la seconde Belgique. On y comptoit aussi cinq Ducs qui commandoient , l'un dans la Franche - Comté , l'autre

dans la Normandie & la Bretagne , celui-ci à Rheims , celui-là à Cologne , & un autre à Mayence. On trouve encore au nombre des grands officiers de la Gaule un maître de la cavalerie , qui distribuoit aux Ducs & aux Comtes les troupes qu'il recevoit lui-même du Grand Maître de la milice. On avoit établi dans plusieurs villes des arséniaux , où l'on forgeoit les armes nécessaires pour cette multitude de soldats. On en fabriquoit de toute espèce à Strasbourg : Mâcon fournissoit les flèches & les traits ; Rheims , les épées ; Autun , les cuirasses ; Amiens , Trèves & Soissons , les boucliers , les balistes , & les har-nois des gendarmes.

Lorsque le Grand Constantin se vit paisible possesseur de l'Empire , il créa un Préfet du Prétoire pour les Gaules. Cet officier jouissoit d'un pouvoir presque souverain. La guerre , la finance , la justice , les impôts , tout étoit de son ressort , il ordonnoit de tout. Son autorité s'étendoit jusques sur les Présidents & Gouverneurs des provinces. Il leur faisoit rendre compte de leur administration , & pouvoit les déposer , lorsqu'ils avoient malversé. On

Préfet du
Prétoire dans
les Gaules.

appelloit de tous les autres tribunaux à celui du Préfet, qui ne relevoit que de l'Empereur. Il avoit sous lui trois Vicaires, l'un dans les Gaules, l'autre dans les Espagnes, le troisième dans la Grande Bretagne. Trèves étoit le lieu de sa résidence ordinaire : c'est par cette raison qu'elle devint la capitale des Gaules. Mais ayant été faccagée par les barbares, Honorius transféra cet honneur à la ville d'Arles, qui fut distraite de Vienne, & constitua la dix-huitième Métropole.

Religion
chrétienne é-
tablie dans les
Gaules par les
Apôtres ou
leurs disciples.

Hist. Sacr. l. 2.

Euseb. hist. l.
1. c. 1.

Greg. Tur. hist.
1. 1. c. 28.

Le Christianisme étoit depuis long-tems la religion dominante des Gaules. L'Evangile y avoit été annoncé selon quelques-uns par saint Luc, saint Philippe & saint Paul, selon quelques autres par Crescent disciple de ce grand Apôtre. Quoi qu'il en soit, la persécution qui s'éleva sous Antonin & Marc-Aurele, témoigne que les églises de Vienne & de Lyon étoient fondées depuis plusieurs années, puisqu'il s'y trouva un si grand nombre de chrétiens qui scellèrent la foi de leur sang. Grégoire de Tours rapporte que sous l'empire de Decius, Trophyme fut envoyé à Arles, Paul à Narbonne, Martial à Limoges, Stremon en Au-

vergne , Gatien à Tours , Saturnin à Toulouse, & Denys à Paris. Ces saints évêques y prêchèrent l'Evangile avec tant de succès , qu'ils fondèrent plusieurs églises & convertirent une bonne partie des Gaules. Bien-tôt on vit paroître les Hilaires de Poitiers , les Martins de Tours , les Exuperes de Toulouse , & tant d'autres saints personnages , qui furent la lumière & l'exemple de toutes les églises. C'est dans un concile tenu à Arles , que l'occident assemblé termina la fameuse dispute des Donatistes d'Afrique. Celui de Cologne , où l'on anathématisa l'évêque Euphratas qui nioit la divinité de Jesus-Christ ; celui de Paris , où l'on reconnut solennellement l'orthodoxie d'Athanase ; celui de Valence , où l'on fit les plus beaux reglemens pour les mœurs ; celui de Bordeaux , où l'on excommunia les évêques , qui oubliant l'esprit de douceur si recommandé dans l'Evangile , sollicitoient auprès de l'Empereur la mort de l'hérétique Priscillien & de ses sectateurs , font autant d'illustres témoignages du zèle de l'Eglise Gallicane pour la pureté de la foi , pour

Sulpic. Sev.
dialog. 3.

l'intégrité de la morale , & pour la sainteté de la discipline.

Etat des
sciences dans
la Gaule , &
ses écoles les
plus célèbres.

Tandis que ces hommes pieux illustroient la Gaule par l'éclat de leurs vertus , un grand nombre de sçavants personnages y faisoient fleurir les beaux arts & les sciences. Il y avoit de célèbres Académies à Marseille , à Lyon , à Besançon , à Autun , à Narbonne , à Toulouse , à Bordeaux , à Poitiers , à Clermont , à Trèves , à Rheims. On y enseignoit la Philosophie , la Médecine , les Mathématiques , l'Astronomie , la Jurisprudence , la Grammaire , la Poësie , & sur-tout l'Eloquence. Celles de Marseille , de Bordeaux & de Lyon étoient les plus distinguées. La première compte au nombre de ses professeurs un Critias ou Crinias , sçavant médecin , qui parut peu de tems après Hippocrate , un Pytheas célèbre géographe , un Ménécrate grand jurisconsulte , un Stace fameux rhéteur , un Petrone aussi connu par la pureté de son stile que par l'obscénité de ses portraits satyriques , un Trogue Pompée si renommé pour son histoire universelle dont on regrettera long-tems la perte , un Favorin

Favorin qui étoit un prodige d'érudition , enfin un Salvien , un Gennade , un Salonin , un Victorin , un Césaire , un Avitus , orateurs aussi recommandables par la sainteté de leur vie , que par la beauté de leur génie. Bordeaux fut le théâtre où brillèrent sur-tout Minervius qu'on appelloit le second Quintilien ; Atthius Patera qui fut nommé le plus puissant des rhéteurs ; Proceresius à qui la capitale du monde érigea une statue avec cette glorieuse inscription , *Rome la Reine des Rois au Roi de l'éloquence* ; Ausone enfin , que le mérite joint à la fortune éleva à la seconde dignité de l'Empire. La principale gloire de la ville de Lyon est d'avoir enfermé dans ses murs ce redoutable Athenæum , où chaque année les plus grands orateurs venoient disputer le prix de l'éloquence dans une assemblée générale de tous les peuples de la Gaule. Les vaincus étoient condamnés à effacer leurs propres écrits avec leur langue, ou à être précipités du milieu du pont dans la Saone. Il seroit infini de rapporter les noms de tous ceux qui ont illustré cette ancienne Académie. Je ne parlerai donc ni d'un Julius Florus , que Quintilien

rappelle le prince de l'éloquence dans la Gaule, ni d'un Julius Secundus, dont ce rhéteur admiroit la belle élocution. Je dirai seulement, & c'est immortaliser cette école, que les Euchers de Lyon, les Sidonius Apollinaris, les Claudiens Mamerts, les Constantius, les Remys de Rheims, & les Princes de Soissons y ont reçu les premières teintures des belles-lettres.

La tradition d'Autun fait remonter l'origine de son école jusqu'à l'antiquité la plus reculée. On prétend qu'elle a été fondée par les Druides, & bâtie sur un mont qui porte encore aujourd'hui leur nom *. Elle tire son plus grand éclat des deux Eumenius ayeul & petit-fils. Le dernier étoit un des principaux officiers du palais de Constantius Chlorus. Le tems & la barbarie ont respecté le panégyrique qu'il prononça à la louange de ce grand prince. Clermont doit une partie de sa réputation aux illustres Frontons, ces grands maîtres d'éloquence, dont l'un fut précepteur de l'Empereur Antonin, qui l'honora de la dignité de Consul. Toulouse rapporte l'institution de ses jeux floraux à l'incomparable Clémence, de l'ancienne maison des Isaures.

Quoi qu'il en soit , un *Æmilius Arbo-rius* , un *Exupère* , un *Sédatus* , noms consacrés dans les fastes de l'éloquence , lui confirment à juste titre le glorieux surnom de ville de *Pallas*. *Narbonne* n'est pas moins célèbre par les grands hommes qui ont brillé dans les écoles. Cette fameuse Académie compte au nombre de ses professeurs *Votienus Montanus* , *Terentius Varro* , *Exupère* , les deux *Consences* , dont le nom seul fait l'éloge. Mais le comble de sa gloire est d'avoir eu pour élèves les Empereurs *Carinus* & *Numerianus*.

Il faut convenir cependant qu'on ne trouve point dans les écrits des auteurs dont nous parlons , ce goût & cette éloquence naturels qu'on admire dans les écrivains du siècle d'*Auguste* : ce qu'on ne doit attribuer à aucune négligence de la part des hommes. On cultivoit les sciences avec autant de soin , on récompensoit le mérite avec autant de magnificence. Les Empereurs aimoient les gens de lettres , recherchoient leur commerce , les combloient d'honneurs & de biens. Leur profession n'avoit rien que d'honorable : on passoit d'une chaire d'éloquence ou de poésie aux plus émi-

Décadence
des belles-let-
tres dans les
Gaules.

nentes dignités de l'Empire. Mais ce qui devoit naturellement contribuer à la perfection des beaux arts, ne servit qu'à accélérer leur chute. On voulut avoir plus d'esprit que les anciens, on négligea la belle nature pour se livrer à tout ce que l'art a de plus compassé. On courut après les ornements, on donna dans de faux brillants. Pour paroître neuf, on devint précieux ; en cherchant à plaire, on se jeta dans le frivole. On imagina de nouvelles façons de parler, on introduisit mille nouveaux mots, qui insensiblement altérèrent la pureté du stile & de la langue. Les incursions des barbares achevèrent de pervertir le goût : les écoles furent détruites. On relégua les sciences & les arts dans les cloîtres, dans les monasteres, ou dans le palais des Evêques.

Tel étoit l'état de la Gaule, lorsque les Francs tentèrent de s'y établir. C'est dans cette vûe qu'ils résolurent d'avoir toujours des rois de leur nation. Ce fut le premier coup qu'ils portèrent à l'autorité des Romains, qui vouloient les confondre parmi leurs autres sujets.



HISTOIRE DE FRANCE.

PHARAMOND.

L'An 420.



HONORIUS regnoit en Occident, Théodose le jeune en Orient, lorsque les François passèrent le Rhin, surprirent & pillèrent la ville de Trèves sous la conduite de Pharamond. C'est inutilement que quelques historiens ont eu recours à la fable pour relever l'éclat de la naissance de ce prince : il étoit roi d'un peuple qui n'a jamais obéi qu'aux descendants de ses premiers maîtres. Ce titre auguste prouve invinciblement l'antiquité de sa race. Ce fut vers l'an quatre-cent-vingt, qu'il fut élevé sur un bouclier,

Aimoin. l. 1.
c. 4.
Greg. Tur. l.
2. c. 9.
Prosp. in fastis
& chron.

montré à toute l'armée, & reconnu chef de la nation. C'étoit toute l'inauguration de nos anciens rois.

Br. vet. Mf.
cod. leg. salic.
Duchéne. t. I.

C'est aussi tout ce qu'on sçait de certain sur son regne. On ignore ses autres exploits, le tems de sa mort, le lieu de sa sépulture, & le nom de la reine son épouse. On dit seulement, qu'il eut deux fils, Clodion qui lui succéda, & Clenus dont la destinée nous est inconnue.

Origine de la
Loi Salique.

Tiro Prosp. in
fastis Cassiod.
Ado. Sigebertus
ivo. Ferrarius
Montan. L'abbé
d'Uisberg.

On attribue communément à Pharamond l'institution de la fameuse Loi qui fut appelée *Salique*, ou du sur-nom de ce prince qui la publia, ou du nom de Salogast qui la proposa, ou du mot *Salichame*, lieu où s'assemblèrent les principaux de la nation pour la rédiger. D'autres veulent qu'elle ait été ainsi nommée, parce qu'elle fut faite pour les Terres Saliques. C'étoient des fiefs nobles que nos premiers rois donnèrent aux *Salicns*, c'est-dire, aux grands seigneurs de leur sale ou cour, à condition du service militaire, sans aucune autre servitude. C'est pour cette raison qu'il fut ordonné qu'elles ne passeroient point aux femmes, que la délicatesse de leur sexe dispense de porter les ar-

Jean. Crnal.

mes. Il y en a qui prétendent que ce mot dérive des Saliens , peuples François établis dans la Gaule sous l'empire de Julien. On dit que ce prince leur donna des terres sous l'obligation de le servir en personne à la guerre. Il en fit même une loi que les nouveaux conquérans adoptèrent & nommèrent *Salique* du nom de leurs anciens compatriotes.

Paul Enfilé.
Menage. Pa
quier, Borel.

Le préjugé vulgaire est que cette loi ne regarde que la succession à la Couronne ou aux Terres Saliques. C'est une double erreur. Elle n'a été instituée ni pour la disposition du royaume , ni précisément pour déterminer le droit des particuliers aux biens féodaux. C'est un recueil de reglemens sur toutes sortes de matières. Elle prescrit des peines pour le larcin , les incendies, les maléfices, les violences : elle donne des regles de police pour les mœurs , pour le gouvernement , pour l'ordre de la procédure , enfin pour le maintien de la paix & de la concorde entre les différents membres de l'Etat. De soixante & onze articles dont elle est composée, il n'y en a qu'un seul qui ait rapport aux successions. Voici ce qu'il porte : *Dans la Terre Salique aucu-*

Tit. 62 de
Alods. Art. 61

32 HISTOIRE DE FRANCE.

ne partie de l'héritage ne doit venir aux femmes. Il appartient tout entier aux mâles. . . .

Daniel tom.
3. pag. 10.

Il paroît que ce que nous avons de cette loi , n'est qu'un extrait d'un plus grand code. La preuve en est qu'on y cite la Loi Salique même , & certaines formules qu'on ne trouve point dans ce qui nous reste de cette fameuse Ordonnance. Le célèbre Glossateur Ducange dit qu'il y a eu deux sortes de Loix *Saliques* : l'une qui fut en vigueur, lorsque les François étoient encore payens ; c'est celle que rédigèrent les quatre chefs de la nation , Wisogast , Bosogast , Salogast & Wldogat : l'autre qui fut corrigée par les Rois chrétiens ; c'est celle qu'ont publiée Du Tillet , Pithou , Lindembrock , & le fameux Avocat Général Jérôme Bignon , qui y a fait de sçavants commentaires. Certain auteur , on ne sçait sur quel fondement , décide hardiment que c'est une pure invention de Philippe le long pour exclure du trône Jeanne de France , fille de Louis Hutin. Il n'a pas fait réflexion sans doute , que la question fut scrupuleusement agitée dans une assemblée des Grands du Royaume, qui d'une voix unanime dé-

Du Haillan.

C L O D I O N

33

Présentèrent la couronne à Philippe à l'exclusion de cette Princesse : tant on étoit alors persuadé qu'il existoit une Loi *Salique*, & que le Royaume de France étoit *Terre Salique*. Il s'éleva peu de tems après une nouvelle contestation sur le même sujet : la décision fut aussi la même. Le droit d'Edouard troisième roi d'Angleterre ne parut pas meilleur que celui de la princesse Jeanne fille de France. Philippe comte de Valois fut généralement reconnu pour le légitime successeur de Charles le Bel. On déclara que l'article qui regloit le droit des particuliers aux *Terres Saliques*, regardoit également la succession à la Couronne. Il devint une loi fondamentale de l'Etat.

Pasquier Recher. de la France. l. 2. c. 10.

C L O D I O N.

L'An 428.

CLODION surnommé le chevelu, ou parce qu'il avoit beaucoup de cheveux, ou parce qu'il les portoit plus longs que les rois ses prédécesseurs, succéda à Pharamond son pere. On dit qu'il commençoit à peine à regner, lorsqu'Aëtius Général des Romains vint l'attaquer à la tête d'une

Tiro Prosper in factis Clodius

B. v

An. 437.

mée dans un village nommé Elena : c'est aujourd'hui la ville de Lens. Déjà l'on conduisoit la nouvelle épouse au lieu où le festin étoit préparé, lorsque les Romains parurent tout-à-coup sur un pont que l'on avoit construit dans cet endroit. La surprise des François fut si grande, qu'ils ne purent se mettre en bataille. Les premières gardes furent passées au fil de l'épée, la mariée enlevée avec tous les préparatifs de la fête, l'armée dissipée, & toute la seconde Belgique reconquise.

Portrait des
François.

Sidon Apollin.
in panegy. Ma-
jorian. carm. 5.

Le Poëte qui raconte cette aventure, nous trace un portrait si avantageux des François, qu'il mérite d'avoir place dans leur histoire. *Ils ont, dit-il, la taille haute, la peau fort blanche, les yeux bleus. Leur visage est entièrement rasé, si vous en exceptez la levre supérieure, où ils laissent croître deux petites moustaches. Leurs cheveux coupés par-derrière, longs par-devant, sont d'un blond admirable. Leur habit est si court, qu'il ne leur couvre point le genou, si serré qu'il laisse voir toute la forme de leur corps. Ils portent une large ceinture où pend une épée lourde, mais extrêmement tranchante. C'est de tous les peuples connus celui qui*

entend le mieux les mouvements & les évolutions militaires. Ils font d'une adresse si singulière, qu'ils frappent toujours où ils visent, d'une légèreté si prodigieuse, qu'ils tombent sur leur ennemi aussi-tôt que le trait qu'ils ont lancé contre lui; enfin d'une intrépidité si grande, que rien ne les étonne, ni le nombre des ennemis, ni le désavantage des lieux, ni la mort même avec toutes ses horreurs. Ils peuvent perdre la vie, jamais ils ne perdent courage. C'est cette valeur indomptable, qui déterminâ le victorieux Aëtius à leur accorder la paix. Il ne vouloit point avoir pour ennemi un peuple qui comptoit autant de soldats que de citoyens.

L'histoire rapporte que quelques années après ce traité, S. Germain d'Auxerre fut envoyé en Angleterre pour y soutenir la foi contre les Pélagiens, qui nioient l'existence du péché originel & la nécessité de la grace de Jesus-Christ pour être sauvé. La tradition est qu'avant son départ il consacra à Dieu une jeune fille de Nanterre nommée GENEVIÈVE, dont la vertu éclata depuis par des prodiges sans nombre. Il y en a cependant qui prétendent que ce fut VILICUS évêque de

An. 443.

Sigib. Titre
Prosp.Aimoïn.
Ufuard.

38 HISTOIRE DE FRANCE

Chartres , qui lui donna le voile dans un âge plus avancé. Quoi qu'il en soit , les miracles qu'elle opéra dans Paris , lui méritèrent dès son vivant le glorieux titre de Patronne de cette capitale de l'Empire François.

An. 447.

Prosper. in chron.

Clodion mourut après vingt ans de regne : quelques auteurs assurent que ce fut de chagrin de la mort de son fils aîné qui fut tué au siège de Soissons. On ne sçait ni le nom de la Reine son épouse, ni le nombre de ses enfants. Les uns lui donnent deux fils , Clodebaud & Clodomir ; d'autres trois , Regnault , Auberon , & Regnacaire. C'est de cet Auberon qu'ils font descendre Ansbert , tige de la famille de Pepin le Bref , premier roi de la seconde race ; mais un auteur très sçavant dans notre ancienne histoire , prétend avoir démontré qu'il étoit issu de Tonantius Ferreolus , préfet du prétoire des Gaules.

Du Bouchet.

MEROVÉE.

L'An 447.

LA naissance de Merovée est un véritable problème : l'histoire n'offre rien de certain sur ce sujet. Quelques-uns, sur un passage de Gregoire de Tours, disent qu'il étoit de la famille de Clodion. Quelques autres sur le témoignage de Priscus, prétendent qu'il étoit son fils. Ce Rheteur raconte que le roi des François laissa deux fils, qui se disputèrent la Couronne de leur père. L'ainé implora le secours d'Attila roi des Huns : le plus jeune réclama la protection des Romains. Il assure qu'il a vû ce dernier à Rome. Il étoit, dit-il, à la fleur de son âge, & une longue chevelure blonde lui flotloit sur les épaules. L'Empereur le combla d'honneurs & de présents : Aëtius l'adopta pour son fils. Mais que peut-on conclure de ce récit, où l'on ne nomme ni l'un ni l'autre de ces deux Princes ? Est-il bien décidé que Merovée ne fût pas un troisième concurrent qui enleva la Couronne aux deux freres rivaux ? Quoi qu'il en soit, il est con-

Greg. Tur. l.
2. c. 9.

40 HISTOIRE DE FRANCE

stant qu'un Prince de ce nom regna sur les François, & qu'il eut pour compétiteur au trône, un fils de Clodion. C'est de lui que les Rois de la première race furent appelés Mérovingiens.

An. 451.

Jornand. l.
de reb. Got.

La plupart des historiens prétendent que Mérovée étoit dans l'armée Romaine, à la sanglante bataille qu'Aëtius gagna sur Attila : bataille si problématique, & pour le nombre des morts que l'on fait monter à deux cent mille du côté des Huns, & pour le lieu où elle fut donnée, qui est devenu une source intarissable de disputes. Cependant le plus grand nombre est de ceux qui placent le théâtre de cette action meurtrière, non dans la Sologne, l'Auvergne, ou le Toulousain, mais dans les vastes plaines de Châlons en Champagne. *

An. 457.

Ce prince mourut après dix ans de regne. L'histoire ne dit ni le nombre de ses enfants, ni le nom de la Reine mère de Childéric, son fils & son successeur.

*Un Auteur moderne vient de donner une dissertation pour prouver que cette bataille s'est donnée dans la Champagne, à cinq lieues de Troyes, dans la plaine de Méry sur Seine. Il apporte en preuve ces paroles de Grégoire de Tours, *Attilam fugant, qui Mauriacum campum adiens, se praeingit ad bellum*. Mercure de France, Avril 1753.

CHILDÉRIC. I.

L'An 458.

CHILDÉRIC fut un Prince à grandes aventures. Enlevé dès l'enfance par un détachement de l'armée des Huns, un brave François nommé Viomade le délivra comme par miracle des mains de ceux qui l'emmenaient en captivité. Une conspiration générale le renversa du trône de ses pères : il y remonte glorieusement, rappelé par les vœux & les regrets de toute la nation. C'étoit l'homme le mieux fait de son royaume : il avoit de l'esprit, du courage ; mais né avec un cœur tendre, il s'abandonnoit trop à l'amour : ce fut la cause de sa perte. Les Seigneurs François, aussi sensibles à l'outrage, que leurs femmes l'avoient été aux charmes de ce Prince, se liguerent pour le détrôner. Contraint de céder à leur fureur, il se retira en Allemagne, où il fit voir que rarement l'adversité corrige les vices du cœur : il séduisit Basine épouse du roi de Turinge, son hôte & son ami.

Cependant les François s'assemblent

Greg. Tur. l.
2. c. 12. Fred.
Scholaft. 10.

Roric. in lib. 1.

42 HISTOIRE DE FRANCE.

pour lui donner un successeur : & la Couronne, par le choix le plus bizarre, est déferée au Comte Giles , commandant pour les Romains dans la Gaule.

Ger. Franc.
l. 7.

Ce fut , dit-on , un coup de la politique de Viomade. Ce fidèle sujet profita du crédit qu'il avoit sur l'esprit du nouveau Roi , pour l'engager dans des démarches qui ne pouvoient que le rendre odieux à la nation. Les exactions

An. 468.

du Monarque regnant rappellèrent le souvenir du Prince exilé ; on commença par le regretter ; enfin on le redemanda hautement. Viomade toujours attentif aux intérêts de son ancien maître, lui envoya la moitié d'une pièce d'or , qu'ils avoient rompue , lorsqu'ils s'étoient séparés. Childéric reconnut le signal, & quitta la Turinge pour aller se montrer à ses anciens sujets. Une seule bataille décida cette grande affaire. L'étranger fut entièrement défait , & le Prince légitime se remit en possession du trône , d'où ses galanteries l'avoient précipité.

Almon. Roric.
l. 1. Gest. Franc.

Greg. Tur. l.
l. 7. 12.

Cet événement merveilleux est suivi d'un autre aussi remarquable par sa singularité. La Reine de Turinge , comme une autre Hélène , quitte le roi son mari pour suivre ce nouveau

Paris. *Si je connoissois , lui dit-elle , un plus grand héros , ou un plus galant homme que vous , j'irois le chercher jusqu'aux extrémités de la terre.* Basine étoit belle ; elle avoit de l'esprit : Childéric trop sensible à ce double avantage de la nature , l'épousa au grand scandale des gens de bien , qui réclamèrent en vain les droits sacrés de l'hyménée & les loix inviolables de l'amitié. C'est de ce mariage qu'est né le Grand Clovis.

La fin d'un regne si romanesque fut signalée par plusieurs exploits glorieux. Greg. Tur. l. 2. c. 18. Geit. Franc. c. 8. La haine des Romains & le desir de regagner l'estime de ses sujets , réveillèrent le courage de Childéric , qui jusques-là avoit paru endormi dans le sein des plaisirs & de la volupté. Il pénétra bien avant dans la Gaule , défit auprès d'Orleans l'armée d'Odoacre roi des Saxons , prit Angers qu'il pillâ , tua de sa main le Comte Paul qui commandoit pour l'Empereur dans le Soissonnois , & se rendit maître de Paris , si l'on en croit l'auteur de la vie de Ste Genevieve ; mais c'est le seul historien qui atteste ce fait. Il paroît qu'il accorda la paix aux Saxons , & qu'ils se réunirent pour exterminer les Allemands.

Predeg. epit.
c. 12.

Ann. 43 r.

qui s'étoient jettés sur une partie de l'Italie. La conquête de l'Allemagne fut la dernière action mémorable de ce prince. Il mourut quelque tems après, dans la vingt-quatrième année de son regne, & fut enterré en un lieu qui est aujourd'hui enfermé dans la ville de Tournai.

Le hazard fit découvrir son tombeau en mil six cens cinquante-trois. On y trouva un squelette de cheval avec quelques ossemens humains assez entiers, qui marquoient une grande & haute taille. Les autres raretés de cet ancien monument sont un globe de cristal, & plusieurs pièces curieuses d'or massif, une tête de bœuf, un Style avec des tablettes, des abeilles émailées en quelques endroits, des médailles de plusieurs Empereurs, enfin quantité d'anneaux, sur un desquels on voit un cachet qui porte l'empreinte d'un homme parfaitement beau. Il a le visage entièrement rasé : sa chevelure est longue, tressée, séparée au front, & rejetée par derrière : il tient un javalot de la main droite. On lit au tour de la figure le nom de Childéric gravé en lettres Romaines. On voit à la Bibliothèque du Roi une grande partie de ces curiosités.

CLOVIS I.

L'An 481.

CLOVIS n'étoit que dans sa quinzième année, lorsqu'il monta sur le trône. Il avoit à peine vingt ans, qu'il envoya défier Syagrius fils du Comte Giles & gouverneur pour les Romains dans la Gaule, où il commandoit avec une autorité presque absolue. Le jeune monarque François se mit aussitôt en campagne, & suivi de Ragnachaire & de Cararic, princes de son sang, il marcha droit à Soissons. Combattre & vaincre ne fut pour lui qu'une seule & même chose. Syagrius échappé presque seul du combat, se retire chez les Visigots : Clovis menace Alaric leur roi de lui faire la guerre, s'il ne lui livre le fugitif : Syagrius est remis en la puissance de son vainqueur, qui lui fait couper la tête. Cette victoire fut suivie de la prise de Soissons ; & la mort du Général de l'Empire emporta la réduction de tou-

Greg. Tur. I.

2. c. 28.

Fred. epitom.

c. 15.

Gest. Franc.]

c. 19.

Roric. I. 2.

Bataille de
Soissons.

res les places qui tenoient encore pour les Romains.

Clovis qui vouloit s'attacher par la douceur ceux qu'il avoit subjugués par les armes , fit tout ce qui dépendoit de lui pour arrêter la licence effrénée d'une armée victorieuse. Cependant il ne put empêcher le pillage de quelques églises. Tous les historiens parlent du vase sacré redemandé par S.^r Remy de Reims. On admire également l'insolence du sujet qui refuse son maître ; la moderation du souverain qui sçait dissimuler son ressentiment , & la vengeance qu'il en tire à la revue générale de ses troupes dans le champ de Mars. Les armes du soldat se trouvoient mal en ordre : Clovis lui fendit la tête d'un coup de sa *francisque*. *C'est ainsi* , lui dit-il , *que tu frapas le vase dans Soissons.*

An. 487.

Une exécution sanguinaire de la main d'un Roi révoltera sans doute dans le siècle où nous sommes. Néanmoins cette action qui nous paroît indigne de la Majesté , inspira plus de respect que d'horreur : c'est la remarque de Grégoire de Tours.

Ce que c'étoit que les assemblées du champ de Mars.

On voit par cette relation que les François avoient coutume de s'assem-

bler chaque année dans un champ * qu'on appelloit le *champ de Mars*, parce que ces Diertes se tenoient au commencement du mois qui porte ce nom. C'est par la même raison que dans la suite il fut nommé le champ de May. Ces assemblées avoient plusieurs objets : on y faisoit la revue des troupes ; on y délibéroit de la guerre & de la paix ; on y travailloit à la réformation des abus du Gouvernement, de la Justice, & des Finances. C'étoit-là qu'on donnoit des tuteurs aux Rois mineurs ; qu'on faisoit le partage des trésors & des Etats du monarque défunt ; qu'on déterminoit le jour & le lieu pour l'inauguration du Prince successeur au trône ; qu'on instruisoit le procès des grands criminels : c'étoit-là enfin que les Rois recevoient tous les ans le don gratuit. On appelloit ainsi le présent volontaire en argent, en meubles, ou en chevaux, que les Grands du Royaume faisoient à leur Souverain. Ce nom lui est toujours de-

* Les Mérovingiens commençoient l'année du jour de cette revue : les Carlovingiens la commençoient à Noël. Ce fut Charles IX. qui en fixa le commencement au premier de Janvier. Cette variation cause un grand embarras pour la date précise des événements.

48 HISTOIRE DE FRANCE.

meuré, quoique par la suite il ait cessé d'être libre. Le Roi présidoit à ces Diettes générales de la nation. Il étoit accompagné des grands officiers de la Couronne, du Maire du palais, de l'Apocriefaire ou Aumônier, du Chambellan, du Connétable, du grand Echanfon, & du Référéndaire ou Chancelier. Les Evêques & les Abbés n'étoient point dispensés de s'y trouver.

On y mandoit aussi les Ducs & les Comtes. Ces dignités, héréditaires de nos jours, n'étoient alors que de simples commissions, que le Prince donnoit pour un tems. Le Roi, ou le Maire de son palais, proposoit les questions qu'on devoit examiner : l'assemblée déliberoit : la pluralité des voix emportoit la décision : ce que la Diette avoit prononcé, devenoit loi de l'Etat.

Quelques années après l'entrée des
 An. 491. François dans la Gaule, Clovis apprit
 ' Conquête de l'invasion subite de Basin roi de Turin-
 la Turinge. ge sur la partie de ses Etats qui étoit
 Gest. Franc. située au-delà du Rhin. Il assembla
 c. 10. promptement son armée, se jetta sur
 les terres de son ennemi, y porta le
 fer & le feu, & lui imposa un tribut
 perpétuel. Il songea ensuite à s'allier
 par

par un mariage digne de lui à quel-
qu'un des Princes qui regnoient dans
les provinces voisines du beau pays
qu'il venoit d'enlever à l'Empire.

Gondebaud roi des Bourguignons
avoit une niece d'une rare beauté. La
réputation de ses charmes , de son es-
prit & de sa vertu , toucha le cœur de
Clovis ; il la fit demander par ses am-
bassadeurs. La cour de Bourgogne n'o-
sa le refuser : elle craignoit d'irriter un
jeune conquérant , que la victoire sui-
voit par tout. La princesse Clotilde
fut donc épousée au nom du roi par
Aurelien , illustre Gaulois , qui lui
offrit selon la coutume un sol & un
denier. Cette coutume fut longtems
observée en France : les maris donnent
encore aujourd'hui quelques pièces
d'argent à leurs nouvelles épouses. Il
n'y a de différence que dans le nombre
& la valeur.

Mariage de
Clovis.

Fredeg. epit.
c. 12.

An. 492

Tout étant prêt pour le départ de la
nouvelle Reine, elle se mit en chemin
montée sur une espece de chariot
qu'on appelloit une *basterne*. C'étoit
la voiture la plus décente & la moins
rude de ces tems-là. Elle étoit tirée par
des bœufs , dont la marche plus lente
que celle du cheval , est aussi beau-
coup plus douce. Le mariage fut célé-

Greg. Tur. l.
2. c. 29. 30.
Gest. Franc.
c. 14.
Hincmar. in
vit. Remig.

AN. 494.

bré à Soissons aux acclamations des Gaulois & des François. Le ciel benit cette heureuse union : Clotilde devint mere d'un Prince , qui reçut le batême du consentement du Roi son pere , & fut nommé Ingomer. La mort d'un enfant si cher inspira à Clovis de l'éloignement pour la religion chrétienne , que la Reine tâchoit de lui persuader : cependant il consentit qu'elle fît baptiser son second fils. Mais à peine les cérémonies du batême furent-elles achevées , que Clodomir fut attaqué d'une violente maladie qui fit désespérer de sa vie. La pieuse Reine eut recours au ciel , qui touché de ses larmes , lui accorda la santé de ce Prince , & dissipa les inquiétudes du Roi son époux. Cette faveur fut suivie d'une autre plus grande encore, je veux dire, de la conversion de Clovis au christianisme. Voici comme l'histoire rapporte ce célèbre événement.

Ar.
Bataille
iac.

Les Allemans, peuples belliqueux , s'étoient jettés dans la Gaule pour s'y faire un établissement à l'exemple des nations qui en avoient chassé les Romains. Clovis averti de cette irruption , vole à leur rencontre , & les joint dans les plaines de Tolbiac , où il se donne une sanglante bataille.

Déjà l'armée Françoisé commençoit à plier , lorsque le Monarque levant les yeux au ciel s'écria : *Dieu de la reine Clotilde , si vous m'accordez la victoire , je fais vœu de recevoir le baptême & de n'adorer désormais que vous.* La prière étoit sincère, & elle fut exaucée. Bientôt l'ordre se rétablit dans ses troupes , il les ramena à la charge , enfonça les bataillons ennemis , & les mit en fuite. Il entra ensuite dans l'Allemagne , dissipa les restes de l'armée vaincue , imposa le joug à une nation jusqu'alors indomptable , & se la rendit tributaire. Fidèle à sa promesse , il se fit instruire des mystères de la religion chrétienne. Ce fut S. Remi , archevêque de Reims , homme célèbre par sa naissance , par sa piété , & par sa doctrine, qui le batisa le jour de Noël dans l'église de S. Martin hors des portes de la ville. Albofede sa sœur , & plus de trois mille François suivirent l'exemple du Prince , & dès-lors la piété de la nation commença d'être célèbre par toute la terre.

On raconte qu'une colombe descendue du ciel apporta une fiole pleine de baume , dont Clovis fut sacré ou confirmé. C'est ce qu'on appelle la

C ij

Greg. Turc. c.

15.

Gest. Franc.

c. 37.

Rotic. l. 2.

Hincmar. de
vit. Remig.

SAINTE AMPOULÉ. On la garde précieusement à Reims, & l'huile qu'elle renferme, sert pour l'onction de nos rois dans la cérémonie de leur sacre. Cependant aucun auteur contemporain ne parle de ce miracle. On dit aussi que ce Prince reçut des mains d'un ange un écu d'azur, semé de fleurs de lis : mais il paroît constant que l'usage des armoiries est de beaucoup postérieur au siècle où il regnoit.

Réunion des
Arboriques au
royaume de
France.

Le christianisme de Clovis ne ralentit point son ambition. Le Brabant, le pays de Liège, & une partie de la Flandre maritime n'avoient point encore subi le joug du nouveau conquérant de la Gaule. Les plus considérables de ces peuples étoient les Arboriques, nation chrétienne, fort attachée à sa religion, & par cette raison ennemie des François qui étoient payens. Le barême du Souverain & d'une partie de ses sujets, diminua cette aversion. Les Arboriques consentirent à s'allier avec eux : insensiblement ils en vinrent jusqu'à reconnaître Clovis pour leur roi, & les deux peuples n'en firent plus qu'un. Les garnisons Romaines imitèrent cet exemple, capitulèrent, & remirent toutes les places

Procop. l. 1.
& Boite Goth.

que l'Empire possédoit encore vers la mer & sur les bords du Rhin. Les principaux articles du traité furent qu'ils vivroient selon leurs loix, qu'ils s'habilleroient à leur mode; enfin qu'à la guerre ils auroient leurs drapeaux particuliers. Cet événement fut l'occasion de l'établissement de la fameuse loi appelée *Ripuaire*, du nom des soldats ou peuples qui gardoient ou habitoient les rivages de la Meuse, du Rhin, & peut-être même de l'Océan. Cette loi, qui a beaucoup de ressemblance avec la Loi Salique, ordonne que le Ripuaire sera traité comme le François. On y voit des vestiges de quelques coutumes Romaines: elle contient plusieurs articles qui ont un rapport direct à la religion chrétienne.

L'union de Arboriques & des François fut suivie d'un événement dont Clovis sçut tirer de grands avantages. Gondégesile regnoit en Bourgogne avec Gondebaud son frere. Ces deux princes concurent de la jalousie l'un de l'autre. Le premier se liguâ secrètement avec le monarque François, qui lui promit un prompt secours. Les circonstances étoient extrêmement favorables pour couvrir les mesures que

An. 499.

Guerre des
François contre les Bourguignons.Greg. Tur. l.
2. c. 32.Gest. Franc.
c. 16.Fredeg. epist.
c. 22.

54 HISTOIRE DE FRANCE.

Ann. 500.

l'on prenoit en France. La révolte des peuples de Verdun fournissoit un prétexte d'assembler les troupes. Clovis les ména contre les rebelles : mais prêt à s'accager leur ville , le S. prêtre Euspice fléchit sa colère , & obtint le pardon des coupables. L'armée se mit aussitôt en marche vers la Bourgogne ; on se joignit sur les bords de la petite rivière d'Ousche. La victoire ne fut pas longtems indécise : Gondebaud trahi par son frère , & obligé de prendre la fuite , fut poursuivi vivement , & assiégé dans Avignon , où il s'étoit enfermé avec ce qu'il avoit pû ramasser de troupes. C'étoit l'homme du monde qui avoit le plus de ressources & le plus de présence d'esprit dans les malheurs : il sçut ménager l'occasion si adroitement , qu'il engagea Clovis à traiter avec lui. Les conditions furent que la Bourgogne seroit tributaire du vainqueur , & que Gondégesile demeurerait en possession de Vienne & de quelques autres places qu'il avoit conquises. Mais à peine se vit-il en liberté par le départ des François , qu'oubliant sa promesse , il déclara la guerre à son frère , l'assiégea dans Vienne qu'il surprit , & le poursuivit

jusqu'au pied des autels où il le fit massacrer.

Clovis étoit alors occupé de la réduction des villes Armoriques. D'abord il tenta de les soumettre par les armes : cette voie n'ayant pas réussi, il eut recours à la négociation. Elle fut si heureuse que les Bretons consentirent à lui remettre toutes leurs places. On fit un traité où il fut stipulé qu'ils n'auroient plus de Rois, mais des Comtes ou des Ducs qui releveroient du monarque François. Il y en a qui prétendent que l'armée François se s'empara de la ville de Vannes, & que cet exploit fut suivi de la conquête de toute la Bretagne. Quoi qu'il en soit, Clovis eut à peine terminé cette grande affaire, que de concert avec Théodoric roi des Ostrogots, il recommença la guerre contre Gondebaud.

Le Roi de Bourgogne avoit eu le tems de faire les préparatifs nécessaires pour une vigoureuse défense. Le premier de ses soins fut de gagner le cœur de ses sujets par une conduite pleine de douceur. C'est dans cette vûe qu'il fit publier la fameuse Ordonnance qui de son nom fut apellée *Loi Gombette*. Le but principal de cette nouvelle loi étoit

An. 501.

Réduction des villes Armoriques.

Greg. Tur. de gloriâ. Mart. l. 2.

Idem hist. c. 4. c. 4.

Eginard in Annal.

Aimoin. l. 4.

Procop. l. 1. de bell. Got.

An. 502.

36 HISTOIRE DE FRANCE.

Lex Burg. Tit.
45.

An. 503.

In Epist. ad
Clodov.

An. 507.

Conquête
du royaume
des Visigots.

de rendre ses peuples heureux : elle défend surtout de maltraiter les Gaulois qui vivoient dans toute l'étendue de la Bourgogne : le quarante-cinquième article défère le duel à ceux qui ne voudront pas s'en tenir au serment. Gondebaud , après ces préparatifs plus politiques que chrétiens , se mit en marche contre les François , dont il vouloit prévenir la jonction avec les Ostrogots. Le succès ne répondit point à ses efforts : son armée fut taillée en pièces , & son royaume subjugué. Mais il lui fut aussitôt rendu. On ignore quel put être le ressort de cet événement inespéré. Quelques auteurs ont avancé que le prince Bourguignon se rendit tributaire de Clovis , qu'il s'attacha pour toujours à lui , & qu'il prit même une charge dans sa maison. Cette opinion est fondée sur un passage du S. Evêque Avitus , où il est dit que Gondebaud étoit soldat ou chevalier du Monarque François.

La conquête du royaume des Visigots suivit de près une expédition si glorieuse. Les François en partant pour cette guerre , jurèrent de ne se point faire la barbe , qu'ils n'eussent vaincu leurs ennemis. Ces sortes de

vœux étoient fort usités chez les anciens Francs. Tout est plein de merveilles dans ce qui précède la victoire de Clovis sur Alaric. L'usage de ces tems étoit de tirer augure du verset qu'on chantoit à l'Office au moment qu'on arrivoit à l'Eglise. Les envoyés du Roi à leur entrée dans S. Martin, entendirent ces paroles du Psaume XVII : *Vous m'avez revêtu de force pour la guerre ; vous avez supplanté ceux qui s'étoient élevés contre moi ; vous avez mis mes ennemis en fuite, & vous avez exterminé ceux qui me haïssoient.* Ce qui arriva sur les bords de la Vienne, fut une confirmation de cet heureux pronostic. L'armée ne sçavoit où passer cette rivière: une biche s'élança à la vue de tout le camp, & leur découvrit un gué, qu'on nomme encore aujourd'hui *le Pas de la Biche*. Un troisième prodige plus frappant encore ne laissa plus aucun doute sur le succès de cette entreprise. On vit en l'air un feu qui sembloit s'allumer sur le haut de l'église de S. Hilaire; il vola au-dessus du camp; & vint se poser sur la tente de Clovis, où il acheva de se consumer.

Greg. Tur. l.
2. c. 37.
Roric. l. 4.
Gest. Franc.
c. 17.
Aimoin. l. 1.

Cependant les deux armées se ren-

Bataille de
Vouillé.

58 HISTOIRE DE FRANCE.

Procop. de
bell. Got. 1.
Isidor. histor.
Got.

contrèrent dans les plaines de Vouillé près de Poitiers. On en vint aux mains. Les deux Rois s'apperçurent , se joignirent & se choquèrent : Clovis plus vigoureux , ou plus adroit , renversa Alaric de dessus son cheval , & lui porta un coup dont il expira. Rien ne résista plus au vainqueur : il soumit à son Empire tout le pays qui s'étend depuis la Loire jusqu'aux Pyrénées.

An. 508.

Greg. Tur. 1.
2. c. 38.
Gest. Franc,
c. 17.

Ce fut au retour de cette expédition qu'il reçut dans la ville de Tours les Ambassadeurs d'Anastase , empereur d'Orient , qui lui envoyoit le titre & les ornements de Patrice , de Consul & d'Auguste. Clovis donna une grande fête à cette occasion : il monta à cheval , le diadème en tête , revêtu de la robe & du manteau de pourpre ; jeta beaucoup d'argent au peuple , & prit dès-lors la qualité d'Auguste , nom toujours cher & vénérable aux Gaulois par la longue habitude qu'ils avoient eue avec les Romains.

Le nouveau Patrice , après avoir congédié les Ambassadeurs , revint à Paris , dont il fit la capitale de son Empire. Il y avoit au midi de cette ville un palais , ancien séjour des empereurs Julien & Valentinien premier ;

CLOVIS I.

99

c'est-là qu'il fixa sa demeure. Il avoit été jusques-là toujours heureux, toujours grand; la fortune & l'héroïsme l'abandonnèrent en même-tems. La défaite de ses troupes devant Arles, quoique suivie d'une paix avantageuse, aigrit son esprit. Il devint sanguinaire sur la fin de sa vie. On ne se rappelle qu'avec horreur les cruautés qu'il exerça contre les Princes de son sang, dont il envahit les Etats: Sigibert roi de Cologne & son fils Clodoric qu'il fit périr par ses intrigues; Cararic roi des Morins & son fils, d'abord rasés, * ensuite massacrés par ses ordres; Ragnachaire roi de Cambrai, & son frère Riguier qu'il tua de sa propre main; Renomer roi du Mans, & son frère assassinés par des gens qu'il avoit subornés, sont autant d'actions également cruelles & injustes, qui flétrissent sa mémoire & sa réputation.

An. 509. 10.

Greg. Tur. l.

2. c. 40. 41. 42.

Fredeg. Epit.

26. 27.

C'est peut-être pour effacer la honte de tant de crimes, qu'il fonda un grand nombre d'Eglises & de Monasteres.

Premier concile d'Orléans

* C'est la première fois qu'il est parlé dans notre histoire de faire couper les cheveux. C'étoit une marque qu'un Prince François renonçoit au trône. On ne verra par la suite que trop d'exemples de cette coutume barbare.

60 HISTOIRE DE FRANCE.

AN. 511.

Epist. Synod.
Aurel. prim. ad
Reg. Clodov.

Pratique assez commune dans ces siècles d'ignorance, où l'on s'imaginoit que toute la Justice chrétienne consistoit à élever des temples, ou à entretenir certain nombre de Moines qui devoient vaquer à la prière & à la méditation. Cefut aussi probablement par le même principe qu'il assembla dans la ville d'Orléans un Concile de trente-trois Evêques. L'histoire rapporte que non-seulement il fut convoqué par ses ordres, mais qu'il déterminâ les articles sur lesquels on devoit délibérer, & que les Peres lui écrivirent pour le prier d'approuver leurs décisions. Les plus remarquables regardoient le droit d'azyle ou de franchise pour les églises, & la condescendance dont on devoit user à l'égard des Clercs hérétiques, qui paroissoient se convertir sincèrement. Le Concile ordonne aussi que personne ne sera admis à la Cléricature qu'avec la permission du Roi ou du Juge; & qu'aucun esclave ne sera reçu aux ordres sacrés que du consentement de son Seigneur.

Ce que c'est
que la Regale.
Son origine &
son étendue.

Le célèbre Auteur du nouvel Abrégé chronologique de l'Histoire de France, prétend qu'on trouve encore dans ce Concile les vrais principes de

la Régale. C'est ainsi qu'on appelle ce droit unique, qui fait rentrer à chaque vacance les fruits de l'Evêché dans la main de nos Rois, & leur donne la nomination aux bénéfices qui en dépendent & qui n'ont point charge d'âmes, jusqu'à ce que le nouveau pourvû leur ait prêté serment de fidélité, & qu'il ait obtenu des lettres patentes de main-levée de la Régale, lesquelles doivent être enregistrées en la chambre des Comptes de Paris. Mais nous avons en main les actes de ce concile, le premier qui se soit tenu dans la Gaule sous la domination des François; & après une lecture réfléchie, nous ne craignons point d'avancer qu'on n'y découvre rien qui regarde cette glorieuse prérogative de la Couronne. Pasquier en a fait la remarque avant nous.

Recher. de la
France. l. 3. c.
35. p. 295.

C'est pourquoi, s'il est vrai que ce privilège soit aussi ancien que la Monarchie, il n'en faut point chercher l'origine ailleurs que dans la nature du droit féodal. On sçait que de tout tems nos Rois ont donné des terres à condition du service militaire, ou de quelque autre redevance. On voit par un passage d'Aimoin, que Clovis

L. 1. c. 7.

Du Cange au
mot *fundum*.

investit le comte Aurélien de la seigneurie de Melun, pour la tenir de lui en foi & hommage. Le nom de ces sortes de gratifications du Souverain n'a pas été le même dans tous les tems : on les appelloit *Bénéfices* sous les Mérovingiens : on les nomma *Fiefs* sous les Carlovingiens : mais les uns & les autres emportoient également l'idée de vasselage, & l'obligation d'être fidèle au Prince. Or ces Bienfaits, toujours viagers, étoient réversibles à la Couronne à la mort du possesseur. Les revenus rentroient alors dans la main du Monarque, & n'en sortoient que par une nouvelle investiture. Cette loi ne souffroit aucune exception : elle affectoit généralement tous les fiefs, tant ecclésiastiques que laïcs. On peut donc la regarder comme le fondement & la base du droit de Régale, qui avec le tems s'est étendu sur tous les biens de l'Evêché.

Ordonn. de
Philip. le Bel
1302.

Ordonn. de
Philip. de Valois.
1334.

Ce qui ne paroît que probabilité au premier coup d'œil, devient presque certitude, lorsqu'on examine attentivement certaines anecdotes de la Monarchie. On voit par le testament de Philippe Auguste, & par plusieurs Ordonnances des Rois ses successeurs,

qu'il y avoit des Eglises qui ne vaquoient point en Régale. Quelle peut être la raison de cette exception ? On ne la trouvera certainement ni dans les actes du concile d'Orléans , qui suivant le système de notre illustre auteur soumet généralement tous les Evêchés à ce droit de la Couronne ; ni dans la qualité de protecteurs, toutes les Eglises étoient également sous la garde de nos Rois ; ni dans la prérogative de fondateurs & de patrons : elle est commune à tous les Souverains , qui cependant ne jouissent pas tous de ce privilège. Il faut donc la chercher dans la nature des biens qui constituoient les revenus de ces Eglises : elles n'étoient point sujettes à la Régale , parce qu'elles ne tenoient aucun fief du Roi. Aussi voyons - nous que les fiefs ecclésiastiques sont nommés Régales dans quelques - uns de nos vieux auteurs. Ils disent que les évêques d'Orléans & d'Auxerre ayant refusé d'amener les hommes qu'ils étoient obligés de fournir , Philippe Auguste se saisit de leurs Régales, c'est-à-dire , suivant l'explication de Rigord , de tous les biens qu'ils tenoient de Sa Majesté en foi & hommage.

Quoi qu'il en soit de l'origine de cette prérogative, Grégoire de Tours assure que les Rois de la première race en ont joui malgré les oppositions de quelques Evêques. Les Papes Innocent III. Clément IV. Grégoire X. l'ont reconnue par des bulles authentiques. Le concile de Lyon l'autorise dans les Eglises où elle étoit établie par la fondation ou par quelque coutume ancienne ; mais il défend en même-tems de l'introduire dans celles où elle n'étoit pas reçue.

AN. 1274

Le Parlement de Paris, seul juge de ces matières, a toujours tenu pour constant, que la Régale étant un droit de la Couronne, elle devoit affecter généralement tous les Evêchés du royaume. Enfin en 1673. Louis XIV. donna un Edit qui déclare le droit de Régale inaliénable * & universel dans toute l'étendue de ses Etats. Il fut vérifié au Parlement : le Clergé assemblé y souscrivit authentiquement : les seuls évêques d'Alet & de Pamiers s'y opposèrent. Le Roi fit saisir leurs revenus :

* Le Roi Charles VII. & la plupart de ses successeurs avoient cédé les revenus de la Régale à la Ste Chapelle de Paris : Louis XIII. les retira, & lui donna en échange l'Abbaye de saint Nicaise de Reims.

le Pape Innocent XI. fulmina quelques bulles d'excommunication en leur faveur. L'affaire fut accommodée sous Innocent XII, & l'universalité de la Régale solennellement reconnue.

Le concile d'Orléans fut le dernier événement remarquable du règne de Clovis. Il mourut dans la même année, âgé de 45 ans. Il fut enterré dans l'église de saint Pierre & de saint Paul, qu'il avoit fait bâtir. L'histoire rapporte que quelques mois auparavant on y avoit transporté le corps de sainte Gènevieve, & qu'un mort ressuscita sur son tombeau. On a beaucoup disputé si ce Prince étoit plus guerrier que politique : la Gaule subjuguée par ses armes & conservée par sa prudence, est une preuve qu'il étoit aussi sage dans le conseil que redoutable à la tête d'une armée. On admire le commencement de son règne, c'est un enchaînement de victoires : on en déteste la fin, c'est un tissu de cruautés. L'usurpation des petits Etats des Princes de son sang a fait disparaître le héros : & l'homme injuste & barbare ne s'est que trop montré.

Mort de Clovis. Son portrait.

Greg. Tur. de glor. confess. c. 91.

CHILDEBERT I.*

*L'An. 511.*Thierry roi
de Metz.Clodomir roi
d'Orléans.Clotaire roi
de Soissons.Greg. Tur. l.
3. c. 1.

Fredeg. c. 30.

Gest. Franc. c.
30.

CLOVIS laissa quatre fils, qui partagèrent son Royaume. Les Seigneurs François étoient alors en possession de faire ces sortes de partages. Ils s'assemblèrent, & firent quatre lots, qui furent tirés au sort : Thierry, quoique né d'une concubine, fut roi de Metz ; Clodomir, d'Orléans ; Childébert de Paris ; Clotaire, de Soissons. Les historiens ne marquent point les limites précises de tous ces Etats. Mais on voit par les circonstances de l'histoire, que le Royaume de Metz comprenoit le Rouergue, l'Auvergne, l'Albigeois, toutes les frontières de la Provence & du Languedoc, la Champagne, les trois Evêchés, le Luxembourg, la Lorraine, l'Alsace, les Electorats de Trèves, de Mayence, de Cologne,

* Childébert n'étoit que le troisième des enfants de Clovis. Mais, comme Paris est devenue la capitale de l'Empire François, l'usage a prévalu de ne mettre au nombre des rois de France, que ceux qui ont régné dans cette ville. Nous nous y conformerons dans la suite de cette histoire.

CHILDEBERT I. 67

& toute l'ancienne France au-delà du Rhin jusqu'à la Vestphalie. Celui de Paris s'étendoit le long de la mer depuis la Picardie jusqu'auprès des Pyrénées. La Beauce, le Maine, l'Anjou, la Touraine, le Berry composoient celui d'Orléans. Le Royaume de Soissons, plus borné dans son étendue, étoit resserré entre la Champagne, l'Isle-de-France, la Normandie, la Mer, & l'Escaut. Mais, quoique divisés & gouvernés par des Princes également indépendans, * ces quatre Etats ne suivoient qu'une même Loi, & ne faisoient qu'un corps de Monarchie. Les Seigneurs des quatre Royaumes s'assembloient en un même lieu : on traitoit des affaires générales de la nation : on jugeoit en commun les procès qui intéressoient l'Empire, ou par l'importance du sujet, ou par la qualité des parties.

Les premières années du regne de ces Princes ne furent troublées par aucune guerre. La France jouïssoit de la

An. 519.

Greg. Tur. L.

3. c. 3.

Geſt. Franc.

c. 19.

Fredeg. 31.

* Ce partage du royaume de Clovis fut l'occasion d'une nouvelle division de la France. On nomma Austrasie cette partie des Gaules qui est située vers l'Orient entre le Rhin, la Meuse & la Moselle. On appella Neustrie la partie qui s'étend au Couchant entre la Meuse & la Loire jusqu'à l'Océan.

paix la plus profonde , lorsque Cochlialiac , qui prétendoit descendre de Clodion , se jeta sur les terres du roi d'Austrasie. Thierri fut obligé d'envoyer contre lui une armée considérable , dont il donna le commandement à Théodebert son fils. Ce jeune héros joignit le prince Danois , lorsqu'il étoit sur le point de se rembarquer , le défit & le tua de sa propre main. Il paroît par les relations de ce tems , que la France avoit dès-lors une Marine. L'histoire rapporte que la flotte François prit celle des Danois , leur enleva tout le butin , & remit en liberté les prisonniers François. Cette expédition fut suivie d'une autre dans la Turinge , où Baldéric perdit ses Etats & la vie. Le roi d'Austrasie devoit partager cette conquête : telles étoient les conditions du traité. Mais Hermanfoi , aussi perfide vis-à-vis de ses alliés que barbare envers son frère , lui manqua de parole. Thierri dissimula son ressentiment , & remit à un autre tems la vengeance de cette trahison.

An 520.

Greg. Tur. l.
3. c. 6.
Gest. Franc.
c. 20.

Cependant les trois fils de Clotide déclarent la guerre au roi de Bourgogne , qui retenoit injustement le

bien de leur mère, lui présentent la bataille, mettent son armée en déroute, & s'emparent de ses Etats. Sigismond, la Reine son épouse & ses enfants furent livrés à Clodomir, qui, malgré les prières & les menaces du saint Abbé Avitus, les fit massacrer & précipiter dans un puits : vengeance trop ordinaire dans ces tems barbares de la Monarchie.

Gondemar, rentré dans la Bourgogne, avoit reconquis le Royaume de son frère. Le roi d'Orléans, ligué avec Thierry, marcha contre lui, le joignit auprès de Vienne, & le défit entièrement. Mais emporté par l'ardeur de la poursuite, il fut surpris par quelques Bourguignons qui le percèrent de plusieurs coups dont il expira. La mort du roi Clodomir, loin de ralentir le courage des François, le changea en fureur : ils passerent au fil de l'épée tout ce qui se présenta devant eux : vieillards, femmes, enfants, rien ne fut épargné, & ils ne quittèrent la Bourgogne qu'après l'avoir entièrement désolée.

Ainsi périt au milieu de la victoire le jeune Clodomir. Quelques années après, les rois ses frères, & Théodebert

Conquête de
la Bourgogne.
Procop. de
bell. Got. l. 3;
c. 13.

son neveu , vengèrent sa mort par la conquête de la Bourgogne qu'ils partagèrent entre eux. Il y avoit près d'un siècle que ce royaume étoit fondé , lorsqu'il fut réuni à la monarchie Francoise. Le roi d'Orléans laissoit trois fils , Théodebert , Gontaire & Clodoalde. Elevés sous les yeux & par les soins de leur pieuse ayeule ; rien n'auroit manqué à leur bonheur , s'ils avoient eu des oncles ou moins cruels, ou moins ambitieux. Ces Princes usèrent d'artifice pour les tirer des mains de la reine Clotilde. Mais ces innocentes victimes ne furent pas plutôt en leur pouvoir , que levant le masque ils envoyèrent à cette Princesse une épée & des ciseaux ; lui laissant le choix de l'un des deux. Clotilde , emportée par la douleur , s'écria inconsidérément , qu'elle aimoit mieux les voir au tombeau , qu'enfermés dans un cloître. Ces paroles ne furent que trop fidèlement rapportées. Clotaire sur cette réponse se saisit de l'aîné qui n'avoit que dix ans , le renverse par terre , & le poignarde. Le cadet effrayé se jette aux pieds de Childébert , lui embrasse les genoux , lui demande la vie. Ce Prince attendri ne peut

Greg. Tur. l.
3. c. 18.
Gest. Franc.
c. 24.
Fredeg. Epit.
c. 37.

Massacre des
enfants de
Clodomir.

retenir ses larmes : Clotaire lui reproche sa foiblesse, lui arrache l'enfant, & l'égorge sur le corps de son frère. Le troisième eut le bonheur d'échapper aux fureurs de ce Prince barbare. Il se fit couper les cheveux, & se consacra au service des Autels. On l'invoque aujourd'hui sous le nom de St. Cloud. Nous avons crû devoir rapporter de suite ces deux événements, quoiqu'arrivés plusieurs années après la mort de Clodomir. * L'attention du lecteur est moins partagée.

Cependant le roi d'Austrasie n'avoit point oublié la perfidie d'Hermanfroy. Aidé de Clotaire son frère, il porta la guerre dans la Turinge, emporta d'assaut la capitale, & s'empara de tout le Royaume. Chaque événement de ces siècles barbares est marqué au coin de la cruauté. Le roi de Turinge sur la parole de Thierri le vient trouver à Tolbiac. Un jour qu'il se promenoit avec son vainqueur sur les murailles de la ville, quelqu'un de la suite du monarque François le pousse & le précipite dans le fossé, où il expire. Clotaire épouse l'incom-

An. 531.

Conquête de la Turinge.

Greg. Tur. l. 3. c. 8.

Gest. Franc. c. 22.

Fredeg. Epit. c. 32.

* Le premier en 534, le second en 533.

parable Radegonde, & fait assassiner le frère de cette Princesse. Mais peu s'en fallut que lui-même ne fût immolé à l'ambition ou à la jalousie de Thierry. Ce Prince lui avoit demandé un entretien secret. Le Roi de Soissons aperçut en entrant, les pieds de quelques soldats cachés derrière une tapisserie. Il fit signe aux Seigneurs de sa cour de le suivre. Ainsi escorté, il se présenta devant son frère, qui sans paroître déconcerté le combla de caresses & lui fit présent d'un riche bassin. C'étoit le présent à la mode dans ces anciens tems. Grégoire de Tours rapporte que parmi les choses précieuses que Chilpéric envoyoit à Tibère Constantin, empereur d'Orient, il y avoit un bassin d'or enrichi de pierreries, qui pesoit cinquante livres.

L. 6. c. 2.

Guerre contre
les Visigots.

Procop. l. 1.
de bell. Got. l.
12.

Greg. Tur. l.
3. c. 10.

Pendant que ces choses se passaient dans la Turinge, le Roi de Paris vengeoit sa sœur des outrages & des cruautés d'Almaric son époux. Le fruit de cette expédition fut la délivrance de Clotilde, la mort du roi des Visigots, la prise & le pillage de Narbonne, où l'on trouva soixante-douze vases d'or, qu'on prétendoit avoir été enlevés du temple de Salomon. Lorsque

que Childeberr étoit en chemin pour cette guerre , il se répandit un faux bruit que le Roi d'Auftrasie avoit été tué. Cette nouvelle lui fit changer de route : il se rendit auffi-tôt en Auvergne qui fe foumit avec joie à fa domination. Cette démarche imprudente eut des fuites bien funeftes pour les Auvergnacs. La victorieux Thierri entra à main armée dans leur pais, s'empara de Clermont , força le château de Volorre , brûla celui de Tiern , réduifit le fort d'Oliergue qui paffoit pour une place imprénable , fit affaffiner Mundéric qui foutenoit les reftes du parti rebelle , & laiffa partout des marques de la plus implacable vengeance.

Cette expédition fanguinaire & la réconciliation de Thierri avec fes frères font les dernières actions mémorables de fon règne. Il n'eut rien de médiocre , ni vices , ni vertus. Grand Roi , méchant homme , jamais Monarque ne gouverna avec plus d'autorité , jamais politique ne refpecta moins les loix de l'honneur & de l'humanité. On voit par l'hiftoire de ce Prince qu'anciennement nos Rois nommoient aux Evêchés fans attendre le fuffrage du peuple & du Clergé. L'E-

[Idem. *lib. 13. 14.*
-*Fredeg. epist. c. 37.*
-*Aimoin. hif. l. 2.*

Mort de Thierri & fon caractère.

An. 534.

Greg. *Var. 1. 3. c. 17.*

l'Eglise d'Auvergne avoit élu un successeur à l'Evêque Euphrasius. Thierry qui n'approuvoit pas ce choix, conféra l'Evêché au Prêtre Apollinaris qui fut reçu & sacré. Celui-ci étant mort quelques mois après, le Roi choisit pour le remplacer saint Quintien que les Ariens avoient chassé de son siège. Les Evêques voisins s'assemblèrent, l'installèrent dans la Chaire de l'Eglise de Clermont, & le présentèrent au peuple qui le reconnut pour son légitime Pasteur. Les Papes ne s'étoient point encore attribué le droit de confirmer. On leur envoyoit simplement une confession de foi : on leur demandoit leur communion : c'étoit le seul hommage qu'on rendît alors à la cour de Rome.

Théodebert
Roi d'Austrasie.

Le fils & le seul héritier du Roi d'Austrasie étoit en Auvergne pendant la maladie de son père. Théodebert, esclave de la belle Deuterie, sembloit avoir oublié le reste du monde. Déjà Childibert & Clotaire prenoient des mesures pour démembler la succession de Thierry, lorsque ce jeune Prince s'arrache enfin des bras de sa maîtresse, arrive à Metz, se montre à ses Sujets, & dissipe tous les projets de ses oncles. Le commencement d'un

Idem. ibid.
p. 20.

Si beau règne fut deshonoré par une action bien criminelle. Le nouveau Roi répudia Wisigarde sa femme pour épouser Deuterie qui avoit son mari. Ces désordres scandaleux n'étoient que trop communs dans ces premiers tems de la Monarchie. Car sans parler du mariage de Clotaire avec la veuve de son frère, ce Prince eut en même tems trois femmes, dont deux étoient sœurs, & ne se fit aucun scrupule d'épouser Waldrade veuve de son petit-neveu. Ces mauvais exemples étoient imités par les particuliers, qui peut-être portèrent la licence plus loin encore. C'est du moins ce qu'on peut conjecturer d'un Canon du second Concile d'Orléans, qui défend d'épouser sa belle-mère ou la femme de son père.

Idem. l. 4. c. 92

Concil. tom. 4.

Cependant une nouvelle carrière s'ouvre à la valeur François au-delà des Alpes. Voici quelle en fut l'occasion. Théodat devenu Roi d'Italie par Amalasonte sa femme, eut la cruauté de faire mourir celle dont il tenoit la Couronne. Justinien entreprit de venger cette mort. Ce fut dans cette vûe qu'il rechercha l'amitié des Princes François : le traité fut conclu. Mais les

*An. 535.
Guerres d'Italie.*

*Procop. l. 1.
hist. Got.
Jornand de reb. Got.*

Ostrogots trouvèrent moyen de les détacher de cette nouvelle alliance en leur abandonnant la Provence & une partie des Alpes Rhétiques. Ce second traité ne fut pas observé plus fidèlement que le premier. L'année suivante Théodebert parut en Italie à la tête d'une puissante armée, fondit sur les Ostrogots, ensuite sur les Romains, qu'il défit successivement, ravagea la Ligurie, saccagea la ville de Gènes, & chargé d'un prodigieux butin, raména son armée en France. Ce fut là tout le fruit de cette entreprise.

Ann. 540.

Childebert
Théodebert
prennent les
armes contre
Clotaire.

Greg. Tur. l.
3. c. 28.
Gest. Franc.
25.

Théodebert de retour dans ses Etats se liguait avec Childebert contre le Roi de Soissons. On ignore le motif de cette guerre. L'histoire rapporte simplement que Clotaire plus foible que ses ennemis se retrancha dans la forêt Bretonne ou de Routot dans le pays de Caux, résolu d'y périr, si on entreprenoit de l'y forcer. Déjà les deux Rois avoient tout disposé pour l'assaut, lorsqu'un orage furieux vint fondre sur leur camp. Le bruit du tonnerre, la violence des éclairs, une pluie mêlée de grêle & de pierres, disent les Historiens, portèrent la consternation dans tous les cœurs. Les Princes ligüés

reconnoissent la main de Dieu , & se réconcilient avec Clotaire , dont on dit que la tempête avoir respecté le quartier. On attribua ce miracle aux prières de Ste. Clotilde.

C'est à cette même année qu'on rapporte l'établissement du royaume d'Ivetot. On raconte que le roi Clotaire rua de sa main dans l'Eglise de Soissons un nommé Gautier , Seigneur de cette Baronie. Ce Prince revenu de son emportement condamna lui-même cette action violente , & pour réparation érigea la terre d'Ivetot en royaume. C'est une histoire apocriphe. Les Seigneurs du Bellay qui ont eu cette Seigneurie par succession de leurs ancêtres , conviennent qu'ils n'ont aucun titre justificatif de cette royauté imaginaire.

La réconciliation des Rois de Paris & de Soissons fut sincère. Ils joignirent leurs troupes , entrèrent en Espagne , prirent Pampelune , ravagèrent la Biscaye , l'Arragon , la Catalogne , & vinrent mettre le siège devant Sarragoce , qui pour se racheter du pillage leur donna la tunique de saint Vincent martyr. Cette précieuse relique fut déposée dans l'Eglise

Royaume d'Ivetot.

Robert Guérin hist. l. 2. in vit. Clot.

Pasquier recherches de la France l. 3. c. 7.

Childebert & Clotaire se liguent contre les Visigots.

Gest. Franc. c. 26.

que Childébert fit bâtir hors des murs de Paris sous le nom de Ste Croix & de S. Vincent. On l'appelle aujourd'hui S. Germain-des-Prez. C'est ainsi que nos auteurs racontent ce fait. Les Espagnols disent au-contraire que les deux Rois furent entièrement défaits devant cette place. Les vainqueurs s'emparèrent aussitôt des gorges des Pyrénées. Les Princes ne pouvoient leur échapper, si le Général Visigot, gagné par argent, ne leur eut accordé le passage pendant un jour & une nuit. Le reste de l'armée fut taillé en pièces. Quoi qu'il en soit, il paroît certain que l'année suivante, les François attaquèrent & prirent d'assaut la petite ville de Certe, battirent les troupes qui venoient pour la secourir : tout fut pris ou passé au fil de l'épée. Cette victoire cependant n'eut d'autre suite qu'une paix un peu plus stable avec les Visigots.

Histor. Esp.
M. G. G.

Ligue de
Théodebert
contre l'em-
pereur Justi-
nien.

Procop. 1.
de bell. Got.

L'Italie étoit toujours le théâtre de la guerre la plus sanglante. Justinien convaincu qu'il ne réussiroit point, s'il avoit les Princes François pour ennemis, leur envoya une célèbre ambassade avec la cession pure & simple de tout ce qu'il pouvoit prétendre sur

la Provence. Il leur accordoit le droit de présider comme les Empereurs aux jeux qui se célébroient dans l'amphithéâtre de la ville d'Arles ; il donna de plus un Edit qui ordonnoit que la monnoie d'or marquée à leur coin & empreinte de leur image auroit cours dans toute l'étendue de l'Empire. C'étoit une prérogative unique , qu'on avoit toujours refusée même au grand Roi de Perse. Toutes ces avances furent inutiles. Théodebert traita avec Totila à qui il venoit de refuser sa fille, qui , disoit-il , ne pouvoit être destinée qu'à un Roi. Le motif de cette ligue étoit que , Justinien dont les troupes avoient été si souvent battues par les François , prenoit cependant le titre fastueux de Francique. Le Roi d'Austrasie entreprit de lui faire perdre ou mériter ce glorieux surnom. Il commença par faire frapper des médailles , où il étoit représenté non-seulement avec toutes les marques de la dignité Impériale , mais encore avec le titre de Seigneur & d'Auguste , qui n'appartenoit qu'aux Empereurs. Il songea ensuite à intéresser dans cette querelle les Gépides , les Lombards , & toutes les nations qui grossissoient

Agat. l. 27

TO HISTOIRE DE FRANCE.

la liste des peuples domptés par Justinien. Son dessein étoit de porter la guerre jusques dans la Thrace & dans l'Illyrie. Mais un accident funeste fit évanouir tous ces grands projets.

Ann. 548.
Mort de
Théodebert &
son éloge.

Agath. l. 2.
Greg. Tur. l.
c. 26.

Ce Prince , le plus accompli des enfants de Clovis , fut enlevé de ce monde , ou par la chute d'un arbre qui le blessa si dangereusement , qu'il en mourut le même jour , ou par une longue maladie où les Médecins déployèrent envain tout leur art. Car les Historiens ne s'accordent point sur le genre de sa mort : mais tous s'accordent à lui donner les plus grands éloges. Vaillant, hardi, intrépide, il étoit à peine sorti de l'enfance, qu'il mérita par la victoire qu'il remporta sur les Danois, le surnom de Prince *Utile* : expression singulière qui présente l'idée d'un guerrier capable des plus grandes entreprises. Bienfaisant, humain, sensible à la misère de ses peuples, il n'eut rien de cette férocité qui deshonne la mémoire de son ayeul, de son père & de ses oncles. Adoré de ses sujets, recherché de ses voisins, redouté de ses ennemis, jamais Prince ne soutint plus glorieusement la dignité de sa Couronne. L'E-

Marius. in
hron.

vêque de Lausanne, Matius, ne l'appelle que le grand Roi des François. On admire sur-tout la belle réponse qu'il fit à l'évêque Didier. Ce Prélat lui rapportoit une somme considérable qui avoit été prêtée aux habitans de Verdun sur le trésor-royal. Le Monarque refusa de la reprendre. *Nous sommes trop heureux*, lui dit-il, *vous, de m'avoir procuré l'occasion de faire du bien, & moi, de ne l'avoir pas laissé échapper.* Il ne laissoit qu'un fils qu'il avoit eu de Deuterie. Ce jeune Prince nommé Théodebalde ou Thibaut lui succéda sans aucune contradiction de la part de ses oncles : ce qui prouve que dans ces premiers tems les barbares n'étoient point exclus des successions.

La mort de la pieuse Reine Clotilde suivit de près celle du Roi d'Austrasie. Ce fut un modèle de patience, de piété, de zèle. On transporta son corps de Tours à Paris, où il fut enterré dans l'Eglise de Sainte GENEVIÈVE à côté de Clovis. Elle a été mise au nombre des Saints.

Théodebalde étoit à peine sur le trône, que Justinien lui envoya des Ambassadeurs pour lui demander son

An. 549.
Théodebalde
roi d'Austrasie

alliance & la restitution des places de l'É. Ligurie & du pais de Venise. Le jeune Monarque fit partir pour Constantinople quatre Seigneurs François, qui terminèrent heureusement l'importante négociation dont ils étoient chargés. La paix fut conclue entre la France & l'Empire. Les François restèrent en possession de leurs conquêtes d'Italie. Le pape Vigile fut traité avec plus d'égard : l'Empereur remit l'affaire des *trois Chapitres* à la décision d'un Concile général. C'est ainsi qu'on appelloit la fameuse question qui fut agitée dans le sixième siècle, si on devoit condamner quelques écrits de Théodoret évêque de Cyr, une lettre d'Ibas évêque d'Edesse, la personne enfin & les œuvres de Théodore de Mopsueste. Tous ces ouvrages étoient légitimement suspects ; les deux premiers, parce qu'ils avoient été composés en faveur de Nestorius contre S. Cyrille d'Alexandrie ; les derniers, parce qu'on les regardoit avec raison comme la source où l'Evêque de Byzance avoit puisé ses erreurs. Mais Théodoret & Ibas avoient été reconnus pour orthodoxes par le Concile de Calcédoine, & Théodore étoit mort dans le sein de l'Eglise. Ces com-

Procop. l. 4.
de bell. Got. c.
24. 26.

L'affaire des
trois Chapitres.

fidérations ne caufoient pas un médiocre embarras. Cependant les trois Echapitres furent condamnés dans le cinquième concile général de Constantinople. Le pape Vigile refusa d'y fouscrire. Pélage fon fucceffeur le confirma folemnellement. Childeberrgarda cette démarche comme un attentat contre l'autorité du concile de Calcédoine ; il s'en plaignit au Pape , qu'il força de lui envoyer fa profeflion de foi. Cette lettre fut affez efficace pour arrêter le fchifme prêt à s'élever en France ; mais elle ne put diffiper tous les préjugés de la nation fur la prévarication dont elle accufoit le fouverain Pontife.

La paix avec l'Empire ne fut pas de longue durée. Le roi d'Auftrahe , contre la foi du dernier traité , permit à Leutharis & à Bucehin de conduire foixante-quinze mille hommes au fecours des Oftrogots. Ces deux Généraux fe faifirent de Parme , battirent un détachement de l'armée Impériale commandé par Fulcaris , portèrent la défolation par-tout où ils paffèrent , & s'avancèrent jufqu'au Samnium où ils fe féparèrent en deux corps. L'un fous la conduite de Leutharis , après

Ann. 554.

Nouvelle irruption & dé faite des François en Italie,

Procop. l. 3.

Agath. l. 2.

84 HISTOIRE DE FRANCE:

avoir couru toute la Pouille & la Calabre, vint périr de la peste sous les murs de Padoue. L'autre sous le commandement de Bucelin, après avoir ravagé la Lucanie & le pais des Brutiens, fut taillé en pièces à quelques lieues de Capoue. Le carnage, au rapport des Historiens, fut si horrible, que de trente mille hommes, il ne se sauva que cinq soldats. Tout fut pris ou passé au fil de l'épée. Cette défaite fit perdre aux François toutes les places qu'ils occupoient dans la Ligurie & dans le pais de Venise. Il ne leur resta de toutes leurs conquêtes que le seul passage des Alpes.

Ann. 553.
Règne de
Théodebalde.

La nouvelle de cet échec étoit à peine parvenue en France, que Théodebalde, jeune Prince de peu de santé, mais d'un esprit excellent, termina sa languissante vie dans la septième année de son regne. Il ne laissoit point d'enfants; & quoiqu'il eût deux sœurs, Wisigarde & Ragnitru-de, la loi du pais, dit Agathias, appelloit à la succession Childeberr & Clotaire comme ses plus proches parents. C'est le premier monument historique de la loi fondamentale: qui admet point les filles à la Couron-

ne. Le Roi de Paris attaqué d'une violente maladie ne se trouvoit pas en état de recueillir la succession de son petit-neveu. Clotaire sçut profiter de la circonstance , gagna les Seigneurs Austrasiens, & força son frère à lui faire une cession authentique de tous ses droits. Childebert , pour se venger de cette violence , mit le trouble & sema la discorde dans la famille du Roi de Soissons. Lorsque ce Prince , d'abord vainqueur des Saxons , ensuite obligé de leur demander la paix , ramenoit en France les débris de son armée , il apprit que Chramne le plus cher de ses enfants , s'étoit révolté contre lui. Il prenoit des mesures pour le faire rentrer dans le devoir , lorsqu'il se vit forcé de marcher contre ces mêmes peuples qui venoient de lui donner la Loi. Il envoya contre le rebelle deux autres de ses fils , Caribert & Gontran. Ces deux Rois , (tous les Enfants de France portoient alors cet auguste nom) entrèrent en Auvergne , firent lever le blocus de Clermont, & s'avancèrent jusques dans le Limousin pour combattre l'armée ennemie. Mais un faux bruit , que leur père avoit été tué , leur fit re-

Chramne se révolte contre Clotaire son pere.

Greg. Tur. l. 4. c. 10. 14.
Gest. Franc. c. 27.

Merculphe N. 1. formule 390

prendre tout-à-coup le chemin de la Bourgogne.

AN. 558.

Mort de
Childébert &
son portrait.

Fredeg. epi.
6. 53.

Le retour de Clotaire & la mort de son frère mirent fin à cette guerre civile. Chramne privé de l'appui de son oncle, implora la miséricorde du Roi, qui lui pardonna. Childébert étoit dans la quarante-septième année de son regne, lorsqu'il mourut. Tous les Ordres de l'Etat ressentirent vivement cette perte. La Noblesse perdoit un chef, dont les manières affables & pleines de bonté captivoient tous les cœurs : le peuple regrettoit un Souverain équitable, qui le gouvernoit avec beaucoup de modération & de sagesse : la Religion pleuroit un protecteur, dont le zèle ne connoissoit point de bornes. Quantité de Monastères & d'Hôpitaux bâtis & fondés avec une magnificence vraiment royale, une Charte publiée sous son autorité pour abattre les idoles & les figures consacrées au démon dans toute l'étendue de son Royaume, quatre Conciles tenus sous son regne & par ses ordres, un à Orléans, un Arles, deux à Paris, sont autant d'illustres monuments de la piété de ce religieux Prince. On lui reproche avec justice

Tom. 1. ca-
pitul. Baluzii.
P. 6.

la mort de ses neveux. Mais s'il eut assez d'ambition pour projeter le crime, il n'eut pas du moins assez de cruauté pour l'exécuter. Il fut enterré dans l'Eglise de saint Germain-des-Prez, où l'on voit encore son tombeau. On lui attribue la fondation de Notre-Dame de Paris : c'est une erreur. Il est vrai qu'il l'embellit, qu'il la décora de vitres, ornements jusqu'alors inconnus dans les Eglises de cette capitale : mais il n'eut point la gloire de la bâtir. Il laissoit deux filles, Crotberge & Chlodofinde, qui n'eurent aucune part à la Couronne. C'est encore une confirmation de la Loi qui déclare le Royaume *Terre Salique*.

Le Roi de Soissons devenu seul maître de tout l'Empire François, éprouva que le trône le plus puissant ne défend ni des chagrins, ni de l'ennui. Chramne se révolta de nouveau & se ligua avec le Comte de Bretagne. Ce père infortuné se vit obligé de prendre les armes contre celui de ses enfants qu'il avoit le plus tendrement aimé. Les Bretons furent défaits, leur chef tué, le malheureux Chramne pris, enfermé, étranglé, & brûlé avec toute sa famille.

Fortunat l. 2.
carin. 126.

An. 560. 622.
62.

Clotaire régné seul. Il fit brûler son fils Chramne, qui s'étoit révolté de nouveau.

Gest. Franc.
c. 28.
Fredeg. epist.
c. 34.

Mort de
Clotaire.

Marius in
ahron.

Clotaire, depuis cette funeste victoire, vécut dans la plus profonde tristesse. Il mourut à Compiègne dans la cinquante & unième année de son regne, qui fut un tissu d'adultères, d'incestes, de cruautés, de meurtres & d'horreurs. On a remarqué que ce fut l'année d'après la bataille de Bretagne, le même jour & à la même heure qu'il avoit fait périr son fils. Il fut enterré dans l'Eglise de saint Medard de Soissons, qu'il avoit commencée, & qui fut achevée par Sigebert son fils. Il laissa quatre enfants qui lui succédèrent, Caribert, Gontran, Chilpéric, & Sigebert. Il eut pour femmes Ingonde & Arégonde qui étoient sœurs, Chonsène, Rade-gonde, Gondiucque sa belle-sœur, enfin Waldrade veuve de son petit-neveu.

CARIBERT.

L'EMPIRE François fut de nouveau divisé en quatre Royaumes, qui n'eurent pas les mêmes limites qu'ils avoient eues d'abord. On joignit à celui de Paris la Touraine, l'Albigeois & Marseille. On réunit à celui d'Orléans la Bourgogne, dont il prit le nom, le Sénonois & une partie de la Champagne. Châlons sur Saone devint la ville royale. Celui de Soissons fut augmenté du Tournesis, si toutefois il n'en avoit pas déjà fait partie. Celui d'Austrasie en perdant quelques provinces dans la Gaule, se trouvoit agrandi de toute la Turinge dans la Germanie. Les partages n'étoient point encore faits, que la division se mit entre les enfants de Clotaire. Chilpéric vouloit regner dans la capitale de l'Empire. Il profita de l'absence de ses frères, s'empara de Braine, maison de plaisance où étoient les trésors de son père, les distribua aux principaux de la nation, & s'étant mis à leur tête, vint droit à Paris, où il se fit recon-

An. 562.

Gontran roi de Bourgogne.

Sigebert roi d'Austrasie.

Chilpéric roi de Soissons.

Greg. Tur. l. 4. c. 28.

Gest. Franc. c. 29.

Fredeg. epit. c. 54.

noître pour Roi. Les Princes indignés de cette entreprise , levèrent des troupes , l'assiégèrent dans sa nouvelle ville , l'obligèrent de descendre du trône qu'il avoit usurpé , & le forcèrent de s'en rapporter à la décision du sort , qui ne lui fut pas favorable. Caribert fut Roi de Paris ; Gontran , de Bourgogne ; Sigebert , d'Austrasie ; Chilpéric de Soissons.

An. 563. La guerre de la succession étoit à

Défaite des Abares & de Chilpéric par Sigebert. peine terminée , que le Roi d'Austrasie apprit que les Abares s'étoient jettés sur ses Etats au-delà du Rhin. Il vole aussi-tôt à leur rencontre , & les joint dans la Turinge qu'ils avoient fait révolter. Un Poëte célèbre dans ces tems

Fortunat. E
pisc. Pictav. l.
6. carm. 3.

la-remarque que ce jeune Prince se mit à pied aux premiers rangs , & la hache à la main chargea ces barbares avec une intrépidité héroïque , les enfonça , les renversa , & les contraignit de lui demander la paix. Elle fut conclue d'autant plus promptement , qu'il venoit de recevoir la nouvelle , que Chilpéric , après s'être emparé de Rheims , avoit fait le dégât dans toute la Champagne. Il repasse le Rhin en grande hâte , vient mettre le siège devant Soissons qu'il prend avec Théod-

Greg. Tur.
ibid. c. 23.

debert son neveu , défait son frère en bataille rangée , & par l'entrémise de Caribert & de Gontran lui rend ses Etats & son fils.

Le victorieux Sigebert songea ensuite à s'allier par un mariage digne de lui dans une maison royale. Brunehaut , fille d'Athanagilde roi des Visigots , passoit pour la Princesse la plus accomplie de son siècle. Le Roi d'Austrasie la fit demander par Gogon Maire du Palais. C'est la première fois qu'il est parlé dans notre histoire de cette dignité , si funeste par la suite à la puissance royale. Le Maire étoit anciennement ce qu'est aujourd'hui le Grand Maître de la Maison du Roi : il ne commandoit que dans le palais & aux domestiques. Il devint ensuite Ministre , commandant des armées , chef , prince , enfin roi de la nation. Le regne de Sigebert Second est l'époque de l'élévation de cet Officier & de l'abaissement de la Majesté. La négociation de l'Ambassadeur François eut tout le succès qu'on pouvoit desirer. La nouvelle Reine arriva à Metz aux acclamations de tout le peuple , & le mariage fut célébré avec toute la magnificence possible. Quelque tems a-

An. 563.

Sigebert épouse Brunehaut fille du Roi des Visigots.

Gest. Franc. c. 31.

près elle abjura l'Arianisme, & sa réconciliation à l'Eglise par l'onction du S. Crême mit le comble à la joie du Prince & des sujets.

An 566. Le Roi de Soissons, touché de l'ex-
 Chipéric 6- temple de son frère, & résolu de re-
 poule Gal- noncer à ses indignes amours, fit de-
 suinde sœur mander Galsuinde, sœur aînée de la
 aînée de Bru- Reine Brunehaut. Ce ne fut pas sans
 nehaut. difficulté qu'il l'obtint. On connois-
 soit son caractère inconstant & volage.
 Le Roi d'Espagne fit jurer aux Am-
 bassadeurs qu'aucune autre femme
 n'auroit le nom & le rang de Reine
 du vivant de la Princesse sa fille : ils
 le promirent en tirant, agitant, & se-
 couant leur épée. C'étoit l'usage des
 anciens Francs, lorsqu'ils s'engageoient
 avec serment de faire observer quel-
 que chose. La nouvelle Reine partit de
 Tolède avec de grandes richesses, &
 arriva à Rouen montée sur un char
 d'argent qui étoit de figure ronde.
 C'est dans cette ville que ses nou-
 veaux sujets lui prêtèrent serment de
 fidélité, soit que ce fût la coutume
 de ces tems-là, soit qu'Athanagilde
 l'eût exigé pour la rendre plus respec-
 table à la nation. Le Roi en l'épou-
 sant lui assura pour appanage, sui-

Fortunat. l.
 Carm. 7.

vant l'usage d'alors , le Bordelois , le Limousin , le Querci , le Bearn , & le Bigorre. C'est ce qu'on appelloit le présent du matin , *Morganegiba* , ou *Morgangeba*. On déterminoit cette dot avant le mariage : la donation ne s'en faisoit que le lendemain des nêces.

Greg. Tur. I.
9. c. 20.
Ducange au
mot *Morganegiba*.

Chilpéric , quoique plein de respect pour la vertu de sa nouvelle épouse , laissa bien-tôt rallumer dans son cœur des feux illégitimes. La Reine s'en plaignit dans une assemblée des Etats. La nation obligea le Roi de jurer qu'il seroit fidèle à ses anciens serments. Mais quelques jours après , Galsuinde fut trouvée morte dans son lit. Le soupçon de cette mort tomba sur Fredegonde , femme d'une grande beauté , & d'une méchanceté plus grande encore. Il fut pleinement confirmé , lorsqu'on lui vit occuper la place & le trône de sa rivale.

Mort de
Galsuinde

Fredeg. episc.
c. 6.

Ces alliances si honteuses pour la Majesté ne furent que trop communes dans la famille de Clotaire. Caribert répudia Ingoberge pour épouser Mirefleur fille d'un artisan. Celle-ci fut remplacée par sa sœur Marcoüefse , qui étoit consacrée à Dieu par les vœux de Religion. On vit enfin

Caractère
de Caribert.
Ses mariages ,
sa mort.

dans la personne de Theudegildé, la fille d'un simple berger élevée sur le premier trône de l'Empire François. Ces désordres le firent excommunier par S. Germain évêque de Paris. Les Papes n'interposoient point encore leur autorité dans ces conjonctures, toujours infiniment délicates. Chaque Prélat avoit toute juridiction dans son diocèse. S'il arrivoit quelque scandale, c'étoit à l'Evêque diocésain à le réprimer. S'il s'élevoit quelque contestation sur le dogme ou sur la discipline, elle étoit jugée dans un Concile national sous l'autorité du Roi. S'il s'agissoit de quelque privilèges ou dispenses, les Evêques de la Province s'assembloient, accordoient ou refusoient. Ce fut dans une de ces assemblées & vers ce même tems que l'abbaye de S. Vincent fut soustraite à la juridiction de l'Ordinaire.

Pasquier, recherches de la France. chap. 7. p. 183. 84.

E. 4. c. 26.

L. c. carm. 4.

Caribert regna six ans. Grégoire de Tours ne parle que de ses vices. Fortunat nous le représente comme un Prince sage, modéré, dont les mœurs étoient extrêmement douces. Ami des belles-lettres, il parloit le Latin comme sa langue naturelle. Zélé pour l'observation des Loix, il ne s'occu-

poit que du bonheur & de la tranquillité de ses sujets. Roi pacifique , mais jaloux de son autorité , il sçavoit la soutenir avec autant de dignité que de fermeté. Léontius de Bordeaux avoit assemblé un Concile à Xaintes, où l'on avoit déposé Emerius évêque de cette ville. Le prétexte étoit que ce Prélat avoit été sacré en vertu d'une jussion du feu Roi Clotaire. Caribert vivement offensé de cette hardiesse , condamna l'Archevêque à une amende de mille pièces d'or , & ses suffragants à une somme proportionnée à leurs revenus.

Idem. Greg.
ibid.

Ce Prince ne laissa que des filles , Berthe qui fut mariée à Ethelbert roi des Cantuens en Angleterre , Bertfede & Chrodielda qui prirent le voile , la première à Tours , la seconde à Poitiers. Les Rois ses frères partagèrent sa succession. Chacun vouloit avoir Paris. Il fut enfin arrêté qu'ils le posséderoient par indivis. On convint qu'aucun des trois ne pourroit y entrer que du consentement des deux autres. Ils confirmèrent ce traité par un serment , se soumettant à la malédiction de Dieu & des Saints , s'ils le violaient.

Greg. Tur. 1.
7. c. 6.

CHILPÉRICI. *

An. 567.

Idem. l. 9. c.
20.

An. 568.

Sigebert est
fait prisonnier
& remis en li-
berté.

LA France ne jouit pas long-tems des avantages de cette paix. La mort de Galsuinde excita une guerre civile , qui sembloit ne devoir finir que par la perte de Chilpéric. Sigebert & Gontran vivement sollicités par la reine Brunehaut , se liguerent contre l'auteur de ce cruel assassinat. Déjà ils s'étoient emparés de la plus grande partie de ses Etats , lorsque l'intérêt ramena tout-à-coup la tranquillité & la concorde. Les conditions du traité furent que le Roi de Soissons céderoit à la Reine d'Austrasie les domaines qu'il avoit donnés à Galsuinde pour sa dot. Cette querelle étoit à peine décidée , que Sigebert se vit obligé de porter ses armes contre les Abares qui avoient recommencé leurs courses sur les terres des François au-delà du Rhin. Cette expédition fut des plus malheureuses

* Quoique Chilpéric n'ait eu qu'une partie du Royaume & de la ville de Paris , cependant la plupart de nos Historiens le mettent au nombre des Rois de cette capitale , immédiatement après la mort de Caribert.

heureuses. Le Roi abandonné des siens, investi par les ennemis, forcé de se rendre, fut conduit à la tente du vainqueur. Ce barbare frappé de la figure, de l'intrépidité & de la majesté de son prisonnier, le combla de caresses, lui rendit la liberté, & lui jura une amitié qui fut constante. Idem. l. 4. c.

Pendant que ces choses se passaient au-delà du Rhin, les Lombards qui venoient de fonder un nouveau Royaume en Italie, se répandirent dans la Bourgogne, défirent & tuèrent le Patrice Amé (c'étoit le nom affecté aux Gouverneurs de cette Province) taillèrent en pièces l'armée de Gontran, & chargés d'un riche butin repassèrent les Alpes. L'avidité du pillage jointe à l'impunité de leur attentat les ramena bien-tôt dans le Dauphiné. Mumol, le plus grand homme de guerre qui fût en France, les surprit aux environs d'Ambrun, & remporta sur eux une victoire complète. On vit en cette occasion une chose jusques-là sans exemple. Salone & Sagittaire, tous deux Evêques, l'un d'Ambrun, l'autre de Gap, tous deux le casque en tête & l'épée à la main, chargèrent l'ennemi avec une intrépidité qui eût mérité des élo- An. 569.
Irruption & défaite des Lombards & des Saxons.
Idem. Ibid. c. 36.
c. 37.

98 HISTOIRE DE FRANCE.

ges dans un soldat , mais qui fut universellement blâmée dans des Prélats. L'irruption des Lombards fut suivie de celle des Saxons qui les avoient aidés à la conquête d'Italie. Mummol marcha à leur rencontre , les mit en déroute , leur enleva tout le butin qu'ils avoient fait , les força de retourner dans leur pays , qu'ils furent obligés de partager avec les Suèves qui s'en étoient emparés pendant leur absence.

An. 476. &
suiv.

Guerres civiles entre les Princes François.

Greg. Tur. c. 30.

Ibid. c. 42.

Pendant que la Bourgogne étoit en proie aux incursions des barbares , le Roi d'Austrasie , séduit par l'occasion , s'empara de la ville d'Arles sur laquelle il avoit quelques prétentions. Elle fut reprise presque aussi-tôt que conquise. L'armée Austrasienne est battue. Les vainqueurs emportent Avignon qui étoit du domaine de Sigebert : mais Gontran la lui rend en faisant la paix. Cet accommodement inattendu fut un coup de foudre pour le Roi de Soissons , qui profitant de la circonstance avoit fait une irruption dans les Etats du Prince Austrasien. Déjà Tours & Poitiers s'étoient rendus à Clovis , le plus jeune de ses fils , lorsque Mummol parut à la tête des troupes qui venoient de signaler

leur valeur par la défaite des Lombards & des Saxons. La seule présence de ce Général dissipa l'armée de Chilpéric & rétablit par-tout l'ordre & la subordination. Ainsi finit cette première campagne. On vit dans la suivante un de ces exemples trop fréquents du peu de fidélité des enfants de Clovis à observer les traités les plus sacrés.

Théodebert malgré ses serments de ne jamais porter les armes contre son oncle , se jeta dans la Touraine qu'il ravagea , entra dans le Poitou , défit l'armée de Sigebert , & maître de toutes les places voisines de la Loire s'avança dans le Limousin & dans le Querci, où il mit tout à feu & à sang. Le Roi d'Austrasie , épouvanté de ces succès , fit entrer en France une formidable armée d'Allemands , de Suèves , de Bavarois , de Turingiens & de Saxons. Chilpéric trop foible pour tenir la campagne , abandonné de Gontrant qui d'abord s'étoit joint à lui , se retira & se retrancha dans le païs Chartrain , d'où il envoya faire des propositions de paix à son frère. Elle lui fut accordée par l'entremise des Seigneurs François , & les trois frères ju-

Ibid. c. 44.

rérent de ne plus rien entreprendre les uns contre les autres. Les troupes Germaniques avoient compté sur le pillage du camp de Chilpéric. Frustrées de leurs espérances, elles commençoient à murmurer. Sigebert monte aussi-tôt à cheval, se présente aux mutins, & les déconcerte. On arrête les plus séditieux : il les fait lapider à la vûe de toute l'armée. C'est le seul exemple qu'on trouve dans notre histoire de cette espèce de châtiment militaire, autrefois en usage parmi les Romains.

An. 575. Le Roi d'Austrasie avoit à peine
 Chilpéric re- congédié ses troupes, que Chilpéric
 commence la & Théodebert son fils reprirent les
 guerre. Mort armes. Le premier entra en Champa-
 de son fils gne, pillant, brûlant, saccageant tous
 Théodebert. les lieux par où il passa. Le second
 Greg. Tur. c. marcha en Aquitaine, où il fut tué
 51, 52. en combattant vaillamment. Cette
 Gët. Franc. mort, la réconciliation de Gontran
 s. 32. avec Sigebert, & les approches de l'ar-
 mée de Germanie portèrent la cons-
 ternation à la Cour de Soissons. Le
 malheureux Chilpéric se sauve dans
 Tournay, où il s'enferme avec sa fem-
 me & ses enfants. Tout plie sous le
 joug du Prince Austrasien. Paris,
 Rouen, toutes les villes du Royau-

CHILPÉRIC I. 101

me de son frère le reconnoissent pour leur maître. Ebloui de ces heureux succès, son cœur se ferme à la pitié; la perte du Roi fugitif est résolue. Les remontrances de S. Germain évêque de Paris, les prières de la sainte Religieuse Radegonde, les vœux de la France, tout fut inutile : rien ne put lui faire prendre des sentimens plus modérés. Déjà il avoit investi Tournay, lorsque deux scélérats envoyés par Fredegonde l'assassinèrent à Vitry, où il s'étoit rendu pour recevoir les hommages de ses nouveaux sujets.

Sigebert est
assassiné.

Ainsi périt au milieu de ses triomphes le Monarque le plus parfait qui eût encore paru sur le trône François. Généreux, libéral, bienfaisant, jamais Souverain ne regna avec plus d'empire sur le cœur de ses sujets. Intrepide dans le danger, inébranlable dans le malheur, il sut jusques dans les fers se concilier le respect & l'amour d'un vainqueur qui avoit à peine l'extérieur de l'humanité. Reglé dans ses mœurs, Roi jusques dans ses inclinations, on ne le vit point comme ses frères s'attacher à des objets dont la bassesse deshonne la majesté. On peut dire que son regne fut celui

Son caractère.

de la décence & de l'honneur. Il eût été celui de toutes les vertus , si ce Prince eut pû vaincre le ressentiment qui l'animoit à la perte de son frère. Le caractère de Chilperic est en quelque sorte sa justification.

Sigebert étoit âgé de quarante ans , lorsqu'il mourut : il en avoit régné quatorze. Il fut enterré dans l'Eglise de S. Medard de Soissons où l'on voit encore sa statue. Il est représenté en habit long avec le manteau que les Romains appelloient *Chlamys*. C'étoit l'habillement des enfans de Clovis , soit qu'il leur parût plus noble & plus majestueux , soit qu'ils regardassent le titre d'Auguste comme héréditaire dans leur famille. Quoi qu'il en soit , l'habit long fut pendant plusieurs siècles celui des personnes de distinction. On le bordoit de martre , de zibeline , d'hermine , ou de menu-vair. On le chamara de toutes les pièces de son écu sous le règne de Charles V. On ne connoissoit alors ni *fraises* ni *collets*. Ce fut Henri II. qui en introduisit l'usage. Jusques-là nos Rois avoient toujours eu le cou entièrement nud. Il en faut cependant excepter Charles le Sage , qu'on voit représenté par tout avec un collet d'hermine. L'habit court, qu'on

Habillement
des Seigneurs.
François.

ne portoit anciennement qu'à la campagne & à l'armée, devint le seul à la mode sous Louis XI. On le quitta sous Louis XII. On le reprit sous François I, qui introduisit l'usage de le tailler. Un pourpoint ferré & fermé, des trousses de Pages, un petit manteau qui ne passoit pas la ceinture, étoit l'habillemant favori de Henri II & de ses enfans. Il seroit aussi long qu'ennuyeux de rapporter les divers changements de modes depuis Henri IV jusqu'à nous.

L'habit des Dames Françoises éprouva les mêmes révolutions. Il ne paroît pas qu'elles se soient beaucoup occupées de parures pendant près de neuf siècles. Rien de plus simple que leur coëfure, de moins étudié que leur frisure, de plus uni, mais en même-tems de plus fin que leur linge. Les dentelles ont été longtems ignorées. Leurs robes, armoriées à droite de l'écu de leur mari, à gauche de celui de leur famille, étoient si ferrées, qu'elles laissoient voir toute la finesse de leur maille, si haut montées, qu'elles leur couvroient entièrement la gorge. L'habillement des veuves avoit beaucoup de ressemblance avec celui de nos Re-

Ornements
& habits des
Dames Françoi-
sises.

ligieuses. Ce ne fut que sous Charles VI qu'elles commencèrent à se découvrir les épaules. Le regne galant de Charles VII aména l'usage des bracelets, des colliers, des pendants d'oreilles. La Reine Anne de Bretagne dédaigna ces frivoles ajustements ; toute l'occupation de Catherine de Medicis étoit d'en inventer de nouveaux : le caprice, la vanité, le luxe, la coquetterie les ont enfin portés au point où nous les voyons aujourd'hui.

Ann. 576. Jamais révolution ne fut plus universelle, ni plus subite que celle qui suivit la mort de Sigebert. L'armée d'Austrasie leva le siège de Tournay : Toutes les villes du Royaume de Soissons rentrèrent dans l'obéissance : la Reine Brunehaut fut arrêtée avec ses enfants ; & Chilpéric, après avoir reconquis ses Etats, se vit au moment de monter sur le trône de son vainqueur. Déjà Sigulphe & plusieurs autres Seigneurs Austrasiens l'avoient reconnu pour leur maître. Cet exemple fut suivi de Sigon, grand Référendaire. C'est le nom qu'on donnoit sous les Mérovingiens à celui qui gardoit le sceau Royal, expédioit les Lettres, scelloit les Ordonnances. On l'appella Chancelier sous les Carlovingiens, ou

Référendaire
ou Chancelier.
Origine & progrès de cette
charge.

Greg. Tur. l.
5. c. 1.
Geff. Franc.
c. 32.
Fredeg. c. 71.

parce qu'il barroit les Lettres qu'il refusoit, ou parce qu'il les scelloit dans un lieu fermé de grilles ou *chanceaux*, suivant le langage de ce tems là. Ce n'étoit autrefois que la cinquième charge du Royaume. Ce ne fut pas sans peine qu'en 1224 on lui accorda voix délibérative dans l'assemblée des Pairs, & pendant longtems il n'eut place au Parlement qu'après les Princes & les Evêques. Il est enfin devenu le premier Officier de la Couronne, le Président né de tous les conseils, le chef de la Justice, le dispensateur de toutes les grâces, abolitions, & pardons. C'est le seul homme du Royaume qui ne porte point le deuil, le seul qui reçoive & ne rende point de visites.

Du Tillet p.
278.

Tessereau,
Grande Chan-
cellerie. p. 8.

Cependant Chilpéric étoit entré dans Paris à la suite de plusieurs Reliques qu'il fit porter en procession. Il s'imaginait que cette dévotion affectée détourneroit la malédiction à laquelle il s'étoit soumis, s'il violoit le traité de partage, ou que du moins le crédit de tant de Sts. contrebalanceroit celui des Sts. Polieucte, Hilaire & Martin, qu'il avoit pris à témoins. On ne peut ex-
primer quelle fut la surprise & la colère de ce Prince, lorsqu'il apprit que

Childébert II
roi d'Austra-
sie.

le fils & l'unique héritier de Sigebert lui avoit échappé. Ce fut Gondebaud, l'un des plus grands Seigneurs de la Cour du feu Roi, qui le tira de l'étroite prison où il étoit gardé. On le descendit par une fenêtre dans une corbeille. Un homme affidé le reçut, le remit entre les mains du fidèle Austrasien, qui le conduisit heureusement à Metz. Les Grands du Royaume s'assemblèrent le jour de Noël; & Childébert, qui avoit à peine cinq ans, fut couronné Roi d'Austrasie.

Mérovée épouse la Reine
Brunehaut sa
sœur,

Le Roi de Soissons se vengea de l'évasion de son prisonnier sur les trésors de Sigebert qu'il envahit, & sur la reine Brunehaut qu'il relégua à Rouen, où on lui donna des gardes. Mais le coup le plus sensible pour cette tendre mère, fut l'enlèvement d'Ingonde & de Chlodosinde ses filles, que l'on conduisit à Meaux. Aussitôt Chilpéric envoya un de ses généraux appelé Roléne, pour se rendre maître du Maine, & Mérovée son fils, pour s'emparer du Poitou. Le premier avoit ordre de se saisir de Gontran-Boson, que le Roi soupçonnoit d'avoir tué ou fait tuer Théodebert l'ainé de ses enfants. Cet Officier s'étoit sauvé dans l'Eglise de S. Martin de Tours, l'asile

le plus respecté de tout l'Empire françois. Rocoléne osa violer ce saint lieu. Le châtiment fut prompt, dit Gregoire de Tours. Frapé d'une terreur subite, il fut forcé de se retirer sans avoir exécuté ce qu'il avoit projeté, & mourut quelques jours après à Poitiers où il s'étoit fait transporter. Le jeune Mérovée moins fidèle aux ordres du Roi son père, se rendit à Tours. De-là feignant de passer au Mans, séjour d'Audoüière sa mère, il tourna tout à coup du côté de Rouen, où l'évêque Prétextat le maria avec Brunehaut, dont la beauté n'avoit encore rien perdu de son éclat. Fortunat en fait une seconde Vénus. Le détail dans lequel il descend à ce sujet, prouve ou qu'il n'étoit pas encore Evêque, ou que les Prélats d'alors, peut-être irréprochables dans leurs mœurs, n'étoient pas fort réservés dans leurs expressions.

Greg. Tur. l. 5. c. 1. 2. 4.

L. 6. carm. 6.

Chilpéric, vivement offensé de la conduite de son fils, s'avance vers Rouen pour punir les deux époux. Ces amants effrayés se sauvent dans l'Eglise de Saint Martin, bâtie sur les remparts de la ville. En vain on emploie l'artifice & la ruse pour les tirer

Brunehaut engage Chilbert son fils à faire la guerre à Chilpéric.

de cet asile. Ils n'en sortent que sur la promesse la plus authentique , que non-seulement il ne leur sera fait aucun mal , mais que leur mariage sera confirmé , si les Evêques le jugent légitime. Le Roi , après cet accommodement , obligea Mérovée de le suivre à Soissons , & laissa Brunehaut dans son ancienne prison , d'où bientôt il la renvoya en Austrasie avec les Princesses ses filles. Elle n'y fut pas plutôt arrivée qu'elle engagea Childebert son fils à déclarer la guerre au Roi son oncle. Godin , l'un des principaux Seigneurs Austrasiens qui d'abord s'étoient donnés à Chilpéric , reçut ordre de marcher à Soissons pour surprendre Frédégonde , qu'il ne manqua que de quelques heures. Il fut lui-même surpris , défait & tué. Le soupçon de ce soulèvement tomba sur Mérovée. On lui ôta ses armes , on lui donna des gardes. La défaite de l'armée du Limousin acheva de le perdre dans l'esprit de son père.

Ann. 577.

Gontran s'étoit joint à Childebert contre le Roi de Soissons , qui avoit envoyé deux puissantes armées , l'une en Saintonge sous le commandement de Clovis son second fils , l'autre dans le Limousin sous la conduite du Gé-

néral Didier. Le Patrice Mummol joignit ce dernier , l'attaqua , le défit. Le combat fut si sanglant & si opiniâtre , qu'il y périt vingt-cinq mille hommes des troupes de Chilpéric & cinq mille Bourguignons. Mérovée, regardé comme l'auteur de cette guerre , devint responsable de ce mauvais succès. On lui fit couper les cheveux. Il fut deshérité , ordonné Prêtre , & confiné dans un monastère. Echappé de sa prison , il se sauva dans l'Eglise de S. Martin de Tours , dont il força l'Evêque de lui donner les Eulogies. C'étoient les restes des pains non consacrés , mais offerts & bénits pour le sacrifice. C'est par cette raison qu'on ne les distribuoit qu'à ceux qui étoient dans la communion de l'Eglise. Chilpéric , après avoir inutilement employé les menaces , les trahisons , les perfidies , entreprit de l'enlever de force de son asile. Il en écrivit à S. Martin dont il craignoit de s'attirer l'indignation. La lettre , qui étoit une espèce de consultation , fut déposée sur le tombeau de ce Thaumaturge de la France. Le Roi , telle étoit la simplicité & l'ignorance de ces tems - là , avoit eu la précaution de la faire accompagner d'un papier blanc où il es-

Défaite de
l'armée de
Chilpéric; qui
s'en prend à
Mérovée & le
deshérite.

Greg. Tour.
c. 14.
Gest. Franc.
c. 33.

PRO HISTOIRE DE FRANCE.

peroit que le bienheureux Pontife écriroit sa décision. Mais le Saint ne l'honora d'aucune réponse. Le papier au bout de trois jours fut trouvé sans écriture, & le superstitieux Monarque abandonna son entreprise..

Mérovée est
assassiné par
les ordres de
Fredegonde.

Mérovée de son côté imploroit la protection du même Saint contre les fureurs du Roi son père. Il le conjuroit de lui éclaircir son sort par les endroits sur lesquels il tomberoit en ouvrant les Livres Saints : il n'y en eut aucun qui lui fût favorable. Tout lui annonçoit une mort funeste, dit notre Historien. Le malheureux Prince, depuis cette fatale prédiction, ne goûta ni repos, ni tranquillité. Fugitif & errant tantôt de la Touraine en Austrasie, tantôt de la Champagne en Artois ; abandonné de sa femme qui l'aimoit tendrement, mais qui ne pouvoit rien en sa faveur ; poursuivi par son père ; trahi par les principaux de Teroïane, il fut enfin assassiné par les gens de Fredegonde.

L'évêque
Prétextat est
déposé.

Greg. ibid. c. 9.

Cette Reine porta la vengeance plus loin encore. Elle n'avoit point oublié les liaisons de Prétextat avec le Prince Mérovée. Elle entreprit de faire déposer ce Prélat en un Concile tenu à Paris dans l'Eglise de Ste Gene-

viève. On ne ſçait lequel doit le plus étonner, ou le perſonnage du Roi qui fut lui-même l'accuſateur, ou l'embarras des Pères à trouver quelque choſe de répréhenſible dans la conduite d'un Evêque qui venoit de marier le neveu & la tante. On ſeroit tenté d'en conclurre, ou que ces fortes de mariages n'étoient point défendus par les anciens Canons, ou que l'on étoit perſuadé que l'Ordinaire pouvoit diſpenſer dans ces fortes d'occafions. La ſurpriſe augmente encore, lorsqu'on vient à réfléchir ſur la foibleſſe de l'accuſé, qui à la perſuaſion de quelques faux frères, avoüe des crimes qu'il n'a point commis. Mais le comble de l'étonnement eſt de voir le Souverain ſe jeter aux pieds des Evêques ſes vaffaux pour leur demander la condamnation d'un de ſes ſujets. Il vouloit qu'on déchirât ſa robe en plein Concile, qu'on récitât ſur lui les malédictions contenues dans le Pſeume cent huitième, ou du moins qu'on l'excommuniât pour toujours. Il n'obtint ni l'un, ni l'autre. L'Evêque cependant fut condamné ſur ſa propre confeſſion, enſermé dans une priſon, enſuite envoyé en exil dans une des iſles du Corantin. Le Roi de Bourgogne,

après la mort de Chilpéric , le rétablit dans son Evêché, malgré Fredegonde , qui pour s'en venger le fit poignarder au milieu de l'office divin. Un si horrible attentat fit fermer toutes les Eglises de Rouen. Les Evêques qui s'y trouvoient , défendirent la célébration des saints Mystères , jusqu'à ce qu'on eût découvert l'auteur de cet effroyable sacrilège. C'est le premier exemple que l'antiquité nous fournisse d'un semblable interdit.

Fredegonde
fait assassiner
Clovis der-
nier fils du
premier lit de
Chilpéric.

Mais l'assassinat de Merovée & la condamnation de Prétextat n'étoient que le prélude des fureurs de Fredegonde. Il restoit à Chilpéric un dernier fils du premier lit : c'étoit ce même Clovis qui commandoit l'armée de son père dans la guerre contre le Roi d'Austrasie. La cruelle marâtre résolut de le sacrifier à la grandeur de ses enfants. La première disposition à l'exécution de ce noir projet fut la découverte d'une conjuration formée par Leudaste , Comte ou Gouverneur de Tours. Cet homme osa enfanter le projet de perdre la Reine. Le moyen qu'il employa , paroissoit d'autant plus infallible , qu'il étoit plus détourné. Il suborna des témoins qui accusèrent Grégoire de

Tours d'avoir des intelligences avec An. 578. 79.
80. 81.
Childebert, & d'avoir parlé indécem-

ment des amours de Fredegonde & de Greg. Tur. l.
9. c. 31.
l'Evêque de Bordeaux. L'accusé se ju-

stifia pleinement de ces odieuses im-
putations. Les accusateurs, appliqués
à la question, avouèrent que cette in-
trigue n'avoit été tramée que pour
inspirer au Roi des soupçons sur la
conduite de son épouse : que le dessein
des conjurés étoit d'assassiner Chilpé-
ric ; de se défaire des enfants qu'il
avoit eus de la Reine, & d'élever Clo-
vis sur le trône. Ce jeune Prince n'avoit
aucune part à la conspiration, mais il é-
toit aimé des peuples : il n'en fallut pas
davantage pour réveiller toute la hai-
ne de Fredegonde. Elle venoit de per-
dre ses trois enfants qui moururent
de dissenterie : elle suborna des té-
moins qui accusèrent Clovis de les
avoir empoisonnés. Il fut arrêté, en-
fermé au Château de Noisy, ensuite
poignardé. La reine Audouère sa mère
expira sous les coups de cette cruelle
Reine, & la sainteté du lieu où elle
s'étoit retirée, ne la défendit point de
la fureur des assassins. Basine sœur de
ce Prince infortuné, & fille du Roi
regnant, deshonorée par d'infames
satellites, fut reléguée dans un cloître.

Marius in
chron.

Fredeg. epit.
c. 82.

Marius in
chron.

Fredeg. Ept.
c. 82.

On dit que ces cruelles catastrophes furent précédées des effets les plus sensibles de la colère du ciel , de tremblements de terre , d'inondations , d'incendies , de famine , de maladies épidémiques , *de pluies de sang* , & d'un bouleversement général de la nature qui fit paroître des fleurs en Janvier, & des grappes formées en Décembre.

Gontran a-
dopte Childe-
bert , & le dé-
clare son hé-
ritier,

Fredeg. epit.
.78.

Pendant que le royaume de Soissons étoit le théâtre de tant d'horreurs , les deux Rois d'Austrasie & de Bourgogne , s'étoient rendus à Pont-pierre ; petit village sur la Meuse , pour faire une alliance sincère & durable. Gontran qui avoit perdu ses deux fils , adopta solennellement Childebert , & le déclara seul héritier de ses Etats. Les Austrasiens , fiers de cette union , envoyèrent redemander à Chilpéric les places qu'il leur retenoit , surtout Poitiers dont il s'étoit emparé tout récemment. L'ambassadeur , en cas de refus , avoit ordre de lui déclarer la guerre. On méprisa ses menaces ; on ne rendit rien , & la Cour de Metz ne se mit point en devoir de tirer vengeance de cette insulte. Mais on conjecture avec assez de vraisemblance , que ce fut à sa sollicitation que Waroc comte de Bretagne , refusa l'hommage

au Roi de Soissons. Cette révolte produisit une guerre sanglante. On ignore comment ce différent fut terminé.

Cependant Childebert oubliant son adoption , se liguait avec Chilpéric contre le Roi de Bourgogne. Les hostilités commencèrent par la surprise de cette partie de Marseille qui avoit été du domaine du feu roi Sigebert. C'étoit précisément le sujet de la querelle. Une guerre civile qui s'alluma dans le royaume d'Austrasie, empêcha le jeune Prince de pousser ses conquêtes plus loin. Gontran profita de cette circonstance pour faire sa paix avec le roi de Soissons , il lui abandonna Périgueux , Agen , & toutes les places dont il s'étoit emparé. Mais bientôt la Ligue fut renouvelée. Il y eut près de Melun un combat sanglant , dont chacun des deux partis s'attribua l'avantage. Le Prince Bourguignon marcha contre Chilpéric , fit attaquer son camp , lui enleva quelques quartiers , & lui tua beaucoup de monde. Cette victoire devint un acheminement à la paix. On convint d'une suspension d'armes. Les deux frères & le neveu se jurèrent une amitié à toute épreuve.

An. 584.
Ligue de Chilpéric & de Childebert contre le Roi de Bourgogne.

Cette guerre étoit à peine terminée, que Leuvigilde, roi d'Espagne ,

Chilpéric est assassiné.

envoya demander Rigunte fille de Fredegonde pour Récarède, le cadet de ses fils. La Cour de Soissons affecta quelques difficultés, mais enfin le mariage fut conclu. C'est le dernier événement heureux du regne de Chilpéric. Thierry, l'unique fils qui lui restoit, mourut presque subitement. Childebert & Gontran lui firent une guerre sanglante. Obligé de se renfermer dans Cambrai avec tous ses trésors, il ne se montrait que rarement à la tête de ses armées, & toujours sans oser rien entreprendre. Il étoit venu à Chelles, maison de plaisance qui faisoit toutes ses délices, & qui fut pour lui un lieu bien funeste. Il revenoit un soir de la chasse lorsqu'un scélérat le perça de deux coups de poignard dont il expira sur le champ.

Greg. Tur. 1.
c. 46. Gregoire de Tours, historien contemporain, ne nomme point l'auteur de cet horrible attentat. Fredégaire, qui semble n'avoir écrit que pour flétrir la réputation de Brunehaut, lui attribue cet effroyable parricide. Un écrivain qui n'est venu que deux cens ans après, nous assure au contraire que ce fut l'ouvrage de Fredegonde. Voici comme il raconte le fait. Chilpéric prêt à partir pour la chasse, étoit monté dans

Greg. Tur. 1.
c. 46.

Fredeg. epit.
c. 93.

Gest. Franc.
c. 35.

la chambre de la Reine : elle crut que c'étoit Landry avec lequel elle vivoit dans une trop grande familiarité. Certaines paroles qui lui échappèrent, découvrirent toute l'intrigue à l'homme du monde à qui il étoit le plus important de la tenir cachée. Le Roi sortit brusquement & d'un air rêveur. Fredegonde instruit son amant de cette fatale aventure : le malheureux , pour éviter sa perte, ose faire assassiner son maître.

Ainsi périt le Néron de la France son caractère.
 qu'il mit en combustion , le bourreau
 de sa famille qu'il sembloit avoir en- Idem Greg. ibid.
 trepris d'exterminer , le tyran de ses
 sujets qu'il accabla tellement d'im-
 pôts , qu'ils se virent forcés d'aban-
 donner leurs possessions. Chaque ar-
 pent de vigne payoit une barrique de
 vin : on exigeoit tant pour chaque es-
 clave , pour chaque espèce de biens ,
 pour chaque personne libre. Ce n'est pas
 que ces tributs fussent absolument des
 nouveautés : la plus grande partie des
 revenus de nos premiers Rois ne con-
 sistoit qu'en denrées : on les levoit
 comme on fait aujourd'hui les dix-
 mes : mais Chilpéric les avoit prodi-
 gieusement augmentés. Avidé d'argent
 jusqu'à la tyrannie, il étoit magnifique

jusqu'à l'ostentation dans ses meubles
 & dans ses équipages : voluptueux jus-
 qu'à la débauche, son incontinence
 n'avoit point de bornes ; & s'il fut en-
 fin fidèle à Fredegonde , ce fut par
 crainte plutôt que par devoir : impie
 jusqu'au scandale , superstitieux jus-
 qu'à la petitesse , croyant à peine en
 Dieu, dont les Ministres étoient le sujet
 éternel de ses railleries : on ne peut ex-
 primer jusqu'où il portoit le respect
 pour S. Martin & la crainte de l'irriter
 contre lui. Vain, présomptueux, témé-
 raire, il osa sonder les profondeurs des
 mystères de la Religion ; & il avoit
 concerté un Edit par lequel il défendoit
 de reconnoître aucune distinction dans
 les personnes de la Trinité. Ce ne fut
 qu'en s'armant du zèle le plus intré-
 pide que Grégoire de Tours & Salvius
 évêque d'Albi, le lui firent supprimer.
 Jaloux de la réputation d'Auteur & de
 bel Esprit , il composa quelques vo-
 lumes de méchante prose , & de vers
 plus mauvais encore. Il voulut ajou-
 ter à l'Alphabet Gaulois toutes les let-
 tres doubles des Grecs. Il ordonna
 non-seulement de les employer dans
 les livres nouveaux , mais même de
 les insérer dans les anciens. Son in-
 tention étoit de représenter par un seul

caractère , ce qui ne s'exprimoit auparavant qu'en plusieurs. Cet usage ne dura qu'autant que son règne. *

On vit à la mort de ce Prince un exemple frappant du peu de fonds que les mauvais Rois doivent faire sur les hommages d'une Cour idolâtre. C'est leur rang & non leur personne que l'on encense : l'adoration est sur les lèvres , le mépris & la haine sont dans le cœur. Le corps de Chilpéric , abandonné de tout le monde , seroit demeuré sur le lieu où il avoit été percé , si Malus évêque de Senlis , qui depuis trois jours sollicitoit inutilement une audience , n'eut pris le soin de le transporter à Paris. Il fut enterré dans l'Eglise de saint Germain-des-Prez. Il ne laissoit qu'un fils âgé de quatre mois , qui lui succéda sous le nom de Clotaire. Il eut pour femmes Audouère qu'il répudia , Galsuinde qui fut trouvée morte dans son lit , & Fredegonde qui le précipita dans un abîme de crimes & d'horreurs.

* Ces Lettres étoient @ pour th : Ø pour ph : x pour ch : & pour cs : ψ pour ps.

CLOTAIRE II.

Fredegonde
se réfugie dans
l'Eglise cathé-
drale de Paris.

Greg. Tur. l.
7. c. 4.

CHILDEBERT étoit à Meaux , lorsqu'il fut assassiné. Le voisinage d'un ennemi si redoutable porta la consternation à la Cour de la Reine , mère du jeune Clotaire. Effrayée par le souvenir de ses crimes ; détestée de ses sujets qu'elle avoit épuisés par ses vexations ; peu sûre des Grands qui blâmoient hautement ses violences ; poursuivie par le Roi d'Austrasie qui lui imputoit la mort de son père ; haïe de Gontran qui redoutoit ses trahisons & ses perfidies ; n'ayant d'autre appui qu'un enfant de quatre mois , elle se sauve à Paris , où l'évêque Ragnemode la reçoit dans son Eglise comme dans une retraite assurée contre le ressentiment des deux Rois. Ce fut du fond de cet azyle qu'elle écrivit au Roi de Bourgogne pour lui offrir la couronne de Chilpéric , le priant de tenir lieu de père à son neveu , lui protestant qu'elle songeoit moins à regner qu'à grossir le nombre de ses sujets. Ce bon Prince , touché

touché de compassion , se rendit en diligence dans la capitale de l'Empire François , prit Clotaire sous sa protection , se déclara hautement pour Fredegonde contre le Prince Austrasien , qui lui demanda en vain justice de la mort d'un père , d'une tante , d'un oncle , & de deux cousins-germains. On lui ferma l'entrée de Paris ; on renvoya avec ignominie un de ses Ambassadeurs , assez hardi pour menacer de poignards & d'assassinat ; on prévint ses desseins sur Tours & Poitiers qui avoient autrefois appartenu à son père. Ces deux villes obligées de céder à la force , prêtèrent le serment de fidélité à Gontran , que l'on regardoit comme le tuteur des deux jeunes Rois , & comme le chef de la nation.

La conduite du Prince Bourguignon fit un grand effet sur l'esprit des Seigneurs François. Le jeune Clotaire fut reconnu roi de Soissons. On lui laissa la troisième partie du royaume de Caribert , qui avoit été du domaine de Chilpéric son père : mais on le dépouilla de la Touraine , de la Saintonge , du Perigord , de l'Agénois , du Limousin & de l'Albigéois , qui avoient été usurpés sur Childeberr II.

Clotaire est
reconnu roi de
Soissons.

ne paroît pas cependant que ce jeune Prince ait été maître de Soissons : Gontran par la suite lui céda la propriété de Paris. Fredegonde fut déclarée Régente. C'étoit anciennement comme aujourd'hui , le privilège des Reines Mères. On a vû Brunehaut sous Childeberr II , Batilde sous Clotaire III , Nantilde sous Clovis II , Alix de Champagne sous Philippe Auguste , Blanche de Castille sous saint Louis , & Louise de Savoye sous François I , gouverner l'Etat avec une autorité absolue pendant la minorité ou l'absence des Rois leurs fils. Cet usage a passé du trône jusques dans les familles des particuliers. Le Droit François tant ancien que nouveau transmet aux mères la tutelle & la garde-noble de leurs enfans , c'est-à-dire , dit Pasquier , *le gouvernement de leurs personnes & de leurs biens soit fiefs , soit rotures.*

Recherches de
la France. L. 2.
pag. 149.

Autorité de la Régence. Le pouvoir du Régent égaloit celui des Rois , dont il touchoit les revenus sans être obligé d'en rendre compte. C'étoit en son nom qu'on rendoit la justice : c'étoit de son sceau , lorsqu'il étoit Prince du sang , & , s'il ne l'étoit pas , d'un sceau particulier pour la

Régence , qu'on scelloit les Edits , les graces , les patentes. C'étoit lui qui dispoſoit de toutes les charges & de tous les emplois ; qui recevoit les foy , & hommages ; qui étoit l'arbitre ſouverain de la paix & de la guerre. Cette autorité parut ſi énorme que Charles V. entreprit de la reſtreindre du moins dans ſa durée : il rendit une Ordonnance , qui déclare les Rois majeurs à quatorze ans : juſques-là ils ne l'avoient été qu'à vingt-deux. Charles VI régla que l'héritier de la Couronne, quoiqu'enfant , feroit proclamé Roi du moment de la mort de ſon prédéceſſeur. C'étoit un ancien préjugé , que le Prince ſucceſſeur ne pouvoit , ni être ſacré , qu'il n'eût atteint l'âge de majorité , ni prendre le titre de Roi , qu'après la cérémonie de ſon ſacre. C'eſt par cette raiſon que Jean , fils de Louis Hutin , n'eſt point compté au nombre de nos Rois. Il paroît par une autre Ordonnance de Charles V que la Régence étoit quelquefois diſtinguée de la Tutelle. Ce Prince déclare que , ſ'il meurt avant la majorité de ſon fils , le Duc d'Anjou , ſon frère , ſera Régent du Royaume , & que la Reine aura la tutelle de

ses enfants avec les Ducs de Bourgogne & de Bourbon. Blanche de Castille réunit ces deux titres, qui dans la suite ne furent plus séparés.

An. 885.
Conjuration
de quelques
Seign. François
en faveur
de Gondebaud
cru fils de
Clotaire I.

Greg. Tur. I.
6. c. 24.

Cependant les vexations de Frédégonde, la mollesse de Gontran, & la foiblesse de Childebert avoient inspiré à plusieurs Seigneurs François la pensée de se donner un nouveau maître. Les chefs de la conjuration étoient le Général Didier qu'on a vû si souvent à la tête des armées de Chilpéric, le Patrice Mummol si connu dans notre histoire par ses exploits guerriers, & le Duc Boson, le courtisan le plus adroit, l'homme le plus fourbe qui fût jamais. Le sujet qu'ils firent paroître sur la scène, n'étoit point un de ces aventuriers, dont on voit tant d'exemples dans les fastes de l'univers. C'étoit Gondebaud, ce célèbre infortuné, qui passoit assez constamment pour être fils de Clotaire I. La disgrâce de la mere causa celle de l'enfant. Elle le mit sous la protection de Childebert I, qui le reçut favorablement, & le prit en amitié. Il songeoit même à l'adopter; mais il n'eut pas le courage de le refuser aux instances de son frère, qui après l'avoir désavoué,

se contenta de lui faire couper les cheveux. Une si grande modération de la part d'un Roi tel que Clotaire, devient une présomption bien favorable pour le prétendu imposteur. La mort du persécuteur réveilla les espérances de Gondebaud. La nouvelle cour de Paris lui fit même accueil & le trahit de même que l'ancienne. Caribert qui l'aimoit, le livra à Sigebert qui le persécutoit. On lui fit de nouveau couper les cheveux, & il fut relégué à Cologne. Echappé de sa prison, il se sauva en Italie, reprit la qualité de fils de France, se maria, & de-là passa à la Cour de Constantinople, où il jouit d'une grande considération.

Rappelé en France par quelques séditions qui lui promettent une Couronne, secondé par Childebert qui lui donne des troupes contre Gontran; il se fait proclamer Roi à Brive-la-Gaillarde, d'où il envoie des Ambassadeurs au Roi de Bourgogne. Il leur donna des baguettes ou cannes bénites : c'étoit une sauve-garde inviolable parmi les François. Mais on les surprit, lorsqu'ils n'avoient point en main cette arme sacrée. La violence

Il est couronné Roi, trahi & tué.

Idem. l. 7. c. 32.

des tourments leur arracha tout le secret de la conjuration. Childebert instruit des intelligences du nouveau Roi avec quelques Seigneurs de sa Cour, se réconcilia sincèrement avec son oncle, qui l'adopta une seconde fois en le montrant à son armée & lui mettant sa lance à la main. C'étoit l'ancienne façon de désigner son successeur à la Couronne. Le Roy de Bourgogne envoya aussi-tôt une puissante armée vers la Garonne sous la conduite du Duc Leudegifile. Gondebaud, sur la nouvelle de cette marche, se retira vers les Pyrénées, & se faisit de Comminge où il s'enferma. La place, forte par sa situation, pourvue de vivres & de toutes sortes de munitions, étoit en état de soutenir un siège de plusieurs années. Mais le sort de ce Prince fut toujours d'être trahi. Livré au Général Bourguignon par ces mêmes traîtres qui l'avoient couronné Roi, il expira percé de mille coups. On lui arracha les cheveux : on traîna ignominieusement son corps par-tout le camp : on le laissa sans sépulture. Le châtimement suivit de près une si noire perfidie. La garnison de Comminge passée au fil de l'épée,

le Général Mummol assassiné, l'Evêque Sagittaire massacré par les ordres du Roi, furent autant de victimes immolées aux mânes d'un Prince qui ne manquoit ni de courage, ni de prudence.

Ces terribles exécutions rétablirent la tranquillité dans le Royaume de Gontran. Il avoit, avant de quitter Paris, composé un Conseil de Régence pour gouverner avec Fredegonde, dont il commençoit à se défier; & de peur que cette femme impérieuse n'acquît trop de crédit dans la capitale de l'Empire François, il l'obligea de se retirer au Vaudrenil. C'étoit une maison royale à quatre lieues de Rouen. La Régente désespérée de voir son autorité partagée, résolut la mort de Brunehaut, qu'elle soupçonnoit d'avoir suggéré ce dessein. La conspiration fut découverte, & l'assassin renvoyé avec mépris à Fredegonde même, qui de honte & de rage lui fit couper les pieds & les mains. Elle dépêcha en même-tems un de ses Chambellans pour traiter avec Gondebaud, dont elle vouloit se servir pour secouer le joug de la Cour de Bourgogne. Mais la prise & la mort

6.398

Fredegonde
jure & fait ju-
rer 300 té-
moins que
Clotaire est
fils de Chilpe-
ric.

funeste de ce Prince lui ôtèrent tout moyen de remuer. Réduite à la seule protection de Gontran, elle le pria de vouloir tenir son fils sur les fonds de Batême. C'étoit alors le lien le plus fort & le garant le plus assuré d'un attachement inviolable. Les délais qu'elle affectoit d'apporter à cette sainte cérémonie, firent naître des soupçons sur la naissance du jeune pupille. Le Prince Bourguignon s'en expliqua hautement. La Reine effrayée le vint trouver, lui jura que Clotaire étoit le vrai fils de Chilpéric, & fit jurer la même chose par trois Evêques de ses amis, & par trois cents autres témoins. Ce religieux Monarque n'osa plus douter de la vérité d'un fait attesté par les plus grands serments : il agréa même les raisons de Fredegonde pour différer le Batême, qui se fit six ans après au village de Nanterre.

R. E. C. 5.

Ancienne manière de vérifier les faits douteux.

Ducange
Glossaire au
mot, *juramentum*.

Telle étoit l'ancienne manière de constater les choses douteuses. L'accusé n'étoit reçu à se purger par serment qu'en faisant jurer avec lui des gens de sa parenté, de son sexe, de sa profession, ou du moins de son voisinage. Ces témoins de-

voient être irréprochables, connus de l'accusateur, & domiciliés dans le lieu où ils dépofoient, s'ils étoient laïcs. Quelquefois le Juge les nommoit d'office. D'autrefois on les tiroit au fort. C'étoit ordinairement l'accusé qui les présentoit, rarement l'accusateur. Le nombre dépendoit des circonstances : il en falloit plus ou moins selon l'importance du sujet, le mérite, ou la qualité des personnes. Le Juge, pour les avertir de prendre garde au rémoignage qu'ils alloient rendre, leur tiroit l'oreille, ou leur donnoit un léger soufflet. Le serment ne se prêtoit qu'à certains jours, le matin, à jeun, dans une église, sur l'autel, sur la croix, sur le livre des Evangiles, sur le canon de la Messe, sur le tombeau des Saints, sur les Chasses, ou sur les Reliquaires. L'accusé avoit les mains étendues sur celles des témoins, lorsqu'ils faisoient leurs dépositions, protestant à haute voix qu'il étoit innocent des crimes qu'on lui imputoit. Cette cérémonie, source féconde de parjures, le déchargeoit de l'accusation intentée contre lui.

Le même au
mot *Avrit*.

Gontran, de retour en Bourgogne, Second concile de Mâcon.
donna ses ordres pour assembler un

comme ôtage de la fidélité d'Herménigilde son mari, fut le véritable motif qui détermina Childebert à porter ses armes en Italie. Ces deux guerres n'eurent aucun succès.

Les Bourguignons, rarement vainqueurs, souvent battus, se virent obligés de s'accommoder avec Récarède fils & successeur de Leuvigilde. La paix fut aisément conclue. Ce sage Prince qui venoit d'abjurer l'Arianisme, la desiroit depuis long-tems. Il avoit fait demander Chlodofinde sœur du Roi d'Austrasie. Le mariage fut arrêté: mais il n'épousa ni cette Princesse, ni Rigunthe fille de Chilpéric, qui lui avoit été également promise. Déjà cette dernière étoit en chemin pour l'Espagne, lorsque la mort du Roi son père fit prendre d'autres mesures. Le Général Didier, mécontent de Fredegonde, prit cette occasion de lui faire insulte dans la personne de sa fille: il se saisit de tous les trésors qu'on lui avoit donnés pour sa dot. C'étoient, outre de grandes sommes d'or & d'argent monnoyé, cinquante grands chariots d'habits & de meubles précieux. Tout fut pris, renfermé, & scellé sous bonne garde.

Rigunthe rappelée à la cour de Clotaire, y vécut dans un libertinage qui lui attiroit souvent de sévères corrections de la part de sa mère. Leurs querelles, disent les Historiens du tems, étoient si vives, si violentes, qu'elles en venoient quelquefois jusqu'à se battre. La Reine feignit un jour de vouloir lui donner ce qui lui revenoit des trésors de son père. L'avidie Princesse avoit la tête panchée sur un des coffres qui les renfermoit, lorsque sa mère le referma brusquement sur elle. C'étoit une nouvelle victime immolée aux fureurs de cette impitoyable femme, si elle n'eût été promptement secourue. Nous ne rapportons ces circonstances que pour donner une idée de la férocité des mœurs dans ces premiers siècles de la Monarchie.

Les Austrasiens de leur côté étoient passés en Italie : mais gagnés par les soumissions & les présents d'Autharis qui régnoit sur les Lombards; ils se contentèrent de s'être montrés au-delà des Alpes. Ce fut là tout le fruit de cette expédition & d'une autre qui la suivit de près. La division se mit parmi les chefs : l'armée demeura dans

Guerres
des François
d'Austrasie
contre les
Lombards.

l'inaction , & rentra en France sans avoir rien entrepris. Cependant le Roi d'Italie sollicitoit vivement la paix. Elle fut enfin conclue. La Cour d'Austrasie reçut ses présents , lui promit la Princesse Chlodofinde , & lui manqua de foi. Le traité étoit à peine signé , que les François vinrent fondre de nouveau sur la Lombardie. La défaite la plus sanglante que la nation ait jamais essuyée , fut le juste prix de cette perfidie. Le Prince Lombard ne ménagea plus rien. Il engagea Garibalde duc de Bavière à secouer le joug des Austrasiens ; & pour le mettre plus sûrement dans ses intérêts , il lui fit demander Théodelinde sa fille. On prétend que s'étant déguisé , il partit lui-même avec ses Ambassadeurs. La Princesse , suivant l'usage établi chez les peuples sur lesquels elle alloit bien-tôt regner , présenta la coupe aux Envoyés : Autharis , en la lui remettant , lui ferra la main. Cette hardiesse la fit rougir : elle soupçonna que c'étoit le Roi de Lombardie : elle fut confirmée dans son idée par l'empressement avec lequel ce Prince baïsa la main qui avoit eu l'honneur de la toucher. Ce trait nous

Paul. Longob.
l. 3. c. 30.

Greg. Tur. l.
9. c. 25.

Prodeg. c. 34.

rappelle un article curieux de la Loi Salique. Il est conçu en ces termes : *Celui qui aura serré la main d'une femme libre sera condamné à une amende de quinze sols d'or.* On conviendra que si notre siècle est plus poli que celui de nos anciens Législateurs, il n'est du moins ni si respectueux, ni si réservé.

Lex. Salic. Tit. 22.

La défaite des François ne fit qu'irriter leur courage. La ligue avec l'Empire fut renouvelée. Childebert envoya en Italie une nombreuse armée, qui se sépara en deux corps. L'un sous la conduite du Duc Audovalde, perdit le tems à attendre les Impériaux pour former le siège de Milan : l'autre sous le commandement du duc Cedin se jeta sur le pais de Trente, où il emporta neuf ou dix places fortes. Tous deux repassèrent les Monts, chargés d'un riche butin, mais ruinés par les maladies, qui ont toujours été nos plus cruels ennemis dans ce climat brûlant. Cette considération, la médiation du Roi de Bourgogne, la politique enfin qui étoit d'affoiblir les Lombards & non de les détruire, firent conclure la paix à condition d'un tribut de douze mille sols d'or. Ils le

Paix entre les François & les Lombards.

Greg. I. 10. c. 2. 3.

Paul. Longob. I. 3. c. 32.

Fredeg. in chron. c. 45.

rachetèrent dans la suite par une plus grande somme une fois payée.

Fredegonde
attente plu-
sieurs fois à la
vie des rois de
Bourgogne &
d'Austrasie.

Greg. 1. 8. c.
39.

Pendant le cours de ces expéditions militaires, il se passa diverses choses, qui donnent une idée bien horrible des mœurs de ces anciens tems. Fredegonde, qui n'enfantait que d'affreux projets, & qui trouvoit toujours des scélérats prêts à les exécuter, arma deux Clercs de poignards empoisonnés, pour assassiner le Roi d'Austrasie. Les assassins furent arrêtés à Soissons. Les douleurs de la question leur arrachèrent l'aveu du crime qu'ils méditoient. On les chargea de fers, & dans cet état ils furent conduits à Childebert, qui les fit couper par morceaux. Le Religieux Gontran, libérateur de Fredegonde, le pere, le tuteur, le protecteur de son fils, ne fut point à l'abri de ses attentats. Un jour qu'il entroit dans sa Chapelle pour entendre Matine, il surprit un assassin qu'elle avoit envoyé pour le poignarder. Une autre fois, lorsqu'il alloit communier, un homme l'aborde ; mais soit remors de conscience, soit respect pour la Majesté, il laisse tomber son poignard. On le saisit. Il avoue son exécrationnable dessein, qui demeure

Rem. 1. 9. c. 3.

impuni, parce que le coupable avoit été pris dans l'Eglise : comme si le droit d'asyle pouvoit regarder un homme qui en viole la sainteté par le plus détestable parricide.

Le peu de succès de tant d'abominables entreprises ne fut point capable de rebuter Fredegonde. Intrépide dans le crime, un attentat devenoit pour elle un acheminement à un autre encore plus grand. La mort du Roi d'Austrasie & de la Reine sa mere, fut de nouveau résolue. La réussite de ce projet lui paroissoit d'autant plus infaillible, qu'elle y avoit fait entrer les trois plus considérables Seigneurs du Royaume de Childebert. Mais ce Prince fut assez heureux pour découvrir le dessein des Conjurés, & tous furent punis de mort. Raucingue qui se disoit fils naturel de Clotaire I, fut poignardé, lorsqu'il sortoit de la chambre du Roi qui l'avoit mandé sous prétexte d'affaires. Ursion fut percé de coups en défendant vaillamment sa vie. Le Duc Berthefrede, quoique protégé de Brunehaut, fut écrasé à coup de maille dans une Chapelle où il s'étoit retiré. L'Evêque de Verdun en avoit refusé les clefs : on n'osa enfoncer les portes, mais on monta sur le toit dont

Conjuration dans le royaume d'Austrasie, découverte & punie.

Greg. I. l. 10. c. 9.

les débris servirent d'armes pour accabler le malheureux réfugié. On ne sçait qu'admirer d'avantage, ou le préjugé des franchises pour des crimes qui font frémir d'horreur, ou la superstitieuse conduite des soldats Austrasiens. S'il y avoit réellement quelque droit d'asile pour de pareils attentats, c'étoit moins l'éluder, que le violer.

Concile de
Metz où Gil-
les évêque de
Reims est dé-
posé.

Greg. I. 9. c.
38.

Gilles évêque de Reims, fut soupçonné d'être complice de cette conspiration. C'étoit l'homme du monde le plus fourbe, le plus intrigant, & le plus habile : il sçut tellement ménager l'esprit du Roi, qu'il échappa pour cette fois au châtiment qu'il méritoit. Mais une seconde conjuration qui fut découverte quelque tems après, le convainquit de tant de crimes, qu'enfin il succomba. Elle avoit pour chefs le Connétable Sunégifile, le grand Référendaire Gallus, & Septimine Gouvernante de Theodébert & de Thierry. Leur dessein étoit de faire répudier la Reine Faileube, d'éloigner Brunehaut, ou d'empoisonner le Roi ; leurs espérances, d'être chargés seuls de la conduite des affaires en l'absence des Reines, ou pendant la minorité des jeu-

nes Princes. Childebert n'aimoit pas à répandre le sang : il se conrenta de les priver de leurs emplois & de les envoyer en exil. Cependant le Connétable avoit chargé l'Evêque de Reims. Gilles sur cette accusation fut arrêté, conduit à Metz, & confiné dans une étroite prison. Quelques Evêques se plaignirent que sur la simple déposition d'un Laïc on eût enlevé un Prélat de son Eglise. Le Roi, touché de leurs remontrances, renvoya le prisonnier dans son Siége, & donna ses ordres pour assembler un Concile dans sa capitale. Le coupable y parut : on lui produisit les lettres qu'il écrivoit à Chilperic : elles s'exprimoient si clairement sur l'abominable dessein de faire périr le jeune Childebert, que ses juges, malgré leur envie de le sauver, se virent obligés de le dégrader. Mais ils se jettèrent aux pieds du Roi, le conjurant de lui faire grace de la vie. Le pieux Monarque se laissa fléchir ; la déposition, l'exil, & la confiscation furent les seules peines de l'attentat le plus horrible & le plus exécration : tant il est aisé de confondre les droits de la piété & de l'équité !

Guerre de
Bretagne.

An. 550.

Greg. l. 10.
c. 9. 12.

Fredeg. in
chron. C. 12.

Mort de Gon-
tran. Son ca-
ractère.

Cependant Waroc, comte de Bretagne, suscité par Fredegonde, s'étoit jetté sur les terres de France du côté de Rennes & de Nantes. Gontran envoya contre lui le Duc Beppolène & le Général Elvachaire. Le premier, engagé par un traître dans un pays plein de défilés & de marécages, fut surpris, défait, & tué : le second s'empara de Vannes, où les habitans l'avoient appelé. Le Comte, effrayé de cette perte, vint trouver le Général, se reconnut sujet & vassal des Rois François, jura qu'il leur feroit toujours fidèle, & qu'il ne porteroit jamais les armes contre le Roi de Bourgogne. Serment violé presque aussitôt que proféré. Le fils de Waroc fond sur l'arrière garde des François, dont une partie avoit déjà passé la rivière de Villaine, les met en déroute, leur tue beaucoup de monde, & fait grand nombre de prisonniers. Elvachaire soupçonné d'intelligence avec le Comte, fut disgracié, & reçut ordre de ne plus paroître à la Cour.

La guerre de Bretagne & la cérémonie du baptême de Clotaire sont les derniers événements mémorables du

regne de Gontran. Il mourut à Châlons sur Saone, âgé de plus de soixante ans. Prince médiocre, qui fut toujours mal servi, parce que jamais il ne sut faire respecter son autorité. Bon, mais de cette bonté qui inspire la licence plus que la vénération : il aimoit ses sujets, & n'eut pas la force de les défendre contre les vexations de ses Ministres. Doux, humain, complaisant, mais plus par timidité, que par vertu. On n'osoit l'aborder dans les accès de sa colère : souvent dans ses premiers transports il prononça des arrêts de mort pour des sujets assez légers. Une de ses femmes sur le point de rendre l'ame, le pria de faire mourir deux Médecins, dont les remèdes, à ce qu'elle prétendoit, avoient causé sa perte ; il eut assez de faiblesse pour le lui promettre, & assez de cruauté pour être fidèle à sa parole. Un jour il vit dans une forêt un taureau sauvage nouvellement tué : il s'en prit au garde. Celui-ci en accusa un Chambellan nommé Chundon, qui nia le fait. Le Roi ordonna que la querelle seroit décidée par un combat. L'accusé étoit vieux & infirme ; il mit en sa place un de ses neveux, qui blessa mortel-

An. 597

Greg. l. 5. c.
36.Idem. l. 10.
c. 10.

lement l'accusateur. Mais en voulant le désarmer, il se tua lui-même du poignard de son ennemi. La mort du champion fut regardée comme la conviction du Chambellan. Le Monarque le fit saisir : il fut lapidé sur le champ. Voilà ce que dans ces tems barbares on appelloit amour de la justice. Ses Historiens lui donnent un grand fonds de piété. Il ménoit une vie austère, faisoit de grandes largesses aux pauvres, aimoit, respectoit, protégeoit, la Religion, l'Eglise & ses Ministres. C'est peut-être ce qui l'a fait mettre au nombre des Saints. Grégoire de Tours lui attribue des miracles même de son vivant.

Ce que signifie
soit anciennement le
nom de concubine.

L. 4. c. 25.

Leg. 3. ff. de
concubin. leg.
stuprum ff. ad
leg. jul. de A-
dulter.

On sera sans doute surpris que dans la même ligne ou ce Prélat fait l'éloge de la vertu de Gontran, il ajoute *qu'il eut une concubine nommée Vénérande*. Mais l'étonnement cessera, si l'on fait réflexion que le concubinage, nom devenu infame par la suite des tems, étoit alors une union légitime, qui, quoique moins solennelle, n'étoit pas moins indissoluble que le mariage ordinaire. Les loix civiles l'autorisoient, lorsque le défaut de dot ou de naissance de la part de la femme, ne lui

permettoit pas , selon le droit Romain , de contracter avec des personnes d'un certain rang. Or , quoiqu'une concubine ne jouît point dans la famille de la même considération qu'une épouse de condition égale , c'étoit cependant un nom d'honneur , nom différent de celui de maîtresse ; & ses enfants , suivant l'ancien usage des François , n'en étoient pas moins habiles à succéder , lorsque le père le vouloit. L'Eglise d'Occident pendant plusieurs siècles a regardé cette sorte d'alliance comme une société légitime. Le premier concile de Tolède décide formellement , *qu'un homme ne doit avoir qu'une femme ou qu'une concubine à son choix*. S. Isidore de Séville , le Concile de Rome sous Eugene II , un autre tenu dans la même ville sous Leon IV , s'expriment de la même manière. Si ces mariages ont enfin cessé d'être permis , ce n'est pas qu'ils fussent illicites par eux-mêmes , sur-tout lorsque l'engagement étoit réel & pour toujours : c'est que souvent le défaut de solennité faisoit naître mille abus. C'est aussi par cette raison que les loix Romaines , quoiqu'elles regardassent

Jacob cujac:
ne cohabit.
Clericor. &
Mulier.

Can. 17.]

Concil. Rom.
sub Eugene II.
c. 37. collect.
Hofst. part. 2.

Concil. Leo.
IV. c. 37. ibid.

comme légitimes les enfants qui provenoient de cette union , ne leur accordoient cependant point le droit de succéder.

Ancienne maniere de faire preuve par le duel.

Le P. Luc Dacheri dans son *Spicilegium*. Tome VIII.

L'avanture du malheureux Chundon nous rappelle un autre point non moins curieux de notre ancienne Jurisprudence. On voit par ce trait d'histoire qu'autrefois le duel étoit permis pour défendre ou accuser en justice , dans les occasions où l'on ne pouvoit avoir preuve. C'étoit un moyen si ordinaire pour terminer les différens des Nobles , que les Ecclésiastiques mêmes & les Moines n'en étoient point dispensés. Mais de peur qu'ils ne foulassent dans le sang des mains destinées à offrir le sacrifice non sanglant , on les obligeoit de donner un homme pour se battre à leur place. Il n'y avoit que les femmes , les malades , les estropiés , les jeunes gens au-dessous de vingt ans , & les vieillards au-dessus de soixante , qui fussent exemts de cette épreuve aussi cruelle que bizarre. On l'ordonna d'abord pour toutes fortes de matieres , tant criminelles que civiles : on la restreignit ensuite aux seules circonstances où il s'agissoit de

de l'honneur ou du crime capital. Cette coutume venoit du Nord : les Bourguignons-en avoient fait une Loi : les François l'adoptèrent à leur entrée dans la Gaule. La Religion & la raison ont fait pendant long-tems d'inutiles efforts pour la faire abroger : elle s'est soutenue pendant près de douze siècles malgré les anathêmes & les foudres lancés contre elle. Le combat de Jarnac & de la Châtaigneray devant Henri II. est le dernier duél fameux qui se soit fait en France sous l'autorité publique.

La forme de cette procédure singulière mérite l'attention des curieux & fournit d'étranges réflexions sur la bizarrerie humaine. L'accusé & l'accusateur jettoient un gage que le Juge relevoit. C'étoit d'ordinaire un gand. Aussi-tôt les deux combattans étoient envoyés en prison , ou mis en sûre garde. Dès-lors ils ne pouvoient plus s'accommoder que du consentement du Juge. C'étoit le Seigneur Haut-Justicier qui fixoit le jour du combat, qui donnoit le champ , qui fournissoit les armes. On les portoit au son des fifres & des trompettes : un Prêtre les benissoit avec de grandes céré-

La forme des combats singuliers.

Pasquier l. 4. de ses recherches ch. 1. 2. 3.

Glossaire de
Ducange au
mot *Unellum*.

monies. L'action commençoit par des démentis donnés & reçus de part & d'autre. On se radoucissoit insensiblement, & oubliant qu'on alloit s'égorger, on recitoit quelques dévotes prières; on faisoit la profession de foi; ensuite on en venoit aux mains. La victoire decidoit de l'innocence du victorieux, ou de la légitimité du droit qu'il soutenoit. C'est ainsi que la représentation entre les petits enfants & les oncles est devenue loi fondamentale en Allemagne. L'avantage étoit demeuré au brave qui combattoit pour elle sous l'empire & par les ordres d'Othon premier. On voit néanmoins un exemple du contraire dans les Annales d'Espagne. Les esprits étoient partagés au sujet des Missels Romain & Mozarabique, on ne sçavoit auquel donner la préférence. On nomma deux Champions. Celui qui étoit entré en lice pour le Mozarabique fut vainqueur; & cependant le Romain l'emporta. La peine du vaincu étoit celle que méritoit le crime dont il y avoit accusation. Le Champion qui succomboit, subissoit le même sort. On le traînoit ignominieusement hors du camp avec celui qui l'employoit, on

les pendoit à un gibet, ou on les brûloit suivant la grièveté du délit.

Gontran aimoit les belles-lettres & sçavoit plusieurs langues. L'histoire rapporte qu'étant à Orléans, il fut harangué en Hébreu, en Arabe, en Grec, en Latin. Il eut pour femmes Vénérande, Marcatrude, & Austré-gilde. Il en avoit eu deux fils qui moururent en bas âge, & deux filles, Chlo-deberge & Clotilde. Quelques auteurs prétendent que cette dernière lui survéquit. Il lui laissa de grands biens avec une entière liberté d'en disposer comme elle jugeroit à propos.

Greg. 1. 9. c. 20.

On ne sera peut-être pas fâché de trouver ici quelques éclaircissements sur la condition des Princesses filles dans la première Race. On leur donnoit le nom de *Raines*. Ce titre, qui les égaloit aux Rois sans les rapprocher du trône, étoit un présage de leur future alliance avec quelque Souverain. Car on n'en connoit aucune sous les Mérovingiens, qui n'ait ou gardé le célibat, ou épousé un Roy. Lorsqu'on parloit d'elles après leur mort, on joignoit à leur nom la qualification de *glorieuse* ou *d'heureuse mémoire*, prérogative réservée dès-lors aux seules

La condition des Princesses filles dans la première race.

Idem. 1. 5. c. 50.

Sirm. Concil. Tom. 1. p. 379.

48 HISTOIRE DE FRANCE.

têtes couronnées. On leur assignoit des terres , des villes mêmes , dont les revenus pussent leur fournir une subsistance convenable , soit du vivant de leur père , soit après sa mort. Mais elles n'en avoient que l'usufruit : la propriété demouroit inséparablement réunie au fisc , dont on ne pouvoit les distraire que pour un tems. Telle étoit la Loi du Royaume. Si Chilbert & Gontran y ont dérogé par le célèbre traité d'Andelaw , l'un par bienveillance pour Clodofwinde sa sœur , l'autre par tendresse pour Clotilde sa fille ; c'est un privilège particulier , qui devient une nouvelle confirmation du droit commun. Il est même à remarquer que dans l'acte qui leur donnoit la jouissance des Terres *Fiscales* , on stipuloit qu'elles n'en percevroient les revenus qu'autant qu'elles demeureroient en France. Tant on a toujours apporté de précautions , soit pour conserver au Royaume les richesses qu'il produisoit ; soit pour empêcher que les Princes étrangers n'acquissent des droits sur aucune portion de la Monarchie.

Greg. 1. 9. c.
20.

An. 593.
Chilbert
succède au
royaume de
Gontran.

La mort de Gontran ne parut pas d'abord apporter un grand change-

ment dans l'Empire François. Le Roi d'Austrasie se mit en possession des royaumes d'Orléans & de Bourgogne, sans que personne entreprît de s'y opposer. Ses titres étoient une double adoption de la part de son oncle, le fameux traité d'Andelaw qui lui assuroit la Couronne de ce Prince au défaut d'enfants mâles, enfin le Testament du feu Roi, qui le déclaroit seul & unique héritier de ses Etats. D'un autre côté le jeune Clotaire entra dans tous les droits de son père; & Soissons qui s'étoit donné à l'aîné des enfants de Childebert, retourna malgré cette élection sous l'empire du fils de Chilpéric. On prétend même que les deux Rois partagèrent à l'amiable la propriété de la ville de Paris : mais cette bonne intelligence ne fut pas de longue durée.

Idem. l. 9. ca. 10.

Gest. Franc. c. 36.

La Cour d'Austrasie n'étoit plus retenue par la considération de Gontran : Childebert, Prince d'un courage vif & bouillant, donna libre carrière au juste ressentiment qui l'animoit contre la maison de Chilpéric. La mort de son père assassiné par les émissaires de Fredegonde, le danger où lui-même s'étoit vu exposé, lorsqu'il fut arrêté

Guerre entre Childebert & Clotaire.

350 HISTOIRE DE FRANCE.

avec la Reine sa mère, mille horribles attentats contre sa vie, la naissance équivoque du jeune Clotaire, l'ambition, l'intérêt, tout l'excitoit à poursuivre un Prince dont la perte le rendoit seul Monarque de l'Empire François. Il leva donc une puissante armée, qu'il envoya dans le Soissonnois, où elle fit de grands ravages. Ce fut le seul fruit qu'il retira de cette expédition. Wintrion qui commandoit ses troupes, fut mis en fuite après un combat opiniâtre, où il périt plus de trente mille hommes. On ne trouve ni dans Fredegair, ni dans Paul Diacre, auteurs contemporains, aucun détail plus circonstancié de cette action mémorable, & notre histoire garde un profond silence sur les suites de cette guerre meurtrière. Il paroît cependant à travers l'obscurité où s'enveloppent nos anciens auteurs, que le Roi de Soissons perdit quelque portion de ses Etats. Les mouvements du Prince Austrasien à l'occasion de l'irruption de Waroc sur le païs de Rennes & de Nantes, la promptitude avec laquelle il marche contre ce vassal rebelle, la sanglante bataille qui se donna entre les Brerons & les Fran-

Fredeg. in
chron. c. 14.

Paul. Diac. de
Gestis Longo-
bard l. 4. c. 4.

Fredeg. 15.
Aimoin. l. 3.
c. 83.

An. 594.

C L O T A I R E II. 131

çois du royaume de Metz , l'acharnement des combattans qui fut si grand , qu'il ne resta presque personne de part ni d'autre ; tout prouve que cette partie du domaine de Chilpéric avoit été réunie à la couronne d'Austrasie , & que l'amour de la gloire étoit puissamment excité par le motif d'intérêt.

L'Auteur du livre intitulé , *les faits des Rois de France* , rapporte la défaite de Wintrion avec des circonstances singulières. Fredegonde , dit-il , que la grandeur du péril n'effraya jamais , n'eut pas plutôt appris l'invasion des Austrasiens , qu'elle donna ses ordres pour rassembler promptement son armée. Le rendez-vous général des troupes étoit à Brenne. Elle en fit elle-même la revue , courut de rang en rang tenant son fils entre ses bras , leur montra ce précieux , mais unique reste de la famille de Chilpéric , leur rappella le serment qui les obligeoit à le défendre , se mit à leur tête , & les mena droit à l'ennemi , qu'elle joignit au village de Droissi à cinq lieues de Soissons. Un stratagème , qui suppose qu'en ce tems là on connoissoit peu l'utilité des espions , lui procura tout l'honneur de

La description de la bataille de Droissi si suspecte dans l'Auteur des faits des Rois de France.

Gest. Franc. c. 36.

cette célèbre journée. C'étoit la coutume, en paix comme en guerre, de laisser les chevaux paître en liberté, après les avoir munis d'une clochette pour les retrouver plus facilement. La Reine scût tirer avantage de cette pratique. Elle ordonne à chaque Cavalier de suspendre une sonnette au cou de son cheval, leur fait prendre de grosses branches d'arbres verts; dans cet équipage & à la faveur des ténèbres de la nuit elle s'avance à grands pas vers le camp de Childebert. Les Austrasiens prirent cette cavalerie pour les chevaux du pais qui païssoient dans la plaine. La naissance du jour les jeta dans une nouvelle erreur. Ils crurent que c'étoit une véritable forêt, & ne reconnurent la vérité, que lorsque Landry qui commandoit sous les ordres de Fredegonde, fut si près d'eux, qu'ils n'eurent plus le loisir de se ranger en bataille. La déroute fut entière, le carnage horrible, la victoire complète. Quand on fait réflexion que cet enfant qu'on porte de rang en rang, avoit alors neuf à dix ans, qu'aucun auteur contemporain ne rapporte ces particularités d'ailleurs si remarquables, & que celui qui les transmet

à la postérité, n'est venu que plus de cent vingt ans après ; on a tout lieu de craindre que ce ne soit un conte apocryphe , imaginé par l'amour de la singularité , adopté par le goût du merveilleux.

AN. 597:

Childebert

exterminé les
Varnes, peup-
les de Germa-
nie.

La victoire de Droissi ne rassuroit point Fredegonde. La supériorité de Childebert, maître des deux tiers de la France, lui causoit de vives alarmes. Elle ne s'occupa que du soin de lui susciter des ennemis de toute part. La révolte de Waroc, dont on vient de parler, étoit un coup de la politique de cette Princesse : elle scut encore ménager une autre diversion à l'autre extrémité du royaume d'Austrasie. Elle engagea le Roi des Varnes à prendre les armes contre le persécuteur de son fils. Les Varnes étoient une nation Germanique, établie sur les bords de l'Océan à l'embouchure de cette partie du Rhin, qui portoit autrefois ses eaux jusques dans la mer ; mais qui après avoir baigné Leyde, se perd aujourd'hui dans les sables, au bourg de Catwick. Les intrigues de Fredegonde furent la cause de la perte de ce peuple jusqu'alors très-paisible. Childebert les défit, les sub-

Fredeg. c. 15.

jugua, & les extermina de façon, que le nom même en fut éteint pour toujours.

An. 596.
Mort de
Childebert.

Fredeg. in
chron. c. 17.

Gest. Franc.
4. 37.

Ce jeune Prince ne survêcut pas long-tems à cette victoire. Il mourut quelque mois après, dans la vingt-cinquième année de son âge, & la vingtième de son regne; regretté plus pour les belles espérances qu'il donnoit, que pour les grandes choses qu'il eût exécutées. Il avoit presque toujours été sous la tutelle de sa mère: la Reine Faileube le suivit de près. Il en avoit eu deux enfans qui lui succédèrent sous la conduite de Brunehaut leur ayeule. Théodebert l'aîné fut couronné roi d'Austrasie; Thieri le cadet eut pour son partage le royaume de Bourgogne, auquel on ajouta l'Alsace, le Sungaw, le Turgaw, & une partie de la Champagne. Childebert l'avoit ainsi ordonné. Le motif de cette disposition, sur-tout pour l'Alsace, étoit le vœu unanime des habitans de cette Province. Ce jeune Prince avoit été élevé parmi eux dans une maison de plaisance nommée Marlem.

Ce que c'é-
toit que les
maisons d:

Ce seroit une erreur d'imaginer que les maisons de plaisance de nos an-

tiens Rois étoient comme aujourd'hui, plaisance sous la première race,
 des habitations destinées au seul agrément. C'étoient moins des palais, que
 de riches métairies. Un bois, des étangs, des harras, des troupeaux, des
 esclaves occupés à faire valoir sous les
 ordres d'un *domestique* ou Intendant ;
 tout annonçoit l'utile plus que l'agréable. On en comptoit plus de cent soixante dans l'étendue du Royaume. Nos
 premiers Monarques passoient leur vie
 à voyager de l'une à l'autre. Les villages les abbayes, les châteaux qui se
 trouvoient sur leur route, étoient obligés de leur fournir, ceux-là des voitures pour leurs équipages, ceux-ci le
 logement & l'entretien. On les défrayoit magnifiquement : ce n'est point assez : on ne manquoit pas, à leur départ, de leur faire quelque présent en argenterie. Ce qui n'étoit d'abord
 qu'un don de l'amour du Vassal, devint par la suite un tribut de son obéissance. Les Rois s'ennuyèrent enfin de mener une vie errante : mais ils ne voulurent rien perdre de leurs prérogatives. Ils exigèrent un droit de *Giste*
 des Prélats & des Seigneurs chez qui ils ne logeoient plus.

Ducange
 Glossaire au
 mot *Gistum*.

Bataille de
Eucosao ga-
gnée par Clo-
taire.

Fredeg. ibid.

La mort de Childebert ralluma la guerre entre les deux Cours d'Austrasie & de Soissons. Frédégonde se prévalut de la conjoncture, leva une armée, s'empara de Paris & de plusieurs autres places sur les bords de la Seine. Un Auteur contemporain remarque que cette irruption se fit à la manière des barbares, sans déclarer la guerre. Cela suppose nécessairement qu'il y avoit eu un traité de paix entre les deux Couronnes depuis la bataille de Droisli. Quoi qu'il en soit, Brunehaut rassembla promptement les troupes des deux Royaumes de ses petits-fils, & les fit marcher à grandes journées au secours des provinces désolées. On se joignit à Eucosao dans les environs de Laon, ou près de Morest en Gatinois. Car les auteurs sont partagés sur la situation de ce lieu inconnu aujourd'hui. Le combat fut un des plus sanglants qui se soient donnés entre les Princes d'un même peuple. Les historiens n'en rapportent point les circonstances: ils nous apprennent seulement que les trois Rois dont le plus âgé n'avoit que douze ans, étoient à la tête de leurs armées, & que l'avantage demeura à Clotaire.

Fredegonde étoit au plus haut point de la prospérité. Une Couronne obtenue par l'éclat de ses charmes, conservée par la force de son génie, un mari rétabli par son moyen sur un trône que ses perfidies lui avoient fait perdre, une minorité conduite avec tout l'art de la politique la plus consommée, un Régence illustrée par deux célèbres victoires, un nouveau Royaume conquis & assuré au Roi son fils, tout publioit la gloire de cette habile Princesse. On oublioit presque que cette femme ambitieuse, vindicative, cruelle, avoit immolé à sa grandeur ou à sa sûreté un grand Roi, deux vertueuses Reines, deux fils de Roi & une infinité de gens de condition. Ce fut ce moment de triomphe que le ciel choisit pour l'enlever de ce monde & terminer sa carrière; comme s'il eut appréhendé que le brillant éclat de tant de succès ne diminuât la vive horreur qu'on devoit à tant de forfaits. Elle fut enterrée auprès de Chilpéric dans l'Eglise de saint Germain-des-Prez, où l'on voit encore son tombeau.

Mort de
Fredegonde.

An. 597.

Gest. Franc.
c. 37.

Brunchaut.
contribue à la
conversion du
royaume de
Cantorbéry.

La mort d'une rivale si redoutable donna le tems à la reine Bru-

ne haut d'affermir la paix de tous côtés. Elle s'accommoda avec les Abares, qui après la mort de Childebert s'étoient jettés sur les terres des Austrasiens : elle renouvela les anciens traités avec le roi des Lombards : elle engagea le Pape à se charger de terminer les différends qui pouvoient s'élever à l'occasion du Val d'Aoste & du païs de Suze, que le feu roi Gontran avoit conquis sur l'Empire. Mais les affaires de l'Etat ne lui firent point oublier celles de la Religion. La pieuse Reine Berthe, fille de Caribert roi de Paris, épouse d'Ethelbert roi de Kent, avoit disposé les Anglois à recevoir la lumière de l'Evangile. Le Souverain Pontife sur cette nouvelle leur envoya des Missionnaires. La Régente de Bourgogne & d'Austrasie leur donna passage par ses Etats, les fit accompagner par des Prêtres François qui sçavoient l'Anglois & le Latin, leur procurèrent toutes les facilités pour passer sûrement à Doroverne, aujourd'hui Cantorberi, enfin les protégea de façon, qu'après Dieu, dit saint Grégoire, l'Angleterre lui est redevable de sa conversion au Christianisme.

Cependant la guerre se ralluma plus vivement que jamais entre les Monarques François. On ignore si l'envie de recouvrer Paris arma Théodebert & Thieri, ou si Clotaire, enyvré de ses premiers succès, entreprit de porter plus loin ses conquêtes. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce Prince étoit entré sur les terres de Bourgogne, avant que les deux frères eussent pû joindre leurs armées. La rencontre se fit auprès du village de Dormeille dans le Gàtinois. Le combat fut des plus meurtriers de part & d'autre. On raconte qu'on vit un Ange l'épée à la main : on ne dit point pour qui il combattoit : mais la victoire demeura aux deux Rois. Clotaire, obligé de prendre la fuite, se retira d'abord à Melun, ensuite à Paris, enfin à Arélaune, aujourd'hui la Forêt Bretonne. Toutes les places dont il s'étoit emparé après la bataille de Leucofao, furent reprises & saccagées. Contraint de demander la paix, il ne l'obtint qu'à des conditions très dures : il céda au Roi de Bourgogne toutes les villes qu'il possédoit entre la Loire, la Seine, l'Océan & les frontières de Bretagne. Il abandonna au Prince Austrasien tout

An. 599.

Bataille de
Dormeille :
défaite de
Clotaire.

Fredeg. iu.
chron. c. 20.

Gest. Franc.
c. 37.

Ai moins. l. 3.

le Duché de Dentelenus, qui comprenoit Diepe, Arques, la ville d'Eu, & leurs environs. Ainsi finit en France le sixième siècle. Le commencement du septième fut signalé par la défaite des Gascons.

An. 601. *Theodebert & Thieri subjuguent les Gascons.* Cette Nation, chez qui l'esprit & la bravoure semblent héréditaires, n'étoit point encore établie dans cette province de France, qui porte aujourd'hui son nom. Elle habitoit alors la Navarre, une partie de la vieille Castille & de l'Aragon. Pampelune & Calahorre étoient ses principales villes.

Fredeg. in Chron. c. 21.

Idem c. 33.

An. 603. *Clotaire fait une irruption sur les terres de Bourgogne.*

Ce fut donc au-delà des Pyrénées que Théodebert & Thierri portèrent leurs armes. La victoire suivit constamment leurs étendarts. Les Gascons furent défaits & demeurèrent tributaires. Ce n'est pas la première fois que cette ancienne Gascogne fut subjuguée par les armes de la France. Un de nos anciens auteurs remarque qu'elle avoit eu autrefois un Duc François, qui chaque année faisoit porter au trésor de nos Rois le tribut que ces peuples & les Cantabres leurs voisins étoient obligés de payer.

Lorsque les Rois de Bourgogne & d'Austrasie étoient occupés contre les

Gascons , Clotaire qui ne pensoit qu'aux moyens de se venger , fit faire subitement une irruption sur les terres d'entre la Seine & la Loire. Mérovée son fils , jeune enfant de cinq à six ans , commandoit son armée sous la conduite du Duc Landri. Ce Général , après s'être emparé de plusieurs places , vint investir Orléans , où Bertoalde , maire du Palais de Bourgogne s'étoit mis en sûreté. Thieri sur cette nouvelle rassembla promptement une armée , & vola au secours de cette place. Landri , trop foible pour tenir la campagne , se retira vers Estampes , résolu de le combattre au passage de la rivière qui porte ce nom. L'avant-garde étoit à peine passée , qu'il la fit charger avec toute la vigueur imaginable. Bertoalde qui la commandoit , fut tué , après avoir fait des prodiges de valeur. Mais sa résistance donna le tems au reste de l'armée de passer & de se ranger en bataille. Les forces se trouvèrent alors trop inégales. Le carnage des Neustriens fut horrible : La plus grande partie demeura sur la place ; l'autre ne songea plus qu'à prendre la fuite : le jeune Mérovée fut fait prisonnier. C'est tout ce qu'on sçait

Fredeg. in
chron. c. 26.

Bataille d'Es-
tampes. Dé-
faite de Lan-
dri.

Rècherches de
Pasquier, l. 5.
c. 23. p. 491.

de la destinée de ce Prince. L'histoire n'en parle plus. On soupçonne qu'on le fit mourir en prison : mais ce n'est qu'une simple conjecture.

Paix entre
Clotaire,
Theodebert &
Thieri.

Theodebert de son côté étoit entré dans le royaume de Soissons, & s'avançoit vers Compiègne où Clotaire avoit assis son camp. Déjà les deux armées se trouvoient en présence, lorsqu'on apprit la défaite de Landri. Cette nouvelle obligea le prince Neustrien à demander la paix. Elle lui fut accordée à des conditions raisonnables. Le Roi d'Austrasie commençoit à craindre son frère : il vouloit se faire un ami contre un rival si redoutable. La jalousie étouffa en lui l'amour de la gloire, & lui arracha des mains une victoire presque assurée. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que le victorieux Thieri fit aussi son accommodement avec Clotaire, sans doute pour la même raison & par le même principe. Quoi qu'il en soit, la division se mit bien-tôt entre les deux frères.

An. 805.
Thieri déclare la guerre
au Roi d'Austrasie.

Protade venoit d'être nommé Maire du Palais de Bourgogne. C'étoit le courtisan le plus délié, l'homme le plus adroit, le cavalier le plus brave & le plus accompli de son siècle. Il

n'oublia rien pour aigrir son maître contre Théodebert. Raisons, prétextes, tout fut employé. La paix de Compiègne conclue sans la participation & contre les intérêts de Thieri, étoit un juste sujet de mécontentement. Le rusé Ministre sçut profiter de cette circonstance, & ménagea si bien l'esprit du Prince, qu'enfin la guerre fut déclarée au Roi d'Austrasie. Il y en a cependant qui prétendent que cette rupture eut un autre motif, & que ce fut Brunehaut qui sema la discorde entre ses petits-fils. Cette femme vindicative n'avoit point oublié, dit-on, que Théodebert l'avoit exilée de sa Cour. Le ressentiment d'un si sanglant outrage l'animoit vivement à la perte de son auteur. Elle fit entendre à Thieri que ce Prince, qui jusqu'alors avoit passé pour fils de Childebert, n'étoit en effet que le fils d'un Jardinier. Voilà, si l'on en croit Fredegair & son copiste Aimoin, la véritable cause de la guerre entre les deux frères.

Fredeg. in
chron. c. 192.

Mais rien de plus incertain que cet exil, rien de plus suspect que cette historiette. L'année même où l'on feint que cette Reine fut chassée du royaume

me d'Auftrasie , elle engagea les deux Rois à joindre leurs armées pour marcher contre Clotaire : cette confédération assurément ne témoigne ni haine, ni méfintelligence. Si cette Princesse eût effuyé un si cruel outrage , saint Grégoire , sous le pontificat duquel on place cet événement , n'eût pas manqué de lui écrire , ou pour la consoler , ou pour lui faire envisager sa disgrâce comme un juste châtiment du ciel. Ce grand Pape , le premier qui se soit mêlé des affaires de France , n'eût pas laissé échapper une si belle occasion d'exercer son zèle pour l'honneur de son siège & de la Religion. On sçait qu'il se fit toujours un devoir d'instruire les Têtes couronnées. Le Roi d'Auftrasie n'eût point été à l'abri de ses remontrances sur l'indignité & l'horreur d'un pareil procédé. On voit au contraire par toutes les lettres qu'il écrivit au tems dont nous parlons , que l'ayeule & les petits-fils vivoient dans une parfaite union , & que les deux Cours se gouvernoient également par les conseils de Brunehaut. On pourroit ajouter avec Pasquier , qu'il est grandement croyable qu'elle ne fit aucun séjour auprès de

Théodebert , mais qu'immédiatement après la mort de Childebert , elle suivit Thieri en Bourgogne. C'étoit un royaume nouvellement acquis , par conséquent peu assuré. L'affermir étoit au-dessus de la capacité d'un enfant de neuf ans : la présence de cette Princesse devenoit donc d'une nécessité absolue. Ce qui ne paroît d'abord que probabilité devient presque certitude, lorsque l'on considère le grand nombre de superbes édifices qu'elle fit élever dans les Etats du jeune Prince Bourguignon. On ne voit pas , continue notre sçavant Critique , que cette Reine à qui on ne peut refuser au moins l'extérieur de la dévotion , ait fondé aucune église en Austrasie. On trouve au contraire mille monuments érigés dans les provinces du royaume de Bourgogne , ou pour satisfaire à sa piété , ou pour servir à la commodité du public. Les grands chemins & les levées qui portent encore aujourd'hui son nom , le monastère d'Aulnay près de Lion , l'abbaye de saint Vincent de Laon , celle de saint Martin d'Autun , le célèbre hôpital de la même ville , tant d'autres ouvrages dont l'exécution ne pouvoit être que

de plusieurs années , commencés & achevés , lorsque saint Gregoire tenoit le siège de Rome , tout semble concourir à démontrer que longtems avant son exil prétendu , elle avoit fixé sa demeure à la Cour du jeune Thieri.

La supposition de Théodebert ne porte pas un caractère plus décidé , je ne dis pas , de vérité , mais de vraisemblance & de probabilité. Une vengeance différée sept ans par une femme irritée , par une Reine qui peut tout , par un monstre de méchanceté & de cruauté : car c'est l'idée sous laquelle on nous représente Brunehaut :

Ch. 17. l. 5.
Pag. 479.

cela est bon , dit Pasquier , pour persuader à des Moines auxquels la patience est enjointe par le vœu de leur obéissance ; mais non à des gens qui vivent à la Cour , encore moins aux Rois , lorsqu'ils se croient vivement offensés. Un autre problème aussi difficile à résoudre , c'est que le Roi de Bourgogne se soit laissé persuader que Théodebert n'étoit pas réellement fils de Childebert ; persuasion si vive , nous dit-on , qu'il prit les armes pour le renverser du trône. Cependant la guerre est à peine déclarée , que ce Prince

Il intimement convaincu de la supposition, se réconcilie tout à coup avec ce prétendu fils de Jardinier. C'est trop peu dire : non-seulement il conclut la paix, mais il l'observe très-religieusement sous les yeux & par le conseil de celle qu'on suppose lui avoir révélé cet horrible secret. Ce sont là de ces contradictions qui choquent tellement la raison & le bon sens, qu'elles ne méritent pas même d'être réfutées.

La guerre ne fut pas plutôt résolue, que les deux frères se mirent en campagne. Déjà les armées étoient en présence, lorsque les troupes de Bourgogne se soulevèrent contre Protade, qu'elles regardoient comme l'auteur des troubles qui divisoient la famille Royale. Les principaux chefs de la sédition étoient Uncelemus & Wulfe, tous deux Patrices, tous deux jaloux de l'élévation du Favori. L'intrigue fut tramée si secrètement, qu'avant qu'il en eût rien transpiré, toute l'armée avoit investi la tente du Roi, où le Ministre jouoit actuellement aux échecs avec le premier Médecin. L'air retentit tout à coup des cris tumultueux des soldats & des Généraux, qui de con-

Protade est
assassiné dans
la tente de
Thierâ.

Fredeg. in
chron. c. 28.
& 29.

cert demandoient qu'on leur livrât le boutefeu qui avoit allumé la guerre. Le Monarque surpris de cette insolence, se mit en devoir de sortir pour la réprimer : mais sa garde, soit zèle pour sa personne, soit intelligence avec les rebelles, ne voulut pas permettre, ou feignit de vouloir empêcher qu'il s'exposât. Il chargea donc Uncelenus d'aller porter ses ordres aux mutins, & de les faire retirer chacun sous ses drapeaux. Le Patrice, au lieu d'obéir, leur déclara que le Roi leur abandonnoit le Maire du Palais. A ces mots, ils forcent la tente du Prince, se jettent sur Protade, & le mettent en pièces. Cet événement fit résoudre la paix, & les deux armées se séparèrent sans combattre. La politique demandoit que l'attentat des Seigneurs conjurés ne demeurât pas impuni. Uncelenus qui avoit changé l'ordre du Souverain, eut un pied coupé. La mutilation étoit fort usitée dans ces premiers siècles de la Monarchie. Wulfe qui avoit fait soulever l'armée, fut condamné à mort. On donna la place de Protade à un Seigneur Gaulois nommé Claude, homme d'une grande réputation d'esprit & de valeur.

Ce

Ce fut quelque tems avant la guerre des deux frères , que mourut saint Grégoire surnommé le grand. La sainteté de sa vie , sa capacité , ses ouvrages , où cependant l'on trouve plus de piété que d'éloquence , ont rendu sa mémoire célèbre & immortelle. C'est le premier des Papes qui ait eu des liaisons particulières avec nos Rois. On voit dans une des lettres qu'il écrivit à Childebert II , un éloge bien glorieux à la France : *Votre Royaume , lui dit-il , est autant au-dessus de ceux des autres Nations , que les Rois sont au-dessus des autres hommes.* Mais cette grande familiarité , quoique momentanée , pensa , dit Pasquier , *couter quelque chose aux anciennes Libertés de notre Eglise Gallicane.* L'ambition de quelques Ecclésiastiques y donna occasion. C'étoit un usage introduit depuis quelques années à la Cour de Rome , d'envoyer le *Pallium* à ceux des Prélats qu'elle vouloit distinguer. On appelloit *Pallium* une espèce de manteau Impérial , dont les Empereurs Chrétiens avoient décoré les Evêques , pour marquer l'autorité spirituelle qu'ils avoient dans leurs Eglises. Les

Mort de
S. Grégoire le
grand & ses
liaisons avec
la France.

S. Greg. l. 1.
Epist. 6.

Recherches
de la France. l.
3. ch. IX. pag.
195.

Partiarches d'Orient le prenoient sur l'autel dans la cérémonie de leur consécration, & l'envoyoient aux Métropolitains, qui le donnoient aux Evêques de leur province. On ne le connut en Occident, qu'au commencement du sixième siècle. Césaire d'Arles est le premier de l'Eglise de France qui l'ait porté. Ce ne fut que vers l'an huit cent, que les Papes l'envoyèrent à tous les Métropolitains.

Le même
p. 196.

La vanité porta les évêques de Bourgogne & de Provence à briguer cet honneur. Vigile d'Arles fut le premier qui le sollicita, de l'aveu & à la recommandation du roi Childebert. Le Pape qui acquéroit plus qu'il ne donnoit accorda de même plus qu'on ne demandoit. *Nous vous remettons, dit saint Grégoire à Vigile, pour nous représenter dans toute l'étendue du royaume de Childebert notre fils. Si quelque Evêque est obligé de voyager ou de s'absenter pour long-tems, il ne le pourra qu'avec votre permission. S'il survient quelque cause de conséquence, ou quelque question de foi, vous assemblerez douze Evêques pour la juger. Si vous y trouvez trop difficulté, vous nous*

en renvoyerez le Jugement. Nous vous envoyons le *Pallium*, mais vous ne vous en servirez que dans l'Eglise. C'étoit visiblement entreprendre sur le droit des Métropolitains auxquels on donnoit un chef, chose jusqu'alors inouïe. C'est trop peu dire. C'étoit sapper par le fondement, détruire & anéantir la plus précieuse des Libertés de l'Eglise Gallicane, qui jusques-là avoit jugé dans ses Conciles en dernier ressort & sans appel tous les différens qui s'étoient élevés dans l'étendue de sa juridiction. Mais heureusement ce ne fut qu'un vain titre qui n'eut aucun effet. On ne voit pas que Vigile, ni l'évêque Hyagre qui avoit aussi obtenu le *Pallium*, ayent eu aucune pré-séance dans les Synodes qui se sont tenus de ce tems-là, ni qu'ils ayent usé d'un droit que les Souverains Pontifes pouvoient plus aisément accorder, qu'assurer.

Ce ne fut pas seulement l'ambition, qui osa enfreindre nos anciennes prérogatives, mais quelquefois l'hérésie, plus souvent le crime. Il est parlé dans notre histoire d'un Maxime évêque Gaulois qui se retira vers Boniface premier, pour se soustraire au

Le même
p. 197.

jugement d'un Concile devant lequel il étoit accusé de Manichéisme. Ce sage Pontife, respectant nos droits & nos privilèges, ne voulut point prendre connoissance de cette affaire : il écrivit seulement aux Evêques des Gaules, pour les prier d'accorder quelque délais au Prélat fugitif. Ce fut là tout ce qu'il obtint. On ne voit pas que saint Brice, accusé d'adultère, ait trouvé plus de protection à Rome, où il fit un séjour de sept ans. Il en partit enfin sur la nouvelle de la mort de celui qui avoit été substitué à sa place, & fut rétabli dans son Siège, comme il en avoit été chassé, sans connoissance de cause. Les Evêques d'Ambrun & de Gap, Salone & Sagittaire, ces deux frères, la honte & l'opprobre de l'Episcopat, semblent avoir porté un plus funeste coup à nos Libertés. Déposés dans un Concile tenu à Lion, ils obtinrent de Gontran la permission d'en appeler au Pape, qui les rétablit dans leurs Eglises. Mais il est à remarquer que l'appel ne fut interjetté que du consentement exprès du Monarque François. Ce fut lui qui conduisit toute l'affaire ; qui réconcilia les deux Prélats

avec Victor leur accusateur , & qui fit exécuter la Sentence du Souverain Pontife. La tolérance des Evêques dans une occasion si délicate , est moins un acquiescement au Jugement de la Cour de Rome , qu'un acte d'obéissance aux volontés du Prince. S'ils témoignèrent leur profond respect pour le Roi , en ménageant deux coupables qu'il protégeoit ; ils firent en même-tems éclater leur fermeté , en excommuniant Victor , qui avoit eu la bassesse de se désister de son accusation , & de recevoir deux scélérats à sa Communion.

Cet exemple , quoique visiblement contraire au droit commun , pouvoit être d'une dangereuse conséquence pour l'avenir. Il ne paroît pas cependant , qu'il ait eu aucune suite. Ursicin avoit été déposé dans le second Concile de Mâcon : il eut recours à saint Grégoire après la mort de Gontran. Ce Pontife , qui porta si haut la puissance de l'Eglise Romaine , n'osa néanmoins entreprendre de connoître de cette cause. Il se réduisit à la simple intercession. La Simonie régnoit en France avec scandale. Les gémissemens , les prières , les supplications les plus hum-

Le même
p. 198.

bles furent les seules armes qu'il employa contre ce monstre souvent foudroyé , jamais exterminé. Ce n'est pas ainsi qu'il agissoit dans la Sicile , la Dalmatie , la Sardaigne , & une bonne partie de l'Afrique. Ce n'étoit plus alors le serviteur des serviteurs , mais un Souverain absolu , qui de sa pleine autorité réunissoit ou divisoit les Evêchés , nommoit , déposoit, ou rétablissoit les Titulaires , commandant à celui-ci de venir à Rome pour faire pénitence de ses erreurs, ordonnant à celui-là de remettre ses prétentions à l'arbitrage du S. Siège , menaçant cet autre de le punir suivant toute la sévérité des Canons , s'il prenoit de l'argent pour les Ordinations. Tant étoit vive la persuasion d'alors , que les Evêques de France , quoique dévoués au S. Siège comme au centre de l'unité , n'étoient cependant sujets à la juridiction de Rome , ni pour le fait de la discipline de leurs Eglises , ni pour les causes Ecclésiastiques.

Le même
p. 200.

AN. 607.

Ce fut immédiatement après le traité de paix entre les deux Couronnes de Bourgogne & d'Austrasie , que Thieri , si l'on en croit Fredegair , épousa Ermemberge fille de Bettoric

ou Vittreric roi d'Espagne. Brunehaut, qui ne cherchoir, dit-il, qu'à corrompre les mœurs de son petit-fils pour le gouverner avec plus d'autorité, empêcha la consommation de ce mariage par des moyens détestables. Ce qui rendit la nouvelle Reine si odieuse au Prince Bourguignon, qu'il la renvoya au Roi son père, sans même lui restituer sa dot. Mais quel fonds peut-on faire sur un fait, qui a besoin de sortilège pour l'étayer ? Quelle foi mérite un Historien, qui ne trouve dans les Auteurs contemporains aucun garand de ce qu'il avance ? Si l'Espagne eut reçu un si sanglant outrage dans la personne d'une de ses Princesses, elle en eût sans doute pris vengeance, ou du moins se fût mise en devoir de la prendre. On n'en voit cependant aucun vestige dans l'histoire de cette nation toujours sensible à l'honneur. Comment le Moine Jonas, que la crédulité ou l'adulation arma contre Brunehaut, a-t-il publié une circonstance si flétrissante pour la mémoire de cette Reine ? Il écrivoit avant Fredegair & dans le même esprit ; il veut comme lui nous persuader qu'elle empêcha toujours le

Ce que dit Fredegair d'un mariage de Thieri avec la fille du Roi d'Espagne.

Fredeg. in
chron. c. 34.

sience , lorsqu'un simple Moine élevoit
 si haut sa voix ? Quelle apparence que
 saint Gregoire , qui ne pouvoit igno-
 rer ni les déreglemens du petit-fils ,
 ni la tolérance de l'ayeule , se soit tû
 dans une occasion où la Religion étoit
 si fort intéressée ? Le zèle de la maison
 de Dieu avoit-il tellement abandonné
 le Pape & les Evêques , qu'il ne brû-
 loit plus que dans le cœur du bon
 Abbé de Luxeuil ? C'est ici sur-tout
 que l'amour du saint emporte le Pa-
 négyriste au-delà des bornes. Cette
 bénédiction grossièrement refusée à
 des enfans que leur naissance même
 illégitime n'excluoit point de la ré-
 génération en Jesus-Christ , ces mets
 puérilement foulés aux pieds , ces mé-
 pris insolemment affectés des ordres
 du Souverain , sont moins la matière
 d'un éloge que d'un juste blâme. On
 ne craint point de le dire , ou l'ane-
 dote du zèle , de l'exil , & du retour
 de Colomban est un conte apocriphe ,
 ou ce bon Solitaire n'avoit pas les ver-
 tus qui sont l'ame du Christianisme ,
 la douceur , l'humilité , l'obéissance.
 Le satyrique Auteur sans doute ne s'est
 point aperçu , qu'en voulant peindre
 Brunehaut sous les traits d'une cruelle

furie, il faisoit le plus brillant éloge de sa modération. La désobéissance du Moine étoit un crime d'Etat, par conséquent digne de mort. Il y a bien de la clemence à ne le punir que de l'exil.

Théodebert cependant souffroit impatiemment qu'on eût démembré des Etats l'Alsace, le Sangaw, le Turgaw, & une partie de la Champagne. Il y avoit long-tems, qu'il avoit formé le dessein de les réunir à sa Couronne. Brunehaut, toujours attentive aux intérêts de ses petits-fils, n'oublioit rien pour terminer un différend qui pouvoit avoir des suites très-funestes. Bilichilde, autrefois esclave de cette Princesse, actuellement reine d'Austrasie, femme aussi vertueuse que belle, avoit un grand crédit sur l'esprit du Roi son époux : elle lui fit demander une conférence, qui d'abord fut accordée, ensuite rompue par les intrigues des courtisans qui ne respiroient que la guerre. Il parut alors à la Cour d'Austrasie une fille d'une rare beauté, nommée Theudichilde. Le Monarque en devint éperdument amoureux, & résolut de l'épouser. Bilichilde étoit un obstacle à cette alliance si ardemment désirée : ce bar-

An. 610.
Différend
entre Théode-
bert & Thierri.

Fredeg. in
chron. c. 37.

bare la traita comme une esclave sur laquelle il avoit droit de vie & de mort, & la poignarda de sa propre main. Les Seigneurs Austrasiens, devenus par cette mort tout puissants dans le Conseil du Roi leur maître, le déterminèrent enfin à rompre avec son frère. Il entra dans l'Alsace, qu'il réduisit sous sa puissance, avant que la Cour de Bourgogne pût être informée qu'il avoit pris les armes. Il écrivit ensuite à Thieri, pour lui proposer de faire décider la querelle dans une assemblée des Seigneurs de la nation. On choisit pour le lieu de la conférence un château nommé alors Salossa, aujourd'hui Seltz, entre Saverne & Strasbourg. Les deux Rois promirent de s'y trouver avec un certain nombre d'hommes : il fut convenu qu'il n'excéderoit pas dix mille.

Supercherie
de Théodebert
Guerre entre
les deux frè-
res. Neutrali-
té de Clotaire.

Le Roi de Bourgogne, sur la foi donnée, s'y rendit avec peu de suite. Théodebert y vint le dernier, aussi mal accompagné en apparence. Mais les troupes qu'il avoit fait défiler de tous côtés, se réunirent tout à coup, investirent Thieri, & le serrèrent de si près, que pour échapper au danger qui le menaçoit, il se vit contraint

de signer tout ce qu'on voulut. Ainsi le Prince Austrasien demeura maître de tout le país qui étoit le sujet de la contestation.

La nécessité avoit fait conclure ce traité : le désir de la vengeance le fit rompre. Le Monarque Bourguignon ne se fut pas plutôt tiré des mains de son frère , qu'il entreprit de recouvrer par les armes ce qu'on lui avoit enlevé par trahison. Cependant pour s'assurer du Roi de Soissons , il lui promit de lui faire restituer tous ce que les Austrasiens avoient usurpé sur lui entre l'Oise & la Seine. Clotaire à ces conditions accepta & garda scrupuleusement la neutralité.

An. 622.

Fredeg. ibid.

La saison permettoit à peine de se mettre en campagne , que Thieri , après avoir fait la revue de ses troupes , s'avança vers les confins de la Lorraine. Déjà il s'étoit emparé de Nasi , place forte qu'on croit être le petit Nanci , lorsque Théodebert vint à sa rencontre. La bataille se donna dans les plaines voisines de Toul. Les Austrasiens , après un combat opiniâtre furent mis en déroute. Le Roi , obligé de prendre la fuite , se retira

An. 612.

Théodebert
défait près de
Toul & à Tol-
biac.

Fredeg. in-
chron. c. 38.

d'abord à Metz , ensuite à Cologne , où il reçut un renfort considérable de troupes composées de Saxons , de Turingiens , & des autres nations de la France Germanique. C'étoit une espèce de corps de réserve , dont on ne se servoit que dans les pressantes nécessités de l'Etat. Le Monarque se mit à leur tête , revint sur ses pas , & marcha droit à Tolbiac , où Thierri avoit assis son camp. Ce lieu si célèbre par la victoire de Clovis sur les Allemands , devint le théâtre de l'action la plus vive & la plus meurtrière entre deux petits-fils de cet illustre conquérant. Le carnage fut si horrible , qu'en plusieurs endroits , des bataillons entiers de corps morts , serrés les uns contre les autres , demeurèrent debout , comme s'ils eussent été encore en vie. Les Austrasiens , vaincus pour la seconde fois , ne songèrent plus qu'à gagner un lieu de retraite. Mais il en périt autant dans la fuite que sur le champ de bataille. Les campagnes depuis Tolbiac jusqu'à Cologne étoient jonchées de cadavres , de blessés , & de mourants. L'histoire fournit peu d'exemples d'un pareil acharnement.

Le Roi d'Austrasie se sauva au-delà du Rhin, où il fut pris, & amené au Prince son frère, qui le fit dépouiller de tous les ornements de la dignité Royale, lui ôta jusqu'à son baudrier, & dans cet état humiliant l'envoya sous bonne garde à Châlons-sur-Saone. C'est tout ce que Fredegair nous apprend de la destinée de Théodebert. Le Moine Jonas ajoute que la Reine Brunehaut lui fit couper les cheveux, & le força d'embrasser l'état Ecclésiastique. Tant de précautions, dit-il, ne rassuroient point encore cette méchante femme : l'apprehension qu'il ne s'échappât, la détermina enfin à le faire massacrer. Mais il est le seul de nos anciens Historiens qui rapporte ce fait : les Ecrivains qui se font le plus déchaînés contre cette Princesse, n'en font aucune mention. Un autre Moine, & l'Auteur du livre intitulé, *les Faits des Rois de Frances*, disent au contraire que Théodebert, après sa défaite, s'enferma dans Cologne, où le Roi de Bourgogne l'assiégea. Les habitans, pour avoir meilleure composition, conjurèrent contre la vie du Monarque Austrasien, lui coupèrent la tête, & la jetterent par-dessus leurs murailles. Ce ne fut

Incertitude
sur la fin de
Théodebert.

Fredeg. m.
chron. c. 38.

Jonas in vita
s. Colombani.

Aimoin. l. 30
c. 27.

Gest. Franc.
c. 32.

qu'à ces conditions , aussi honteuses pour celui qui les exigea , que pour ceux qui s'y soumirent , qu'ils obtinrent la paix du vainqueur.

Autres incertitudes sur le nombre des enfans de ce Prince, & sur les auteurs de leur mort.

Ces deux derniers Auteurs donnent plusieurs enfans à Théodebert. Ils racontent que Brunehaut, qui étoit allée au-devant de Thieri jusqu'à Metz, les fit tous égorger, à la réserve d'une Princesse d'une rare beauté. Thieri conçut pour elle l'amour le plus violent, & forma le dessein de l'épouser. La Régente craignant que, devenue Reine, elle n'entreprît de venger la mort de son père, lui représenta vivement qu'il ne lui étoit pas permis de contracter mariage avec la fille de son frère. *Ne m'as-tu pas dit, méchante femme, s'écria le Prince en fureur, qu'il n'étoit pas mon frère? Tu m'as donc fait commettre un parricide dans sa personne?* En même-tems il tira son épée, & se mit en devoir de la poignarder. Mais il en fut empêché par les Seigneurs qui se trouvèrent présents. Brunehaut, qui connoissoit le caractère féroce de son petit-fils, le prévint en lui donnant du poison, dont il mourut. Cependant, si l'on en croit Fredegair, Auteur plus voisin

Aimoin. l. 3.
c. 82.

Gest. Franc.
c. 39.

Fredeg. in
chron. c. 39.

du tems dont nous parlons , le Roi d'Austrasie n'eut qu'un fils , nommé Merovée. Cet enfant pris avec son père , fut amené à Cologne , où son oncle & son vainqueur lui fit écraser la tête. Ce récit , où la mémoire de Brunehaut est si scrupuleusement respectée , doit être d'autant moins suspect , qu'il part d'une plume qui semble n'avoir écrit que pour flétrir la réputation de cette Princesse. On va voir par le témoignage du même Historien , que c'est aussi injustement qu'on lui attribue la mort du Monarque Bourguignon. Voici comme il rapporte cet événement.

Clotaire, sur la nouvelle de la défaite & de la prise de Théodebert , s'étoit jeté sur le Duché de Dentelenus , qui lui avoit été engagé pour prix de la neutralité. Le Roi de Bourgogne , peu scrupuleux sur la foi des traités , le fit sommer d'en retirer ses troupes. Les Ambassadeurs avoient ordre , en cas de refus , de lui déclarer la guerre. Le Prince Neustrien soutint ses droits avec une noble fermeté. On prit aussitôt les armes. Thieri , à la tête d'une nombreuse armée , se préparoit à fondre sur le Royaume de Soissons , lors-

An. 613.
Mort de
Thieri.

Idem. Fredeg.
ibid.

qu'il fut attaqué d'une dysenterie, qui l'enleva en très-peu de jours. Il étoit dans la vingt-sixième année de son âge, & dans la dix-septième de son règne. Il n'eut, ainsi que son frère, rien de recommandable que la bravoure, toujours héréditaire dans la famille de Clovis. Les Gots d'Espagne l'éprouvèrent, lorsque Gondemar régnoit sur eux. Ce Monarque, si l'on en croit Mariana, fut tributaire des Rois François. Cela se prouve, dit-il, par le témoignage de Bulgaran Gouverneur de la Gaule Gothique, dont on conserve encore aujourd'hui les lettres dans les archives d'Alcala & d'Oviedo. Or ce Roi Gondemar, dont le règne commence en six cens dix, & finit en six cens treize, n'a pû être assujetti au tribut que par ces deux jeunes Princes, qui tenoient alors les rênes de l'Empire François.

Les Austrasiens reconnoissent Clovis pour leur Roi.

L'histoire fournit peu d'exemples d'une révolution aussi funeste que celle qui suivit la mort de Thieri. Ce Prince laissoit quatre fils, Sigebert, Childibert, Corbus, & Mérovée. Le plus âgé n'avoit que dix à onze ans. Brunehaut prenoit des mesures pour lui assurer la double Couronne du Roi

son père : mais elle fut trahie de tous côtés. Les Seigneurs Austrasiens , sollicités par Arnoul & Pepin , les plus considérables d'entre eux , se déclarèrent ouvertement pour le Roi de Soissons. Clotaire , assuré de leurs suffrages , entra dans l'Austrasie , fut reçu dans plusieurs villes , s'avança jusqu'à Andernac , place forte sur le Rhin , & l'emporta d'assaut. Ce fut dans cette ville qu'il donna audience aux Ambassadeurs , qui lui portèrent les plaintes de Brunehaut sur son irruption dans un Royaume qui appartenoit aux enfans de Thieri. Le Monarque affectant au-dehors une modération qu'il n'avoit pas dans le cœur , répondit aux Envoyés , qu'il consentoit de remettre la décision de cette affaire à une assemblée des Seigneurs de la nation.

Fredeg. c. 40.

La Reine n'attendoit pas une réponse d'une autre nature. C'est ce qui l'avoit déterminée à faire partir Sigebert pour la Thuringe. Elle espérait que la présence du jeune Monarque engageroit plus efficacement ces provinces à se déclarer pour lui. Mais le Maire du Palais de Bourgogne, Garnier, qui conduisoit ce Prince,

Les Bourguignons conjurent contre les enfans de Thieri.

Idem. ibid.

étoit d'intelligence avec le Roi de Soissons. Le perfide obtint de ces peuples , que non - seulement ils ne feroient aucun mouvement , mais même qu'ils rappelleroient les troupes que quelques-uns d'eux avoient déjà envoyées. Ainsi assuré des Nations Germaniques , il ramena Sigebert à Worms , où étoit la Princesse. Il lui conseilla de retourner en Bourgogne , où elle trouveroit , disoit-il , plus de soumission à ses ordres , & plus de fidélité pour ses enfants. Le motif étoit spécieux ; elle s'y laissa conduire. Mais elle y fut aussi mal servie qu'en Germanie. Garnier employa tout le crédit que lui donnoit sa charge , pour engager les Seigneurs Bourguignons à reconnoître Clotaire. On convint de faire périr la bisayeule & les petits-fils. La trame fut conduite si secrètement , que Brunehaut n'en eut pas le plus léger soupçon.

La trahison
des Seigneurs
Bourguignons
est inexcusa-
ble.

C'est ici une de ces trahisons , dont rien ne peut effacer la noirceur. Les Austrasiens pouvoient couvrir leur défection du prétexte de venger la mort de Théodebert leur Roi. Mais la défection des Bourguignons ne souffre aucune palliation. Dire avec quelques

Modernes , que les enfants de Thierri n'étoient pas légitimes , c'est ignorer les premiers principes de l'ancien droit François. On l'a déjà dit , la coutume de ces premiers tems admettoit aux successions non-seulement les bârards & les fils de concubine , mais même les enfants nés dans l'adultère ou dans l'inceste. Témoin Théodebalde qu'on a vû succéder à Théodebert , quoique ^{Greg. Tur. 1. 3. c. 12. 23. L. 4. c. 28.} né de Deuterie qui avoit son mari : témoin encore Chilpéric qui partagea avec ses frères , quoique fils d'Are-gonde sœur d'Ingonde , toutes deux en même-tems femmes de Clotaire I.

L'Historien Fredegair n'est pas plus heureux dans le choix des moyens qu'il employe pour justifier la conduite de Garnier. Brunehaut , dit-il , soupçonant la fidélité de cet Officier , écrivit à un Seigneur de la Cour qui accompagnoit Sigebert en Thuringe , de se défaire au plutôt d'un traître qui favorisoit secrettement le parti de Clotaire. Alboin , c'étoit le nom du courtisan , déchira cette lettre. Un domestique de Garnier en rassembla les morceaux , de façon que son maître put lire tout ce qu'elle contenoit. Dès ce moment il résolut la perte de

alors de mode de regarder Clotaire comme un autre Jéhu : Brunehaut étoit une seconde Jéfabel. Il ne falloit pas que rien manquât au portrait. La passion , ou l'adulation fit oublier jusqu'à la vraisemblance. Car enfin quelle apparence qu'une Reine bifayeule de quatre enfans , dont l'aîné avoit au moins douze ans, ait pû se flatter de devenir la femme d'un jeune Roi déjà marié , & le plus mortel de ses ennemis ?

Clotaire fait
égorger les
enfans de
Thieri.

Fredeg. in
abron. c. 42.

Un autre écrivain plus proche du tems de cette Princesse , quoiqu'également passionné contre sa mémoire , la justifie pleinement du massacre des enfans de Thieri. La Reine , dit-il , ne fut pas plutôt au pouvoir de Clotaire , qu'il fit égorger Sigebert & Corbus son frère. Le jeune Mérovée lui fit compassion : il l'avoit tenu sur les fonts de barême : cette considération lui assura la vie. Mais il est bien difficile de croire que la pitié ait épargné un enfant que la politique condamnoit. Il avoit en effet le même droit que ses frères à la double Couronne que l'usurpateur vouloit réunir à la sienne. Quoi qu'il en soit , l'histoire ne parle plus de ce jeune Prince ,
&

& sa destinée nous est aussi inconnue que celle de Childeberr son frère.

Cette cruelle exécution n'étoit que le prélude d'une autre encore plus barbare. Brunehaut restoit : Childeberr vivoit ; la vengeance de Clotaire n'étoit point pleinement assouvie , ni ses inquiétudes entièrement dissipées. Il se fit amener cette Princesse à la tête de son armée , lui fit des reproches aussi indécents que mal fondés , lui imputa des crimes qui étoient pour la plupart ou ceux de sa mère , ou les siens. La soldatesque s'écria tumultuairement qu'elle méritoit la mort. On la tourmenta durant trois jours : on la promena par tout le camp sur un chameau : on lui fit mille insultes & mille indignités : on l'attacha enfin à la queue d'un cheval indompté , qui la traînant sur les cailloux , & à travers les ronces & les épines , l'eut bien-tôt mise en pièces. Les restes de son corps furent livrés aux flammes & réduits en cendres. L'horreur qu'inspire un traitement si barbare , augmente encore , lorsqu'on voit Frédégaire terminer ce récit par l'éloge de l'humanité de Clotaire. C'étoit , dit-il , un Prince craignant Dieu , débonnaire,

Mort de la
reine Brunehaut.

168.

& d'une douceur incroyable envers tout le monde. Cette louange, ou n'est qu'une sanglante ironie, ou donne une étrange idée des mœurs de ce tems-là.

Sanctilog.

Fortunat, L.
6. carm. 6.

Greg. Tur. L.
4. c. 27.

S. Greg. L. 5.
litt. 5.

Idem Greg.
Tur. L. 4. c. 20.

Ainsi périt du genre de mort le plus affreux l'épouse du plus grand Monarque qui eût encore regné sur la France : la fille & la mère de tant de Rois, cette Reine que l'Evêque Fortunat nous dépeint sous l'image même des graces & de la beauté, que Grégoire de Tours nous propose comme un modèle de décence, de vertu, de sagesse & de douceur, que saint Grégoire Pape nous représente occupée à tout ce que la Religion exige d'une pieuse Reine, d'une vertueuse Régente, & d'une mere véritablement chrétienne. L'histoire de son regne, à travers les horreurs dont on s'est efforcé de le noircir, nous laisse apercevoir toutes les qualités qui forment une héroïne ; de l'esprit, elle posséda éminemment le grand art de gouverner ; de la grandeur d'ame, elle accorda généreusement la vie au perfide Oleric que Fredegonde avoit envoyé pour l'assassiner ; de la fermeté, la constance dans les derniers mo-

ments de sa vie fut admirée & ne fut point lassée ; de la bonté , elle prit toujours plaisir à faire du bien à ceux qui avoient du mérite ; de la magnificence , on voyoit encore du tems d'Amoin tant de châteaux , d'églises , de monastères , d'hôpitaux , de grands chemins , & autres superbes monuments élevés par cette Princesse, qu'on avoit peine à croire , dit ce Moine , que ce pût être l'ouvrage d'une seule Reine , qui n'avoit regné que sur une petite partie de la France.

Aimoin. præ-
fat. in hist.
Franc.

Rien n'est si suspect que ce qui a été écrit contre la mémoire de cette Princesse. Il falloit quelques prétextes pour couvrir l'horreur & l'infamie du supplice auquel on n'eut pas honte de la condamner. Il ne fut pas difficile à un Roi qui venoit d'usurper deux Royaumes , & à tant de Seigneurs qui avoient favorisé l'usurpation , de surprendre la crédulité des peuples , en répandant mille bruits injurieux. Les Ecclésiastiques & les Moines, dit Pasquier , étoient alors les seuls qui tinssent la plume. On sçait qu'ils vivoient de la libéralité de nos Souverains & des Grands de leur Cour. La politique , ou la reconnaissance poussée au-

Recherch. de
la France. l. 5.
c. 24. p. 492.

delà des bornes , leur a fait adopter sans discernement tout ce qui pouvoit servir à la justification de leurs bien-fauteurs. De-là tant de fables insérées dans leurs ouvrages. De-là tant de contradictions : l'un pour l'ordinaire justifiant Brunehaut du crime que l'autre lui impute. Mais ces réflexions sont trop générales. Il en faut de plus particulières : examinons le détail des accusations.

C'est fausement qu'on l'accuse de cruauté & d'avarice.

Aimoin l. 3. c. 4

On lit dans Aimoin , que Brunehaut engagea Sigebert à faire périr Gogon , cet illustre Maire du Palais , qui voit été la demander en Espagne. Cependant Grégoire de Tours , Auteur contemporain , garde un profond silence sur cette anecdote. Quelle apparence qu'il ait ignoré ce fait , lui qui a eu tant de part aux affaires ? ou que la politique le lui ait fait taire , lui qui a toujours parlé le langage de la vérité , sans acception de personnes ? La cruelle Jéſabel , dit ailleurs ce paſſonné Solitaire , pour avoir les biens de Wharrion , l'accusa d'avoir trahi l'Etat à la journée de Droiffi. Mais Fredegair , plus voisin de ce tems , ne lui donne point un semblable motif. Il dit simplement que ce Duc fut

Idem. ibid. c. 86.

Fredeg. in chron. c. 18.

mis à mort à la poursuite de Brune-
haut. On ne voit rien dans son récit
qui dépose contre l'avarice de cette
Princesse, ni qui atteste l'innocence de
ce Seigneur, trop lié avec un homme
convaincu de crimes d'Etat *, pour
n'être pas lui-même coupable.

C'est encore avec aussi peu de vérité
que de vraisemblance, qu'on lui attri-
bue la mort de Bertoalde, maire du Pa-
lais de Bourgogne. On en va juger par
l'exposé même de l'Historien qui lui
impute ce crime. Ce Seigneur mar-
cha, accompagné de trois cens hom-
mes, pour lever le tribut que devoient
les Provinces nouvellement conquises
sur Clotaire. La commission fut bien-
tôt exécutée : mais l'amour de la
chasse l'arrêta dans un lieu qu'on ap-
peloit Arelaune. Il y fut surpris, &
n'eut que le tems de se sauver à Or-
léans. Landri le défia au combat. Tous
deux jurèrent qu'à la première action
entre les troupes des deux Couron-
nes, ils se trouveroient chacun à la
tête de son armée. Bertoalde à la ba-
taille d'Estampes, emporté par la gloi-

Idem, ibid.
c. 26.

* Gilles évêque de Reims, dont la faction lui avoit
procuré le Duché ou Gouvernement de Champagne,
lorsque Loup fut obligé de l'abandonner.

re ou la haine , se précipita à travers les bataillons ennemis , pour aller chercher Landry qui ne paroïssoit point. Mais accablé par le nombre , il expira percé de mille coups. Ce récit qui est tout entier de Fredegair , porte avec lui la pleine justification de Brunehaut , qui assurément n'avoit point ordonné au Maire Bourguignon de se battre contre le Général Neustrien.

L'histoire de son jugement est celle de son innocence

L'histoire de son procès est en même-tems celle de son innocence & du violement de tout droit divin & humain. Quelle est celle qui est jugée ? Une Reine , une Princesse souveraine , qui en cette qualité n'étoit justiciable de personne. Quels sont les chefs d'accusation ? La mort de dix Rois : celle de Sigebert son mari , celle de Mérovée fils de Chilpéric , qui tous deux , selon Grégoire de Tours , périrent sous le glaive de Fredegonde : celle des enfants de Thieri , que Fredegair fait massacrer par les ordres mêmes de Clotaire : celle de Chilpéric , dont aucun Auteur contemporain ne l'accuse , dont plusieurs chargent la mémoire de Fredegonde : celle de Mérovée fils de l'usurpateur , qui fut pris à la bataille d'Estampes ,

Greg. Tur. l. 4. c. 46. l. 5. c. 12.

Fredeg. in chron. c. 42.

Est. Franc. c. 35.

dont l'histoire nous laisse ignorer la destinée : celle de Théodebert , sur laquelle Fredegairé garde un profond silence , qu'Aimoin & l'Historien des faits des Rois de France attribuent à la perfidie des habitans de Cologne , qu'on pourroit même imputer à la cruelle politique de Thieri : celle d'un autre Mérovée fils de ce même Théodebert , à qui le vainqueur de Tolbiac fit écraser la tête , avant que Brunehaut pût être informée de la victoire : celle enfin de Thieri , qui mourut , selon Fredegairé , d'une dyssenterie ; selon Jonas , d'un coup de foudre. Quel est celui qui se porte partie ? Le destructeur de cette malheureuse famille. Quel est son juge ? Le plus mortel de ses ennemis. Quel est son supplice ? Le plus infame , le plus barbare , le plus détestable dont il soit parlé dans l'histoire d'aucune nation. Une Reine qui avoit près de quatre-vingts-ans , âge qui indépendamment de la dignité , inspire le respect & la compassion ; une Princesse , fille , femme , mère , ayeule & bisayeule de tant de Rois , exposée aux insultes d'une soldatesque effrénée , traînée par un cheval furieux , déchirée en pièces.

Idem. Fred.
ibid. c. 26.

Aimoin. l. 3.
c. 87.

Fredeg. c. 59.

Jonas Inveit.
sancti Coloma-
bani.

La plume se refuse à de pareilles horreurs, C'est sans doute ce qui a fait croire à quelques Historiens que sa mort est aussi fabuleuse que les cruautés qu'on lui impute.

Ce que l'évêque Adon dit des prostitutions de Brunehaut, est dépourvu de toute vraisemblance.

Ado in vita
sancti Desiderii
episcopi. vienn.

On accuse Brunehaut du libertinage le plus scandaleux. Mais à quel âge ? Dans une extrême vieillesse, temps où les femmes les plus perdues de débauches cessent de se livrer au crime. Les deux saints Grégoires, Auteurs contemporains, font l'éloge de sa *pudicité*, de sa religion, de sa vertu. Adon évêque de Vienne, qui n'écrivit que plus de cent cinquante après, nous assure que dès que Childeberr fut mort, elle leva éfrontément le masque, se prostituant sans pudeur à tous les jeunes gens de sa Cour. Didier fut le seul des Evêques de France, qui osa s'élever contre ces excès honteux : l'exil fut la récompense de son zèle. Cependant vaincue par les prières des Prélats assemblés, elle le rendit aux vœux de ses diocésains. Les amants de la Princesse, allarmés de la présence de cet inflexible censeur, lui dressèrent mille embûches, l'attirèrent à la Cour, lui demandèrent s'il étoit permis à une femme d'avoir

plusieurs maris ? Le saint homme répondit avec le Docteur des nations, que cette poligamie étoit contre toutes les Loix divines & humaines. Cette généreuse réponse en fit un martyr, il fut lapidé.

On rougit de voir un Prélat dont le ministère est essentiellement celui de la charité & de la vérité, je ne dis pas adopter, mais imaginer des faits si injurieux & si calomnieux. C'est en effet le seul qui rapporte ce tragique événement. Jonas, qui vivoit du tems de Brunehaut, ne lui impute ni l'exil, ni la mort de l'Evêque de Vienne : cet écrivain, l'un des plus passionnés contre la mémoire de cette Princesse, ne parle ni de ses amours, ni de ses prostitutions. On ne l'en avoit donc pas encore accusée de son tems. C'est peut-être ici l'endroit de notre histoire le plus propre à nous précautionner contre les anecdotes que débitent des auteurs, qui ne sont pas contemporains, ou que la passion emporte.

Didier étoit un saint. Mais il vivoit dans un siècle, où la piété s'allarmoit aisément ; & se rassuroit difficilement. On sçait que les auteurs prophanes rappellent continuellement le souve-

nir & le culte des faux Dieux. C'étoit par conséquent une lecture dangereuse dans un Royaume où l'idolâtrie n'étoit pas entièrement éteinte. C'est ce qui fait que l'étude des belles-lettres passoit alors pour un crime. Cependant l'Evêque de Vienne les aimoit : saint Grégoire lui reproche même de les avoir enseignées. *Quelle horreur*, dit ce Pontife, *de voir sortir d'une même bouche les louanges de Jesus-Christ & de Jupiter !* Le pieux Aridius se rendit dénonciateur du Prélat Grammairien : les Peres du Concile de Châlons le condamnèrent à l'exil. S'il fut rétabli dans son Siège, c'est qu'il reconnut sa faute. Ce qui fait voir que Brunehaut n'eut d'autre intérêt en cette affaire, que celui de satisfaire à son devoir & aux instantes prières d'un grand Pape.

On espère que le lecteur équitable pardonnera cette espèce de dissertation. La fidélité de l'histoire devoit une apologie à la mémoire d'une grande Reine, dont le malheur a fait tout le crime. Ce n'est point ici un de ces systèmes singuliers, qui n'ont pour fondement que l'amour de la nouveauté, ou l'égarement de la témérité.

S. Greg. l. 9.
Epist. 48.

Fredég. in
chron. c. 24.

Si les ennemis de Brunehaut, peu contents d'avoir usurpé son trône, ont osé attenter jusque sur sa réputation, il s'est trouvé d'illustres Ecrivains, assez généreux pour s'élever contre la calomnie, assez éclairés pour la confondre. L'Espagne où cette Princesse a pris naissance, la France où elle a régné, l'Italie où elle a fait passer ses bienfaits, lui ont procuré des défenseurs. C'est dans Mariana, du Tillet, Papire Masson, Paul-Emile, Boccace, Pasquier & Cordemoy, qu'on a pris les armes dont on s'est servi pour venger sa gloire*.

La mémoire de Brunehaut se conserve dans plusieurs ouvrages publics, que le tems a respectés. Car sans parler des Eglises, des Monastères & des Hôpitaux qu'elle a fondés, dont quelques-uns subsistent de nos jours: il y a un ancien château dans le Querci, de vieilles ruines près de Tournay, de superbes chaussées dans la Flandre & la Picardie, de grandes levées en

Tombeaux de la reine Brunehaut.

Almoïn. præfat. in hist. Franc.

Mabbranch. de Morinis. l. 1. c. 144

* Mariana: hist. Hisp. l. 5. c. 10. Joan. Tillius in ebron. Papir. Masson. in Annal. l. 2. Paul. Æmil. de rebus Gallicis. l. 1. Boccac. de claris mulieribus c. 104. Pasquier, Recherch. de la France. l. 5. c. 13. p. 471. Cordemoy. tom. 1. hist. Franc.

Voyage littéraire de
Marianne.

An. 1462.

Bourgogne , qui portent encore aujourd'hui le nom de Brunehaut. Un autre monument qui nous reste de cette Princeesse , est son tombeau qu'on voit dans l'Eglise de S. Martin d'Aun. C'est une sorte de coffré de marbre véné de blanc & de noir , dont le dessus est taillé en forme de prisme. Il a six pieds deux pouces de longueur sur un pied dix pouces de largeur : il est posé sur une table de pierre commune , soutenue par quatre pilliers , hauts d'un pied , larges d'environ six pouces. Ces pilliers qui sont d'un marbre tirant sur le verd , ont chacun leur chapiteau & leur base de pierre ordinaire assez grossièrement travaillée. L'arcade sous laquelle il est placé , forme une espèce d'arc de triomphe de treize pieds quatre pouces de hauteur sur sept pieds deux pouces de largeur. C'est l'ouvrage du Cardinal Rollin , premier Abbé-Commandataire de cette Abbaïe , de même que l'építaphe qu'on lit sur la muraille au-dessus du Mausolée *. Il paroît sui-

* Brunecheul fut jadis Roïne de France ,
Fondateresse du saint lieu de céans ,
Cy inhumée en six cens quatorze ans ,
Et attendant de Dieu vraie indulgence.

vant l'ancienne légende Latine de l'Abbaïe , que le corps de cette Princesse fut d'abord inhumé sous le grand Autel , à l'entrée d'une chapelle souterraine dédiée à la Sainte Vierge *. Mais l'Eglise ayant été ruinée par les Normands ; ensuite rétablie , il fut transporté au haut de l'aile du côté de l'E-pître.

On ouvrit ce tombeau en mille six cents trente-deux. On n'y trouva que cendres , poudres & ossements , avec une molette d'éperon & quelques morceaux de charbons. La coutume d'alors n'étoit point de brûler les corps morts. Ces cendres ne peuvent donc être que les restes de celui de Brunehaut , qui , suivant le témoignage d'un Auteur contemporain , fut jetté au feu. La circonstance de la molette devient une nouvelle preuve de la vérité de ce monument. Il étoit d'usage , lorsqu'un malheureux étoit condamné à être traîné à la queue d'un cheval indompté , d'ajouter des éperons aux flancs du

Ouverture de ce tombeau.

Appendix ad chronicon Mar.

* Quæ (Regina Brunichildis) licet plura alia Monasteria fundaverit , in hoc tamen sacro cœnobio sub magno Altari , & in ingressu capellæ gloriosissimæ Virginis Mariæ glebam sui corporis in tumulo marmoreo reponi voluit.

course fougueux. La rapidité de la course redoubloit les coups de ce fer meurtrier , rendoit la piquûre plus vive , l'animal plus furieux. Cette mollette vraisemblablement sera tombée dans les habits de la Princesse , ou se fera enfoncée dans sa chair. On a tout livré aux flammes : on aura tout recueilli , tout renfermé dans le tombeau.

Romarc
dote de tous
ses biens l'Ab-
baye de Ré-
miremont.

Il y eut quelques Seigneurs envelopés dans les malheurs de ce regne. Romulphe , un des plus puissants , fut de ce nombre. Romarc son fils , se retira dans la solitude de Luxeuil , & dota de tous ses biens la célèbre Abbaye de Remiremont*. Il est peu de siècle , où le zèle des fondations ait plus éclaté que dans celui-ci. Quelques pieux Solitaires, vers l'an quatre cent , étoient venus d'Italie s'établir dans les isles désertes de Provence & dans les montagnes incultes des Provinces Viennoises. L'éclat de leur sainteté leur attira un grand nombre de disciples. On leur bâtit des Monastères , où ils vivoient du travail de leurs

* Elle est appelée en Latin du nom de son fondateur *romarici-Mons.*

maîns , sous la conduite des Evêques diocésains. Le premier & le plus fameux est celui de Lérins fondé par saint Honorat. Il fut pendant longtemps l'école de la vie Monastique & le Séminaire des Evêques. Le cinquième siècle vit fleurir entre autres celui de saint Maurice en Ghablais , que le saint Abbé Severin illustra par ses miracles & par ses vertus. Le sixième en vit élever un nombre prodigieux : saint Mesmin près d'Orléans par Clovis le grand : saint Thieri par saint Remi près de Reims : saint Cloud , autrefois Nogent , par Clodoalde , reste infortuné de la famille de Clodomir : Sainte Croix & saint Vincent , aujourd'hui saint Germain-des-Prez, par Childebert I : saint Pierre & saint Paul de Rouen par Clotaire I : saint Médard de Soissons commencé par ce même Prince , achevé par Sigebert son fils : Glannefeuille en Anjou par saint Maur disciple de saint Benoît : saint Pierre le vif près de Sens par Theudichilde fille de Thieri I , roi d'Austrasie : Moustier saint Jean , saint Seine , tous deux en Bourgogne ; saint Marcoul , saint Evroul , l'un dans le Cotentin , l'autre dans le diocèse de

Premiers
Monastères en
France. Les
plus considé-
rables du cin-
quième & sixi-
ème siècle.

Lisieux ; tous quatre ainsi appelés du nom de leurs fondateurs. Nous ne rapportons que les plus considérables ;

Le septième siècle fut surtout celui des fondations.

Mais le septième siècle est distingué surtout par les pieux établissemens qu'on vit se former. Luxeuil , Estival , Moyen-Moustier , saint Dié , Senone , Bon-Moustier dans le seul Duché de Lorraine , saint Gal dans les montagnes de Suisses , saint Vandrille au diocèse de Rouen , saint Vallery sur les côtes de Picardie , un autre au même endroit fondé par saint Josse , frère de Judicaël Prince des Bretons , saint Guislain dans le Haynaut , saint Troa au païs de Liège , saint Godart , Fescamp , Jumièges , Noir-Moustier sont autant de monuments de cette édifiante profusion. Il regnoit alors une religieuse émulation à qui fonderoit un plus grand nombre de ces saintes retraites. Celles qui font le plus éclater la généreuse piété de ce tems , sont saint Marcel dans la forêt de Bresse par le Roi Gontran , saint Martin d'Autun dont la fondation étoit pour trois cents Religieux , par la Reine Brunehaut , saint Denys en France aussi célèbre par la richesse de ses revenus que par la magnificence de ses bâtimens.

ments , ouvrage de Dagobert I , Corbie par la Reine sainte Bathilde ; Stravelo dans les Ardennes ; Malmedy au diocèse de Liège , saint Martin-aux-Champs près de Metz par le Roi Sigebert ; S. Wast d'Arras par Thieri III , Surburg, Halefac , Konisbruck & saint Sigismond dans l'Alsace par Dagobert II.

Les Reines , les Princesses , les femmes & les filles de qualité ne témoignèrent pas moins de zèle pour la vie monastique. On voyoit au tems dont nous parlons , quantité de célèbres Abbaies , où les filles de condition trouvoient un azyle pour leur vertu , les veuves un lieu de refuge dans leurs malheurs , les Reines une paisible retraite contre les embarras tumultueux de la grandeur. Sainte-Croix de Poitiers doit son établissement à la pieuse Reine Radegonde : elle prit le voile , y vécut , y mourut en odeur de sainteté *. Sainte Bathilde fonda le fameux Monastère de Notre - Dame de Chelles : elle y fixa sa demeure

Célèbres Abbaies de filles dans le septième siècle.

* Elle étoit femme de Clotaire I, qui l'aimoit tendrement. Elle le quitta pour prendre le voile. On ignore quels furent les moyens dont elle se servit pour se faire.

après avoir achevé l'éducation du Roi son fils. Ce saint lieu fut le témoin des vertus de cette grande Princesse, il est aujourd'hui le théâtre de sa gloire. Sainte Irmine fille de Dagobert II, fut première Abbessé & fondatrice de celui d'Oeren *. Glodesinde ou Glorine, fille de Wintrion duc de Champagne, institua celui de Metz qui porte encore aujourd'hui son nom. Fare-Moustier dans la Brie rapporte son origine à l'illustre Fare sœur de saint Faron évêque de Meaux. Begge veuve d'Anchise fils de saint Arnoul, fille de saint Pepin dit le vieux, fonda celui d'Andene, qui est aujourd'hui un Collège de Demoiselles séculières. Celui de Maubeuge eut pour fondatrices deux saintes sœurs, Aldegonde & Vaultrude. Le détail en seroit infini. Il suffit de dire que le sexe le plus foible n'eut pas moins de force que n'en avoient les hommes pour cette vie austère & pénitente.

Différentes
classes de Solitaires.

Il y avoit anciennement plusieurs classes de Moines, ou Solitaires. Les uns vivoient en communauté sous la conduite d'un Supérieur. C'étoient les

* Horreum.

Cénobites. Les autres , touchés du desir d'une plus grande perfection , se retiroient dans les solitudes les plus affreuses , c'étoient les Hermites ou Anachorettes. Quelques - uns voya-geoient de provinces en provinces pour visiter les lieux saints , ou pour s'instruire auprès des personages les plus célèbres par leur sainteté ; on les nommoit Pélerins. Quelques autres se bârissoient des Cellules au milieu des villes , ou s'enfermoient étroitement dans les cavernes & les antres les plus deserts ; on les appelloit Réclus. On voyoit aussi des sociétés de trois ou quatre personnes , qui vivoient ensemble dans l'exercice de toutes les vertus, sans chef, sans regle, sans vœux. Tous s'occupoient à quelque travail utile & pénible. La plupart distribuoient leurs biens aux pauvres. Ils n'étoient cependant pas obligés d'y renoncer. Les Loix mêmes ne les en excluient pas, lorsqu'ils retournoient au monde. Mais ce retour étoit regardé comme une vraie désertion.

La pieuse profusion de nos ancêtres ne brille pas seulement dans la fonda-
 tion des Monastères , mais dans les présents dont ils ne cessoient de les

Privilèges
 & exemptions
 accordés aux
 Monastères.

accabler, & dans les exemptions sans nombre qu'ils leur accordoient. Chaque Abbaye avoit son trésor, que les Rois & les grands Seigneurs s'efforçoient à l'envi d'enrichir de mille effets d'un grand prix. C'étoient pour l'ordinaire de riches ceintures; de magnifiques baudriers; des vases précieux; des habits couverts d'or & de pierres, des meubles enfin plus remarquables par leur rareté que par leur utilité. Les Moines se faisoient un devoir de les garder autant pour la gloire du Couvent, que pour celle des bienfaiteurs. Ce qu'ils conservoient plus soigneusement encore, ce qu'ils ont eu quelquefois la témérité d'amplifier, c'étoient ces chartres, qui contiennent le dénombrement de leurs privilèges. Nos Rois les exemptoient de contributions pour leurs terres, d'imposition pour leurs dîmes, de logements, d'étrennes & de frais de Justice. C'étoient certains droits qu'on payoit aux Juges dans tous les endroits où ils alloient tenir leur séance. Tant de précautions ne leur assuroient point encore une pleine possession. Les Evêques pouvoient mettre la main sur tous ces biens. Les an-

ciens Canons leur donnoient la disposition de toutes les offrandes qui se faisoient aux Eglises de leur diocèse. On leur devoit tant pour la bénédiction du Saint Chrême , tant pour la consécration des Autels , tant pour leurs visites , quelquefois même pour les ordinations. Nos religieux Monarques les engagèrent à renoncer à tous ces droits en faveur des Monastères qu'ils fondoient ; les Prélats s'obligèrent même de n'y entrer , que dans les circonstances où l'Abbé n'auroit pas assez de crédit pour se faire obéir.

C'étoit toujours l'Evêque diocésain , assisté des autres Prélats de la province , qui accordoit cette sorte d'exemption. La première & la plus ancienne est celle qui fut donnée à l'Abbaye de Sainte-Croix & de saint Vincent par saint Germain, dont elle porte aujourd'hui le nom. C'est sur un pareil exemple que saint Denys , Corbie , Lérins , Luxeuil , saint Maurice en Chablais , & saint Vandrille furent soustraits à la juridiction de l'Ordinaire : la hierarchie prêtant elle-même son autorité pour se détruire. Le Pape Deodat reconnoît que ces immunités sont de vrais abus : cepen-

dant dans la même Bulle où il dit qu'elles sont contraires aux saints Canons , il confirme tous les privilèges de saint Martin de Tours : si toutefois on peut appeller privilège ce qui donne une mortelle atteinte à la perfection de l'état Monastique , qui est essentiellement l'obéissance & l'humilité.

Avantages
que la France
a retirés de ces
établissements.

Quoi qu'il en soit , le Gouvernement retira de grands avantages de tant de pieux établissemens. Ils ont donné des Saints à la religion, c'étoient des écoles de vertus ; des Historiens à la postérité , ce sont eux qui nous ont conservé les fastes de la Nation ; des citoyens utiles à l'Etat , c'est à leur industrie que la France doit une grande partie de sa fécondité. Elle étoit désolée par les fréquentes incursions des Barbares. On ne voyoit par-tout que campagnes arides , que vastes forêts, que bruyères, que marécages. On crut donner très-peu en cédant aux Moines des biens qui n'étoient d'aucun rapport. On leur abandonna autant de terres qu'ils en pouvoient cultiver. Ces saints pénitents ne s'étoient point consacrés à Dieu pour vivre dans l'oisiveté : ils essartoient, défrichoient ,

desléchoient , fèmoient , plantoient , bâtiſſoient : le ciel bénit un travail ſi pur. L'intérêt n'y avoit aucune part : c'étoit la frugalité même. La plus grande partie de ce qu'ils recueilloient , étoit employée au ſoulagement des pauvres. Bientôt ces ſolitudes incultes & deſertes devinrent des lieux agréables & fertiles. Il y avoit des Abbayes ſi riches , qu'elles pouvoient mettre une petite armée ſur pied. C'eſt ce qui fit que par la ſuite les Abbés furent invités aux aſſemblées du champ de Mars.

On date communément du ſiècle de Brunehaut & du Pontificat de S. Gregoire le Grand , l'uſage ſi familier aujourd'hui de faire des ſouhairs en faveur de ceux qui éternuent. On prétend que du tems de ce S. Prélat , il regna dans l'air une malignité ſi contagieuſe , que ceux qui avoient le malheur d'éternuer , expiroient ſur le champ. Ce qui donna occaſion au religieux Pontife d'ordonner aux fidèles certaines prieres accompagnées de vœux , pour détourner de deſſus eux les effets dangereux de la corruption de l'air. C'eſt une fable imaginée contre toutes les regles de la vraieſemblance ,

Origine des ſouhairs en faveur de ceux qui éternuent.

Polyd. Virg. Sigonius.

Mémoires de l'inter. cont. IV.

puisque'il est constant que cette coutume subsistoit de toute antiquité dans toutes les parties du monde connu.

Fam. strada
in prob. Acad.

On lit dans la Mythologie, que le premier signe de vie que donna l'homme de Prométhée, fut un éternuement. Ce prétendu créateur déroba, dit-on, une portion des rayons du soleil, & en remplit une phiole faite exprès, qu'il scella hermétiquement. Aussitôt il revole à son ouvrage favori, & lui présente son flacon ouvert. Les rayons solaires n'avoient rien perdu de leur activité ; ils s'insinuent dans les pores de la statue, & la font éternuer. Prométhée, charmé du succès de sa machine, se mit en prière, & fit des vœux pour la conservation de cet être si singulier. Son élève l'entendit, il s'en souvint, & eut grand soin dans les occasions semblables de faire l'application de ces souhaits à ses descendants, qui de pere en fils l'ont perpétuée de génération en génération jusqu'à ce jour dans toutes leurs colonies.

Les Rabins en parlant de cet usage, ne lui donnent pas tout à fait la même ancienneté. Ils disent qu'après la création,

tion, Dieu fit une loi générale qui portoit , que tout homme vivant n'éternuerait jamais qu'une fois, & que dans le même instant il rendroit son ame au Seigneur sans aucune indisposition préliminaire. Jacob que cette manière brusque de sortir du monde n'accommodoit nullement , & qui desiroit pouvoir donner ordre aux affaires de sa conscience & de sa famille , s'humilia devant le Seigneur , lutta encore une fois avec lui , & lui demanda instamment la grace d'être excepté de la règle. Il fut exaucé ; il éternua , & ne mourut point. Tous les Princes de la terre informés du fait , ordonnèrent tout d'une voix , qu'à l'avenir les éternuements seroient accompagnés d'actions de grâces & de vœux pour la conservation & pour la prolongation de la vie.

Piræ R. Eliezer C. 32

On reconnoît jusques dans ces fictions la trace de la tradition & de l'histoire , qui placent longtems avant l'établissement du christianisme l'époque de cette politesse , qui est enfin devenue un des devoirs de la vie civile. Elle étoit regardée comme très-ancienne dès le tems d'Aristote , qui en igno-

Aristot. in
P. obl.

roit l'origine , & en a cherché la raison dans ses problèmes. Il prétend que les premiers hommes prévenus des plus hautes idées en faveur de la tête qui est le siège principal de l'ame , cette substance intelligente qui gouverne & anime toute la masse , ont étendu leur respect jusque sur l'éternement , qui est une de ses opérations la plus manifeste & la plus sensible. De-là ces différentes formules de compliments usités en pareilles occasions chez les Grecs & les Romains : *vivez : portez-vous bien : que Jupiter vous conserve.*

CLOTAIRE II.

Seul Roi des François.

Clotaire est
la première
cause de la dé-
cadence de sa
famille.

CL O T A I R E est le second du nom , & par une destinée singulière , le second Roi de Soissons qui ait réuni toute la Monarchie Française , toujours divisée depuis la mort de Clovis le grand. Mais son pouvoir ne répondit pas à l'étendue de sa domination. Un trône élevé sur tant de crimes pouvoit-il subsister long-tems ?

Et la Providence toujours sage , toujours juste , ne devoit - elle pas une éclatante vengeance à tant de cruautés ? Aussi permit-elle que celui , en qui sembloit avoir commencé la grandeur de sa Maison , fût la première cause de son abaissement , de sa désolation , de sa ruine entière. Garnier , maire du Palais de Bourgogne , ne s'étoit déclaré contre Brunehaut , que sur la promesse qu'il seroit confirmé dans son emploi pour le reste de sa vie. Radon , maire du Palais d'Austrasie , ne s'étoit donné à Clotaire que sous la même condition. Tous deux gouvernèrent dans leur département plus en Rois qu'en Ministres. Gondeland , maire du Palais de Neustrie , avoir rendu de grands services : la récompense fut la même , & le pouvoir presque aussi absolu. Le foible Monarque consentit de donner à vie ces grandes charges , qui n'étoient originairement que pour un tems. Les Maires insensiblement abusèrent de leur autorité. Elle s'accrut de jour en jour. Celle des descendants de Clotaire alla toujours en diminuant , jusqu'à ce qu'enfin ils furent détrônés par la postérité de ces mêmes hom-

Fredeg. in
chron. c. 42. 43.

Gest. Franc.
c. 41.

mes qui avoient favorisé leur usurpation sur la famille de Thieri. C'est ce que Pasquier appelle une vengeance véritablement divine. *Dieu*, dit ce célèbre Auteur, *en fit une punition à la Royale.*

AN. 614. 15.
Sédition en
Bourgogne.

Les Maires du Palais n'étoient pas les seuls que le Monarque François eût à ménager. Les Seigneurs Austrasiens & Bourguignons avoient également favorisé l'invasion. Ils s'imaginoient que la moindre récompense qu'on devoit à leurs services, étoit l'impunité de leurs concussions. Le Roi avoit nommé le Duc Herpin au Gouvernement de la Bourgogne Transjurane. Cette place, l'une des plus considérables de l'Empire François, venoit d'être occupée par une femme : chose inouïe jusqu'alors en France. Mais cette femme étoit Theudelane sœur du Roi Thieri. Ce Prince avoit pour elle la tendresse la plus vive : ainsi il n'est pas étonnant qu'il ait passé par-dessus la coutume en sa faveur : cette Princesse fut enveloppée dans les malheurs de sa famille, arrêtée avec la Reine Brunehaut, & amenée au victorieux Clotaire. C'est tout ce que l'histoire nous apprend de sa desti-

Fredeg. c. 43.

née. Elle remarque seulement que le Duc Herpin fut choisi pour lui succéder. C'étoit un homme sévère, qui aimoit l'ordre & la justice. Il entreprit de réprimer la licence des Seigneurs, qui désoloient cette province par leurs exactions. Cette conduite les irrita : ils se soulevèrent : le Duc fut massacré dans la sédition.

Le Roi étoit alors avec toute sa cour à Marlem, maison de plaisance en Alsace. Il envoya des troupes contre les rebelles. On lui amena les plus séditieux, qui tous expirèrent au milieu des supplices. Le Patrice Alethée, qui avoit conduit toute la trame, ne fut pas même soupçonné. L'adroit courtisan fit si bien par ses intrigues, qu'il obtint le gouvernement vaquant par la mort du malheureux Herpin. Ce poste important réveilla toute son ambition. Il avoit de l'esprit, du courage, de la naissance : il se disoit descendu des anciens Rois Bourguignons : il osa porter ses vûes jusques sur le trône. Le projet étoit insensé : mais il sut persuader à Leudemonde évêque de Sion, que le succès étoit infaillible. Le Prélat se chargea de faire à la Reine Bertrude la proposition la plus inso-

Le Patrice
Alethée con-
jure con
Clotaire.

12e m. c. 44.

lente qu'un sujet puisse faite à sa Souveraine. Il se rend auprès de cette Princesse ; lui fait confidence d'une révélation qui assure que le Roi son époux mourra dans l'année ; lui conseille de mettre tous ses trésors en lieu de sûreté , lui offre sa ville épiscopale , la main de l'audacieux Patrice , & la Couronne , qu'une folle présomption lui fait regarder comme dûe à son mérite & à sa naissance.

Il est arrêté & condamné à mort. Bertrude étoit naturellement simple. Une prophétie si bien circonstanciée allarma sa tendresse pour Clotaire. La douleur l'empêcha de s'expliquer sur la témérité du Patrice ; elle se retira dans son appartement pour s'abandonner aux larmes. Le Prélat déconcerté sentit dans le moment toute l'imprudence de son entreprise , & crut sa perte inévitable. Il se sauva d'abord à Sion. La crainte ne lui permit pas d'y rester : il en sortit pour aller se jeter entre les bras d'Eustase abbé de Luxeuil , qui dans la suite ménagea son pardon. Le Monarque cependant instruit par la Reine , qu'Alethée avoit conspiré contre sa vie , envoya promptement ordre de l'arrêter. Il fut jugé dans une assemblée des Seigneurs à

dem. *ibid.*

Massolac , maison Royale en Bourgogne. Le crime étoit de ceux qu'on pardonne rarement : il eut la tête tranchée.

Clotaire tenoit souvent de ces assemblées. On les nommoit *placita* : c'est de-là qu'est venu le mot de *plaid*. C'étoient des espèces de Parlements ambulatoires , composés des Evêques , des grands Officiers de la Couronne , des Ducs , des Comtes , & des Favons , qu'on a depuis appelés Barons. Celui que le Monarque François assembla cette même année à Bonneüil sur la-Marne , fut un des plus nombreux qu'on eût encore vûs. Tous les Prélats & Seigneurs Bourguignons s'y trouvèrent. Le Prince ne comptoit que foiblement sur leur fidélité : il leur accorda tout ce qu'ils demandèrent , leur en fit même expédier des lettres. Le lieu ordinaire de ces assemblées étoit quelque maison Royale. Les Rois prédécesseurs de Clotaire , ne les convoquoient qu'une fois l'an au mois de Mars : les Maires du Palais les abolirent : Pepin le gros les rétablit : elles ne se tinrent pendant long-tems que deux fois l'année.

An. 616.

617.

Clotaire as-
semble un Par-
lement à Bon-
neüil.

Idem ibide

Administra-
tion de la Ju-
stice sous Clo-
taire & les
Rois de la pre-
mière race.

Ducange.
Glossaire aux
mots *judex*,
affissa, *placi-*
um.

Baluze capitul.
tom. 1, p. 387.

Il ne faut pas croire cependant que l'administration de la Justice fût négligée. Chaque état, chaque profession avoit son tribunal comme les Loix & ses Coutumes. L'Ecclésiastique étoit jugé par le Clergé, le Militaire par des gens de Guerre, les Nobles par des Gentilshommes, le Peuple par des Centeniers dans les bourgs & les villages, par des Comtes dans les villes, par des Ducs dans les Métropoles ou capitales. Il n'y avoit aucun degré de juridiction parmi ces tribunaux : on n'appelloit de leurs Sentences qu'au Roi. Si l'appel étoit fondé, le Juge devenoit responsable des dommages & intérêts ; si l'appellant avoit été bien jugé, on le condamnoit à une amende pécuniaire, s'il étoit noble ; au fouet, s'il étoit roturier. On ne connoissoit presque point alors d'autres peines que ces taxes pécuniaires. Il n'y avoit guères que le crime d'Etat qui fût puni de mort : les autres se rachetoient à prix d'argent. La Loi Salique prescrivit ce qu'on doit au Roi pour l'amende, à la partie pour réparation : on mettoit la vie d'un Evêque à neuf cens sols d'or *, celle d'un Prêtre à

* Le sol d'or valoit environ quinze francs de notre

fix cens , celle d'un Laïc à quelque chose de moins suivant sa qualité. Le Centenier n'avoit point pouvoir de mort : le Comte ne l'avoit que dans certaines circonstances : le Duc n'en ufoit qu'avec de grandes précautions. La Cour envoyoit de tems à autres des Commissaires dans les provinces , jamais moins de deux , toujours un Evêque , un Duc , ou un Comte. Leur emploi étoit d'écouter les plaintes & d'en faire le rapport au Monarque.

On ne connoissoit point sous la premiere race ce que c'étoit que gens de robe. Les Juges , nous ne parlons que des Laïcs , rendoient la Justice armés de leur épée , de leur hache , & de leur bouclier. Leur commission qui n'étoit que pour un tems , leur interdisoit toute acquisition dans l'étendue de leur juridiction. Elle demandoit une grande connoissance des loix nationales & des coutumes locales. Le François devoit être jugé suivant la Loi Salique , le Gaulois au-delà de la Loire suivant le droit Ro-

monnoie. On payoit deux cens sols d'or pour un Laïc ingénu , cent pour un Gaulois possesseur , quarante-cinq pour un Gaulois tributaire. On appelloit Gaulois possesseur celui qui avoit des terres en propre , & tributaire celui qui devoit certaines redevances au Roi.

Recherches sur
le droit Fran-
çois sect. III.
c. 1. p. 72.

Cod. Theodos.
in Append. F.
ismundi.

main, celui des païs Septentrionaux suivant le droit coutumier. Ils tenoient leurs assises tous les huit ou quinze jours, selon la multitude des affaires; toujours dans un lieu public, où chacun pût avoir un libre accès. Chaque particulier plaidoit lui-même sa cause. Celles des veuves & des pauvres étoient privilégiées : ils étoient sous la protection de l'Eglise : il n'étoit pas permis de rien déterminer contre eux, qu'on n'en eût donné avis à l'Evêque. Les Prélats jouissoient alors d'une si grande considération, que non seulement leur intercession sauvait la vie aux criminels, mais qu'on pouvoit porter devant eux une affaire commencée dans un tribunal séculier. La loi de Constantin l'ordonnoit ainsi : Charlemagne la renouvela : Louis le débonnaire la confirma. L'Evêque connoissoit par lui-même, ou par son Official, de tout ce qui pouvoit être la matière d'un péché, des marchés faits avec serments, des mariages, des testaments, des sacrilèges, des parjures, de l'adultère. Ce pouvoir énorme étoit fondé sur la dignité de leur caractère, sur la sainteté de leur vie, sur l'étendue de leur capacité. La

plupart des Seigneurs ne sçavoient ni lire, ni écrire. Ennuyés d'être soumis comme le peuple à la correction des Prêtres, ils se mirent enfin à étudier les Loix.

Quelquefois le Monarque rendoit lui-même la Justice: L'audience se tenoit toujours à la porte de son Palais. Quand il ne pouvoit pas s'y trouver en personne, il commettoit deux Officiers pour recevoir les placets, & répondre sur le champ ceux qui ne demandoient pas une longue discussion. Il y avoit, outre ces Maîtres de Requêtes, un *Comte - Juge*. Il avoit pour Conseillers, des gens d'épée comme lui, qu'on appelloit Echevins du Palais. Ce tribunal jugeoit de tout ce qui regardoit l'Etat, le Prince, & le public. Lorsque le Roi y présidoit, assisté d'Evêques, d'Abbés & de Ducs, il se faisoit rapporter l'affaire par le *Comte-Juge*, recueilloit les voix, ensuite prononçoit. On voit une formule de ce prononcé dans le second livre de Marculphe.

Greg. Tur. 13
l. c. 19. l. 9. c. 12.

Chap. 254

Quelques tems avant le Parlement de Bonneüil *, il s'étoit tenu à Paris un Concile composé de soixante-dix-
Premier Conc.
composé d'Evêques & de Seigneurs.

* En 615.

neuf Evêques , de quantité de Seigneurs , & d'un grand nombre de vassaux du Prince , qu'on appelloit *Leudes* ou *Fideles*. C'est le premier de cette espèce : on en assembla souvent de pareils sous Charlemagne & ses successeurs. C'est-là que l'on fit ces Ordonnances si célèbres , qui portèrent le nom de *Capitulaires*, parce qu'elles avoient été faites dans une assemblée , ou , comme on parloit dans ces anciens tems , dans un *Chapitre général* de la Nation. Ce Concile , le quatrième de Paris depuis l'établissement de la Monarchie dans les Gaules , déclare nulles toutes les élections , ou simoniaques , ou faites sans le consentement du Métropolitain , du Clergé & du Peuple. Le troisième Canon défend aux Ecclésiastiques , quelque rang qu'ils tiennent , de se prévaloir contre leur Evêque du crédit des Grands , ou même de l'autorité du Monarque. On regla par le quatrième , que les Juges séculiers ne pouroient ni condamner , ni faire punir un Clerc à l'insçu de son Prélat. On excommunia les Religieuses qui auroient quitté leur habit. Enfin on renouvella la défense des mariages incestueux. Le

Roi fit publier une Ordonnance, où en confirmant les statuts du Concile, il ajouta ce qu'il crut devoir aux prérogatives inviolables de la Couronne.

Le Monarque déclare par son Edit, que le Prélat élu en la manière prescrite par les Peres du Concile, ne pourra être sacré qu'en vertu d'un ordre du Souverain : que tout Clerc qui

Il confirme le Concile avec quelques modifications

aura recours au Prince pour quelque cause que ce soit, sera reçu en grace, s'il se présente à l'Evêque avec des lettres de la Cour : que l'Ecclésiastique

In Decreto Reg. Clot. tom. 1. Concil. Gall.

enfin ne pourra être jugé par le Laïque, que lorsqu'il s'agira de quelque crime ; & qu'en ce cas les Prélats & les Juges séculiers en connoîtront conjointement. Clotaire par la même Ordonnance décerne la peine de mort contre ceux qui auront enlevé de force les veuves ou les vierges consacrées à Dieu, soit qu'elles demeurent chez elles, soit qu'elles vivent dans un Monastère. Il finit par l'abolition de tous les impôts nouveaux, ordonnant de s'en tenir à ce qui étoit en usage sous les Rois Gontran, Chilperic, & Sigebert. C'est de tous les anciens Edits qui sont parvenus jusqu'à nous, celui où toutes les formalités sont le

230 HISTOIRE DE FRANCE.

plus exactement observées. On y voit avec la souscription du Roi , celle du Chancelier ou Référendaire.

Il tente inutilement de déposer Garnier.

C'est ainsi que par d'utiles réglemens , Clotaire s'efforçoit de couvrir la honte de son usurpation. Mais si la diminution des impôts lui mérita les applaudissemens des peuples Austrasiens & Bourguignons , cette grande réformation ne fut nullement du goût des Grands , qui n'avoient trahi la famille de leurs Maîtres , que pour vivre dans l'indépendance. On ne sçait si Garnier étoit réellement coupable de quelque crime d'État , ou si la seule crainte d'un si méchant homme avoit déterminé ce Prince à prendre des mesures pour le priver de sa charge. Un auteur assure qu'il n'assembla le Parlement de Bonnéuil , que pour engager les Seigneurs de Bourgogne à consentir à cette déposition. Le succès ne répondit point à son attente. Tous le prièrent de recevoir le Ministre en grace , & de le confirmer dans son emploi : il n'osa les refuser, tant il sentoit sa domination mal affermie ; & ce qui arriva l'année suivante , prouve bien que le crédit du Maire l'emportoit sur celui du Monarque.

Hermann.

On ſçait que les Lombards , pour marque de leur ſujétion , payoient tous les ans aux François douze mille ſous-d'or. Adaloalde leur roi , envoya une célèbre ambaffade à Clotaire, pour le prier non-ſeulement de lui remettre ce tribut , mais de lui reſtituer Aouſte & Suſe. C'étoient deux places importantes , que Gontran avoit conquiſes. Elles ouvroient à nos troupes un libre paſſage en Italie , & faiſoient de ce côté-là toute la ſûreté du Royaume de Bourgogne. La propoſition ne méritoit par conſéquent que l'indignation , le mépris & le refus d'un Prince auſſi puiffant. Elle ne parut pas telle à ſon conſeil. Garnier & deux autres Seigneurs Bourguignons avoient touché de groſſes ſommes pour faire réuſſir cette affaire : ils s'intriguèrent tellement , que le foible Monarque conſentit à tout , moyennant trente-cinq mille ſous d'or une fois payés. Cette lâcheté , ſi deſhonorante pour le Souverain & pour la Nation , fut le terme des conquêtes de la poſterité de Clovis , & ferma pour longtems le chemin de la victoire aux François *.

An. 618.
Il remet le
tribut aux
Lombards.

Preſtég. in
chron. c. 712

* Paſquier, Recherches de la France. l. 3. ch. 25.

Il en conta beaucoup de sang , pour le rouvrir sous la seconde Race.

Inquiétude
de Clotaire au
sujet de Chil-
debert. Mort
de Mérovée
son fils & de
la reine Ber-
trude sa fem-
me.

Florent. Presb.
in virâ S. Reli-
gionis.

Les inquiétudes & les chagrins assié-
gent le trône comme l'humble chau-
mière. Il se répandit alors un bruit
que Childebert fils de Thieri étoit ca-
ché à Arles dans un couvent de Reli-
gieuses. Le Monarque effrayé fit aussitôt
arrêter l'Abbesse , nommée Resti-
cule. Elle parut devant le Roi , & jura
qu'elle n'avoit pas même eu la pen-
sée de donner retraite à celui qu'on
cherchoit. C'étoit une sainte fille : toute
la Cour se laissa persuader. Clotaire ,
plus incrédule , parce qu'il étoit plus
intéressé , fut le seul qui la soupçonna
de fourberie & de dissimulation. Il la
retenoit toujours prisonnière. La ma-
ladie subite de Merovée , l'un de ses
enfants , lui fit croire que le ciel pre-
noit en main la cause de cette bonne
Religieuse , & il lui rendit la liberté.
Cependant le jeune Prince mourut.
La reine Bertrude le suivit de près. Le
Roi fut très-sensible à cette double
perte.

Il lui restoit deux fils , Dagobert &

ps 500. Car en lui , dit cet Auteur dans son vieux lan-
gage , commencèrent de se boucher les grandes victoires
auparavant tant familières à ses devanciers.

Aribert. Le premier, quoique l'ainé, étoit encore fort jeune. On le croit né d'Haldetrude ; première femme de Clotaire. Le Monarque, soit amour

An. 623.
Dagobert est
associé à la
Royauté.

du repos, soit politique, soit tendresse, lui céda l'Austrasie avec le titre de Roi. C'est le premier exemple que

Fredeg. in
chron. c. 47.

l'histoire nous fournisse de l'association d'un fils de France à la Royauté. Il lui donna pour Ministres deux hommes d'une grande réputation de sagesse & de vertu ; Arnoul évêque de Metz, & Pepin dit le vieux, ou de Landen. La prudence ne permettoit pas qu'il se dépouillât de toute son autorité. Ce fut dans cette vue qu'il se réserva une espèce de souveraineté sur le Royaume qu'il abandonnoit. Mais outre cela il retint les Ardennes, les Vosges, l'Auvergne, toutes les villes enfin que les rois Austrasiens avoient possédées au-deçà & au-delà de la Loire. Ce démembrement manqua par la suite de brouiller le père & le fils.

Dagobert, accompagné de tous les Seigneurs de sa Cour, s'étoit rendu à Clichy, maison de plaisance auprès de Paris, pour épouser Gomatrude, sœur de la Reine Sichilde, actuellement re-

An. 626.
Différend
entre les deux
Rois.

Idem. c. 33.

gnante. Le mariage fut célébré avec toute la magnificence possible. Mais la cérémonie étoit à peine achevée , que le jeune Roi demanda hautement la restitution de tout ce qui avoit été détaché du Royaume d'Austrasie. Clotaire fut vivement irrité d'une pareille demande : cependant il dissimula. Sa timide politique lui représentoit sans cesse des conspirations prêtes à éclater. Il se persuada que son fils n'eût pas osé lui faire une semblable proposition , s'il n'y eût été excité par les Grands de son Royaume. On convint de choisir douze Seigneurs pour terminer le différend. Les arbitres ménagèrent si bien l'esprit du Roi , qu'il céda les Ardennes, les Vosges, Rheims, Châlons , Laon & Cambrai. Cette condescendance du pere vis-à-vis du fils rétablit une parfaite tranquillité dans l'Empire François. Mais elle ne fut pas d'une longue durée.

An. 626.
Révoltes des
Gascons & des
Saxons.

Gest. Franc.
c. 41.

Bientôt elle fut troublée par la révolte des Gascons. Cette guerre n'eut aucune suite. Celle des Saxons fut plus sérieuse. Cette fière Nation , méprisant la grande jeunesse du fils , & l'humeur pacifique du pere , crut que la circonstance étoit favorable pour

recouvrer son ancienne liberté. Berthoalde leur Duc , après s'être assuré du secours de plusieurs peuples barbares , envoya déclarer au Roi qu'il ne payeroit plus le tribut. Dagobert passa promptement le Rhin pour aller châtier les rebelles. L'orgueilleux Duc vint fondre sur lui , avant qu'il pût être joint par l'armée de Clotaire. Le combat fut opiniâtre : mais enfin le jeune Prince François , blessé d'un coup de sabre qui lui fendit le casque , & lui coupa quelques cheveux , se vit obligé d'abandonner le champ de bataille. Il dépêcha aussitôt un de ses Ecuyers vers son pere , pour lui porter les morceaux du casque avec la dépouille de ses cheveux. C'étoient de glorieuses preuves qu'il avoit fait son devoir , & des marques non équivoques du danger qu'il avoit couru.

Le Roi aussitôt se met en campagne , & vole au secours de son fils avec tout ce qu'il peut ramasser de troupes. Il trouva les deux armées en présence : elles n'étoient séparées que par le Vezzer. Berthoalde , pour encourager les Saxons , avoit fait répandre dans son camp le bruit que Clotaire étoit mort. Le Monarque s'avança à la vue de l'in-

Les Saxons
sont entièrement
défaits.

fidèle vassal , ôta son casque , & lui fit voir sa longue chevelure grise. Le Duc s'emporta jusqu'à l'insulter. Le Roi vivement offensé , pique son cheval , passe la riviere à la nage , & suivi d'un grand nombre de François , court droit au Saxon. Bertoalde épouvanté , tâche de s'échapper par la fuite. Clotaire le poursuit , l'atteint , & d'un coup d'épée lui abat la tête qu'il fait mettre au bout d'une lance. Ce ne fut plus alors qu'une horrible boucherie. L'armée fut taillée en piece , le pais ravagé , & la nation presque entièrement exterminée. On dit que le cruel vainqueur ordonna de massacrer tous ceux de ce peuple séditieux , qui excé-deroient la hauteur de son épée. L'ordre ne fut que trop fidèlement exécuté.

AN. 618.
Mort de
Clotaire.

C'est le dernier exploit mémorable du regne de Clotaire , si toutefois on peut le compter au nombre des actions de ce Prince : car la fidélité de l'histoire ne permet pas de dissimuler que les auteurs les plus graves le révoquent en doute. Il n'est rapporté que par l'auteur des *faits des Rois de France*. Frédégaire , plus voisin de ce tems , n'en fait aucune mention. Quoi qu'il

en soit , ce Monarque mourut à peu près vers ce même tems , & fut enter-
ré à Paris dans l'Eglise de S. Germain
des Prez. Il étoit âgé de quarante-cinq
ans. Il avoit eu pour femmes Halde-
trude , Bertrude , & Sichilde. Il laissa
deux enfans , Dagobert & Aribert. Il
paroît constant que ce dernier étoit
fils de la reine Bertrude.

C'est envain que les historiens de
son tems , ou trop esclaves , ou trop
comblés de ses bienfaits, représentent ce
Monarque comme un Prince juste &
débonnaire : ses actions nous le dépei-
gnent sous d'autres couleurs. L'usur-
pation du trône de Thieri , le massa-
cre des petits fils de Brunehaut , la
mort cruelle de cette Reine , celle de
Boson , celle de Godin fils de Garnier ,
tout prouve qu'il n'avoit ni cette in-
flexible équité , ni cette incroyable
douceur que lui donnent ses Panégi-
ristes. Boson étoit un jeune courtisan
de la figure la plus aimable. Le Roi le
soupçonna d'un commerce de galan-
terie avec la Reine Sichilde : il le fit
assassiner. Godin avoit épousé la veuve
de son pere : l'inceste , suivant les nou-
veaux Edits , étoit un crime de mort :
Clotaire envoya quelques personnes

Son caractere cruel & féroce.

Fredeg. in
chron. c. 54.

Idem ibid.

affidées pour le tuer. Le jeune Seigneur en fut averti , & se retira dans les Etats de Dagobert, qui obtint sa grace : mais ce fut à condition qu'il ne retourneroit plus avec sa belle - mere. Berte , c'étoit le nom de cette méchante femme , irritée de ce que son amant étoit trop fidele à sa promesse , l'accusa d'une conspiration contre la vie du Roi. Ce Prince , sur ce rapport dicté par le dépit , feignit de vouloir s'assurer de la fidélité de Godin. C'étoit en apparence tout l'objet de la commission de deux Seigneurs qu'il lui envoya. Mais leurs ordres secrets portoient de le poignarder , lorsqu'ils en trouveroient l'occasion. Le malheureux courtisan s'en douta , & se fit accompagner d'un grand nombre de gens armés. On le promena d'Eglises en Eglises , de Soissons à saint Denis , où il jura sur le corps de ce saint , ce qu'il avoit juré sur celui de S. Medard, qu'il seroit toujours fidele à Clotaire. On lui proposa de réitérer le même serment à S. Agnan d'Orleans : il y consentit. Jusques-là il s'étoit tenu sur ses gardes. Mais enfin surpris auprès de Chartres, il fut percé de plusieurs coups dont il expira , victime de la dissimula-

tion, du parjure, & de la barbarie d'un Prince qui devoit un grand Royaume aux intrigues de son pere. Ce sont des taches si contraires à l'esprit d'équité, aux loix de l'honneur, aux maximes du christianisme, qu'il est impossible de les excuser. Il est honteux pour l'humanité, que le siècle de Clotaire n'y ait vû ni injustice, ni cruauté.

Au reste, on ne peut disconvenir qu'il n'ait été un Prince vaillant & brave, habile dans l'art de gouverner, populaire, affable, charitable pour les pauvres, liberal envers les Eglises, zélé pour l'observation des saints Canons, ami & protecteur ardent de tous les serviteurs de Dieu. Il avoit exilé S. Loup, archevêque de Sens, qui fidèle à la famille de Thieri, s'étoit opposé autant qu'il avoit pu à l'invasion de la Bourgogne : il le rappella au bruit des merveilles qu'il operoit, l'invita à sa Cour, lui demanda pardon, le fit manger à sa table, & le combla de présents. Il rétablit les loix en leur ancienne vigueur, & mérita par les réglemens qu'il fit, une glorieuse place parmi les Législateurs. C'est à lui que nous devons le code des loix Allemandes. Elles furent redigées & mises par

Ses belles
qualités.

écrit dans un Parlement de trente-trois Evêques & de trente-quatre Ducs assemblés sous ses ordres. Il avoit l'esprit orné, aimoit les belles-lettres, se piquoit de politesse & de galanterie. Sa complaisance pour le beau sexe alla jusqu'à l'excès. On lui reproche encore qu'il aimoit trop la chasse.

L'exercice
de la chasse
aussi ancien
que la Monar-
chie.

Plat. de Leg.
Dial. 8.

Hincmar. de
ordine palatii.
c. 16. 24.

Ce noble amusement, que Platon appelle un exercice divin & l'école des vertus militaires, à toujours été celui de nos Rois dès la naissance de la Monarchie. Le Maître Veneur, qui, si l'on en croit Hincmar, étoit un des grands Officiers domestiques sous les Princes Merovingiens, le Forestier qu'ils établirent pour la garde du gibier & des forêts de leurs domaines, les parties de chasse enfin où tous les Seigneurs de la Cour étoient solennellement invités en certaines saisons, forment autant de preuves incontestables de cette vérité. On leur voit à leur entrée dans la Gaule un équipage réglé, beaucoup de chevaux, des meutes de chiens, une fauconnerie. Forcer un cerf ou un sanglier, étoit alors un divertissement aussi commun que de nos jours : mais il n'étoit permis qu'aux Princes, ou tout au plus à quelques

quelques Seigneurs privilégiés. On chassoit aussi avec les armes : c'étoient ordinairement l'épieu , le dard , l'arc , ou l'arbalète. Il y avoit encore une espèce de chasse fort usitée dans ces anciens tems. Elle consistoit à creuser des fossés que l'on couvroit de feuil-
lages , ou à tendre des lacs , des filets , ou des pièges avec des appas. La crainte qu'on ne détruisît indistinctement toutes sortes de gibier , la fit enfin défendre sous les peines les plus rigoureuses.

Ordonnance
d'Henri IV.
1601. 1607.
& de Louis
XIV. 1669.

Il paroît par tout ce que nos Histoires nous apprennent , que la chasse étoit alors un exercice libre : mais sur ses terres seulement , jamais sur l'héritage d'autrui qu'avec sa permission. C'est la restriction qu'y apporte le droit Romain. Nos Monarques adoptèrent cette loi , & la firent observer dans toute sa rigueur. Le Roi Gontran condamna à mort un de ses Chambellans pour avoir tué un buffle dans la forêt royale de Vassac ou Vangenne. On trouve dans la Loi Salique de beaux reglemens sur ce divertissement toujours honnête par lui-même , mais quelquefois infiniment dangereux dans la pratique. Elle défend

L. 3. quod
enim de acqui-
rend. rerum
domanio.

Greg. Tur. l.
10. c. 10.

Leg. Salica
c. 35.

de voler ou tuer un cerf privé , qui aura été dressé pour la chasse , ainsi que cela s'observoit alors. Elle décerne aussi des peines contre celui qui tuera un cerf qu'un autre poursuit , ou qui dérobera le gibier d'un chasseur , les chiens , ou les oiseaux qu'il a élevés. Ces sages dispositions furent renouvelées par nos Rois en différents tems & dans les mêmes termes.

Dagobert. 1.
630.

Carol. Magn.
798.

De La Mare ,
Traité de la po-
lice. Tom. 2. l.
5. Tit. 23. p.
2402.

On a prétendu que nos premiers Monarques avoient manqué de politique , en adoptant une loi , qui ne ménage pas assez les droits de la Souveraineté. Quoi qu'il en soit , c'est aujourd'hui une jurisprudence universellement reçue en France , en Espagne , en Allemagne , que le Souverain seul a le droit primitif de chasse , & que la Noblesse le tient de lui ou par inféodation , ou par concession , ou par privilège.

D A G O B E R T I.

LA nouvelle de la mort de Clotaire ne fut pas plutôt parvenue à la Cour d'Austrasie, que Dagobert fit jouer tous les ressorts de la politique pour se faire reconnoître seul Roi à l'exclusion d'Aribert son frère. Il envoya sans tarder en Bourgogne & en Neustrie ceux de ses Ministres, qu'il connoissoit les plus capables de ménager les esprits, & d'emporter en sa faveur le suffrage des Grands & des peuples de ces deux Royaumes. La force vint au secours de la ruse. Le premier soin du Monarque ambitieux fut de lever une puissante armée, à la tête de laquelle il s'avança jusqu'à Rheims. Il y trouva tous les Evêques & tous les Seigneurs Bourguignons, qui s'étoient rendus dans cette ville pour lui prêter serment de fidélité. La Neustrie imita bien-tôt cet exemple. Brunulfe, frère de la Reine mère d'Aribert, s'opposa inutilement à cette résolution : il fallut céder au tems : il vint lui-même avec le Prince son ne-

An. 628.

Dagobert se
fait reconnoître
seul Roi
de Franco.

Fredeg. c. 36.

Gest. Dagobert.
c. 25.

veu au-devant du nouveau Roi pour lui faire hommage.

Aribert obtient une partie de l'Aquitaine à titre de Royaume.

C'étoit violer ouvertement les Loix, qui jusqu'alors avoient admis tous les enfants des Monarques François au partage du Royaume. Mais le parti le plus juste, n'est pas toujours le plus heureux. Cependant les grandes qualités du jeune Aribert forcèrent enfin la Cour à lui rendre justice. Son mérite attira sur lui tous les regards : les Seigneurs parurent touchés de son sort. Les plus sages du Conseil craignirent que cette compassion ne devînt funeste à Dagobert : ils l'engagèrent à céder à son frère quelques Provinces à titre de Royaume. On lui donna le Toulousain, le Querci, l'Agénois, le Périgord, la Saintonge, & tout ce qui est entre la Garonne & les Pyrénées. Mais on l'obligea de renoncer à toutes ses prétentions sur le reste de la Monarchie Française. Le Roi d'Aquitaine, c'est le nom qu'il prit, partit aussi-tôt pour ses nouveaux Etats, dont Toulouse devint la capitale. Il n'y vécut avec éclat, subjuguâ les Gascons qui s'étoient révoltés, & soutint avec gloire l'honneur de la Royauté.

Le commencement du règne de Dagobert annonçoit un Prince parfait. La Bourgogne étoit désolée par les vexations des Seigneurs , qui , abusant de la timide indulgence de Clotaire , étoient devenus autant de tyrans. Le nouveau Monarque s'y rendit avec tout l'appareil de la majesté : car il aimoit l'éclat. Il se fit voir d'abord à Langres , ensuite à Dijon , à saint Jean de Lône , à Châlons sur Saone , à Autun , à Auxerre , écoutant les plaintes de la veuve , de l'orphelin , de toutes les personnes enfin que leur foiblesse avoit le plus exposées à l'opression. Il fit partout une exacte justice , & chaque crime fut puni avec une inflexible sévérité , sans distinction de riches , ni de pauvres. On le combloit de bénédictions : on donnoit mille louanges aux Ministres qui le conseilloyent : on ne pouvoit surtout se lasser d'admirer un jeune Roi si occupé du gouvernement de son Etat , qu'il se donnoit à peine le tems de prendre ses repas.

Mais ce même voyage fut deshonorable par une action où l'on voit moins de justice que de politique. Brunulfe , oncle d'Aribert , pour ne point faire ombrage , avoit suivi Dagobert en

Dagobert
rend justice
aux peuples
opprimés.

Idem ibid.

Il répudia
Gomatrude
pour épouser
Nanilde.

Bourgogne. Ce Prince le fit arrêter à saint Jean de Lône. La crainte qu'il ne brouillât, plus que la conviction d'aucune intrigue nouvelle, dicta l'ordre de le tuer : ce qui fut exécuté par trois des principaux Seigneurs de la Cour. Le Monarque revint ensuite à Paris, dont il fit sa capitale. Bientôt il répudia Gomatrude, sous prétexte de stérilité. Nantilde, fille d'honneur de cette Reine, eut le bonheur de lui plaire; il l'épousa à Rumilly, maison de plaisance proche de Paris. Ce second engagement ne put fixer l'humeur voyage de ce Prince. Il n'étoit plus retenu par les sages conseils d'Arnoul. Le saint Prélat après des instances mille fois répétées avoit enfin obtenu la permission de se retirer. Il vivoit alors dans la solitude, occupé de la seule affaire de son salut. L'absence de ce grand homme est l'époque des désordres du Roi son élève. Le voluptueux Dagobert, emporté par la fougue de la jeunesse, ne ménagea plus rien, & s'abandonna sans pudeur à tout ce que la passion a de plus effréné.

Mem. Fredeg.
c. 59.

Gest. Dagob.
c. 22.

Ann. 629.
Ses désordres. La vanité, plus que le desir de rendre la justice aux peuples, avoit fait résoudre un voyage en Austrasie. Il y parut dans toute la pompe du trône,

revêtu de ses habits royaux , accompagné de tous les grands Seigneurs de Neustrie & de Bourgogne. Son cœur y fut séduit par l'amour : il ne put résister aux charmes d'une jeune Austrasienne , nommée Ragnetruide : Idem Prodeg. c. 60. il en eut un fils si connu depuis sous le nom de saint Sigebert. Ce n'étoit là , pour ainsi dire , que le prélude de ses débordements : ils allèrent toujours en croissant. On lui vit en même-tems trois femmes qui toutes étoient honorées du titre de Reines , & prenoient la qualité d'épouses légitimes. On ne parle point de ses maîtresses : elles étoient sans nombre , & ses excès en ce genre furent portés si loin , que les Historiens ont eu honte de les rapporter. Toujours un désordre en attire un autre. Les trésors du Monarque efféminé ne suffisoient point à l'avidité si ordinaire dans les femmes de cette espèce : il se vit bientôt obligé d'accabler ses sujets de nouveaux impôts. Ce n'étoit par - tout qu'horribles vexations : il ne respecta pas même les biens de l'Eglise.

On ne sçauroit imaginer jusqu'où alloit la magnificence sous le regne de ce Prince. Magnificence de la Cour de ce Prince.

Vita S. Eligii.
per S. Audoen.

Geſt. Dagob.
c. 49.

Ardeg. c. 61.

An. 630.

Mort d'A-
ribert & de
ſon fils.

brilloient par-tout. Saint Eloy qui ne vint à la Cour qu'avec la qualité de ſimple orfèvre, portoit des ceintures enrichies de pierreries. On aſſure qu'il fit pour Clotaire un fauteuil d'or maſſif. Mais le comble du faſte eſt ce trône entier de même métal, ſur lequel Dagobert parut aſſis dans une aſſemblée générale des Seigneurs de ſon Royaume. Les François devoient ces grandes richèſſes tant à leur commerce avec l'Empire d'Orient, qu'à leurs conquêtes d'Italie. Le peuple cependant gémiſſoit ſous l'oppreſſion. Les Miniſtres devinrent reſponſables des exactions du Prince. Le vertueux Pepin fut le premier objet de la haine publique. C'étoit un ſévère cenſeur plutôt qu'un lâche adulateur des vices du Monarque. On n'oublia rien pour le perdre : mais ſa ſageſſe, ſa piété, ſa vertu rendirent inutiles les pernicioeux deſſeins de ſes ennemis.

Aribert, bien-différent de ſon frère, ne s'occupoit que du bonheur de ſes ſujets. Il en étoit adoré. La ſageſſe, la bonté, la douceur de ſon gouvernement firent repentir les François de l'injuſtice qu'ils lui avoient faite. Mais une prompte mort l'enleva de ce mon-

de ; & remplir son Royaume de deuil & de tristesse. Le jeune Prince Chilpéric son fils le suivit de près , laissant à son oncle de grands trésors & un Etat florissant. On lit néanmoins dans la nouvelle histoire du Languedoc, qu'Aribert eut deux autres enfants qui lui survécurent, Boggis & Bertrand. On prétend que le premier est la tige de l'illustre famille qui fut éteinte dans la personne de Louis d'Armagnac, duc de Nemours, tué à la bataille de Cerignoles. Ce sont là de ces systèmes généalogiques, toujours plus aisés à imaginer qu'à établir solidement. Quoiqu'il en soit, la mort précipitée du père & du fils donna occasion à mille bruits injurieux. On crut avoir sujet de soupçonner que Dagobert, soit ambition, soit jalousie, avoit abrégé les jours d'un frère trop digne de regner sur toute la France. Mais la fidélité de l'histoire ne permet pas de donner pour vrai ce qui n'est qu'une pure conjecture.

La France jouissoit depuis longtems d'une paix profonde. Elle fut troublée tout-à-coup par un Marchand, né sujet de nos Rois, mais devenu lui-même Roi d'une Nation puissante. Sa-

Idem. c. 57.

Gest. Dagob. c. 24.

Ah. 631.

Guerre contre les Esclavons Vinides.

mon , c'étoit le nom de l'aventurier François , étoit parti de chez lui * , accompagné de plusieurs Négociants , pour aller trafiquer chez les Esclavons.

Medeg. a. 48. C'est ainsi qu'on appelloit les peuples qui occupoient non-seulement ce qu'on nomme aujourd'hui l'Esclavonie, mais la Bosnie , la Dalmatie , la Croatie & une partie de la Bohême. Les Vinides étoient une de leurs colonies. Ce sont eux qui ont donné leur nom au Golphe Venadique **, où ils habitoient anciennement. Ils s'étoient avancés jusqu'au Danube , & avoient été subjugués par les Abares. Les mauvais traitements qu'ils essuyoient de la part de leurs vainqueurs , les forcèrent enfin de prendre les armes pour secouer un joug si rude. Les marchands François à leur arrivée dans cette malheureuse contrée , trouvèrent la guerre cruellement allumée. On étoit près d'en venir aux mains. Samon s'offrit généreusement à eux , & fit tant de prodiges de valeur , qu'ils l'é lurent pour leur Roi. C'étoit un homme né

* Les uns veulent qu'il soit natif du territoire de Sens , d'autres , du Brabant , ou de Sennegau.

** C'est ainsi qu'on appelloit anciennement l'embouchure de la Vistule.

pour les grandes entreprises. Il se conduisit avec tant de prudence & de courage , qu'il eut le bonheur de délivrer ses nouveaux sujets de la tyrannie & de l'oppression. Mais oubliant qu'il étoit chrétien , il vécut parmi eux dans toute la licence du paganisme. Il épousa jusqu'à douze femmes , dont il eut vingt-deux fils & quinze filles.

C'est cet homme , aussi fameux par ses grandes qualités que par ses aventures & ses excès , qui troubla la tranquillité de la France sa patrie. Le sujet de la querelle fut une insulte faite à quelques marchands François , qui étoient venus chez les Esclavons pour y trafiquer selon leur coutume. Ces barbares , au mépris du droit des gens , se jettèrent sur eux , leur enlevèrent leurs marchandises , & tuèrent ceux qui voulurent se défendre. Ce fut inutilement que Dagobert envoya demander satisfaction : Samon refusa audience à ses Ambassadeurs. L'un d'eux , nommé Sichaire , trouva cependant le moyen de parvenir jusqu'à lui à la faveur d'un habillement Esclavon. Mais il lui parla avec tant de brutalité , qu'il se fit chasser honteusement. La guerre fut aussi-tôt déclarée.

Idem c. 68.

Gest. Dagob. c. 27.

Le Roi des Vinides la soutint avec gloire. On fit marcher contre lui trois armées, qui l'attaquèrent par trois differents endroits. C'est ce qui l'obligea à partager ses troupes en trois corps. Le premier fut défait par les Allemands sous la conduite de Clodobert leur Duc. Les Lombards autrefois tributaires, actuellement alliés des François; battirent le second, & firent un grand butin. Mais le troisième, où probablement Samon se trouvoit en personne, repoussa si vigoureuſement les Auſtraſiens, qu'ils ſe virent contraints de ſe retirer en déſordre. Cet échec entraîna la déſection des Urbiens ou Sorabiens, peuples voiſins de la Thuringe. Dervan, leur Duc, faiſit cette occaſion de ſe ſouſtraire à l'obéiſſance de Dagobert; pour ſe donner à Samon. Les Vinides, devenus plus fiers par cette réunion, firent des courſes juſques dans la Germanie Françoisé, qu'ils déſolèrent pendant quelques années.

Maſſacre des
Bulgares.

Il arriva vers ce même tems un événement qui, quoique étranger, mérite d'avoir place dans notre hiſtoire, par l'intérêt que les François.

furent forcés d'y prendre. Les Bulgares & les Abares n'avoient fait pendant longtems qu'un même peuple : la mort de leur Roi les divisa : chacun Fredeg. c. 72. voulut élever sur le trône un Prince de sa nation. La guerre s'alluma si vivement , qu'elle ne finit que par la ruine presque entière des premiers. Neuf mille , échapés à la fureur des vainqueurs , vinrent chercher un asyle dans la Bavière , d'où ils envoyèrent prier le Roi de vouloir bien les recevoir au nombre de ses sujets. Il leur permit d'y passer l'hiver seulement. Mais il leur promettoit en même tems de faire examiner leur Requête dans son conseil. Le résultat fut qu'il étoit contraire au bien de l'Etat d'accorder un refuge à des gens sans foi & sans loi. On envoya en conséquence des ordres secrets aux Bavarois de les égorger une certaine nuit qu'on leur marqua. Il ne s'en sauva que sept cens , qui se retirèrent chez les Esclavons Virides. On chercheroit envain à excuser une action de cette nature. L'Empire françois n'avoit rien à redouter d'une poignée de soldats , de femmes & d'enfans. On pouvoit prendre des mesures pour les faire sortir de Fran-

ce , sans exposer les Provinces au pillage. Ce massacre est un opprobre & une tache à la mémoire de Dagobert.

Dagobert
aide Sisenand
à se faire Roi
des Gots en
Espagne.

On ne voit pas qu'il ait ménagé davantage sa gloire dans le double accommodement qu'il fit cette même année , l'un avec Sisenand , roi des Visigots , l'autre avec les Saxons , tributaires de la France. Il avoit aidé le premier à monter sur le trône d'Espagne , au préjudice de Suintila qui gouvernoit cette nation depuis dix ans. Un des articles du traité portoit , qu'on lui donneroit un grand bassin d'or , dont Aëtius avoit fait présent à Torismond. Il étoit enrichi de pierres & pesoit cinq cens livres. Sisenand , proclamé Roi , n'osa le refuser aux Ambassadeurs François, qui étoient venus le demander de la part de leur Maître. Mais il apostat des gens , qui le leur enlevèrent à leur retour en France. Dagobert se plaignit vivement de cette violence , & menaça beaucoup. On mit l'affaire en négociation. Le foible Monarque se contenta en dédommagement de deux cens mille sous d'or , qui font à peu près trois millions de notre monnoie.

Fredeg. c. 73.

Gest. Dagob.
c. 30.

L'accord fait avec les Saxons , quoi-
 que d'une autre nature , n'offre rien
 de plus glorieux , ni de plus avanta-
 geux. Dagobert avoit levé une puis-
 sante armée , pour aller châtier les
 Vinides , qui désoloient la Thuringe
 par leurs fréquentes incursions. Déjà
 il s'étoit avancé jusqu'à Mayence , &
 se préparoit à passer le Rhin , lorsque
 les Envoyés du Duc de Saxe vinrent
 lui faire une proposition qui ne pou-
 voit que l'offenser , s'il n'eût aimé le
 repos plus que la gloire. Ils se char-
 geoient de défendre avec les seules
 troupes du pays toute la frontière de
 la Germanie Française , à condition
 qu'on leur remettroit le tribut de cinq
 cens bœufs , qu'ils étoient obligés de
 fournir tous les ans à la Maison du
 Roi. Il accepta l'offre , leur accorda
 l'exemption qu'ils demandoient , leur
 confia la défense de la Thuringe , &
 congédia cette belle armée , à la tête
 de laquelle il étoit en état de donner
 la loi à tous les peuples voisins de
 l'Austrasie.

Il confia
 la défense de
 la Thuringe aux
 Saxons.

Idem Fredeg.
 c. 74.

Gest. Dagob.
 c. 31.

On ne reconnoît dans ces deux éve-
 nements ni cette noble fierté , ni cette
 ardeur martiale , qui rendirent les
 descendants de Clovis si redoutables ,

que même l'Empire Romain rechercha plus d'une fois leur alliance. Ces braves fondateurs de la Monarchie n'auroient laissé impuni, ni cette lâche infraction des traités, ni ces insultes faites à leurs Ambassadeurs. Loin d'affranchir du joug des peuples vaincus, ils auroient profité de l'occasion d'étendre leurs conquêtes. On ne les vit jamais préférer une honteuse oisiveté à la gloire de subjuguier une nation ou perfide ou insolente. Cette foiblesse du gouvernement de Dagobert annonce le regne des Faineants, & la chute prochaine de sa Maison.

Ann. 633.

Dagobert
fait son fils
Sigebert Roi
d'Austrasie.

Fredeg. c. 75.
& 85.

Gest. Dagob.
c. 32.

Les Saxons cependant ne se trouvèrent pas assez forts pour arrêter les excursions des Vinides. Bientôt ils quittèrent leur entreprise, & la Thuringe demeura de nouveau exposée à la fureur & à l'avidité de ces peuples barbares. Ces mauvais succès attristèrent le Monarque, & ne le tiroient point de sa nonchalance. Il se déterminâ enfin à faire couronner Sigebert Roi d'Austrasie. Ce jeune Prince n'avoit pas encore trois ans accomplis. Il lui assigna des revenus suffisants pour soutenir la majesté du trône, & mit auprès de lui deux hommes célèbres.

par leur sagesse , leur prudence , & leur vertus. C'étoient Cunibert évêque de Cologne , & Adalgise duc du Palais d'Austrasie *. Cette démarche eut tout l'effet qu'il en attendoit. Les Austrasiens crurent avoir recouvré leur liberté , parce qu'ils avoient un Roi , & firent la guerre avec plus de vigueur. Les Esclavons , ou n'osèrent plus paroître , ou furent vivement repoussés.

La satisfaction des peuples d'Austrasie fut un peu altérée par une autre disposition du Roi. Il avoit repris Nantilde par les conseils de S. Amand qu'il avoit rappelé de son exil. Il en eut un fils , qui fut nommé Clovis.

An. 634.

Il déclare

Clovis son se-

cond fils son

successeur dans

ses Etats de

Bourgogne &

de Neultris,

La crainte que ce jeune Prince n'éprouvât le triste sort d'Aribert , lui fit prendre toutes les précautions que la prudence peut inspirer , pour lui assurer une couronne après sa mort. C'est dans cette vûe qu'il assembla à Paris les Seigneurs des trois Royaumes. Il leur déclara que son intention étoit que l'enfant qui lui venoit de naître , lui succédât dans tous ses

Fredeg. c. 70.

* Il paroît que la qualité de Duc du Palais est ici distinguée de celle de Maire , que Pepin avoit actuellement & qu'il eut encore depuis.

Vita Sigeberti
Reg.
Gest. Dagobert
c. 32.

Etats de Bourgogne & de Neustrie, il confirmoit à Sigebert pour le présent tout ce qu'il possédoit, & pour l'avenir ce qui avoit toujours été incontestablement du Royaume d'Austrasie, une partie de la Champagne, les Ardennes, le Vosge, toutes les places enfin que ses prédécesseurs avoient possédées dans l'Aquitaine, dans la Provence, & dans les autres parties de la France. Il n'en exceptoit que le Duché de Dentelenus qu'il réunissoit à la Neustrie, dont il avoit été détaché par Theodebert II. Ce ne fut qu'avec peine que les Seigneurs Austrasiens consentirent à ce traité de partage : mais ils virent bien qu'il étoit inutile de s'y opposer. Le Roi le vouloit : les Grands des deux autres Royaumes le demandoient : il fallut céder au tems, & signer la renonciation de Sigebert à la Bourgogne & à la Neustrie.

Ann. 635.
& 36.
Il soumet
les Gascons
révoltés.

L'affaire de la succession étoit à peine terminée, que Dagobert se vit obligé d'envoyer une nombreuse armée contre les Gascons. Cette Nation toujours inquiète, toujours ennemie de toute domination, s'étoit jettée sur la

Novempopulanie* où elle fit de grands ravages. On porta le fer & le feu jusques dans leurs retraites les plus inaccessibles. Attaqués de tous côtés, batus dans leurs vallées, forcés dans leurs montagnes, ils envoyèrent demander quartier. Ils l'obtinent, mais à condition qu'ils viendroient se jeter aux pieds du Roi pour implorer sa clémence, & se soumettre à tout ce qu'il exigeroit d'eux. Ils tinrent parole. Æghinan leur Duc, accompagné de tout ce qu'il y avoit de grands Seigneurs dans le païs, se rendit à saint Denis. Mais il n'osa paroître à Clichy, où Dagobert tenoit sa Cour. La crainte du juste châtiment que méritoit sa rébellion, ne lui permit pas de sortir de ce respectable azyle. Il dépêcha quelqu'un pour faire ses soumissions. Le Monarque leur fit grace en l'honneur du Saint. Tous jurèrent sur le tombeau de l'Apôtre de la France, qu'ils lui seroient inviolablement fidèles & aux Rois ses successeurs.

Fredeg. c. 78.
Ect. Dagob.
c. 36. 42.

L'exemple des Gascons avoit fait révolter les Bretons : la crainte du mê-

Les Bretons
le reconnois-
sent pour leur
Seigneur.

* C'est ainsi qu'on appelloit anciennement cette partie de la France, qu'on nomme aujourd'hui Gascogne.

me chatiment les fit rentrer dans le devoir. Judicaël leur Duc , au mépris des concordats entre les Monarques François & les Comtes de Bretagne , avoit repris le nom de Roi , & ravageoit les frontières de France. Dago-
 bert lui envoya demander satisfaction , avec ordre de lui déclarer la guerre , s'il ne venoit promptement lui rendre les hommages qu'il lui devoit. Ce fut saint Eloy qu'il chargea d'une commission si délicate. C'étoit un personnage que sa vertu faisoit aimer de tout le monde , & que son génie rendoit capable de tout. Il avoit appris le métier d'orfèvre , & y excelloit. Il nous reste de lui plusieurs châsses , celles de saint Germain de Paris , de saint Severin , de saint Quentin , de saint Lucien , & de sainte GENEVIEVE. Le Roi se plaisoit souvent à le voir travailler. Il l'honora de la charge de *Monétaire* ou Sur-Intendant des Monnoyes de France. Nous avons encore de lui quelques petites pièces d'or , qu'on appelloit *Tremisses*. Sa piété augmenta avec sa fortune ; il devint enfin Evêque de Noyon. Ce vertueux Envoyé sçut tellement profiter de la circonstance de la défaite des Gascons ; il ménagea si

adroitement l'esprit du Prince Breton, qu'il l'amena à Clichy, où il demanda pardon au Roi, & le reconnut pour son Seigneur. Le Monarque le reçut avec bonté, l'invita même à sa table. Mais Judicaël s'en défendit avec respect, le conjurant de lui permettre de tenir la parole qu'il avoit donnée de manger chez le Référendaire Audoën, si connu depuis sous le nom de S. Oïen. La sainteté de ce grand homme fut son excuse : le Roi ne se tint point offensé d'un procédé qui révolteroit de nos jours. La vertu avoit alors de grands privilèges. Judicaël partit enfin comblé des bontés & des bienfaits du Prince, auquel il venoit de jurer une inviolable obéissance.

Dagobert ne jouit pas longtems des douceurs de la paix qu'il venoit de procurer à France. Il fut attaqué à Epinay, maison de plaisance sur la Seine, d'une dyssenterie, dont il mourut à saint Denis, où il s'étoit fait transporter. Il fut enterré dans l'Eglise de cette Abbaye, qu'il avoit richement fondée. Il n'étoit âgé que d'environ trente-six ans. Il eut pour femmes Gomatrude, qu'il répudia. Nantilde, Wlfégonde & Bertilde, qui

An. 638.

Mort de

Dagobert.

Fredeg. c. 79.

regnèrent toutes les trois en même-tems. Il ne paroît pas que Ragnetru-
de, mère de Sigebert, ait jamais porté
le nom de Reine. On respecta après sa
mort le partage qu'il avoit fait de son
vivant entre ses deux fils. L'Austrasie
demeura à Sigebert : Clovis fut cou-
ronné Roi de Neustrie & de Bourgo-
gne.

Ses bonnes
& mauvaises
qualités.

Les Moines qu'il avoit accablés de
bienfaits, l'ont comblé des plus bril-
lants éloges. On loue leur reconnois-
sance; on n'en blâme que l'excès. Les
commencements de son regne le firent
en quelque sorte adorer du peuple : il
le délivra de l'oppression des Grands.
Mais bientôt il cessa d'être l'objet de
son amour : il le surchargea d'impôts
pour satisfaire à l'insatiable avidité
de ses Maîtresses. Il sçut regner avec
empire sur ses sujets; il se fit recher-
cher de ses voisins : mais il n'avoit
point cette valeur active, qui jus-
qu'à lui sembloit héréditaire dans la
famille de Clovis. Il fit peu la guerre
par lui-même, beaucoup par ses Lieu-
tenants. Il étoit magnifique en tout,
grand *Aumônier*, même au milieu de
ses désordres, libéral enfin jusqu'à la
profusion envers les Eglises & les Mo-

nastères. Mais ce n'étoit point un saint, ainsi que le prétend le Moine historien de son Regne. La qualité de fondateur ne donne point la sainteté : il faut pour cela des vertus réelles. On admire la générosité de Dagobert : on gémit sur ses déreglements. On lui reproche même d'avoir dépouillé les plus belles Eglises de France , pour enrichir celle de saint Denis. On assure qu'il y fit transporter jusqu'aux portes de saint Hilaire de Poitiers , qui étoient de fonte.

Gest. Dggeb.
c. 45.

Un des plus beaux monuments de son regne , est la collection des loix des différentes Nations soumises à l'Empire François. L'histoire ne détermine point le tems précis auquel il y fit travailler. Elle nous apprend seulement que ce fut par ses ordres qu'elles furent rédigées , corrigées , & mises dans l'état où nous les voyons dans le Recueil qui nous en reste. Celles des François y sont comprises sous le titre de *Loi Salique* , ou *Loi Ripuaire*. La première regardoit ceux des François qui habitoient le país qui s'étend entre la Meuse & la Loire : la seconde étoit pour ceux qui avoient leur demeure entre la Meuse & le Rhin. La

Il fait travailler à la correction des Loix.

In præfat. leg. sal.

Gest. Reg. Franc.

Chronic. Moissiac.

Ado. Vien. & alij.

Lex salic. Tit.
37. 43. 44.

Lex Ripuar.
Tit. 62.

différence étoit peu considérable. On voit par toutes les deux , qu'il y avoit alors deux sortes de personnes , les libres ou *ingénus* , les esclaves ou *serfs*. On distinguoit deux classes de libres , les Nobles qu'on appelloit les Grands , ou simplement *Personnes Majeures* , suivant leur qualité ; & les roturiers , qu'on nommoit *Personnes Mineures*. L'antiquité seule faisoit les Nobles. Il n'étoit point encore de mode de demander , ni de donner des lettres de Noblesse. Les grandes dignités étoient celles de Patrice , de Duc , de Comte , & de Domestique ou Gouverneur de maisons Royales. Le François ne payoit aucun tribut : il n'y avoit que les naturels Gaulois , qui y fussent assujettis. On ne les connoissoit presque que sous le nom de Romains. Rarement on leur conféroit les grands emplois. Toutes les graces étoient pour leurs vainqueurs.

La loi des
François ne
laissoit rien à
l'arbitrage des
Juges.

Lex salic. Tit.
60.

Jamais loi ne fut plus exacte que celle des François. Tout est prévu , rien n'est laissé à l'arbitrage du Juge. Il n'y a point de crime dont elle ne prescrive la peine ; point de larcins , dont elle ne détermine le dédommagement ; point d'injures , d'indécences , ni de mauvais traitements , dont elle

elle n'apprécie scrupuleusement la réparation. Dépouiller un homme endormi, ou un mort ; monter sans la permission du maître, sur un cheval que le hazard a fait rencontrer, sont autant de délits qu'elle punit par de grosses amandes. Quiconque osoit ser-
rer la main d'une Femme libre, étoit condamné à quinze sous d'or, ainsi qu'on l'a déjà vû ; au double, s'il lui prenoit le bras ; au quadruple, s'il lui touchoit le sein. On ne peut qu'admirer & louer la sagesse de cette disposition. Les François avoient coutume de mener leurs femmes à l'armée. Il étoit de la dernière importance de les mettre à l'abri de toute insulte.

Ibid. Tit. 15.
17. 25.

Ibid. Tit. 22.

On ne trouvera peut-être ni la même sagesse, ni la même équité dans ce qu'elle ordonne touchant l'homicide. Elle permet alors de composer. C'est trop peu dire : elle met elle-même le prix à la vie de chaque particulier. Ce sont les circonstances de l'action, la condition ou la qualité de la personne, qui décident de la somme. Elle entre là dessus dans un détail infini. Si le meurtrier est insolvable, elle oblige ses parents jusqu'à un certain degré, de satisfaire pour lui : s'ils

Ce qu'elle prescrit touchant l'homicide.

Tit. 43. 44.
45. 65.

ne se trouvent pas assez riches, elle le déclare esclave de la famille du défunt. Cette jurisprudence semble moins punir le crime, que l'autoriser. On y découvre cependant certaines vues du bien public. Elle conserve un homme à l'Etat : elle assure aux parents du mort un esclave, ou une composition avantageuse : elle met enfin chaque citoyen dans la nécessité de veiller sur tous ceux qui lui sont attachés par les liens du sang, en le rendant en quelque sorte caution de leur bonne ou mauvaise conduite. On Tit. 65. pouvoit néanmoins *se tirer de parenté* par une déclaration juridique : mais celui qui le faisoit, perdoit le droit d'en hériter ; & s'il venoit à être tué, sa succession, ou du moins ce que l'assassin étoit obligé de payer, appartenoit au fisc.

Ce qu'elle Tit. 62. regle sur les mariages On trouve encore dans cette même loi de beaux reglemens sur ce qui regarde l'honnêteté des mariages & le repos des familles. Les enfans ne pouvoient se marier sans le consentement de leurs pere & mere. Le futur époux devoit offrir une somme aux parents de la fille. La loi ne la fixe point. C'étoit un sou & un denier, si l'on en

étoit Fredegair & Marculphe. Si l'épouse future étoit une veuve , on présentoit en justice trois sous d'or & un denier , que les Juges distribuoient aux parents non-héritiers du mari défunt. Mais il falloit que cette offre se fît dans une audience solemnelle , où l'on eût élevé un bouclier , & où l'on eût jugé au moins trois causes : sans cela le mariage étoit déclaré illégitime.

Cette espèce d'achat donnoit un si grand pouvoir au mari , que s'il venoit à dissiper la dot ou les successions échues à sa femme , elle n'étoit point en droit de lui en demander la restitution. On sera peut-être surpris que la loi exigeât plus pour une veuve que pour une fille. La raison est toute simple. Une fille en se mariant , ne changeoit point d'état : elle passoit de la tutelle de ses parents sous celle de son mari. Une veuve au contraire avoit recouvré sa liberté : cette circonstance en relevoit le prix. Une fille qui se laissoit enlever , étoit condamnée à l'esclavage. Un homme libre qui épousoit une esclave , devenoit lui-même esclave.

L'ordre des successions étoit réglé avec la même exactitude. Les enfants

L'ordre des successions.

du mort héritoient seuls de tous ses biens : à leur défaut , ses pere & mere : s'il n'en avoit point , ses freres & sœurs : après eux , les sœurs du pere & celles de la mere : enfin l'héritier le plus proche du côté paternel. L'adoption étoit permise. Elle donnoit tous les droits de fils légitime , & se faisoit devant le Roi, qui donnoit ses ordres pour en expédier des lettres. On distinguoit trois sortes de biens : les *propres* , dont on avoit la libre disposition : les *benéfices* , qu'on tenoit du Prince ou de l'Eglise, sous certaines redevances : les *terres saliques*, qu'on possédoit à condition du service militaire. Les femmes n'héritoient que des propres : les bénéfices rentroient dans la main du Roi par la mort du possesseur : les terres saliques n'appartenoient qu'aux mâles. Il est à remarquer que nos Rois , à leur entrée dans la Gaule , laissèrent aux Gaulois les deux tiers de leurs terres , en les assujettissant au tribut. L'autre fut distribué aux troupes victorieuses. La portion du soldat dépendoit de celle de l'officier. Celui-ci ne possédoit qu'avec une certaine subordination à un plus grand , qui lui-même ne jouissoit que sous l'autorité du Roi. Ainsi tout relevoit du Monarque.

Sallc. Tit. 14.

Ripuar. Tit. 48.

CLOVIS II.

L'HISTOIRE du regne des enfants de Dagobert est celle de la décadence de la Maison Royale. L'énorme autorité que les Maires du Palais usurpèrent pendant une si longue minorité, leur servit enfin de degrés pour monter sur le trône. Le caprice, l'ambition & l'intérêt devinrent les seules règles de leur gouvernement : ils élevèrent ces jeunes Princes dans une honteuse inaction ; les tenant toujours éloignés des affaires ; ne leur inspirant aucuns sentimens dignes de leur rang & de leur naissance ; étudiant leur foible, non pour le réprimer, mais pour le fortifier ; abusant même de leurs pieuses inclinations, pour les gouverner plus absolument. C'est ce qui a donné commencement à la faiblesse des Rois.

An. 638.

Sigebert roi
d'Austrasie.

Ce n'est pas qu'on puisse rien reprocher à la mémoire d'Æga & de Pepin, tous deux Maires du Palais, l'un en Neustrie sous Clovis, l'autre en Austrasie sous Sigebert. On ne voit

Æga maire
du Palais en
Neustrie, Pe-
pin, en Aus-
trasie.

Preleg. c. 80.
25.

Gest. Dagob.
a. 46.

rien dans leur conduite , qui marque aucun dessein d'attenter à la puissance Royale , ou d'opprimer les peuples. Le premier étoit un homme d'une rare prudence & d'une fidélité reconnue.

Le Roi , en mourant , lui avoit recommandé la Reine Nantilde & le Prince son fils. Il répondit à l'attente de son Maître. Le premier usage qu'il fit de son pouvoir , fut de faire rendre à différents particuliers , ce que le fisc avoit usurpé sur eux. Pepin , plus recommandable encore par ses vertus que par son habileté dans l'art de gouverner , sçut tellement faire respecter l'autorité de son pupile , que tandis qu'il vecut , ni le sujet ni l'étranger n'osèrent rien entreprendre. Il étoit à peine rentré dans les fonctions de sa charge, qu'il envoya demander à Clovis le partage des trésors de Dagobert.

An. 639.

L'Ambassade eut tout succès qu'il en attendoit. Les deux Ministres se rendirent à Compiègne. On fit trois lots de tout ce qui se trouva d'or , d'argent , de meubles , d'habits , & de pierreries. Le premier fut pour Clovis , le second pour Sigebert , le troisième pour la reine Nantilde. Ainsi l'ordonne la loi des François Ripuai-

Titul. 37.
Artic. 2.

res , qui accorde à la femme le tiers des acquisitions de son mari.

Pepin ne survécut pas longtems à cette action d'équité & de zèle pour les intérêts de son Maître : il mourut l'année suivante. La douceur de son gouvernement le fit regretter de tous les François Austrasiens; ses vertus l'ont fait mettre au nombre des Saints. Aega le suivit de près. Ce fut une double perte pour la famille Royale. Les successeurs de ces deux grands hommes n'eurent ni la même fidélité , ni la même modération. Erchinoalde devenu Maire du Palais de Neustrie , gouverna plus en Souverain qu'en Ministre. Il avoit au nombre de ses domestiques une fille d'une rare beauté , nommée Batilde : il la fit épouser au jeune Monarque. C'étoit une femme très-vertueuse & d'un grand courage. Elle étoit née en Angleterre d'une famille Saxone. Elle en avoit été enlevée encore enfant , & vendue en France par ses ravisseurs. L'Auteur de sa vie lui donne une naissance illustre. Mais Clovis étoit Roi , Batilde étoit esclave : la vertu seule ne rapproche point les conditions.

Grimoald , fils de Pepin , eut assez
Miv

An. 640.

Erchinoalde
& Grimoald
maires du Pa-
lais , l'un en
Neustrie, l'autre en Austrasie.

Frede. c. 33. 84.

An. 646.

Vita f. Batild.
c. 1.

d'ambition pour aspirer à la place de son père , & assez de crédit pour l'obtenir. Il étoit appuyé par l'Évêque de Cologne qui l'aimoit : mais il avoit un redoutable concurrent. C'étoit le jeune Othon , fils d'un Seigneur Austrasien , qui avoit été Gouverneur du Roi. La Cour fut long-tems partagée entre ces deux rivaux. Le premier l'emporta par un crime. La mort de son adversaire , qui fut assassiné par Leuthaire duc des Allemands , le laissa paisible possesseur de cette grande charge. C'est la première fois qu'elle passa du père au fils. On la verra désormais héréditaire.

Révolte de
Radulfe , duc
de Thuringe.

Ibid. c. 87.

Les cabales & les brigues de ces deux jeunes ambitieux divisoient encore la Cour d'Austrasie , lorsqu'elle apprit que Radulfe , duc de Thuringe , avoit levé l'étendard de la rébellion. C'étoit un grand homme de guerre. Vainqueur des Esclavons dans plusieurs rencontres , il avoit rétabli la tranquillité dans cette province , si longtems désolée. Ses succès lui enflèrent le cœur : il affecta l'indépendance sous Sigebert , & prit des mesures pour se maintenir dans son gouvernement. Il y a toute apparence

qu'on parloit alors de le rappeler. Ne cherchant qu'un prétexte pour se déclarer , il saisit cette occasion , & se prépara ouvertement à la guerre contre son Souverain. Il s'étoit ligué avec un Bavaïois nommé Fare , homme de qualité , & de l'illustre famille des Agilolfingiens , ducs héréditaires de Bavière. Ce jeune Seigneur , riche , vaillant , puissant en amis , étoit excité par le ressentiment de la mort de Crodoalde son père , que Dagobert avoit fait tuer pour ses crimes. Le desir de la vengeance lui fit trouver des ressources pour lever une armée considérable , qu'il conduisit au secours de Radulfe.

Un pareil exemple pouvoit avoir des suites facheuses. On rassembla promptement toutes les troupes du Royaume. Le Roi les mena lui-même contre les rebelles. La victoire sembla d'abord se ranger sous ses étendarts. Le jeune Fare étoit posté au-delà de la forêt Buconie sur les frontières de la Turinge ; il fut défait & tué. Mais la fin ne répondit point à de si glorieux commencemens. On marcha aussi-tôt contre Radulfe , qui s'étoit retranché avec un assez grand nom-

bre de troupes sur une colline au bord de la rivière d'Unstrut. Il y fut investi. On tint un conseil, où les sentiments furent partagés. Les uns étoient d'avis qu'on donnât l'assaut sur le champ : les autres vouloient qu'on laissât reposer les troupes jusqu'au lendemain. Les premiers l'emportèrent. Les autres qui prévoyoiient une déroute, demeurèrent auprès du Roi, résolus de le sauver, ou de périr à ses pieds. L'événement ne justifia que trop leurs sages conjectures. Le Duc de Turinge fondit sur ceux qui montoient à l'attaque, les repoussa, les rompit, les accabla. Le carnage fut si horrible, que Sigebert voyant toute la montagne couverte de morts & de mourants, ne put retenir ses larmes.

Cet horrible échec mit la consternation dans l'armée Austrasienne. On commença à craindre pour la personne du Roi. On entra en négociation avec le sujet vainqueur. Radulfe reconnut qu'il ne tenoit la Thuringe que sous l'autorité de Sigebert. Mais en même-tems il le supplioit de le confirmer dans un emploi qu'il avoit mérité par tant de victoires sur les Esclavons. La Cour voulut bien se contenter de cette es-

pièce de soumission. On le rétablit dans son Gouvernement, où depuis il vécut plus en Roi qu'en sujet.

C'est le seul événement mémorable du regne de Sigebert. Ce fut un bon Prince, mais peu actif : plus occupé de fondations que d'affaires militaires : un Roi plein de Religion, mais très-mauvais politique : né pour obéir, plus que pour commander. On compte jusqu'à douze Monastères qu'il bâtit & dota très-richement. On a cependant de lui une lettre, où l'on voit qu'il sçut maintenir son autorité contre les entreprises des Ecclésiastiques. Elle est adressée à Didier, évêque de Cahors : elle contient de vives réprimandes au sujet d'un synode convoqué sans sa participation : elle fait très-expresses défenses aux Prélats de s'assembler en aucun lieu, sans en avoir obtenu sa permission. On prétend que quoique très-jeune & marié depuis peu, il adopta le fils de Grimoald. Quelque tems après, la Reine Imnichilde eut un fils qui fut nommé Dagobert. L'adoption fut aussi-tôt révoquée.

Caraçtère de
Sigebert.

Vita Sigebert
Reg.
Gest. Franc.
c. 43.

La naissance de ce Prince redoubla la dévotion du Monarque & le crédit

de sa mort.

du Maire du Palais. Sigebert ne s'occupoit que d'œuvres pieuses : Grimoald faisoit toutes les affaires du Royaume : c'étoit le canal des graces : il dispofoit de tout. La confiance du Roi en ce Miniftre ambitieux étoit fi aveugle , qu'étant tombé malade , il lui recommanda fon fils , & le laiffa en fa garde. Il mourut à Merz , & fut enterré dans la magnifique Eglife qu'il venoit de faire bâtir fous l'invocation de faint Martin. Dagobert lui fuccéda fans aucune contradiction. Mais il étoit à peine fur le trône , qu'il en fut renverfé par la trahifon la plus lâche. On n'ofa porter le crime jufqu'à attenter à fa vie : on fe contenta de le faire enlever , après lui avoir fait couper les cheveux. Didon évêque de Poitiers , quoique du fang Royal de Clovis , n'eut pas honte de fe charger de cette infâme commiffion. Ce fut lui qui le conduifit en Ecoffe , où il vécut long-tems ignoré.

An. 654.

Vita Sancti
Wuilfridi.

An. 655. 96.

Childebert
fils de Gri-
moald est pro-
clamé roi
d'Auftrafie.

On fit auffi-tôt répandre le bruit , que le jeune Dagobert étoit mort. On affecta même de lui faire de magnifiques funérailles. L'hiftoire de la prétendue adoption fut renouvelée : on n'oublia rien pour en confater la vé-

rité. Grimoald avoit tout crédit : Chil-
debert son fils fut proclamé Roi. Mais
les François Austrasiens eurent hor-
reur de cet attentat. Ils prirent les ar-
mes , détrônèrent ce nouveau Monar-
que , se saisirent du Maire du Palais ,
& le conduisirent au Roi de Bourgo-
gne & de Neustrie. On ne sçait ni
quel fut le châtiment de sa perfidie ,
ni ce que devint le jeune usurpateur :
nos Annales n'en parlent plus. Dago-
bert , soit qu'on le crut mort , soit
qu'on ignorât le lieu de sa retraite , ne
fut point rappelé. L'Austrasie se sou-
mit à Clovis , qui réunit pour la qua-
trième fois toutes les parties de la Mo-
narchie François.

Vita S. Sige-
bert. Reg.

Act. S. Au-
doen.

Gest. Franc.
c. 43.

Le regne de ce Prince n'eut rien de
plus brillant que celui de Sigebert son
frère. Il est peu de Rois , dont on ait
dit plus de mal & plus de bien. Le
motif de l'éloge & du blâme fait voir
quel étoit le jugement & l'esprit des
Ecrivains de ce tems-là. Il survint une
grande famine en France. Clovis pour
nourrir les pauvres , fit enlever les la-
mes d'or & d'argent , qui couvroient
les tombeaux de saint Denis & de ses
compagnons. C'étoit un action chari-
table & digne d'un Roi Chrétien : mais

Caractère de
Clovis.

An. 657.

Monachus Dio-
nyſianus. c. 1.

en même-tems c'étoit toucher au tréſor des Moines. Ce fut, dit le Contrinauteur de Fredegair, *un Prince abandonné à toutes ſortes de vices, débauché, ivrogne, brutal & ſans cœur.* Quelque tems après, il obtint, en dédommagement pour cette même Abbaye, une exemption de toute juridiſtion. Landeric évêque de Paris, y conſentit. L'acte en fut dreſſé dans une aſſemblée générale des Prélats & des Seigneurs de la nation. Alors la ſcène changea. Ce ne fut plus ce Monarque, *qui pendant toute ſa vie n'avoit pas fait une ſeule action d'homme de bien* : ce fut un grand Roi, dit Aimoin, hiſt. *Aimoin, ſage, vaillant, brave, équitable, plein de Religion, très-agréable à Dieu.*

Ab. 660.

ſa mort.

Les Moines lui ont encore fait un crime d'avoir détaché un bras de ſaint Denis pour le mettre dans ſon oratoire. Ce n'étoit tout au plus qu'une piété indiſcrette. Elle ne parut point telle à des gens qui craignoient de voir diminuer le concours de la dévotion au tombeau de l'Apôtre de la France. Ce fut un attentat que le ciel prit ſoin de vanger ; Clovis perdit l'eſprit. C'eſt à cette demarche impie,

Et l'on en croit ces bons Solitaires , qu'il faut attribuer tous les maux qui désolèrent la France sous les successeurs de ce Prince. Il mourut âgé de vingt-un an : il en avoit régné quinze ou seize. Il fut enterré à saint Denis.

CLOTAIRE III.

CLOVIS laissoit trois fils , Clo- Sageſſe du
Gouvernem.
de Batilde. taire , Childéric & Thieri. L'aîné fut seul couronné Roi , sous la conduite de la Reine Batilde & d'Ebroin-
maire du Palais en Neustrie. C'étoit un homme adroit , vaillant , capable des plus hautes entreprises , mais ambitieux & cruel. Il sçut cacher ses vices , par la crainte de déplaire à la pieuse Regente , & répondit parfaitement à ses sages desseins. On peut dire que le gouvernement de cette Vita Batildæ.
c. 3. 7. Princesse , fut celui de la douceur , de la prudence , de la justice , & de la vertu. Les Gaulois , sans distinction d'âge , ni de sexe , payoient une forte capitation : ce qui les empêchoit de se marier , ou les obligeoit d'exposer , ou même de vendre leurs enfans. Ils portèrent leurs plaintes aux pieds du trône. Batilde en fut touchée , leur

remit cet onéreux tribut, & racheta tous ceux que cette dure exaction avoit fait esclaves. L'intérêt de l'Eglise ne lui fut pas moins cher. Elle fit travailler à la réformation des mœurs : les brigues pour l'Episcopat furent réprimées, & la symonie exterminée.

Childéric est
couronné roi
d'Austrasie.

Ibid. c. 23.

Les Austrasiens cependant souffroient impatiemment le joug des Neuftriens : ils demanderent un Roi. La Reine leur donna son second fils. Wlfoade fut créé Maire du Palais & déclaré tuteur de ce jeune Prince. Imnichilde obtint la permission de le suivre. On voit dans cette condescendance de Batilde plus de bonté que de politique. Imnichilde étoit aimée : Dagobert vivoit : le séjour de cette Princeesse dans un Royaume qui appartenoit à son fils, pouvoit avoir des suites facheuses. La vertu, toujours occupée du bien, sçait rarement soupçonner le mal. Childéric fut reçu & couronné avec de grandes démonstrations de joie. Tout parut tranquille dans les trois Royaumes.

An. 667.
La Reine se
retire dans
l'Abbaye de
Chelles.

Tous les soins de la vertueuse Regente étoient pour la Religion, l'Etat, & l'éducation de son fils. On ne voyoit à sa Cour que des personnages recom-

mandables par leur sagesse & leur piété. Mais elle y donna trop d'accès aux Evêques. L'Eglise en souffrit : sa propre réputation en fut décriée. Elle y avoit appelé entre autres deux hommes célèbres par leurs grandes qualités , quoique d'un mérite très-différent. L'un sage , pieux , sçavant , d'une douceur qui captivoit les cœurs , d'une vertu qui lui attiroit tous les respects , étoit l'illustre Leger allié à la famille Royale. La Reine le fit nommer à l'évêché d'Autun : la sainteté de sa vie justifia un si beau choix. L'autre étoit Sigebrend évêque de Paris , prélat d'une conduite jusques-là irréprochable , mais d'une vanité qui le perdit. L'orgueilleux favori , pour se donner plus de considération , laissa mal interpréter la bonté que Batilde avoit pour lui. Les Seigneurs , jaloux de son crédit , commencèrent à murmurer : la haine alla jusqu'à l'assassinat : Sigebrend fut tué. Les assassins coururent aussi-tôt chez la Reine pour lui conseiller de se renfermer dans un Monastère. Elle aspirait depuis longtemps après la solitude : elle entra sans peine dans leur dessein , & se retira dans l'Abbaye de Chelles qu'elle avoit

Vita S. Leod.
deg. c. 1.

Vita S. Batildæ
c. 8.

Ibid. c. 7. 2.

fondée. Elle y vécut & mourut dans l'exercice de toutes les vertus. L'Eglise l'a reconnue pour Sainte.

An. 668.
Mort de
Clotaire.

La retraite de Batilde laissa le Royaume en proie à toutes les passions effrénées du Maire du Palais. Ebroïn, devenu maître de tout, parut ce qu'il étoit, un monstre d'avarice, de cruauté, de perfidie, d'orgueil. On ne vit pendant son administration qu'injustice, que tyrannie, que vexation & oppression. Il suffisoit d'être riche, puissant, ou ami de la vertu, pour se voir exposé à périr victime de son avidité, de son ambition, de sa méchanceté. Détesté de tous les gens de bien, il éloigna de la Cour tous les Seigneurs, & leur fit défense d'y paroître sans y être mandés. Les choses étoient dans ce triste état, lorsque Clotaire mourut, âgé de dix-neuf ans, dont il en avoit regné quatorze. Il ne laissa aucun enfant. On ignore, s'il a été marié. Les uns veulent qu'il ait été enterré dans l'Eglise de l'Abbaye de Chelles, d'autres à saint Denis.

ibid. diplom.
pag. 468.

Thieri est
proclamé roi
de Neustrie &
de Bourgogn.

L'ambitieux Ebroïn, haï de tout le monde, n'espéroit pas être conservé dans sa place, si on observoit la forme usitée dans l'élection du Maire

du Palais. C'est ce qui fit que , sans appeller les Grands du Royaume à la délibération , il éleva Thieri sur le trône , & le proclama Roi de Bourgogne & de Neustrie. Ce coup d'autorité étonna les Seigneurs , sans cependant leur inspirer aucun éloignement pour le nouveau Monarque. Déjà même ils s'étoient mis en chemin, pour venir lui rendre leurs hommages , lorsqu'on leur renouvela la défense de paroître à la Cour sans ordre. Ce procédé les irrita : ils s'assemblèrent & prirent les armes de tous côtés. La Couronne d'une voix unanime fut déferée à Childéric , qui vint aussitôt les joindre à la tête d'une puissante armée. La conspiration fut si générale , si subite, qu'Ebroin, abandonné de tout le monde , n'eut que le tems de se réfugier dans une Eglise. Une compassion qu'il ne méritoit pas , lui sauva la vie : mais tous ses biens furent confisqués. On le fit raser , & on le contraignit de se faire Moine dans le Couvent de Luxeuil.

Thieri reçut à peu près le même traitement. On lui fit couper les cheveux , mais sans aucun ordre de la part de Childéric , qui en eut pitié.

Ibid.

*Gest. Franc.
c. 45.*

*Continuation
Fredeg. c. 94.*

Ann. 669.

Il lui témoigna même qu'il étoit prêt à lui accorder tout ce qu'il pouvoit désirer. *Je ne demande rien*, répondit ce Prince, *on m'a détrôné injustement : j'espère que le ciel prendra soin de ma vengeance.* Il se retira à l'Abbaye de S. Denis, non pour y prendre l'habit de moine, mais pour laisser croître ses cheveux. Il avoit régné près d'un an.

CHILDÉRIC. II.

Leger évêque d'Autun, est déclaré principal Ministre.

Vita S. Leodeg. C. 4.

LEs commencemens de ce nouveau regne furent consacrés à la reconnoissance & au maintien des loix. Childéric se fit un devoir de récompenser ceux des Seigneurs, qui l'avoient appelé à une double couronne. Leger, évêque d'Autun, avoit le plus contribué à cette grande révolution : il fut le premier objet des bienfaits du Prince. Il lui confia l'administration de toutes les affaires, & le déclara son principal Ministre. Le grand crédit du Prélat a fait croire à quelques-uns, qu'il le créa Maire du Palais de Neustrie & de Bourgogne. Ils n'ont pas fait réflexion sans doute,

qu'une charge qui emporte le commandement des armées avec le pouvoir de juger à mort, est incompatible avec la qualité de Prêtre & d'Evêque. Quoi qu'il en soit, ce fut par les sages conseils de ce grand homme, qu'on réforma quantité d'abus qui s'étoient glissés dans le gouvernement de l'Etat. On regla que les Juges suivroient dans leurs jugements les anciennes loix & les anciennes coutumes de chaque Province. On fit surtout une loi, qui pouvoit tirer les Rois de servitude, s'ils eussent eu assez de fermeté pour la maintenir : elle défendoit que les enfants succédassent à leurs peres dans les grands emplois.

An. 670.

Mais bientôt on vit évanouir, tant de belles espérances d'un regne sage & heureux. Les Seigneurs, qui jugeoient que cette réformation alloit à abattre leur puissance, n'épargnèrent rien pour corrompre les mœurs du jeune Monarque. Devenus maîtres de son esprit, ils le plongèrent dans toutes sortes d'excès. Il passa de la débauche à la fainéantise, & de la mollesse à des cruautés inouïes. Il laissa enfreindre impunément les ordon-

Childéric s'abandonne à toutes sortes d'excès.

Ibid.

nances qu'il avoit si sagement renouvelées : il autorisa lui-même le mépris des loix par un mariage incestueux. Le sage Ministre n'oublioit rien pour le ramener à la vertu. Il lui représenta avec une sainte hardiesse, que l'observation des loix étoit l'appui du trône , & leur violement la perte des Rois : il lui peignit sous les plus vives couleurs , l'horreur du scandale qu'il donnoit à tous ses sujets par son alliance avec sa cousine germaine : il osa même le menacer de la colère du ciel , s'il ne mettoit un frein à ses passions. La vertu a toujours ses droits sur le cœur humain. Childéric parut touché : mais il étoit obsédé par des esprits brouillons , qui s'efforcoient par toutes sortes de moyens de détruire ces pieuses impressions. La sévérité du censeur commença enfin à devenir insupportable. On ne chercha plus qu'un prétexte pour le perdre : on ne fut pas longtems sans le trouver.

An. 671.
Leger est
disgracié &
confiné dans
un Monastère.

Les Evêques dans ces anciens tems avoient coutume d'inviter les Rois à venir célébrer les fêtes de Pâque dans leurs Eglises. Leger pria Childéric de lui faire cet honneur. Le Monarque, par un reste de considération , n'osa

le refuser : il se rendit à Autun. Il y trouva Hector , patrice ou gouverneur de Marseille , qui avoit quelques graces à demander. Ce Seigneur dont le mérite égaloit la haute naissance , étoit grand ami du Ministre : il connoissoit son crédit : il eut avec lui de fréquentes conférences sur l'affaire qui l'avoit amené. On fit entendre au Roi qu'il y avoit du mystère dans cette entrevue , & que ces deux hommes prenoient des mesures pour brouiller l'Etat. La défiance l'empêcha de se trouver à la Cathédrale pour la nuit de Pâque , que les chrétiens de ce tems passaient dans la priere. Il alla célébrer cette sainte veille dans l'Eglise de S. Symphorien , où il communia de la main de l'évêque Prejectus. Le matin , après un grand repas d'où il sortit à demi-ivre , il courut à la Cathédrale suivi de toute sa Cour , jurant , blasphémant , appelant le S. Prélat d'une voix menaçante. De-là il passa à l'Evêché , où Leger vint le joindre , après avoir achevé l'Office. Childéric l'accabla de reproches & d'injures. Leger se défendit avec cette noble liberté , qui sied si bien à l'innocence : mais il comprit que sa

ibid. c. 5. d

perte étoit inévitable , s'il demeuroid plus longtems dans Autun. Il fit partir son ami , & se retira lui-même , tant pour conserver sa vie , que pour épargner un crime à Childéric. On fit courir sur eux : Hector fut tué , après une vigoureuse défense : Leger fut pris & amené au Roi , qui le confina dans le Monastere de Luxeuil. Le saint Pontife y trouva Ebroïn qui lui demanda son amitié. C'étoit la colombe & le vautour , mais un vautour domté par la disgrâce.

Ann. 673.
Childéric est
assassiné.

Gest. Franc.
c. 43.

Continuat.
Fredeg. c. 95.

Childeric , privé des conseils de l'Evêque d'Autun , se livra à toutes les horreurs du vice , & tomba dans le mépris. Un Seigneur , nommé Bodillon , osa lui représenter le danger d'une imposition excessive qu'il méditoit d'établir. Le Monarque furieux ordonna de l'attacher à un poteau , & le fit battre de verges. Les Grands , indignés d'un tel outrage , conspirèrent contre lui. Il étoit alors avec toute la famille Royale en une maison de plaifance , située dans la forêt de Luconie , que l'on croit être la forêt de Livri près de Chelles. Les conjurés forcèrent son Palais , & leur fureur alla jusqu'à le massacrer , lui , la
Reine

Reine Bilihilde qui étoit enceinte , & Dagobert leur fils qui étoit encore enfant. Il en restoit un autre , nommé Daniel , qui eut le bonheur d'échapper au carnage. On le verra regner sous le nom de Chilpéric III. Ce Prince étoit dans la vingt-troisième année de son âge. On n'est point d'accord sur la durée de son regne. L'opinion la plus probable est qu'il fut d'environ dix-neuf ans.

P. Anselme.
hist. Généralog.
de France. tom.
I. p. 10.

Ainsi périt Childeric II , Prince sans courage & sans conduite , qui n'eut ni assez de lumières pour gouverner un grand Royaume , ni assez de discernement pour distinguer & suivre les sages conseils d'un Ministre prudent & vertueux. Il fut enterré , non à S. Pierre de Rouen , comme l'assure l'auteur de la vie de S. Ouen , mais à l'abbaye de S. Germain-des-Prez. Il y a quelques années qu'en travaillant aux réparations de cette Eglise , on trouva deux tombeaux , l'un d'homme , l'autre de femme. L'inscription qui portoit le nom de Childéric, quelques ornemens royaux, un diadème d'or , un petit coffre qui enfermoit le corps d'un enfant , ne

Son tombeau trouvé en 1656.

Fredeg. in vita
S. Audoen.

laissèrent aucun doute que ce ne fût la sépulture de ce Monarque , de la reine Bilihilde son épouse , & du prince Dagobert leur fils.

Dagobert est
rappelé d'E-
cosse & réta-
bli sur le trô-
ne d'Austrasie.

On lit dans quelques auteurs , que Childeric vaincu par les prières d'Imnichilde pour laquelle il eut toujours beaucoup de considération , lui permit de rappeler Dagobert , & lui abandonna une partie de l'Austrasie. Quelques autres au contraire assurent que cette habile Princesse profita de la circonstance de l'interregne qui suivit la mort de ce Monarque , pour gagner les Austrasiens dont elle étoit tendrement aimée. Elle sçut tellement ménager les esprits , que son fils fut proclamé Roi d'un consentement unanime. Quoi qu'il en soit , il est constant par quantité de monuments non équivoques , que ce jeune Prince remonta sur le trône d'où il avoit été renversé , & qu'il regna plusieurs années.

Henschenius
lib. de tribus
Dagobertis.

L'assassinat de Childéric fut suivi d'une espèce d'anarchie , qui mit le trouble & la confusion dans tout l'Empire François : il devint le théâtre de mille brigandages. Le Roi , quelques

jours avant sa mort , avoit envoyé deux Seigneurs pour arracher l'évêque Leger du Monastère de Luxeuil , & l'immoler à la fureur de ses ennemis. La douceur du saint Prélat , relevée par l'éclat de tant d'autres vertus , défarma leur férocité. Ils lui demandèrent pardon , se déclarèrent ses protecteurs , le conduisirent à Autun , où le peuple & les grands jurèrent unanimement de prendre sa défense , si on osoit attenter à sa vie. Ebroïn , qui l'avoit accompagné jusques dans sa ville épiscopale , lui fit aussi mille protestations de zèle : mais toutes ses démonstrations d'amitié n'étoient que dissimulation. Ce Seigneur avec l'habit séculier avoit repris toutes ses idées d'ambition : exemple trop sensible que l'adversité peut humilier l'homme , sans corriger son cœur. La crainte d'un concurrent tel que Leger , lui fit concevoir le noir projet de l'assassiner. Il l'auroit exécuté sur la route , s'il n'eût été empêché par Genèse évêque de Lion , qui étoit de sa confidence. L'extérieur cependant annonçoit une parfaite intelligence. Ils partirent de concert pour se rendre auprès de Thierri.

Ebroïn, ayant appris en chemin que ce Prince avoit été proclamé Roi, quitta la compagnie, & se retira chez lui, suivi d'une foule de mécontents.

THIERI III.

An. 673.
Ebroïn se ré-
volte contre
Thieri.

Gesta Reg.
Franc. c. 45.

Continuat.
Hredeg. c. 96.

LA Cour de Thieri reçut Leget comme un Ange tutélaire. Le premier soin du Prélat fut de faire élire un Maire du Palais. Le choix tomba sur Leudesie, fils d'Erchinoalde. La nouvelle de cette élection déconcerta Ebroïn : il se retira en Austrasie, où il avoit beaucoup d'amis. Wlfoade qui gouvernoit ce Royaume sous Dagobert II, lui accorda quelques troupes : une haine commune les animoit contre l'Evêque d'Autun. Ebroïn, à la tête de cette petite armée, s'avança jusqu'à Nogent-les-vierges, proche de Verneuil, où le Monarque tenoit alors sa Cour. L'alarme fut si vive, que tout prit la fuite. Le Roi, le Maire du Palais, & tous les Seigneurs de leur suite se sauverent d'abord à Baisieu entre Amiens & Corbie, ensuite à Crecy dans le Ponthieu. Le trésor

Royal fut pillé, les Eglises dépouillées, le pais ravagé, tout mis à feu & à sang. Le vainqueur cependant défespéroit de pouvoir réussir par la force : il eut recours à la ruse. Il fit proposer une entrevue : le crédule Leudesie l'accepta : il fut assassiné.

Un aussi horrible attentat ne servit qu'à rallumer plus vivement la haine de Thieri contre Ebroïn : il conçut tout le danger de laisser reprendre l'autorité à un homme capable de tant de noirceurs. Le téméraire sujet vit bien que la circonstance n'étoit point favorable : il se retira de nouveau en Austrasie, mais sans renoncer à ses desseins ambitieux. Il eut l'audace de supposer un fils à Clotaire III, & le crédit de le faire couronner Roi de France sous le nom de Clovis III. Il fut appuyé dans ce projet par deux scélérats que l'Eglise Gallicane avoit déposés pour leurs crimes : c'étoient Didier évêque de Châlons sur Saone, & Bobon évêque de Valence. On ravageoit, on pilloit, on saccageoit toutes les provinces qui ne vouloient pas reconnoître ce phantôme de Monarque. Leger fut le premier objet de leur

An. 679. 76.

Il suppose un fils à Clotaire III. & le fait proclamer Roi.

Vica S. Leg. c. 8.

Ibid. c. 9.

Champagne, pour l'assiéger dans sa ville épiscopale. La place alloit être emportée d'assaut. Le saint Prélat fit rompre sa vaisselle d'argent, la distribua aux pauvres, & pour sauver son peuple, se livra généreusement à ses ennemis. Didier porta l'inhumanité jusqu'à lui faire crever les yeux. On dit que cet illustre martyr ne cessa de chanter des Pseaumes pendant cette cruelle opération.

An. 678. 79.
Il est reconnu
Maire du Pa-
lais & fait
mourir saint
Leger.

La Cour, en perdant Leger, perdit son plus ferme appui. Le Roi se vit contraint de composer avec son sujet. Ebroïn fut reconnu Maire du Palais, & le prétendu fils de Clotaire rentra dans le néant d'où il l'avoit fait sortir. Le nouveau Ministre fit d'abord publier une amnistie générale sur tout ce qui s'étoit passé. Mais affectant ensuite le plus profond respect pour la Majesté, il ordonna une exacte recherche sur la conjuration tramée contre Childéric. Le crime étoit abominable & digne des plus cruelles supplices. On ne blâme que le principe qui fit agir Ebroïn. Ce fut pour ce méchant homme une raison spécieuse d'immoler à sa haine les Seigneurs qu'il n'avoit encore pu sacrifier à sa sûreté. Le

Ibid. §. 22. 13.

Comte Guerin , frère de Leger , quoique toujours fidèle au feu Roi , fut lapidé. Le saint Prélat eut la langue & les lèvres coupées : on lui déchira la plante des pieds ; on l'exposa presque nud à la vûe de tout le monde : on le mit enfin sur un méchant cheval , qui le conduisit au Monastère de Fêcamp. Le tyran assembla quelques années après un concile d'esclaves plutôt que d'Evêques , où la robe de ce respectable Pontife fut mise en pièces : c'étoit la forme de la dégradation. On le livra ensuite à Chrodobert , comte du Palais , qui lui fit trancher la tête dans la forêt Iveline. Les miracles qui suivirent sa mort , l'ont fait appeller la forêt saint Leger.

c. 14.

c. 15. 16.

C'est vers ce même-tems que Dagobert II , roi d'Austrasie , fut assassiné dans une sédition. On ignore & le sujet de la révolte , & le nom de ses auteurs. On sçait seulement que les Seigneurs se plaignoient de lui comme d'un tyran. Il ne paroît pas cependant que ce Prince ait mérité ce titre odieux. Il prenoit si peu de part aux affaires , que les Annalistes ne l'ont pas même nommé. Il reste encore des preuves de sa piété dans quantité de

An. 680.
Dagobert II.
est assassiné.

Fredeg. Angl.
in vita S. Wulfrid. c. 4.

Badmer. in act.
Wulfrid.

religieux établissemens. On lui donne sept à huit ans de regne. Il fut enterré à saint Pierre de Rouen. Il avoit épousé Mathilde, dont il eut Sigebert qui mourut avant lui, & quatre filles, Irmine & Adelle, que l'Eglise a reconnues pour saintes, Rotilde & Ragne-trude. Il y a toute apparence que c'est de ce Dagobert dont on célèbre encore aujourd'hui la fête à Stenay sous le titre de martyr. C'étoit la coutume alors de révéler comme tels, ceux qui étoient tués, après avoir mené une vie chrétienne & exemplaire.

*Apud Surium
de 24. August.*

*Pepin est
déclaré Duc,
ou Gouver-
neur d'Austra-
sie.*

*Seff. Franc.
a. 46.*

*Secund. con-
tinuat. Fredeg.
a. 97.*

La mort de Dagobert devoit réunir toute la Monarchie sous l'empire de Thieri : mais la haine du gouvernement d'Ebroïn fit que l'Austrasie ne voulut point reconnoître ce Monarque. Martin & Pepin furent déclarés Ducs ou Gouverneurs du Royaume. On prit aussi-tôt les armes. Les deux nouveaux Princes, battus près de la forêt de Leucofao sur les frontières de Neustrie, se retirèrent, le premier à Laon où il périt par la perfidie du Maire du Palais, le second au fond de l'Austrasie, où il employa tout ce que la nature lui avoit donné d'esprit, d'habileté & de courage pour détruire la

puissance Royale. Il descendoit du côté paternel , de saint Arnoul évêque de Metz , & du côté maternel de Pepin dit le vieux , ou de Landen. L'hiftoire l'appelle tantôt Pepin le gros , parce qu'il étoit fort replet , tantôt Pepin d'Héristal , du nom d'un Palais qu'il avoit sur le bord de la Meuse un peu au-dessus de Liège , quelquefois Pepin le jeune, par rapport à son ayeul, d'autrefois Pepin le vieux , par rapport à son petit-fils , qui fut Roi sous le nom de Pepin le Bref.

Le Maire du Palais , Ebroïn , ne jouit pas long-tems du fruit de la victoire de Leucosao. Un Seigneur , nommé Ermenfroy , l'attaqua comme il alloit à l'Eglise , lui fendit la tête d'un coup d'épée , & délivra la France d'un monstre à jamais digne de son exécution. Ainsi périt d'une mort violente , le tyran de son Roi & de sa patrie. Les Maires qui lui succédèrent, firent à diverses reprises la guerre au Duc Pepin : mais sans aucun succès. Bertaire , le dernier de tous , homme dont l'ignoble figure annonçoit la bassesse du cœur , avare , injuste , sans esprit , sans talents , présomptueux jusqu'au ridicule , fut le témoin & la

AN. 687.

Ebroïn est
assassiné.

Gest. Franc.
c. 47.

Idem. cont-
nuar. Fredeg.
c. 98.

victime de l'élevation du victorieux
 Austrasien.

An. 687.
 Pepin défait
 l'armée de
 Thierri.

Geff. Franc.
 c. 48.

Idem. conti-
 nuat. Fredég.
 c. 200.

Un grand nombre de Seigneurs , mécontents du gouvernement de Neustrie , s'étoient retirés dans le royaume d'Austrasie. Pepin , autant par politique que par générosité , les appuya. Il députa même au Roi pour le prier de recevoir en grace tant de malheureux , que la violence de la persécution avoit forcés de quitter leur patrie. Le Monarque , mal conseillé , affecta une hauteur déplacée : il répondit avec fierté , qu'il pouvoit se dispenser de les renvoyer ; qu'il iroit lui-même les chercher à la tête d'une puissante armée. On se prépara aussi-tôt à la guerre. Les troupes des deux Royaumes se joignirent à Testri, village sur la petite rivière de Daumignon entre S. Quentin & Peronne. Le combat fut opiniâtre : mais enfin la victoire demeura aux Austrasiens. Le Roi , obligé de prendre la fuite , se sauva avec précipitation dans la capitale de son Empire. Bertaire eut aussi le bonheur d'échapper à la fureur des victorieux : mais il ne put se soustraire à l'épée de ses propres soldats qui l'assassinerent. Le vainqueur s'empara du trésor

Royal, força Paris à lui ouvrir ses portes, se saisit de la personne même de Thieri, & se fit déclarer Maire du Palais de Neustrie & de Bourgogne. Ainsi l'heureux Duc eut toute la France en son pouvoir, ou sous le nom de Prince, ou sous celui de Maire.

Pepin, dans ce haut degré d'élévation, se conduisit avec tant de sagesse, de douceur, & de modération, qu'il s'attira l'admiration des Cours étrangères, qui l'honorèrent de plusieurs marques de leur estime; le respect des Nations tributaires, qu'il sut contenir ou faire rentrer dans le devoir; les bénédictions enfin de toute la France, où il fit cesser la tyrannie & l'oppression. Il rétablit les Evêques dans leurs sièges & dans tous leurs biens; les Seigneurs, dans leurs dignités & dans leurs terres; la veuve & l'orphelin dans leurs droits; les loix, dans leur ancienne vigueur; l'ordre dans les finances; la discipline parmi les troupes; la police dans le Gouvernement. Tant de belles choses, entreprises & exécutées en si peu de tems pour la gloire & l'utilité de la nation, éblouirent tous les esprits. On passa de l'admiration à la persuasion que l'ambitieux Duc n'a-

Sa modération dans un si haut degré de puissance.

Idem, ibid.

voit pris les armes que pour le bien commun de l'Empire François.

Ann. 689.

Il subjugué
les Frisons.

Paul. diac. l.
14. c. 37.

Il avoit dompté les Bavarois, les Saxons & les Suèves, lorsqu'il n'étoit encore que Duc d'Austrasie. Il proposa dans une assemblée de Seigneurs, d'aller au plutôt soumettre les autres rebelles de Germanie. On applaudit à ce généreux dessein. Mais, avant de partir pour cette expédition, il mit auprès de Thieri un homme de confiance, nommé Norbert, auquel il donna toute autorité. La victoire le suivit par-tout. Radbode, duc des Frisons, osa lui présenter la bataille: Il fut défait & mis en fuite. Pepin lui enleva une partie de ses Etats, & rendit tributaire celle que sa clémence lui laissoit. Il revint ensuite en Neustrie, où son premier soin fut d'assembler un Concile. On y fit de beaux reglemens pour la réformation des mœurs, pour la défense des Eglises, pour le soulagement des pauvres, pour la protection de la veuve & de l'orphelin. C'est ainsi que cet habile politique, par mille actions de piété, de justice & de valeur, s'efforçoit de subjuguier l'estime d'un peuple, qui regardoit comme un crime de reconnoître d'au-

THIERI III. 305

tres maîtres que les descendants de ses anciens Rois.

Tel étoit l'état de la France , lorsque Thieri mourut dans la trenteneuvième année de son âge , & la dix-septième de son regne. Il avoit épousé Crotilde , qu'on nomme aussi Doda , dont il eut deux fils , Clovis & Childeberr. Il fut enterré à S. Wast d'Arras , qui le reconnoit pour son fondateur. On découvre à travers l'obscurité affectée de l'histoire de ces tems-là , que ce Prince avoit de grandes qualités. La confiance dont il honora S. Leger , prouve qu'il sçavoit goûter & suivre de sages conseils. C'est beaucoup pour sa gloire , que les auteurs contemporains n'en disent aucun mal. Toutes les plumes d'alors étoient vendues à la famille de Pepin. C'est ce qui a fait dire à quelques sçavants , que nous n'avons que des mémoires fort infidèles sur les derniers Rois de la première race , & que c'est très-injustement qu'ils sont appelés faineants*. Quoi qu'il en soit , mal-

An. 692.
Mort de:
Thieris.

Gest. France
c. 49.

Le Pere le-
Coiate

Monsieur
Obrecht.

* M. Obrecht prétend que les véritables sources de leur histoire se trouvent dans les titres des anciens Chapitres ou Monastères d'Alsace , qui presque tous reconnoissent ces Princes pour leurs fondateurs.

heureux , fans avoir mérité de l'être ; Thieri fut tour à tour le jouet du caprice du fort , & de l'ambition des Grands de son Royaume. Exclue dès le berceau de la fucceffion du Roi fon pere , renverfé du trône par un frere ambitieux , il ne rentre dans fes droits que pour être l'efclave de ceux dont le ciel l'a fait naitre fouverain. La victoire de Teftris décida enfin de l'Empire : elle ne lui laiffa que l'ombre de la royauté. S'il eut des gardes , ce fut moins par honneur que pour s'affurer de la perfonne. Renfermé à Mau-
maques , maifon de plaifance fur l'Oife entre Compiègne & Noyon , il n'en fortoit que pour fe rendre aux aflemblées publiques , monté fur un chariot traîné par des bœufs. C'étoit un équipage de diftinction , destiné pour les Reines , mais inconnu jufqu'alors aux defcendants du grand Clovis. Ce fera désormais le fort de fes fucceffeurs , jufqu'à ce que le petit fils de Pepin , plus hardi ou plus heureux , ofe franchir l'efpace immense qui eft entre le trône & l'état de fujet.

CLOVIS III.

CLOVIS, l'ainé des enfants de Thieri, fut couronné Roi de Neustrie & de Bourgogne. L'Austrasie, toujours détachée de la Couronne, ne reconnoissoit d'autre autorité que celle de Pepin, qui continua de regner sous le nom du nouveau Monarque. Ce regne, dont la durée est assez incertaine, n'offre aucun événement remarquable. Il nous reste quelques actes qui prouvent qu'il fut au moins de quatre ans. L'un de ces anciens monuments est une relation du cérémonial observé dans une assemblée des Etats du Royaume à Valencienne. C'est une piece précieuse, où l'on voit le nom & le rang des Prélats & des Seigneurs qui composoient cette diette.

Clovis y présidoit, revêtu de l'habit Royal. C'étoit un manteau quadré, quelquefois tout blanc, quelquefois mi-partie de bleu, très court sur les côtés, long jusqu'aux pieds par devant, traînant beaucoup par derrière. On ne dit point s'il étoit assis

Clovis est couronné Roi.

Secund. continuat. Fredeg. c. 101.

Gest. Franc. c. 49. 50.

Ann. Metens.

Ann. 693.

Il préside à l'assemblée de Valencienne.

Vide sæcul. 3. Bened. part. 2.

sur un trône , la couronne sur la tête ; le sceptre à la main : mais il est certain par quantité de monumens qui nous restent de ces tems là , que les Rois de la premiere race ne paroissent point autrement dans ces grandes assemblées de la Nation. Leur trône ou siège Royal , étoit une espece de tabouret , sans bras ni dossier , comme pour avertir le Monarque qu'il devoit se soutenir par lui-même , & ne s'appuyer sur personne. Leur couronne , ou plutôt leur diadème , étoit un cercle d'or , enrichi de deux rangs de pierreries : leur sceptre , tantôt une simple palme , tantôt une verge d'or , de la hauteur du Prince , & courbée comme une crosse.

Les actes de l'assemblée de Valencienne après Clovis , nomment douze Evêques ou Seigneurs : on leur donne le titre d'*illustres*, comme au Roi, qui n'étoit distingué des Grands de son Royaume , que par les qualifications de *très-glorieux* , *très-pieux* , *très-clément* , *très-excellent*. On voit ensuite huit autres Seigneurs , qui sont simplement appelés *Comtes* ; huit *Gracions* : c'étoient des Magistrats préposés pour juger les affaires du fisc , ou

de finance : quatre Domestiques , ou Gouverneurs des maisons royales : quatre Référéndaires , dont la fonction étoit d'apposer le sceau du Roi aux actes publics : enfin quatre Sénéchaux : c'étoient alors de simples officiers , subordonnés aux Maires. Ils n'avoient que l'administration des revenus de la Maison du Roi. Ce fut par la suite la première dignité du Royaume. Le Comte du Palais n'est nommé que le dernier. Il avoit peut-être une place à part aux pieds du Roi , ou ce qui est plus probable , étant obligé de rendre compte de ses jugemens , il n'étoit point assis parmi les Juges. *L'arrêt* de l'assemblée est souscrit par un Chancelier. C'est ainsi qu'on appelloit ceux qui écrivoient ou signoient les actes que le Référéndaire devoit sceller. C'est aujourd'hui le nom du premier des Magistrats.

Il ne paroît pas que Pepin ait assisté à ce jugement : les actes n'en parlent point. Il étoit sans doute occupé à quelque expédition : on ne le vit gueres manquer à ces cérémonies d'éclat. Ce fut dans une de ces assemblées sous Thieri , qu'il fit ordonner au nom du Roi , qu'au premier ordre du Mai-

Les armées
Françoises
sous la pre-
mière race.

re du Palais , chaque Duc se tiendrait prêt à marcher , & qu'au second , il conduiroit sans aucun retardement les hommes qu'il devoit fournir en tems de guerre. On ne connoissoit point alors ce que c'étoit que troupes réglées. Chaque Province avoit sa milice. On commandoit d'ordinaire celle qui étoit plus voisine des lieux où l'Empire portoit ses armes. Ceux qui tenoient des *bénéfices* du Prince ou de l'Eglise , ceux qui possédoient des *terres saliques* , tous les François enfin étoient obligés de servir le Roi en personne. Les Evêques mêmes n'en étoient pas exempts. Ceux d'entre eux qui avoient l'humeur guerrière , s'armoit de toutes pièces , & se précipitoient dans la mêlée. Ceux qui se faisoient scrupule de répandre le sang , se contentoient de lever les mains au ciel pour l'heureux succès du combat. Ceux qui étoient plus sages & plus religieux , se rachetoient pour de l'argent de cette sanguinaire obligation. Alors ils envoyoient leurs vassaux sous la conduite d'un *Avoüé* ou *Vidame*. C'étoit un noble , vaillant , brave , puissant , que les Eglises choisissoient pour défendre leur patrie.

Baluze capitul.
Torn 1. p. 146.
355. 190.

moine. On donnoit des lettres de dispense à ceux que l'âge rendoit incapables du service. On condamnoit à de grosses amendes, ceux qui manquoient au rendez-vous général de l'armée.

Il y avoit dans les provinces, particulièrement sur les frontières, des magasins destinés pour l'entretien de ces troupes. Il ne paroît pas qu'elles eussent d'autre solde que le butin. La coutume étoit de l'apporter en commun, & de le partager de même. Les prisonniers devenoient autant d'esclaves. Les otages subissoient le même sort, lorsque ceux qui les avoient donnés, venoient à manquer à leur engagement. Les armées Françoises, sous le regne des Mérovingiens, n'étoient composées que d'infanterie. S'il y avoit quelques cavaliers, c'étoit pour escorter le Général, & porter ses ordres. On ne connoissoit sous la première race, d'autre bannière de France, que la chape de S. Martin. C'étoit un voile de taffetas, qui portoit l'empreinte du Saint, & qu'on alloit prendre en grande pompe sur le tombeau. On la gardoit avec respect sous une

tente. On la promenoit en triomphe autour du camp , lorsqu'on étoit près de donner le combat. Nos Rois avoient tant de confiance au S. Prélat , qu'avec ce précieux étendart , ils se croyoient assurés de la victoire.

An. 694.
ou 95.
Mort de
Clovis.

L'assemblée de Valencienne est le dernier événement mémorable du règne de Clovis. Il mourut dans la quatorzième ou quinzième année de son âge. Il fut enterré dans l'Eglise de S. Etienne du monastere de Choisy sur Oyse , près Compiègne. Les historiens de ce tems-là , trop occupés de Pepin , ne nous apprennent aucunes particularités de la vie de ce jeune Prince. On ignore ce qu'on en pouvoit esperer. On ne lui donne ni vertus , ni vices.

CHILDEBERT III.

CHILDEBERT succéda aux Etats & à la captivité de Clovis son frere. Il n'avoit qu'onze à douze ans , lorsqu'il monta sur le trône. Le pouvoir de Pepin , à la faveur de ces Minorités , alloit toujours en croissant. Il avoit à sa cour tous les grands officiers , le Comte du Palais , le Grand Référendaire , & l'Intendant des maisons royales. Il ne laissa auprès du jeune Roi , qu'un petit nombre de domestiques , gens affidés , & destinés moins pour servir le Monarque , que pour examiner ses actions. L'ambitieux Régent avoit deux fils , Drogon & Grimoald. Il fit le premier Duc de Bourgogne , nomma le second Maire du Palais de Neustrie. L'ainé ne survécut pas longtems à sa nouvelle dignité. Le cadet lui succéda dans sa principauté. C'est l'expression de l'auteur des annales de Metz. Ce qui fait voir que ce Duché étoit moins un gouvernement qu'une espèce de souveraineté.

An. 695.
Childebert est proclamé roi.

Gesta Franc.
c. 49.

Second. continuat. Fredeg.
c. 104.

Annales Metenses ad annum 712.

An. 706.
& 707.

Amours de
Pepin. Naif-
sance de Char-
les-Martel.

Idem contin.
c. 101.

Annal. Metens.

L'ambition n'occupoit point tous les moments de Pepin : il en donna quelques-uns à l'amour. Il y a des auteurs qui prétendent qu'il répudia Plectrude, pour épouser Alpaïde dont il eut un fils, si connu depuis sous le nom de Charles-Martel. Il nous reste cependant plusieurs actes qui prouvent que la première n'a jamais été séparée de son mari. Ainsi, ou la seconde n'a eu que le titre de Maitresse, ou le Duc Austrasien, à l'exemple de quelques-uns de nos premiers Rois, & suivant l'ancienne coutume des Germains, eut deux femmes à la fois. Ce commerce, ou si l'on veut, ce mariage scandaleux excita le zèle de S. Lambert, évêque de Liège. Le pieux Prélat osa s'élever contre cet adultère public : il fut assassiné par Dodon, frère d'Alpaïde. On assure que Pepin autorisa ce parricide. La vengeance fut prompte, disent les Historiens. Le meurtrier se sentit tout à coup rongé de vers, & déchiré par des douleurs si vives, qu'il en devint furieux, & se précipita dans la Meuse. Cette maladie de vers étoit alors fort commune, & comme épidémique.

CHILDEBERT III. 311

Ce regne est célèbre par quelques expéditions militaires. Il y eut guerre contre Egica , roi des Visigots. L'histoire ne marque point que en fut le succès. Radbode , duc des Frisons , se révolta une seconde fois : il fut de nouveau battu & assujetti au tribut. Les Allemands, unis aux Suèves, avoient secoué le joug. Pepin marcha contre Willaire leur duc , le défit, & le soumit. Mais il ne put le dompter. Bientôt le fier vassal reprit les armes : il fut encore vaincu. Ce second échec ne lui abbatit point le courage. On fut obligé d'envoyer contre lui une troisième armée. Déjà elle étoit entrée sur les terres d'Allemagne , prête à y porter le fer & le feu , lorsque la mort de Childebert la fit rapeller.

Expédition militaire sous le regne de Childebert.

Gest. Reg. c. 49. 50.

Annal. Meten.

An. 709. 10. 11.

Ce Prince mourut âgé d'environ vingt-huit ans , dont il en avoit regné seize à dix-sept. Il fut enterré avec son frere à Choisy sur Oyse. On ignore le nom de la Reine son épouse. Il laissa un fils , qui lui succéda , sous le nom de Dagobert III. Ses bienfaits envers les Eglises , font l'éloge de sa piété & de sa générosité : l'exacte justice qu'il rendit à ses sujets, prouve la solidité de son esprit &

Mort de Childebert.

Idem. i bid.

la droiture de son cœur. Il nous reste quantité de preuves, qu'il exerça par lui-même cette fonction, la première quoique peut-être la moins brillante de la Royauté. C'est ce qui lui a mérité le glorieux surnom de Juste. Il y en a qui lui donnent un second fils, surnommé Daniel, C'est une erreur. Ce Prince, dans une chartre que nous avons de lui, reconnoît qu'il est fils de Childéric II, petit fils de Barilde, & neveu de Clotaire III.

Le P. l'Abbe
Mellanges cu-
sieux. c. 5. 2.

D A G O B E R T I I I.

AN. 711.
Dagobert est
couronné Roi.

Second. con-
tinuat. Fredeg.
c. 104.

D A G O B E R T, en montant sur le trône de son pere, étoit destiné à y faire le même personnage. On le montra aux peuples, dont il reçut les hommages & les présents. On le renferma ensuite dans une maison de plaisir, pour y vivre dans une indolence indigne de son rang & de sa naissance. Il avoit tout au plus douze ans. Pepin gouverna toujours avec la même autorité. Il reprit le dessein de dompter les Allemans & les Sueves. On en fit un si horrible carnage, qu'on
les

les mit pour quelque tems hors d'é-
rat de remuer. Mais Radbode , duc Annal. Merens.
des Frisons , continuoît de lui causer
de vives inquiétudes : il rechercha son Gest. Reg.
Franc. c. 50.
amitié. Ce fut dans cette vûe qu'il
lui fit demander Theudelinde sa fille
pour Grimoald son fils. Le mariage
fut conclu. Le Duc Austrasien cepen-
dant n'en retira aucun avantage.

Quelque tems après , Pepin tomba An. 714.
Grimoald est
assassiné : Son
fils encore en-
fant lui suc-
cède.
dangereusement malade à Jupil , une
de ses maisons de campagne sur le
bord de la Meuse , vis-à-vis de son
château d'Heristal. Grimoald se mit
aussitôt en chemin pour se rendre au-
près de lui. Ce jeune Seigneur , pas-
sant par Liège , entra dans l'Eglise de
S. Lambert. Il y faisoit des vœux pour
la santé de son pere , lorsqu'un scélé-
rat nommé Rangaire le perça de plu-
sieurs coups , dont il expira sur le
tombeau de celui qu'il invoquoit. Il Annal. Merens:
a. l'ann. 714.
laissoit un fils encore enfant , appelé
Theodald : Pepin le fit Maire du Pa-
lais de Dagobert. C'étoit une entre-
prise injurieuse aux Seigneurs , qui
avoient toujours eu le droit d'élire ce
premier officier de la Couronne ; à
l'Etat , auquel on donnoit un enfant

pour Gouverneur ; & au Roi, que l'on mettoit sous la tutelle d'un Prince au berceau. Mais le Duc avoit toute autorité : personne ne remua.

Mort de
Pepin. ses
grandes qua-
lités,

gna,

Ce fut le dernier attentat de l'ambitieux Pepin : sa maladie augmenta : il mourut à Jupil, après avoir gouverné plus en Souverain qu'en Ministre, pendant vingt-sept ans & six mois. On ne peut lui refuser les grandes qualités qui forment les héros ; un esprit vaste, mais sage & réglé ; une hardiesse au-dessus des obstacles, mais qui ne l'emporta jamais trop loin ; une intrepidité supérieure à tous les dangers, qu'il sçut toujours prévoir & surmonter ; un talent admirable pour gouverner les esprits les plus inquiets. Personne ne posséda plus éminemment le grand art de les ménager & de les occuper à propos. Utile à la France, il y rétablit l'ordre, la piété & la justice : zélé pour la religion, il la fit prêcher aux peuples ensevelis dans les ténèbres du paganisme : mais il ne put éviter le blâme inséparablement attaché à toute usurpation. Il opprima ses légitimes maîtres : c'est un tyran, non toujours odieux.

D A G O B E R T III. 315

Il avoit eu quatre fils , Drogon & Grimoald , qui moururent avant lui , Charles-Martel à qui , suivant Eginard , il laissa la première charge du Palais , & Childebrand que quelques-uns prétendent être la tige de la troisième race. Il ne paroît pas que ce dernier ait eu aucun partage. On ignore quel fut celui d'Arnoul , fils de Drogon. Theodald avoit succédé à Grimoald son pere dans la charge de Maire du Palais de Neustrie & de Bourgogne : il en fit les fonctions sous la tutelle de Plectrude son ayeule. Cette femme ambitieuse , pour réunir toute la puissance de son mari , fit arrêter Charles, & le retint prisonnier à Cologne , où elle faisoit son séjour ordinaire.

Egin. In vita Carol. Magni

Gest. Reg. Franc. c. 712

Mais bientôt les Seigneurs de Neustrie s'ennuyèrent du gouvernement d'une femme. Ils vinrent trouver Dagobert qui avoit alors dix-sept ans , & l'excitèrent à la guerre. Ce jeune Prince , animé par leurs discours , prend la conduite des affaires , lève une armée , s'avance contre les Austrasiens , les surprend dans la forêt de

An. 715
Dagobert prend les armes.

Ibid.

Cuise*, & les taille en pieces. Le carnage fut si grand, que le petit fils de Plectrude eût peine à se sauver. Le foible Monarque ne sçut point profiter de sa victoire : il laissa créer un nouveau Maire du Palais : c'étoit se remettre dans les fers. Cette charge fut donnée à Rainfroy, l'un des plus considérables & des plus braves Seigneurs de la Cour de Neustrie. Il porta la guerre jusques dans le sein de l'Austrasie où il mit tout à feu & à sang, se ligua avec les Frisons & les Saxons pour les engager à reprendre les armes, & tout à coup ramena Dagobert dans ses Etats.

An. 716.
Mort de
Dagobert.

Ce fut pendant ces troubles, que Charles-Martel échappa de sa prison. Il fut reçu en Austrasie comme un Ange tutélaire. Il avoit toutes les brillantes qualités de Pepin. Les peuples crurent voir revivre ce grand homme : ils le reconnurent pour leur Duc d'un consentement unanime. Tel étoit l'état des choses, lorsque Dagobert mourut, dans la dix-septième année de son âge, & la cinquième de son regne. Il fut enterré au monastère de Chouisy sur

Goff. Reg.
Frans. c. 52.

* *In cetia Sylva* : c'est ce qu'on appelle aujourd'hui la forêt de Compiègne.

Oise. Le nom de sa femme est ignoré. Il laissoit un fils nommé Thieri : Rainfroi le trouva trop jeune pour porter une couronne. Il alla chercher Daniel, fils de Childéric II, & le tira du Monastère où il étoit en habit de clerc, pour l'élever sur le trône. On le nomma Chilpéric.

CHILPÉRIC II.

CE nouveau Monarque ne doit point être confondu parmi les Rois faineans. Il avoit environ quarante-cinq ans, lorsqu'il monta sur le trône: il eut presque toujours les armes à la main, pour en soutenir les droits. Rainfroy seconda ses grandes vues. Ils marchèrent en Austrasie pour s'opposer à Charles - Martel. Radbode, duc de Frise, de concert avec le Roi, avoit passé le Rhin, & s'étoit avancé jusqu'aux portes de Cologne. Charles résolut de commencer par cet ennemi, & de l'attaquer avant qu'il se fût joint à l'armée Royale. Le combat fut des plus sanglants. La valeur du Prince Austrasien ne put fixer la victoire; il se vit forcé de céder au nombre.

O iij

Ann. 716.
Charles-Martel est défait par le Duc de Frise.

Gest. Franc.
c. 522

Secund. comment.
nuat. Fredog.
c. 106.

C'est le seul échec que ce grand homme ait jamais reçu.

Il surprend
Chilpéric &
met son ar-
mée en dé-
route,

Idem. c. 53.
207.

Angl. Metens.

Les Frisons , après cette victoire , se joignirent aux Neustriens , revagèrent ensemble tout le país depuis les Ardennes jusqu'au Rhin , & vinrent mettre le siège devant Cologne. Plectrude sçut conjurer l'orage , en leur donnant une grosse somme d'argent. Chacun ne songea plus qu'à se retirer , Radbode en Frise , Chilpéric en Neustrie. Charles cependant avoit ramassé les débris de son armée : il se jeta dans la forêt d'Ardenne avec cinq cens hommes , en attendant quelque occasion favorable d'agir. Elle se présenta bien-tôt. Le Roi avoit assis son camp à Amblef , maison Royale sur la petite riviere de ce nom , près de l'abbaye de Stavelo. Un soldat Austrasien se charge de mettre cette armée en désordre , si on lui permet de l'attaquer seul. Il marche droit aux Neustriens , qu'il trouve sans sentinelles , sans armes , sans défiance , sans crainte. Il met aussi-tôt l'épée à la main , criant d'une voix terrible : *Voici Charles avec ses troupes ; & perce rous ceux qu'il rencontre. L'épouvante se répand dans tous les cœurs. Le*

CHILPÉRIC I. 319

Prince d'Austrasie , témoin de la consternation , fond sur ces gens effrayés , & les met en déroute. Ils prirent la fuite avec tant de précipitation , que Chilpéric & Rainfroy eurent peine à s'échapper.

Cette victoire illustra le nom de Charles , & releva les espérances de son parti. Les Austrasiens venoient en foule grossir son armée. Bien-tôt il se vit en état de porter la guerre chez ses ennemis ; il se mit en campagne , dès que la saison le permit , passa la forêt Charbonnière , & désola tout le pais jusqu'à Cambray , où Chilpéric vint à sa rencontre. Les deux armées se joignirent à Vinci *. La bataille fut des plus sanglantes. Charles , quoiqu'inférieur en nombre , remporta une victoire complète , & poursuivit le Monarque jusqu'à Paris. Mais voyant que cette capitale se préparoit à une vigoureuse défense , il tourna tout-à-coup du côté de Cologne , qui lui ouvrit ses portes. Plectrude fut forcée de lui remettre les trésors de Pepin , & de lui livrer ses petits-fils Théodald , Hugues , & Arnoul , qu'il retint sous bonne garde.

An. 717.
Bataille de Vinci , où Chilpéric est défait.

Idem: ibid.

Annal. Metan.
ad an. 717.

* C'est peut-être ce qu'on nomme auourd'hui Imchi , petit village entre Arras & Cambray.

la droiture de son cœur. Il nous reste quantité de preuves, qu'il exerça par lui-même cette fonction, la première quoique peut-être la moins brillante de la Royauté. C'est ce qui lui a mérité le glorieux surnom de Juste. Il y en a qui lui donnent un second fils, surnommé Daniel, C'est une erreur. Ce Prince, dans une chartre que nous avons de lui, reconnoît qu'il est fils de Childéric II, petit fils de Barilde, & neveu de Clotaire III.

Le P. l'Abbe
Mélanges cu-
rieux. C. 5. 2.

D A G O B E R T I I I.

AN. 711.
Dagobert est
couronné Roi.

Second. con-
tinuat. Fredeg.
c. 104.

D A G O B E R T, en montant sur le trône de son pere, étoit destiné à y faire le même personnage. On le montra aux peuples, dont il reçut les hommages & les présents. On le renferma ensuite dans une maison de plaifance, pour y vivre dans une indolence indigne de son rang & de sa naissance. Il avoit tout au plus douze ans. Pepin gouverna toujours avec la même autorité. Il reprit le dessein de dompter les Allemans & les Sueves. On en fit un si horrible carnage, qu'on les

les mit pour quelque tems hors d'é-
rat de remuer. Mais Radbode , duc Annal. Metens.
des Frisons , continuoit de lui causer
de vives inquiétudes : il rechercha son Gest. Reg.
Franc. c. 50.
amitié. Ce fut dans cette vûe qu'il
lui fit demander Theudelinde sa fille
pour Grimoald son fils. Le mariage
fut conclu. Le Duc Austrasien cepen-
dant n'en retira aucun avantage.

Quelque tems après , Pepin tomba An. 714.
Grimoald est
assassiné : Son
fils encore en-
fant lui suc-
cède.
dangereusement malade à Jupil , une
de ses maisons de campagne sur le
bord de la Meuse , vis-à-vis de son
château d'Heristal. Grimoald se mit
aussitôt en chemin pour se rendre au-
près de lui. Ce jeune Seigneur , pas-
sant par Liège , entra dans l'Eglise de
S. Lambert. Il y faisoit des vœux pour
la santé de son pere , lorsqu'un scélé-
rat nommé Rangaire le perça de plu-
sieurs coups , dont il expira sur le
tombeau de celui qu'il invoquoit. Il
laissoit un fils encore enfant , appelé
Theodald : Pepin le fit Maire du Pa-
lais de Dagobert. C'étoit une entre-
prise injurieuse aux Seigneurs , qui
avoient toujours eu le droit d'élire ce
premier officier de la Couronne ; à
l'Etat , auquel on donnoit un enfant

Annal. Metens;
a. l. ann. 714.

lui ouvrit ses portes , s'empara de l'Orléanois & de la Touraine , força les Seigneurs de proclamer Clotaire Roi de Neustrie & de Bourgogne , & se fit reconnoître Maire du Palais de ces deux Royaumes. Mais le nouveau

Idem. ibid. Monarque ne jouit pas long-tems de la double Couronne qu'on venoit de lui conquérir. Il mourut la même année ou la suivante , dans la quarante-neuvième année de son âge , suivant le Pere le Coïnte , qui lui donne trois ans & demi de regne. Le plus grand nombre est de ceux qui prétendent qu'il ne porta la Couronne que dix-sept mois. On voit son tombeau à Coucy en Vermandois. Cette mort fut suivie de quelques mois d'interregne. C'étoit un artifice de Charles , pour fonder les esprits de la Nation. Mais bientôt il s'apperçut que le nom du Roi étoit toujours cher & respectable aux François. Il envoya des Ambassadeurs au Duc d'Aquitaine , pour lui redemander Chilpéric : Eude le lui renvoya avec de magnifiques présents. Ce Prince fut couronné Roi de toute la Monarchie , & le Duc d'Austrasie reconnu Maire du Palais des trois Royaumes.

Tout étant paisible au-dedans , Charles marcha contre les Saxons, qui persécutoient avec une violence extrême , les Bructeres , les Attuariens , les Cartes , & les Thuringiens , peuples toujours fidèles à la religion chrétienne & aux François. Il les attaqua , les défit , les repoussa bien avant dans leurs terres , où il porta le fer & le feu. C'est tout ce qu'on sçait de cette expédition. Nos anciens Auteurs se contentent de dire, qu'il alla , qu'il combattit , qu'il vainquit , qu'il revint triomphant. C'est le dernier exploit du regne de Chilperic. Ce Prince tomba malade & mourut à Noyon , où il est enterré. Il ne régna que cinq à six ans. Il eut toutes les qualités d'un grand Roi , sagesse , bonté , valeur , activité , prudence. S'il fut vaincu dans trois batailles , où il se trouva en personne , c'est un malheur qu'on ne doit pas lui imputer. Le mérite fut toujours indépendant de la fortune. Il ne laissoit point d'enfans : Charles éleva sur le trône Thierri IV , fils de Dagobert III , qui fut surnommé de Chelles , parce qu'il avoit été élevé en ce lieu.

Mort de
Chilpéric.

Idem. ibid.

THIERI IV.

An. 721.
Thieri est
proclamé roi
de toute la
Monarchie.

Le P. Labbe,
Mélanges cu-
rieux p. 439.

Gest. Reg.
Franc. ultim.

Secund. con-
tinuat. Fredeg.
c. 107. & 108.

An. 723.

An. 725.

An. 730.

THIERI étoit âgé de sept à huit ans, lorsqu'il fut couronné Roi de Neustrie, de Bourgogne & d'Austrasie. C'est la qualité que prend ce jeune Monarque dans deux chartres qui nous restent de lui, toutes deux faites en Austrasie, l'une à Zulpic, & l'autre au Château d'Heristal. Charles continua de regner sous le nom de ce Prince enfant. Le reste de la vie de ce grand homme n'est qu'un enchaînement de guerres, de batailles, de victoires & de triomphes. Il avoit à peine dompté les Saxons, & reconquis tout le pais jusqu'au Vesper, qu'il se vit obligé de marcher contre les Alle-mans, qui s'étoient révoltés. Il les défit, les poussa jusqu'au-delà du Danube, & revint chargé d'un riche butin. Cette seconde guerre fut suivie d'une troisième contre les Bava-rois, qu'il subjuguâ. Le Duc d'Aqui-taine, qui rompit la paix vers ce même tems, subit aussi le même sort. Charles le vainquit dans deux batail-

les , désola toutes les provinces de son Gouvernement , & le força de recourir à sa clémence. Il ne sembloit pas pouvoir suffire à tant d'ennemis toujours battus , mais toujours prêts à se révolter, lorsque les Sarrazins entrèrent en France avec une puissante armée.

Ces peuples , vainqueurs de l'Orient & de l'Afrique , avoient été appelés en Espagne par le Comte Julien. Ce Seigneur bruloit du desir de se venger de Rodrigue , roi des Visigots , qui avoit deshonoré sa fille , d'autres disent sa femme. Il fit demander une entrevue à l'Emir Muza , Lieutenant de Valid , Calife ou Prince des Sarrazins , & lui offrit de lui livrer son pais , s'il vouloit l'assurer d'un prompt secours. Ces barbares ne laissèrent point échapper une si belle occasion d'étendre leurs conquêtes : ils vinrent fondre sur les Etats de Rodrigue , où ils mirent tout à feu & à sang. Il se donna une sanglante bataille sur les bords du fleuve Guadalete : le Roi fut vaincu & périt dans la fuite. Cette victoire décida de l'Empire. Le Royaume des Visigots , après plus de trois cents ans , fut éteint , & la nation presque entièrement exterminée. Une par-

Les Sarrasins d'Afrique font la conquête de l'Espagne l'an 714.

Roderic l. 3. c. 11.

tie cependant se sauva dans les montagnes des Asturies, de la Galice, & de la Biscaye, où ils fondèrent un nouveau Royaume, sous la conduite de Pelage : c'est de lui que les Rois de Castille sont descendus. Plusieurs se retirèrent en France : ceux qui se soumirent aux Maures, conservèrent leur Religion, sous le nom de Chrétiens *Mozarabes*.

Leurs progrès dans le Languedoc.

Idem ibid.

La conquête de l'Espagne fut suivie de celle du Languedoc & des autres terres que les Visigots possédoient encore en France. Les Sarrazins prirent d'abord Albi, Rhodés, Castres, & assiégèrent Toulouse. Ils furent contraints de lever le siège. Mais ils revinrent quelques années après, sous la conduite d'Abderame, entrèrent dans l'Aquitaine, passèrent la Garonne, prirent Bordeaux & Poitiers, brûlèrent l'Eglise de S. Hilaire, menaçant de traiter de même celle de S. Martin de Tours, dont le trésor étoit en grande réputation. Eude, épouvanté de ces rapides succès, implora le secours du Prince des François. Charles n'ignoroit point les desseins du Duc. Il sçavoit que, pour se rendre indépendant, il avoit fait alliance

avec Munuza , gouverneur de Cerdagne , & lui avoit donné sa fille. Il sacrifia son ressentiment particulier au bien public , & marcha contre ces barbares avec toutes les forces d'Austrasie , de Bourgogne & de Neustrie.

La bataille se donna entre Tours & Poitiers. On combattit un jour entier. Mais enfin le nombre ceda à la valeur : Abderame fut tué , & son camp pillé. On y trouva des richesses immenses : c'étoient les dépouilles des Provinces qu'il avoit ravagées : Charles les fit distribuer à ses troupes. On ne trouve dans les auteurs contemporains aucunes particularités de cette célèbre journée : ce n'est que dans Paul Diacre qui écrivoit sous Charlemagne , qu'on voit trois cens soixante & quinze mille Sarrazins étendus morts sur le champ de bataille. Charles ne perdit que quinze cens hommes. On dit que cette victoire lui mérita le surnom de *Martel* , parce qu'il avoit , comme un marteau , écrasé les Sarrazins. Ce fut le terme fatal de la grandeur des Arabes , l'affermissement de l'autorité du Duc Austrasien , la conservation de la

An. 732.

Ils sont défaits à la bataille de Poitiers.

Idem ibid.

France , le salut de l'Europe & de toute la chrétienté.

Ordre de la
Genette.

Théâtre
d'honneur &
de Chevalerie.

Justinian. rom.
l. c. 13.

On raconte qu'après cette célèbre victoire , Charles institua l'ordre de Chevalerie , si connu sous le nom de *la Genette*. Il n'étoit composé que de seize Chevaliers , qui portoient un collier d'or à trois chaînes entrelacées de roses , au bout duquel pendoit une *Genette* aussi d'or massif. Favin & l'Abbé Justiniani assurent qu'il étoit fort en vogue sous la seconde race : il ne paroît pas cependant que les Ordres militaires ayent commencé avant le douzième siècle. C'est ce qui a donné lieu au P. Menestrier de reculer l'institution de celui de *la Genette* jusqu'au règne de Charles VI. Il dit que le collier étoit de deux gouffes de *Genet* , l'une blanche , l'autre verte , avec ce mot *jamais*. C'est une erreur , si l'on en croit Moréri , qui prétend que le critique a pris pour la devise de l'Ordre le nom de *James* roi d'Angleterre , qu'il a trouvé dans la description du collier destiné pour ce Prince.

Différence aux
mots *Genete*
& *goffe de Ge-*
nette.

Ordre de la
coffe de Gene-
ste.

L'Ordre de *la Genette* & celui de *la coffe de Geneste* ne forment-ils qu'un seul & même Ordre , ou sont-ils deux Ordres réellement distingués ? C'est ce

qui n'est nullement décidé. On dit que ce dernier fut institué par saint Louis, qui le reçut le premier de la main de Gautier archevêque de Sens, la veille du couronnement de Margueritte de Provence, sa femme. La devise des Chevaliers étoit ce mot, *exaltat humiles* : l'habit, une cotte de damas blanc avec le chaperon violet : le collier, un composé de coffes de geneste émaillées au naturel ; entrelassées de fleurs de lis d'or, renfermées dans des lozanges cléchées ou percées à jour, au bout duquel pendoit une croix fleurdelisée. S'il est vrai, comme quelques Savans le prétendent, que S. Louis n'institua aucun Ordre militaire, il en faut conclure que celui de la Cofse de Geneste est plus ancien que ce Monarque. On apprend en effet de Guillaume de Nangis, que ce saint Roi le conféra en 1238. à Robert de France, à Philippe de France, & à plusieurs Princes de son sang.

La Bourgogne n'avoit point encore voulu reconnoître les ordres de Charles : il s'y rendit à la tête de son armée victorieuse : tout plia, tout se soumit. De-là il marcha contre Popon, duc de Frise, qui s'étoit soulevé : sa seule

In vit. Ludov.
IX.

Diverses expéditions de Charles Martel.

Ann. 733.

Secundus con-
tinuat. Fredeg.
c. 109.

Annal. Metens.

AN. 734.

AN. 735.

AN. 736.

présence réduisit ce rebelle. Une nouvelle révolte fut pour lui une nouvelle moisson de lauriers. Il rentra dans ce malheureux país, défit les Frisons, tua leur Duc, renversa leurs idoles, abbatit leurs temples, fit couper leurs bois sacrés, brûla leurs villes & leurs villages, passa au fil de l'épée tout ce qui lui résista, & réunit à la Couronne toute la Frise, qui désormais n'eut plus de Ducs de la Nation. Il ramena ensuite son armée en Neustrie. Bientôt il fut obligé de la conduire contre les Aquitains. Leur Duc, oubliant ses serments, avoit repris les armes. Mais il n'osa paroître devant Charles, qui mit tout le país à feu & sang, & revint chargé de riches dépouilles. Eude étant mort, Herald son fils refusa d'obéir : la prise de Bordeaux & de Blaye le mit à la raison. Il eut sa grace, on lui rendit ses villes, & il prêta serment de fidélité, non au roi Thieri, mais au duc d'Austrasie & à ses enfants. On a peine à suivre le héros François dans le cours de ses victoires. L'Aquitaine soumise, il passa en Bourgogne où l'on commençoit à remuer, soumit Lion, entra dans la

Provence, prit Arles & Marseille, établit partout des Gouverneurs fidèles, & dissipa le parti des rebelles. De-là, sans poser les armes, il vole en Saxe, dont les peuples s'étoient de nouveau révoltés. Tout rentre dans le devoir à son approche : on lui offre des ôtages avec un tribut annuel.

Ann. 737.

Dans le même tems les Sarrazins, par la trahison de Mauronte, gouverneur de Marseille, surprirent Avignon, & désolèrent la Provence & le Lionnois. Charles y marcha avec son frere Childebrand. Les barbares n'osèrent tenir la campagne devant lui :

Il marcha contre les Sarrasins & les défit.

Avignon fut emporté d'affair, tous les Maures égorgés, & une partie de la ville brulée. Le vainqueur, sans perdre de tems, passa le Rhône, traversa la Septimanie, pillant, ravageant, saccageant tout ce qui osa lui résister, & vint mettre le siège devant Narbonne. Les Sarrazins d'Espagne accoururent au secours de la place. Charles vole à leur rencontre, les joint entre la petite riviere de Berre & le Val de Corbière, les enfonce, les met en déroute, & les poursuit jusqu'à leurs vaisseaux, dont il s'empare. Tout fut pris, tué, ou noyé. Cet

Idem ibid.

Paul. Longue bar. c. 14.

échec n'abbatit point le courage du brave Athime , gouverneur de la ville assiégée : il refusa de se rendre. Le Duc , qui ne s'opiniâtroit jamais à une entreprise où il trouvoit trop d'obstacles , laissa son frere pour continuer le siège , & alla se saisir de Beziers , d'Agde , de Maguelonne , & de Nismes , qu'il démentela. C'étoit la politique de ce Prince. Il ne souffrit jamais aucune place forte dans les pais qu'il avoit conquis : il ne vouloit pas que rien fût capable de l'arrêter. Quelques auteurs couronnent cette expédition par la prise de Narbonne : mais notre ancienne histoire garde un profond silence sur le succès de ce siège.

An. 738.
Mort de
Thieri.

Une nouvelle guerre contre les Saxons , qui furent de nouveau assujettis au tribut , termina le regne de Thieri IV. Ce Prince que sa jeunesse justifie pleinement du reproche de faineantise , mourut dans la vingt-troisième année de son âge , & la dix-septième depuis son avènement à la Couronne. On croit qu'il fut entermé à S. Denis. Charles voyant son autorité si bien établie par tant de victoires , ne crut plus avoir besoin de l'ombre d'un Roi , & ne se mit point

en peine de remplir le trône vacant. L'interregne fut de six à sept ans, selon l'opinion commune ; de cinq, suivant la chronique de l'Abbé Conrad ; de quatre ou cinq, si l'on en croit M. de Valois.

Interregne.

CHARLES, après tant de services rendus à la Religion & à l'Etat, croyoit avoir mérité qu'on lui offrit la Couronne. Il dépendoit de lui de s'en emparer : il avoit en main toute l'autorité. Mais il connoissoit l'amour naturel des François pour la maison Royale : il n'osa prendre de lui-même un titre, qui pouvoit lui faire des ennemis ; & les Seigneurs qui ne l'autoriseroient vû qu'à regret sur le trône du grand Clovis, n'eurent point assez de fermeté pour lui demander un Roi de cette auguste famille. Il y en a cependant qui prétendent qu'il refusa le diadème. Quoi qu'il en soit, il continua de gouverner avec un pouvoir absolu, sous le nom de Duc des François. Le Pape Gregoire II. dans une de ses Lettres l'appelle Duc & Maire du

Charles regne
sous le nom
de Duc des
François.

Idem. consi-
nuat. Fredeg.
c. 109.

Annal. Metens

334 HISTOIRE DE FRANCE.

Palais de France : ce qui semble donner à entendre qu'il s'est toujours regardé comme Officier du Royaume , & non du Roi. Grégoire III. lui donne la qualité de Viceroi. On ne voit cependant aucun acte daté des années de sa Principauté. Toutes les Chartres, durant l'interregne , sont distinguées par les années d'après la mort de Thieri IV.

Girmond. rom.
2. Conc. Gall.
p. 260.

An. 739.

H jouit en
paix du fruit
de ses victoi-
res.

Cette mort avoit suspendu toutes les affaires. Mauronte gouverneur de Marseille , profita de cette circonstance pour rappeler les Sarrazins en Provence. Ces barbares s'étoient emparés d'Arles : Charles n'eut besoin que de paroître , & tout rentra dans le devoir. Cet exploit rétablit la tranquillité dans toute la Monarchie. L'Empire François étoit augmenté de presque tout le Languedoc ; les Maures d'Espagne n'osèrent plus rien entreprendre : les Nations tributaires oublièrent leur indocilité : l'heureux Duc jouit en paix de sa gloire , honoré au-dedans , redouté au-dehors , adoré des troupes , respecté des Grands , recherché de ses voisins. Les troubles d'Italie fournissent une preuve éclatante de la haute considération où le bruit de sa valeur l'avoit mis dans toute l'Europe.

L'Empereur Léon s'étoit déclaré contre le culte des Images par un Edit, qui ordonnoit de les enlever de toutes les Eglises, & de les briser comme des idoles. Les Papes l'excommunièrent : une partie de l'Italie se souleva. Les Lombards, profitant de l'occasion, s'emparèrent de Ravenne, & menaçoient Rome. Gregoire III, homme ferme & inflexible, tenoit alors le siège de cette capitale du monde chrétien. C'est le premier des Souverains Pontifes, qui se soit mêlé hautement des intérêts des Princes: exemple pernicieux, qui eut des suites bien funestes pour le Sacerdoce & l'Empire. Il écrivit plusieurs Lettres touchantes au Duc des François, pour lui demander sa protection. Charles, soit par considération pour Luitprand roi des Lombards, soit qu'il voulût amener les Romains à des offres plus avantageuses, ne se pressa point de répondre à des instances si vives. Cette négligence affectée ne rebuta point Grégoire. Il lui envoya une célèbre ambassade *, avec les clefs du tombeau

An. 740.

41.

Il apaise les troubles d'Italie par sa seule autorité.

Idem contin.
Ercdeg. c. 110.Annal. Merens;
ad an. 741.

* Nos anciens Auteurs remarquent que cette ambassade est la première que les Papes aient envoyée à la Cour de France.

de saint Pierre , & quelques parties des chaînes du bienheureux Apôtre. Les Députés avoient ordre de lui proposer le consulat de Rome , s'il vouloit les assurer d'un puissant secours. On ne dit point ce que Charles promit de son côté : mais il est certain qu'il accorda la protection qu'on lui demandoit. Il paroît cependant qu'il ne voulut point rompre avec Luitprand. Il lui fit représenter qu'un Prince chrétien ne pouvoit en honneur , ni en conscience , tourmenter l'Eglise & usurper son patrimoine. Le roi des Lombards , soit crainte , soit retour sur lui-même , retira ses troupes , & rendit au saint siège toutes les terres dont il s'étoit emparé. C'est à cette démarche hardie de Grégoire que Rome doit sa grandeur temporelle , & la Maison de Charles , son élévation à l'Empire.

Il partage la France entre ses enfants.

Ce Prince , plus accablé de fatigues que d'années , étoit attaqué depuis quelque tems d'une maladie qui consumoit insensiblement ses forces : il songea à établir sa famille. Il avoit eu de sa première femme Rotrude trois enfants , Carloman , Pepin , & la

Princesse

Princesse Hiltrude. Il eut d'un second mariage avec Sonnichilde, nièce d'Odillon duc de Bavière, un troisième fils nommé Grippon, ou Grifon. Il assemble les Seigneurs à Verberie, maison de plaisance près de Compiègne, & de leur consentement partagea de cette sorte tout le Royaume de France. Carloman eut l'Austrasie, l'Allemagne & la Thuringe : Pepin la Neustrie, la Bourgogne & la Provence : Grifon n'eut qu'un petit nombre de places. Il est difficile d'en deviner la raison. Eginard le met au nombre des enfants légitimes de Charles, & la qualité de sa mère ne permet pas d'en douter. Ce partage causa quelques troubles dans la Bourgogne : mais Pepin & le Prince Childebrand son oncle les apaisèrent aussi-tôt.

Ces arrangements ainsi faits, Charles ne songea plus qu'à mourir. Il vint à Paris, & alla prier sur le tombeau de S. Denis. De-là il se fit porter à Quierfi sur Oise, où Alphonse abbé de Castre en Languedoc l'assista à la mort. Il étoit âgé de cinquante ans, dont il en avoit regné vingt-cinq sur toute la France. Il fut enterré avec grande

An. 741.
sa mort &
son caractère.

Idem ibid.

pompe dans l'Eglise de l'abbaye de S. Denis. On trouve peu de héros qui lui soient comparables. Grand Prince, grand Capitaine, il réunit toutes les vertus qui forment le politique & le guerrier : sagesse dans le projet, il pénétrait d'un coup d'œil toutes les suites d'une entreprise, toujours prêt à prendre le parti le plus convenable aux circonstances : célérité dans l'action, on le voyoit d'un moment à l'autre traverser avec une armée, la vaste étendue de la Monarchie, & paroître sur les rives de l'Elbe, lorsqu'on le croyoit encore sur les bords du Rhône : courage dans l'exécution, il fut toujours le premier à combattre, toujours le dernier à sortir de la mêlée, *toujours frappant de si rudes coups, qu'il mérita le surnom de Martel* : modération dans le succès, il parvint à la souveraine puissance sans meurtres, sans assassinats, sans exils. Son esprit, sa valeur, son activité commencèrent sa fortune ; sa conduite, sa douceur, son habileté la fixèrent.

Ses enfants
naturels.

Quelques enfants naturels qui lui survécurent, prouvent qu'avec les

qualités du heros , il avoit les foibles-
ses de l'homme. Il en eut trois , Remy
évêque de Rouen , Jérôme pere de
Fulrad , fondateur & abbé de S. Quen-
tin , & Bernard qui laissa trois fils ,
Adelard , Vala & Bernier , tous trois
religieux au Monastere de Corbie , &
deux filles , Gondrade & Theodrade.
La premiere prit le voile au couvent
de Ste Croix de Poitiers : la seconde ,
devenue veuve , imita l'exemple de sa
sœur , & fut abbesse de Notre-Dame
de Soissons. Elle avoit une fille nom-
mée Imme , qui lui succeda dans sa
dignité.

Le Pape Gregoire III , dans une
Lettre à S. Boniface , attribuée au zèle
de Charles la conversion des Frisons ,
des Thuringiens , & de divers peuples
de la Germanie. La France doit à la
journée de Poitiers la conservation ,
ou du moins l'exercice libre de la
Religion Chrétienne : sans le bras de
ce Prince , sans cette intrépide acti-
vité qui écrasa les Sarrasins , elle se se-
roit peut-être vûe forcée d'embrasser
le Mahométisme. Les Moines cepen-
dant & les Prêtres se sont efforcés de
noircir sa mémoire. On lit dans une

lettre synodale attribuée à Hincmar ; que son corps fut emporté dans les enfers , & qu'à l'ouverture de son tombeau on n'avoit trouvé qu'un Dragon affreux & d'une puanteur horrible. Ce conte ridicule est fondé sur une révélation de S. Eucher d'Orleans : mais il est certain que ce Prélat étoit mort avant Charles-Martel : ce seul anachronisme démontre la fausseté de l'histoire. On voit que c'est une fable inventée pour intimider ceux des Princes qui feroient tentés de porter la main sur les revenus de l'Eglise.

Les guerres continuelles que Charles eut à soutenir soit contre les idolâtres de Germanie , soit contre les Mahométans d'Espagne , avoient épuisé le trésor Royal : il se vit obligé de recourir aux biens Ecclésiastiques. Ils étoient devenus immenses par les indiscretes libéralités des fideles , qui se dépouilloient eux-mêmes pour enrichir les Ministres des Autels , par les soins industrieux du Clergé , qui avoit mis en valeur les terres incultes qu'on lui avoit abandonnées , par la Dixme enfin que les laïques payoient depuis

près de deux cents ans. Ce ne fut d'abord qu'une imposition volontaire, qui devint par la suite un tribut forcé. Saint Augustin la recommande comme une œuvre de charité : le Concile de Tours la propose à tous les François sous la même idée : le second de Mâcon en fait une obligation. Charles crut pouvoir disposer de tant de richesses. Il combattoit contre les ennemis de l'Eglise : il étoit juste qu'elle contribuât aux frais des expéditions qui se faisoient pour sa défense. Mais non content de prendre pour lui les bénéfices les plus considérables, il distribua les Evêchés & les Abbayes aux principaux Seigneurs de son armée, & donna les Cures aux Officiers subalternes. Cette dispensation ouvrit la porte à de grands désordres.

Bientôt les grands sièges, comme Reims, Vienne & Lion, se virent dépourvus de Pasteurs. Les Ecclésiastiques, pour n'être point dépouillés, ne se firent aucun scrupule de porter les armes. Les Bénéfices devinrent héréditaires. On les fit entrer dans le commerce : on les partageoit comme les autres biens de famille : on a vû dans certains inventaires vendre les Eglises.

Conc. II. de
Châlons.

ses, les Autels, les cloches, les ornemens, les calices, les croix, les reliques. On a porté l'abus plus loin encore. Lorsqu'on marioit une fille, on lui donnoit pour dot une Cure, dont elle affermoit la Dixme & le Casuel. Il y a des Jurisconsultes qui regardent cette liberalité de Charles envers les gens de guerre, comme la véritable époque des Dixmes inféodées, c'est-à-dire, tenues comme en fief par les Seigneurs ou autres personnes laïques. On ignore s'il prévint des suites si fâcheuses, ou si les ayant prévues, il se mit peu en peine de les empêcher. Lorsqu'on repasse sur les différents traits de sa vie, on voit partout le grand homme : on cherche souvent le Prince chrétien.

Troubles qui
suivirent sa
mort.

La mort de Charles causa de grands troubles. Hildetrude sa fille se déroba de la Cour, passa le Rhin, & se rendit en Baviere, où elle épousa le Duc Odillon. Carloman & Pepin comprirent que cette imprudente démarche de la Princesse étoit une suite des intrigues de Sonichilde, qui n'étoit pas contente du petit partage de Grifon : ils crurent qu'il falloit s'assurer de l'un & de l'autre. Elle en eut avis, & se

Idem. ibidem.

retira dans la ville de Laon. Les Princes assemblèrent aussitôt leurs troupes, & formèrent le siège de cette place. Sonichilde fut obligée de se rendre à discrétion : on l'envoya à l'Abbaïe de Chelles, dont on lui donna les revenus pour sa dépense. Grifon fut mis en lieu de sûreté, & enfermé au Château de Neuchatel proche des Ardenes. Theodald fils de Grimoald ne fut pas traité avec tant d'égards : il avoit de trop grandes prétentions ; il fut sacrifié à l'intérêt & à l'ambition.

Les deux Princes marchèrent ensuite contre Herald duc d'Aquitaine, qui malgré ses serments, refusoit de les reconnoître pour maîtres. Ils le défirèrent, rasèrent le château de Loches, place alors très-forte, désolèrent son pays, & le forcèrent de se soumettre aux anciens hommages. Ce fut pendant cette expédition, en un lieu appelé le *Vieux-Poitiers*, qu'ils fixèrent à l'amiable les limites de leurs Etats. Cette grande affaire terminée, Carloman passa le Rhin, pénétra jusqu'au Danube, & contraignit les Allemands de lui demander la paix. Ils ne l'obtinrent qu'en se soumettant au tribut, & en lui jurant la même obéissance

An. 746

Ibidem

344 HISTOIRE DE FRANCE.

qu'à Charles son pere. Dans le même tems naquit au château d'Ingelheim près de Mayence , Charles fils ainé de Pepin , qui par ses grandes actions mérita le sur-nom de Charlemagne.

AN. 743.
Fin de l'Interregne.

Tant de prosperités ne mettoient point les deux freres à couvert des révoltes. Il restoit un prétexte aux factieux. Les Ducs tributaires ne refusoient point l'obéissance aux Rois de France : mais ils ne vouloient point plier sous le joug de deux Princes qui abusoient de leur autorité , disoient-ils , pour opprimer les Seigneurs , après avoir anéanti la puissance royale. Les François de leur côté , accoutumés à avoir un Roi , ne leur obéissoient qu'avec peine. C'est ce qui déterminâ Pepin à faire cesser l'interregne. Il éleva sur le trône un jeune Prince , aussi propre que ses derniers prédécesseurs , à ne porter que le vain titre de Roi. Il fut nommé Childéric III.

CHILDÉRIC III.

CHILDÉRIC, suivant une ancienne An. 749:
 généalogie de nos Rois *, étoit Childéric est
 fils de Thieri de Chelles. Il ne regna proclamé Roi.
 que sur la Neustrie, la Bourgogne, & Concile de
 la Provence. L'Austrasie redevint une Leptine.
 Principauté séparée du reste de la Mo-
 narchie. Carloman la gouvernoit en
 Souverain. On en voit la preuve dans
 la préface du Concile qu'il convoqua
 cette même année à Leptine. Il y dé-
 clare *qu'avec le conseil de sa Noblesse,* Tom. Conc.
il a assemblé les Evêques qui sont dans Gall.
ses Etats : expressions qui marquent
 un pouvoir absolu. Ce Concile est re-
 marquable par plusieurs beaux regle-
 ments pour la réformation des mœurs.
 C'est l'époque de la maniere de comp-
 ter les années depuis l'Incarnation. On
 datoit auparavant des années du re-
 gne du Monarque regnant.

Les Princes tributaires de la France, Différentes
 n'obéissoient qu'à regret aux enfans révoltes.

* Chronique de Fontenelle. Voyez p. 791. du I. tom.
 des Hist. Franc. de Duchesne.

de Charles-Martel : tous se liguerent de nouveau contre les deux freres. Les Allemans furent les premiers châtiés. Odillon duc de Baviere fut défait & forcé de demander la paix, qu'il n'obtint qu'en se soumettant à l'hommage. Theodoric duc des Saxons, assiégé par Carloman dans le château d'Hochsibourg, se vit contraint, pour sauver son païs, de se donner lui-même en otage. Herald duc d'Aquitaine, obligé de recourir à la clémence de Pepin, donna de l'argent, & jura une fidélité inviolable. Ce Prince, sur quelques soupçons, fit crever les yeux à son frere Haron. Les remords vinrent aussitôt troubler sa conscience : il entra dans un Monastère, sa femme dans un autre, & son fils Gaïfre lui succeda.

Ann. 747.

Carloman se retire dans un Monastère.

Les Saxons cependant & les Allemans ne pouvoient s'accoutumer à porter le joug : une nouvelle révolte fut pour les deux freres une nouvelle occasion de triompher. Mais bientôt les Allemans reprirent les armes. Carloman marcha contre eux, les soumit, & pour retenir par la crainte des supplices ceux que tant de défaites n'avoient pû abbatre, il fit de san-

Eginard. in
Annal. an. 746.

glants exemples de tous les auteurs de la rébellion. C'est le dernier exploit militaire de ce Prince. Dégouté du monde au milieu de ses victoires, il alla à Rome trouver le Pape Zacharie, qui lui donna l'habit de Moine, & une place dans l'abbaye du Mont-Cassin, où il vecut dans toutes les pratiques de l'obéissance religieuse. Il laissoit des enfants, entre autres Drogon, qu'il recommanda à son frere. Aucun ne lui succéda dans sa Principauté. Une ancienne histoire rapporte qu'ils furent tous rasés & renfermés dans des Monastères par ordre de leur oncle.

Annal. Mettens
ad an. 747.

Pepin, devenu maître de toute la France, donna la liberté à son frere Grifon, le combla de caresses, le logea au Palais, lui assigna de grosses pensions. Il ne paroissoit occupé que du soin de rendre les peuples heureux. Il avoit établi par tout des tribunaux pour faire rendre justice aux personnes opprimées. L'Eglise trouvoit en lui un protecteur, le mérite un renumérateur, l'innocence un défenseur, le crime & la rébellion un sévère vengeur. Dans cet état de grandeur, de gloire, & de puissance, il

An. 748.
Pepin aspire
ouvertement à
la Couronne

songea sérieusement à se faire déclarer Roi. Il travailloit à l'exécution de ce grand projet, lorsque tout à coup Grifon s'échappa de la Cour avec plusieurs jeunes Seigneurs François, & se retira chez les Saxons qu'il fit révolter. Pepin accoutumé à vaincre, marcha contre le rebelle, saccagea la Saxe, & força ce nouvel hôte à l'abandonner. Le malheureux fugitif passa dans la Bavière qu'il eut bientôt conquise. Elle étoit gouvernée par Tasillon, enfant de six

Annal. Metens.

Reinard in annal.

ans. Le Duc des François l'alla chercher dans cette nouvelle retraite, le surprit, le battit, le fit prisonnier. Le vainqueur, toujours modéré dans ses succès, traita son captif avec beaucoup d'humanité, le ramena en Neustrie, lui donna la ville du Mans & douze Comtés. Ce généreux procédé ne fut point capable de toucher le cœur de Grifon : il se sauva une troisième fois, & alla se jeter entre les bras de Gaïfre duc d'Aquitaine. Cette fuite n'entraîna aucune suite fâcheuse. La tranquillité de l'Empire François n'en fut point troublée. Alors Pepin reprit son premier dessein.

Il est proclamé Roi.

Le seul obstacle à son élévation étoit le serment de fidélité que les

François avoient prêté à Chilpéric : il trouva moyen de le lever. On raconte la chose diversement. Les uns, c'est le plus grand nombre, prétendent qu'assuré de l'estime, de l'inclination, & du suffrage de la Nation, il lui fit proposer de consulter le Pape. Zacharie répondit que celui qui avoit en main toute l'autorité, pouvoit y joindre le titre de Roi. On avoit bien voulu croire que Childéric étoit devenu fou ; on se laissa persuader avec la même facilité, que cet oracle déli-vroit de l'obligation du serment : Pepin fut proclamé Roi. Les autres au contraire assurent que Childéric, touché du desir de se donner entièrement à Dieu, abdiqua de son plein gré & du consentement de ses grands vassaux. Les François, par cette retraite, rentroient dans leurs droits de se donner un maître : ils élurent Pepin tout d'une voix. Ce sentiment, s'il n'est pas le plus vrai, est du moins le plus glorieux au Pape, au nouveau Monarque, à la Nation. Zacharie dans ce système n'est plus un prévaricateur qui abuse de la Religion des peuples pour consacrer une injustice criante ; Pepin cesse d'être un usurpa-

An. 750.

Idem ibid. an. 750.

Le Pere de
Cointe dans
ses Annales
ecclésiastiques
sur l'an 752.

350 HISTOIRE DE FRANCE.

teur odieux qui opprime ses légitimes maîtres : les François enfin demeurèrent pleinement justifiés du crime de parjure & de félonie. Quoi qu'il en soit, Childéric descendit du trône, fut rasé, & enfermé au Monastère de Sithieu *. Il ne survécut que trois ou quatre ans à sa déposition. Il avoit un fils nommé Thieri, qui vécut & mourut ignoré à l'Abbaye de Fontenelle, aujourd'hui saint Vandrille.

Ann. 752.
Fin de la première Race.

Ainsi finit la Race des Mérovingiens, après trois cens trente-trois ans de regne depuis Pharamond, & deux cens soixante & dix depuis le grand Clovis. Elle a donné trente-six Rois à la France, dont vingt & un ont régné sur Paris. Les quatre premiers étoient payens ; les autres furent chrétiens, mais la plupart de nom plus que de mœurs. On ne voit jusqu'à Clotaire II, que cruauté, férocité, barbarie. Ceux qui l'ont suivi, firent paroître plus de douceur, de religion & de bonté. C'est cette bonté même qui les a perdus. L'ambition a su en profiter pour les renverser du trône, On

* C'est aujourd'hui l'Abbaye de saint Bertin à saint Omer.

CHILDÉRIC III. 351

doit se défier de ce qu'on a écrit de ces Princes sous le commencement de la seconde Race. Il falloit justifier l'usurpation. On chargea les Mérovingiens de tous les maux qui avoient désolé l'Empire François : on attribua aux Carlovingiens tout le bien qui s'étoit fait du tems qu'ils gouvernoient sous le nom de Maires du Palais.

Fin de la première Race.



HISTOIRE DE *FRANCE.*

SECONDE RACE.

P E P I N.

Ann. 751.



A fin déplorable de la Race des Merovingiens est un de ces exemples aussi communs que terribles de l'instabilité des choses humaines. L'antiquité de son origine qui se perd dans les siècles les plus reculés, l'éclat de ses exploits, le nombre de ses victoires, la grandeur de ses conquêtes, le respect de la Nation qui étoit comme passé en habitude, l'amour natu-

Tel du François pour ses légitimes Maîtres , rien n'a pû la sauver d'un triste naufrage. Leçon utile , qui apprend aux Rois qu'il est un Etre tout-puissant qu'il brise , quand il lui plaît , les sceptres & les couronnes , & qu'un trône occupé par un Prince livré à l'inaction & à la molesse , est toujours exposé à être ébranlé. Une nouvelle famille s'élève sur les ruines de de la Maison Royale de Clovis : elle regne avec gloire : elle sembloit par mille belles actions avoir effacé l'injustice de son usurpation , lorsqu'à son tour elle est renversée par les mêmes passions qui avoient concouru à son agrandissement. Tels sont les grands événements que présente cette seconde partie de notre Histoire.

Ce fut à Soissons , dans une assemblée générale de la Nation , que Pepin reçut la Couronne & les hommages de tout l'Empire François. Un Auteur contemporain observe que suivant l'ancienne coutume , la Reine Berthe fut élevée avec lui sur le trône. Il est cependant remarquable que jusques-là on ne trouve dans l'histoire aucun vestige de cet usage. Il y a toute apparence que c'étoit une nouveauté,

Pepin est sacré à Soissons.

Secund. continuat. Fredeg. c. 117.

imaginée, soit pour rendre son inauguration plus mémorable, soit pour inspirer aux peuples plus de vénération pour les enfants qu'il avoit eus de cette Princesse. C'est par le même principe qu'il voulut recevoir l'onction sacrée de la main de saint Boniface, légat du Pape & archevêque de Mayence : trait de politique autant que de religion. C'étoit un moyen de faire regarder son élection comme un ordre du ciel : sa personne en devenoit plus auguste, son pouvoir plus respectable. Cette cérémonie jusqu'alors inusitée en France se fit dans la Cathédrale de Soissons. Elle fut trouvée si avantageuse, que tous les successeurs de Pepin imitèrent son exemple. On n'en excepte que Louis le Debonnaire. Ce Prince par ordre de Charlemagne son père, alla prendre la Couronne sur le grand autel de l'Eglise d'Aix-la-Chapelle, se la mit sur la tête, & sans autre consécration fut reconnu Roi de toute la Monarchie.

Edinard in
Annal. ad an.
750.

Depuis quel
tems nos Rois
sont sacrés à
Reims.

Le sacre se faisoit anciennement par le Métropolitain de la Province où l'on s'assembloit pour couronner le nouveau Monarque. Philippe premier du nom est aussi le premier de

nos Rois qui ait été sacré à Reims. On admire la hardiesse de Gervais de Bèlème, archevêque de cette ville, qui osa soutenir devant la Cour de ce Prince, que lui seul avoit ce droit comme successeur de saint Remy, à qui le Pape l'avoit donné. On pouvoit lui répondre que cette pieuse cérémonie étoit absolument inconnue sous la première Race. Cette concession d'ailleurs excédoit le pouvoir des souverains Pontifes. C'est en effet de nos Rois que l'Eglise de Reims tient cette glorieuse prérogative. Ce fut Louis le jeune qui la lui accorda aux instances de la Reine Alix sa femme, sœur de Guillaume de Champagne, qui tenoit alors cet illustre siège. Ainsi l'époque de ce privilège ne remonte pas plus haut que le douzième siècle.

Le commencement de ce nouveau regne fut signalé par la défaite des Saxons qui s'étoient révoltés. On désola leurs Provinces. Contraints de demander la paix, ils ne l'obtinent qu'en se soumettant à un tribut annuel de trois cens chevaux. Les Bretons subirent le même sort. Le Roi n'eut qu'à se présenter : tout rentra dans l'obéis-

An. 752.
Pepin dé-
fait les Saxons
& les Bretons.

Annal. Metens.

Idem. contr.
Fredeg. c. 118.

fance. Il étoit en chemin pour cette glorieuse expédition, lorsqu'il apprit que Grifon son frere avoit été tué dans la vallée de Maurienne. On ignore si ce fut par les émissaires du Duc d'Aquitaine, qui poursuivoit la vengeance des galanteries de ce Prince avec la Duchesse sa femme, ou par les gens de Pepin même, qui appréhendoit qu'en passant en Italie il n'intéressât les Lombards dans sa querelle.

Ann. 753.
Le Pape se
retire en Fran-
ce.

Astolphe regnoit sur cette belliqueuse Nation. Maître de l'Exarchat de Ravenne, il entreprit de subjuguier Rome. Il fit sommer cette ville de le reconnoître pour son Souverain, menaçant de porter le fer & le feu sur son territoire, si chacun de ses habitants ne lui payoit tous les ans un sou dor. Etienne III étoit alors sur la chaire de S. Pierre. Digne successeur des Gregoires & des Zacharies, il poursuivoit vivement leur projet de se faire un Etat indépendant. L'entreprise d'Astolphe déconcertoit cet ambitieux dessein. Mais dans la nécessité de subir le joug, il comprit qu'il valoit mieux obéir aux Grecs dont l'éloignement faisoit moins sentir le pouvoir, que de tomber sous la domina-

Anastas. In vita
Steph. Pap.

tion des Lombards , peuples trop voisins , & trop impérieux. C'est ce qui l'obligea de recourir à l'Empereur , pour l'engager à prendre les armes en faveur des Romains. Constantin , occupé contre les Bulgares , crut qu'il suffisoit pour la majesté de l'Empire de mettre l'affaire en négociation. Le Pape , au lieu d'une armée , ne vit arriver qu'un envoyé , nommé Jean le Silenciaire. Les représentations de la Cour de Constantinople n'eurent pas plus de succès que les ambassades , les présents & les prières du souverain Pontife. Etienne ne voyoit plus de ressource que dans la protection du nouveau Monarque François. Il lui fit demander la permission de passer en France : Pepin la lui accorda , & Astolphe n'osa lui refuser le passage. Le prince Charles , fils aîné du Roi , alla au-devant de lui plus de trente lieues , & le conduisit à Pont-Yon , maison Royale dans le Pertois.

Le souverain Pontife fut reçu à la Cour de France avec tous les hon- Comment il est reçu.
neurs dûs à l'éminence de sa dignité. Le Bibliothécaire Anastase parle des choses anciennes suivant les préjugés de son siècle , lorsqu'il dit que Pepin Idem. ibid.

à l'arrivée d'Etienne se prosterna jusqu'en terre , lui jura une entière obéissance , & l'accompagna comme un simple Ecuyer , marchant à pied pendant quelque tems , & tenant son cheval par les resnes. On ne reconnoît dans ce récit ni la majesté de nos anciens Rois , ni la modestie des Papes , lorsqu'ils n'étoient encore que les premiers sujets de l'Empire. Les Annales de Metz racontent la chose bien différemment : on y voit qu'Etienne parut à Pont-Yon sous la cendre & le cilice , qu'il se jetta aux pieds du Monarque , le conjurant par les mérites de S. Pierre de délivrer Rome de la tyrannie des Lombards , & qu'il ne se releva qu'après que ce Prince l'eut assuré d'une puissante protection : anecdote où avec plus de vraisemblance on ne trouve guère plus de vérité. Un auteur contemporain garde un profond silence sur ces circonstances, d'ailleurs si intéressantes. Il rapporte simplement que le Pape fit de grands présents au Roi , qu'il fut reçu avec une joie extrême , & qu'on lui promit un prompt secours. Quoi qu'il en soit , Pepin avoit eu ses vues en laissant venir le Souverain Pontife en France. La cérémonie de son

Annal. Metens.
ad an. 751.

Contin. Prodeg.
c. 119.

Pepin se fait
absoudre de
son usurpa-
tion.

sacre , en adoucissant aux yeux des peuples ce que son entreprise avoit d'injuste & d'odieux , n'avoit pu calmer les remords de sa conscience. Il se voyoit à couvert sous le manteau de la religion , des attentats auxquels les usurpateurs sont presque toujours exposés : mais il ne pouvoit se dissimuler à lui-même qu'il n'étoit monté sur le trône que par un parjure. C'est l'expression de Theophane. Il se jeta aux pieds du Pape, & le pria de l'absoudre du crime qu'il avoit commis, en manquant de fidélité à son légitime Souverain. Etienne ayant besoin de lui pour l'opposer aux Lombards , lui accorda sans peine ce qu'il demandoit.

Theoph. chron.
Edit. Eup. pag.
337.

Le Monarque cependant ne trouva pas la même facilité pour un autre projet qu'il méditoit. Il avoit dessein de répudier sa femme ; on ne sçait pour quelles raisons : le Pape l'en dissuada , & fit tant que Pepin oubliant ses mécontentemens , ou ses nouvelles amours , ne pensa plus qu'à donner ses ordres pour les préparatifs de son nouveau sacre. Il voyoit l'impression que la présence d'Etienne faisoit sur tous les esprits : il crut qu'étant couronné de sa main, il en deviendrait

An. 754.
Pepin se fait
sacrer par le
Pape.

Anastas ibid.

Eginard.

encore plus respectable à la nation. L'Eglise de S. Denis fut choisie pour le lieu de cette solemnité. Pepin y reçut une seconde fois l'onction sacrée des Rois , & avec lui la Reine Berthe & ses deux fils , Charles & Carloman. Le Souverain Pontife termina cette cérémonie par une excommunication qu'il fulmina contre les Seigneurs qui à l'avenir songeroient à faire passer la Couronne dans une autre famille ; & pour engager plus efficacement les Princes François à faire la guerre aux Lombards , il les déclara publiquement Patrices de Rome. C'est ainsi que ces deux hommes habiles faisoient jouer tous les ressorts de la politique, l'un pour affermir son trône à l'ombre de la puissance des clefs ; l'autre pour acquérir une domination temporelle à la faveur d'une autorité purement spirituelle.

Carloman
vient en France
pour tra-
verser les né-
gociations du
Pape.

Le premier soin du Monarque François , après la nouvelle cérémonie de son sacre , fut d'assembler un Parlement à Crecy sur Oise , pour y faire résoudre la guerre contre les Lombards. Ce ne fut pas sans une extrême surprise qu'on y vit paroître le même Carloman , frere aîné de Pepin , qui
après

après avoir abdiqué une Couronne ,
 s'étoit enseveli sous l'habit de Moine
 dans l'abbaye du Mont-Cassin. Le Roi
 de Lombardie , qui craignoit qu'E-
 rienne ne fît déclarer les François con-
 tre lui , avoit envoyé ce Prince pour
 traverser ses négociations. Le saint
 Religieux obéit à son Souverain contre
 les intérêts du Pape : exemple d'autant
 plus admirable , qu'il est plus rare. Le
 souvenir du rang qu'il avoit tenu dans
 la Monarchie , sa naissance , ses ver-
 tus , tout jusqu'à l'humiliation de son
 état , donnoit un grand poids à ses rai-
 sons. Il parla pour Astolphe avec tant
 de force & d'éloquence , qu'il fut ar-
 rêté qu'avant de prendre les armes ,
 on lui enverroit des Ambassadeurs
 pour le porter à la paix. Cette marque
 du crédit de Carloman fit ombrage à
 Pepin. Il en conféra avec le souverain
 Pontife : tous deux de concert le fi-
 rent enfermer dans un Monastère à
 Vienne , où il mourut la même année.
 L'enlèvement de ses enfants qui fu-
 rent aussi-tôt rasés & confinés dans
 l'obscurité d'un Couvent , fit naître
 d'étranges soupçons sur cette mort si
 prompte : on imagina qu'il avoit été

Annal. Metens.

Eginard in
Annal.Second. contin.
Predeg.

immolé à la crainte & à l'ambition du Roi son frère.

An. 755.
Pepin déclare
la guerre aux
Lombards.

Le Prince Lombard reçut les Ambassadeurs François avec tous les égards dûs aux Ministres d'un puissant Etat. Il consentit de sacrifier ses prétentions sur Rome : il offroit de ne plus inquiéter ses habitants : mais il ne voulut rendre ni l'Exarchat, ni la Pentapole, que le Pape réclamoit comme la dépouille d'un hérétique. Pepin ne laissa pas de lui envoyer une seconde Ambassade : elle n'eut pas plus de succès que la première. La guerre fut enfin résolue. C'est alors que le Roi & les deux Princes ses enfants, du consentement des Seigneurs, firent à l'Eglise de saint Pierre cette célèbre donation, qui a donné commencement à la puissance temporelle de la Cour de Rome. Elle comprenoit sous le nom de l'Exarchat, Ravenne, Adria, Ferrare, Imole, Fayence, Forli, & six autres villes avec leurs dépendances ; & sous celui de la Pentapole, Rimini, Pesaro, Fano, Sinigaille & Ancône, avec plusieurs autres petites places. Le Monarque se mit aussitôt en marche pour

Annaï. Fuld.
ad an. 756.

Annaï. in vita
stichp. Pap.

conquérir par la force des armes une Principauté , qu'il venoit d'accorder par pure générosité. Les Alpes ne lui opposèrent qu'une foible barrière. Le Pas de Suze fut forcé , l'armée des Lombards taillée en pièces , la Lombardie désolée , & Pavie assiégée.

Astolphe s'y étoit enfermé avec ses meilleures troupes. La crainte de succomber à la fin sous l'effort des François , lui fit promettre tout ce qu'on voulut. Il donna pour sûreté de sa parole quarante ôtages choisis parmi les principaux Seigneurs de ses Etats , & consentit que le Pape se mît en possession de Narni. Pepin crut qu'avec de tels gages le Lombard n'oseroit violer ses serments. La saison étoit avancée : il appréhendoit que la neige ne lui fermât le passage des Alpes : il reprit aussi-tôt le chemin de la France , ne laissant en Italie que l'abbé Fulrade , avec ordre de recevoir d'Astolphe toutes les villes de l'Exarchat & de la Pentapole , pour les remettre entre les mains du souverain Pontife. Mais bien-tôt l'éloignement du vainqueur ranima toute l'audace du vaincu.

Paix entre
Pepin & Astolphe.

Idem ibid.

An. 756.

Pepin repasse
les Alpes &
met le Pape
en possession
de l'Exarchat
de Ravenne &
de la Penta-
pole.

Annal. Metens.

Secund. conti-
nuat. Fredeg.

Le Roi de Lombardie, outré qu'E-
tienne lui eût attiré de si puissants en-
nemis, recula sous différents prétextes
l'évacuation des places qu'il devoit
rendre, fit sous main des préparatifs
pour se mettre en état de résister aux
François, & levant enfin le masque,
recommença ouvertement ses courses
sur le territoire de Rome, qu'il in-
vestit le premier jour de Janvier. Pe-
pin, sur cette nouvelle, repasse les
Alpes avec la même célérité & le mê-
me succès que l'année précédente, dé-
fait les Lombards, délivre Rome,
forme le siège de Pavie, & le pousse
si vivement, que le malheureux As-
tolphe, pour sauver sa Couronne,
demande la paix aux conditions qu'il
plaira au vainqueur de lui imposer.
Il se reconnut vassal du Monarque
François, se soumit à un tribut an-
nuel de douze mille sols d'or, & jura
de rendre au Pape l'Exarchat & la
Pentapole. L'Abbé Fulrad fut encore
commis pour l'exécution de ce traité.
On lui livra vingt-deux places, dont il
remit les clefs sur le tombeau de saint
Pierre, avec la donation qui en avoit
été faite à l'Eglise par le Roi Pepin,

quoï que toujours sous la souveraineté
de la Couronne de France.

Le Monarque François, au retour Concile de
Vernon.
de cette glorieuse expédition, convo-
qua un Concile à Vernon-sur-Seine :
il étoit composé de tous les Prélats des
Gaules. Il y fut ordonné que tous les
ans on tiendrait deux Synodes Natio-
naux, l'un au Printems devant le Roi,
l'autre en Automne en telle ville qu'il
plairait aux Evêques. On y fit plusieurs Concil. torn. 6.
beaux reglemens sur la discipline. Le
cinquième sur-tout est très remarqua-
ble; il est conçu en ces termes: „ Si les
„ Abbés ou les Abbeſſes mènent une
„ vie peu édifiante, l'Evêque diocé-
„ sain doit travailler à leur correction:
„ s'il ne peut les réduire, le Métro-
„ politain est tenu d'y mettre ordre:
„ si on lui résiste, l'assemblée publi-
„ que en ordonnera: si les coupables
„ méprisent le jugement de l'assem-
„ blée, elle pourra les déposer, & en
„ choisir de plus dignes par l'ordre du
„ Roi, ou du consentement des Reli-
„ gieux. „ Ce décret est une preuve
non équivoque de l'autorité qu'ont
naturellement les Rois pour la manu-
tention de la discipline & l'observation
des Saints Canons. On y voit encore

que , malgré tant d'exemptions accordées aux Monastères , la Hierarchie ne se croyoit point dépouillée du droit d'inspection sur la conduite des Moines : droit qu'elle tient de son institution : droit par conséquent imprescriptible & inaliénable. On croit que ce fut cette même année que Pepin transféra l'assemblée générale du premier de Mars au premier de Mai. La Cavalerie sous son regne commençoit à s'introduire dans les armées Françoises : la nécessité de trouver des fourages fit remettre la Diète à une saison plus commode.

An. 757. Pepin au plus haut point de la gloire , jouissoit en paix de l'admiration
 Parlement de Compiègne. de toute l'Europe. Didier , à l'ombre de sa protection , venoit d'obtenir la Couronne de Lombardie : le Pape lui devoit un grand Erat : l'Empereur briguoit son alliance , & n'oublioit rien pour le mettre dans ses intérêts. Ce fut ce moment de triomphe qu'il choisit pour convoquer un Parlement à Compiègne. On y fit quelques reglemens sur les mariages. La lèpre fut jugée une cause de dissolution. Mais on permit à la partie saine de se remariar. Ce qui fait voir que cette mala-

Continuat.
 Fsedeg.

die étoit alors très-commune. Le jeune Tassillon , duc de Baviere & neveu du Roi , parut dans cette assemblée pour faire hommage de son Duché. Il prêta serment de fidélité , non-seulement au Monarque regnant , mais aux deux Princes ses enfants , qui avoient reçu l'onction sacrée des Rois. La Diette étoit sur le point de se séparer , lorsqu'on y vit arriver de nouveaux Ambassadeurs de Constantinople. Ils apportoitent de magnifiques présents , entre autres un orgue. C'est le premier Annal. Metens. qui ait paru en France. Pepin en fit don à l'Eglise de S. Corneille de Compiègne. Toutes ces attentions de Constantin Copronyme ne produisirent aucun effet : le Prince François y répondit par des civilités réciproques : mais il persista toujours à maintenir le Pape dans la possession de l'Exarchat & de la Pentapole.

La mort d'Etienné , arrivée sur ces entrefaites , n'apporta aucun changement dans les affaires. An. 758. Il^l diacre Paul Pepin dompta les Saxons, les Esclavons & les Lombards. son frere , lui succéda dans sa dignité , & dans l'application à en augmenter le pouvoir. Il ne se vit pas plutôt sur la chaire de S. Pierre , qu'il écrivit au Roi pour l'assurer de sa fidélité & lui

demander sa protection. Il ne fut pas longtems sans avoir besoin du secours qu'il réclamoit. Les Saxons s'étoient révoltés. Pepin marcha contre eux, leur donna plusieurs combats, les battit par tout; & en fit un si horrible carnage, que pour éviter leur perte entière, ils se soumirent à tout ce qu'il voulut. Le bruit de cet exploit porta la consternation dans les cours étrangères. Le Roi des Esclavons offrit un tribut, & se reconnut vassal de la France. Le Prince Lombard imita son exemple. Il s'étoit prévalu de la circonstance, pour se jeter sur les terres du Pape. La nouvelle du retour de Pepin, une ambassade, de simples menaces suffirent pour le réprimer. Il restitua au souverain Pontife tout ce qu'il avoit usurpé sur lui, le dédommagea des ravages qu'il avoit faits sur le patrimoine de S. Pierre, & lui remit encore quelques places cédées par le Traité de Pavie. La reconnoissance égala le bienfait. Paul ne négligeoit aucune occasion de plaire au Roi. Il sçavoit que Pepin se faisoit une affaire sérieuse des plus petites choses qui concernoient le culte extérieur de la religion : il lui envoya des Chantres de

Eginard.

Codex Carol.
Epist. 21.

L'Eglise Romaine , pour instruire ceux du Palais. Il joignit à cet envoi quelques livres de Géographie, d'Orthographe & de Grammaire , la Dialectique d'Aristote , & les Œuvres de S. Denis l'Areopagite. C'étoient les curiosités de ce tems-là. Un autre présent , qui ne parut ni moins rare , ni moins extraordinaire, fut une horloge nocturne, c'est-à-dire, qui ne dépendoit point du soleil. L'histoire ne dit point si elle avoit des roues comme les nôtres , ni si le fable ou l'eau la faisoient aller.

Epist. Pauli ad
Pepin. 25. 45.
in cod. Carol.

Tout fléchissoit sous le joug du victorieux Monarque. Narbonne , après un blocus de trois ans , venoit de se soumettre à son Empire , sans autre condition que de pouvoir vivre suivant ses loix , c'est-à-dire , suivant le droit Romain qu'on avoit toujours suivi , & qu'on suit encore aujourd'hui dans la Seprimanie. Le seul Gaïfre , duc d'Aquitaine , osa lui résister. Ce Prince avoit usurpé les biens de plusieurs Eglises , qui étoient sous la protection de la France. Le Roi le fit sommer de les restituer ; & sur son refus passa la Loire à la tête d'une puissante armée. Il n'eut besoin que de paroître , tout pla. Le Duc se sou-

An. 759.
60. 61.
Guerre contre
le Duc d'A-
quitaine.

Eginard. in
Annal.

mit, donna des ôtages, & Pepin se retira. Mais bientôt Gaïfre oublia ses serments. Humbert, comte de Bourges, & Blandin comte d'Auvergne, se jetterent par ses ordres sur la Bourgogne, où ils mirent tout à feu & à sang. Le Monarque François tenoit un Parlement à Duren près de Juliers. Il rassemble promptement ses troupes, fond sur les Etats du rebelle, enleve le Château de Bourbon, prend Chantelle, emporte Clermont en Auvergne, & après avoir ravagé tout le pais jusqu'à Limoges, repasse la Loire, chargé d'un riche butin, & mene son armée en quartier d'hiver.

Continuation
Fredeg. c. 125.

Ann. 762.

Strab. c. 26.

La saison permettoit à peine de se mettre en campagne, qu'il marcha droit à Bourges, dont il forma le siège. La place, quoique très-forte, ne put résister à l'ardeur des François : elle fut prise d'assaut. Mais le vainqueur usa de clémence, fit réparer promptement les murailles de la ville, & y mit une nombreuse garnison. Le Château de Thouars passoit alors pour imprenable. Pepin l'attaqua avec tant de vigueur, qu'en peu de jours il fut emporté, brûlé & rasé. Le Duc d'Aquitaine, forcé de s'enfuir devant un si

redoutable ennemi , essaya de l'obliger à faire diversion , en envoyant divers détachements , pour porter le fer & le feu sur les terres de France. L'un sous la conduite du Comte Maucion , son parent , se jeta dans la Septimanie : l'autre sous le commandement du Comte d'Auvergne , entra dans la Bourgogne : un troisième sous les ordres du Comte de Poitiers , s'avança jusqu'à Tours. Ils furent tous défaits , & leurs commandants tués.

c. 127.

Le malheureux Gaïfre sembloit toucher à sa perte. Pepin , rentré pour la quatrième fois dans le duché d'Aquitaine , avoit pénétré jusqu'à Cahors : mais la désertion du jeune Tassillon son neveu , lui fit suspendre le cours de ses conquêtes. Ce Duc sollicité par Didier , s'échapa de l'armée de son oncle , & se retira en Baviere , où il épousa Luitberge , fille du Prince Lombard. Cette fuite précipitée , cette alliance , quelques discours séditieux du fugitif , ne pouvoient manquer d'être suspects. Le Roi craignit quelque ligue secrète , & crut que le meilleur moyen d'empêcher quelque grand mouvement , étoit de ramener son armée en France. Cette démarche eut

An. 763.
64.Eginard in
Annal.

tout le succès qu'il en attendoit. Taillon s'imagina que le dessein du Monarque étoit de venir fondre à l'improviste sur son Duché : il s'humilia : Pepin à la priere du Pape , lui pardonna. Il reprit alors son premier projet , & repassa la Loire pour la cinquième fois , résolu de poursuivre le Duc jusques dans ses derniers retranchements.

An. 765.
66. 67. 68.

Continuation
Fredeg. c. 130.

Eginard in
Annal.

Gaïfre manquoit de troupes pour garder toutes ses places. Il prit le parti de faire démanteler les plus considérables , ne se réservant que les Châteaux situés sur les montagnes les plus escarpées & sur des rochers inaccessibles. Pepin se saisit de ces villes abandonnées , en releva les murailles , & y mit de fortes garnisons. C'étoit une nouvelle manière de faire la guerre : le Duc comprit tout ce qu'elle lui annonçoit de funeste. Il sortit enfin de sa retraite , & vint présenter la bataille au Roi. Mais il fut défait , & n'échappa qu'à peine à la faveur des ténèbres de la nuit. Dès-lors tout fléchit sous la puissance du vainqueur. Toulouse , Albi , Nîmes , Maguelone , Béziers lui ouvrirent leurs portes. Toutes les villes du Gevaudan , tous les forts de

la Garonne, Turenne dans le Limosin, Scoraille & Peirace dans l'Auvergne, imitèrent cet exemple, & se soumirent à ses loix. Remistain, oncle de Gaïfre, après s'être donné aux François, s'étoit jetté de nouveau dans le parti de son neveu : il fut pris & amené au Roi qui le fit pendre. Les Gascons, sur le point d'être forcés, implorèrent sa clémence, lui donnèrent des ôtages, jurèrent de lui être fidèles & aux deux Princes ses enfants. L'infortuné Duc cependant, abandonné de tout le monde, erroit de cavernes en cavernes : il fut tué dans sa fuite par ses propres soldats, qui s'ennuyoient de la guerre. Ainsi finit la Principauté d'Aquitaine, qui de ce moment fut réunie à la Couronne.

La mort du Pape Paul causa dans ce même-tems une étrange révolution à Rome. Un laïc, nommé Constantin, fut élevé sur la chaire de S. Pierre.

Le peuple se souleva contre lui : il eut les yeux crevés. On s'assembla pour procéder à une élection canonique : tous les suffrages se réunirent en faveur d'Erienne IV, homme d'une grande érudition, mais fort peu versé dans la science du monde, avec lequel il

Etrange révolution à Rome.

Anast. in Vita Steph. IV.

n'avoit eu jusqu'alors aucun commerce. On lui conseilla de se mettre sous la protection de Pepin : politique qui avoit si bien réussi à ses prédécesseurs. Il suivit ce salutaire avis , & lui députa Sergius , trésorier de l'Eglise Romaine , pour l'assurer de sa fidélité , & lui demander la continuation de ses bontés pour le S. Siége. L'Ambassadeur à son arrivée , trouva la France dans un grand deuil : elle venoit de perdre son Roi.

An. 768.
Mort du
Roi Pepin.

Ce Monarque , plus épuisé de fatigues que de vieillesse , fut pris de la fièvre à Saintes. On le conduisit au tombeau de S. Martin , sur lequel il fit d'ardentes prières. De-là on le transporta à S. Denis , où il mourut d'une hydropisie , la cinquante-quatrième année de son âge , la dix-septième de son regne , la vingt-sixième de son gouvernement. Il fut enterré au même lieu , à la porte de l'Eglise , ainsi qu'il l'avoit ordonné , le visage contre terre , & dans la situation d'un pénitent : pour expier, dit l'Abbé Suger, les usurpations de son pere sur les Ecclésiastiques. Il avoit épousé Berthe ou Bertrade , surnommée *au grand pied* , fille de Charibert comte de Laon. Il

en eut quatre fils : Charlemagne qui lui succéda au Royaume de Neustrie : Carloman qui regna sur l'Austrasie : Pepin qui mourut âgé de trois ans : Gilles qui se fit religieux au Monastere de S. Sylvestre ; & trois filles , Rothaïde , Adelaïde , & Gisèle. Les deux premières moururent très-jeunes : la troisième prit le voile à l'Abbaïe de Chelles. L'Empereur la fit demander pour son fils aîné , & le Roi de Lombardie pour l'héritier présomptif de sa Couronne. Tous deux furent refusés : celui-ci par des vues de politique , celui-là par principe de Religion. Il y en a qui lui donnent encore cinq ou six autres fils & autant de filles : entre autres Berthe , qui fut mariée à Milon comte d'Angers , pere de l'invulnérable Roland , & Chiltrude , femme de René comte de Genes , digne mere du fameux Oger le Danois.

Ce fut un Prince grand en paix comme en guerre. *Il est le premier qui soit devenu Roi des François, autrement que par le droit de la naissance.* C'est la réflexion de Theophane. Elle présente l'idée d'un usurpateur : idée toujours odieuse , mais effacée par tant de belles actions , qu'il n'est presque plus

Son caractère.

Theoph. p.
337.

permis de le regarder que comme un des plus glorieux Monarques qui ait jamais regné sur la France. Il osa détrôner son Roi : c'est une tache à sa mémoire. Mais de tous les moyens qui peuvent conduire un particulier au trône , il employa les moins violents : il parvint à la Couronne sans meurtres , sans assassinats , sans exils : c'est l'éloge des grandes qualités de son esprit & de son cœur. Il eut à combattre tout à la fois la fierté des Grands , l'orgueil des Princes tributaires , l'amour naturel des François pour la Maison Royale , & surtout ce religieux scrupule où les retenoit le serment prêté à Childéric. Il sçut vaincre toutes ces difficultés. Il subjuguait les premiers par l'admiration de ses vertus : il réduisit les seconds par la force des armes : il captiva les derniers par la douceur & la sagesse de son administration.

Monté sur le trône , il s'y soutint par les mêmes voies qui l'y avoient élevé. Il est peu de Rois qui aient donné à la Noblesse plus de part dans le Gouvernement : soit politique , soit convention , il lui communiquoit les affaires les plus importantes de l'Etat.

Mais plus il affectoit de paroître dépendant , plus il acquéroit d'autorité. Maître absolu de toutes les délibérations , sa volonté fut toujours la règle des décisions. L'éclat de ses victoires , celui de ses conquêtes , son application constante à rendre ses sujets heureux , la protection qu'il accorda à l'Eglise , le zèle qu'il témoigna toujours pour la propagation & l'affermissement de la vraie foi , firent tellement oublier l'injustice de son usurpation , qu'on ne vit durant tout son regne , ni soulèvement , ni faction. Ce tableau , fidèle portrait du regne de Pepin , est en même - tems celui du génie le plus sublime , du courage le plus intrépide , de la prudence la plus consommée , de toutes les vertus enfin civiles & militaires. Il eût pû passer pour le plus grand Roi du monde , s'il n'avoit eu pour père un Charles - Martel , & pour fils un Charlemagne. Il égala le premier , dont il fut le fidèle imitateur : il ne fut surpassé que par le second , auquel il eut la gloire de servir d'exemple.

On lui donna le surnom de Bref , parce qu'il étoit d'une petite taille.

Quelques courtisans en firent le sujet de leurs plaisanteries. Il en fut informé, & résolut d'établir son autorité par quelque coup extraordinaire. L'occasion ne tarda pas à se présenter. Il donnoit à l'Abbaïe de Ferrieres le divertissement du combat d'un taureau avec un lion. Déjà ce dernier avoit renversé son adversaire, lorsque Pepin se tournant vers les Seigneurs : *Qui de vous*, leur dit-il, *se sent assez de courage pour aller ou séparer ou tuer ces furieux animaux ?* La seule proposition les fit frémir : Personne ne répondit. *Ce sera donc moi*, reprit froidement le Monarque. Il tire en même-tems son fabre, saute dans l'arène, va droit au lion, lui coupe la gorge, & sans perdre de tems, décharge un si rude coup sur le taureau, qu'il lui abbat la tête. Toute la Cour demeura étonnée de cette force prodigieuse & de cette hardiesse inouïe. Les Auteurs de la raillerie furent confondus. *David étoit petit*, leur dit le Roi avec une fierté héroïque, *mais il terrassa l'orgueilleux géant qui avoit osé le mépriser.* Tous s'écrièrent qu'il méritoit l'Empire du monde.

On voit par ce trait d'histoire, que le combat des bêtes féroces étoit un

divertissement commun sous nos anciens Rois. Nonseulement ils le donnoient au peuple , mais souvent ils le prenoient en particulier dans l'enceinte de leur Palais. Les Cours plenières faisoient aussi une partie de leurs amusements. C'est ainsi qu'on appelloit ces fameuses assemblées , où sur l'invitation du Roi , tous les Seigneurs étoient obligés de se trouver. On les tenoit deux fois l'an , à Noël & à Pâques. Le sujet étoit pour l'ordinaire un mariage , ou quelque grande réjouissance ; la durée , une semaine ; le lieu , tantôt le Palais du Prince , tantôt une ville célèbre , quelque fois une pleine campagne , toujours un endroit vaste , & capable de loger commodément toute la Noblesse du Royaume. La cérémonie ouvroit par une Messe solemnelle. Le célébrant avant l'Épître , mettoit la couronne sur la tête du Roi , qui ne la quittoit qu'en se couchant. Le Monarque , durant tout le tems de la fête , ne mangeoit qu'en public. Les Evêques & les Ducs les plus distingués avoient l'honneur d'être assis à sa table. Il y en avoit une seconde pour les Abbés , les Comtes &

Ducange Dis-
sert. 4. sur le re-
gne de S. Louis.

autres Seigneurs : la profusion plus que la délicatesse , regnoit sur l'une & sur l'autre. Chaque service étoit relevé au son des flutes & des hautbois. Lorsqu'on servoit l'entremets , vingt Hérauts d'armes , tenant chacun à la main une riche coupe , crioient trois fois , *Largeffe du plus puissant des Rois* , & semoient l'or & l'argent , que le peuple ramassoit avec de grandes acclamations. Mille fanfares annonçoient & célébroient cette distribution.

Les divertissements de l'après dinée étoient la pèche , le jeu , la chasse , les danseurs de corde , les plaisantins ou farceurs , les jongleurs ou vielleurs , & les Pantomimes. Cer derniers surtout excelloient dans leur art. Ils avoient un talent admirable pour instruire des chiens , des ours , des singes. Ils les formoient à imiter toutes sortes de gestes , d'actions , de postures , & leur faisoient jouer une partie de leurs pièces. Ces spectacles toujours très couteux pour le Prince , n'étoient pas un des moindres ornements de ces assemblées. La fête sans eux eût paru peu agréable. Tel étoit le goût du tems. On peut dire que le regne des

Carlovingiens fut celui des Cours plénières. Elles étoient magnifiques sous Chârlématique. On y voyoit arriver de toute la vaste étendue de son Empire des Ducs & des Comtes , qui eux-mêmes étoient suivis d'une Cour brillante , & faisoient une dépense égale à celle des Rois.

Cette magnificence alla toujours en décroissant depuis Charles le simple. Louis d'Outre-mer son fils , & son petit fils avoient si peu de revenu , qu'ils ne se trouverent pas en état de donner ces superbes fêtes. Hugues Capet les rétablit : Robert les continua : S. Louis , tout modeste qu'il étoit , y portoit la somptuosité jusqu'à une espèce d'excès : Charles VII les abolit. Les guerres contre les Anglois lui servirent de prétexte : la vraie raison fut qu'elles étoient extrêmement à charge à l'Etat. La Noblesse s'y ruinoit au jeu : le Monarque y épuisoit ses trésors. Chaque fois il étoit obligé d'habiller ses Officiers , ceux de la Reine & des Princes. De-là est venue le mot de *livrée* : parce qu'on *livroit* ces habits aux frais du Roi. Cette dépense , celle de la table & des équipages , les libé-

ralités enfin qu'il étoit forcé de faire au peuple & aux Grands du Royaume, montoient à des sommes immenses. S'il se trouvoit sur son buffet quelque vase de prix, s'il y avoit à sa couronne quelque diamant rare & curieux, l'usage exigeoit qu'il en fît présent à quelqu'un. Une sage économie fit supprimer ces assemblées plus fastueuses, qu'utiles & nécessaires. Il y eut cependant toujours des fêtes à la Cour : mais avec plus de galanterie, plus de politesse, plus de goût, on n'y retrouva ni cette grandeur, ni cette richesse, ni cette majesté qui éclatoient dans les anciennes Cours plénières.

CHARLEMAGNE.

L'EMPIRE François étendu jusqu'à la Mer Baltique en Allemagne, jusqu'à l'Ebre en Espagne, jusqu'au Volturne en Italie : la Couronne Impériale d'Occident affermie dans la Maison Royale de France : le Royaume illustré pendant quarante-six ans par un glorieux enchainement de victoires & de triomphes : la Nation policée par les loix les plus sages : les lettres ressuscitées : les arts rétablis, cultivés, protégés : c'est en peu de mots le précis & l'éloge du regne à jamais mémorable de Charlemagne, ou Charles le Grand.

Pepin, par un pressentiment de cette grandeur, lui avoit laissé l'Austrasie. Il ne falloit rien moins qu'un pareil héros pour dompter les Nations Germaniques, toujours indociles au joug, & pour donner ordre aux affaires d'Italie, où il prévoyoit de grands mouvemens. Carloman, suivant cette disposition, devoit avoir la Bourgogne, la Provence, la Gothie ou Lan-

An. 768.

Partage de
la Monarchie
entre Charles
& Carloman.

Continuat.
Kredeg.

Eginard in vit.
Carol. Magn.

guedoc, l'Alsace, l'Allemagne, & une partie de l'Aquitaine. On ne voit dans tout ceci aucune mention de la Neustrie, l'une des plus belles portions de l'Empire François : telle est la négligence des Auteurs de ce tems. Mais cette dernière volonté du feu Roi ne fut point exécutée. Les Seigneurs, sans y avoir égard, s'assemblèrent pour procéder à un nouveau partage. On donna à Charles la Neustrie, la Bourgogne & l'Aquitaine. Carloman eut l'Austrasie & toute la France Germanique. Les deux frères furent couronnés en un même jour : l'aîné à Noyon : le cadet à Soissons.

An. 769.
Révolte d'A-
quitaine.

Hadrian. 1.
Epist. 47. in
cod. Carolin.

Bien-tôt l'ambition brouilla les deux jeunes Rois. On voit dès cette même année Charles en possession d'une partie de l'Austrasie. Il seroit difficile de donner aucune raison de cette infraction au dernier traité d'accommodement. L'histoire n'a pas jugé à propos de nous en instruire. Mais il paroît que Carloman en conçut le ressentiment le plus vif. La guerre paroissoit inévitable. Un ennemi auquel on ne devoit pas penser, fut pour eux un pressant motif de réconciliation.

Le

Le pere du malheureux Gaïfre , Herald , qui s'étoit fait Moine après avoir abdiqué ses Etats , sortit tout à coup de sa retraite , se mit à la tête de quelques troupes , souleva toute l'Aquitaine , & engagea les Gascons dans sa révolte. Charles qui avoit eu cette Province dans son partage, prit des mesures pour étouffer promptement la rébellion. Il ménagea une entrevue avec son frère. Carloman consentit de le suivre dans cette expédition. Mais soit jalousie , soit mauvais conseil , il le quitta brusquement , & ramena son armée en Austrasie. Cette désertion ne rallentit point la marche du jeune Prince Neustrien. Le rebelle , au seul bruit de son approche , alla se cacher au fond de la Gascogne : il ne put y trouver un asyle. Les Gascons effrayés des menaces du vainqueur , se soumirent à sa domination , & lui livrèrent Herald qui fut étroitement enfermé. Charles pour assurer sa nouvelle conquête , fit bâtir sur la Dordogne ce fameux Fort ou Château qu'on appelloit autrefois Franciat , qu'on nomme aujourd'hui Fronsac.

Eginard. &
Annal.

Didier cependant brouilloit en Italie , & Tassillon en Baviere. Le bruit

An. 770.
Charles épousa la fille de Didier.

de cet exploit les fit trembler. Le jeune Charles leur parut aussi redoutable que Pepin. Le Duc, malgré son indocilité, prit le parti d'une humble soumission. Le Prince Lombard, malgré des nœuds indissolubles, mit tout en œuvre pour s'attacher le jeune conquérant par une double alliance. Il avoit un fils & une fille. Il résolut de marier le premier à la Princesse Gisele, sœur des deux Rois, & de faire épouser la seconde au vainqueur d'Aquitaine. Ce Monarque étoit engagé avec Himiltrude dont il avoit eu un fils. Mais le divorce n'étoit point une affaire dans ces anciens tems. Rien de plus relâché que la morale du Concile de Verberies * sur une matière aussi importante. On y voit des maximes & des décisions qui donnent de mortelles atteintes à l'indissolubilité de l'union la plus sacrée dans les idées de la politique & de la religion. Quoi qu'il en soit, la Reine Berthe se mit en tête de faire réussir le projet du Lombard. Elle n'ignoroit pas que ses conseils influoient beaucoup sur l'esprit de Carloman. Elle crut qu'en le mettant dans

Concil. Verberies tom. I.
Concil. Gall.

* Verberies étoit une Maison Royale auprès de Compiègne. Ce Concile fut tenu sous Pepin l'an 755.

les intérêts de son fils aîné, elle contiendrait tout à la fois, & le Duc de Bavière qui abandonné à lui-même, n'oseroit rien entreprendre, & le Roi d'Austrasie qui n'ayant plus cet appui, se trouveroit hors d'état de troubler la tranquillité de l'Empire François.

Le Pape instruit de cette négociation, n'oublia rien pour la traverser. Le Pape s'oppose à cette alliance.

Raisons, prétextes, invectives, menaces, tout fut employé. Il écrivit aux deux Rois une lettre aussi longue que pathétique, où il insiste beaucoup sur l'indissolubilité des nœuds du mariage.

Il y peint les Lombards comme une nation méprisable, infecte, couverte de la plus horrible lèpre, sans foi, sans loi, sans religion. De-là il conclut que cette alliance deshonoreroit l'illustre & noble Maison de France. *Quelle société, dit-il, entre la lumière & les ténèbres ? Quelle liaison du fidèle avec l'infidèle ?* Si on ne sçavoit d'ailleurs que depuis plus de cent cinquante ans la Lombardie étoit catholique, on croiroit qu'il s'agit ici d'un peuple barbare, ennemi de Dieu & de la vraie religion. Mais toutes ces applications étoient ajustées aux intérêts du Pontife : elles lui paroissoient

Epist. 45. in cod. Carol.

solides, pourvu qu'elles pussent servir à empêcher une union, qu'il prévoyoit devoir être funeste à la grandeur Romaine. Il finit sa lettre par mille anathêmes lancés contre quiconque entreprendra d'y contrevenir. La Cour de France fit peu d'attention aux prières & aux remontrances d'Etienne. On se contenta, pour adoucir son chagrin, de lui faire restituer quelques places, que Didier lui avoit enlevées. La Princesse de Lombardie fut amenée en France, & Charles l'épousa. Mais bientôt il la répudia pour des infirmités secrètes, qui la rendoient incapable d'avoir des enfants, & donna le nom & le rang de Reine à Hildegarde, qui étoit d'une très-noble famille de la Nation des Suèves.

Monach Sam-
gal. c. 2, c. 25.

An. 771.
Mort de
Carloman.

Carloman, au milieu de ces mouvements, mourut à Samancy près de Laon, & fut enterré à l'abbaye de S. Remi de Reims, qu'il avoit comblée de ses bienfaits. Il laissoit deux fils, Pepin & Siagre : aucun ne lui succéda. Les Austrasiens, enchantés des grandes qualités du Roi de Neustrie, vinrent le trouver à Carbonnac où il tenoit un Parlement, & le reconnurent pour leur Souverain. La Reine Ger-

berge , craignant pour ses enfans le même traitement que Pepin avoit fait autrefois à ceux de son frère , s'enfuit avec eux chez le Roi de Lombardie. Ce Prince la reçut avec tout l'empressement d'un homme qui ne cherchoit qu'un prétexte pour venger l'affront fait à sa fille. Bientôt sa Cour devint l'asile de tous les ennemis du Monarque françois. Herald , échapé de sa prison , s'y retira vers le même tems. On y vit aussi arriver plusieurs Seigneurs d'Austrasie , entre autres Auchaire , que quelques-uns avec assez de fondement , prétendent être ce fameux Oger , si vanté dans nos anciens Romans. Didier commençoit à former de grands projets : mais il trouva sa perte où il avoit cru trouver sa grandeur & sa sureté.

Charles n'ignoroit pas les intrigues du Lombard : mais un ennemi plus redoutable lui en fit suspendre la vengeance. Les Saxons , tant de fois vaincus , jamais domptés , l'obligèrent à porter ses armes au-delà du Rhin. Le dessein du Monarque étoit moins de les soumettre à son Empire , que de les réduire sous l'humble joug de l'Evangile. Il n'en vint à bout qu'après

Eginard. in vita
Carol. Magn.

An. 772.
Guerre contre les Saxons.

390 HISTOIRE DE FRANCE.

Idem ibid.

une guerre de trente-trois ans : guerre la plus sanglante, mais en même-tems une des plus glorieuses qu'ait jamais eu la Monarchie. La Saxe qui en fut le théâtre, comprenoit en ce tems-là toute cette étendue de l'Allemagne, qui est bornée à l'Occident par l'Océan Germanique, au Nord par la Mer Septentrionale, à l'Orient par la Bohême, au Midi par cette contrée qui s'étend depuis l'Issel jusqu'au Mein. Le voisinage de l'ancienne France, l'avidité de piller, la multitude de ses Ducs, tous également indépendants l'un de l'autre, un peuple aussi brave que nombreux, la haine du christianisme & de ceux qui le professoient, l'amour de la liberté, l'inquiétude, la férocité de la Nation, tout rendoit ses révoltes plus fréquentes & plus redoutables. Une nouvelle incursion de ces peuples sur les terres de l'Empire François, fut le sujet de cette première guerre.

Idem ibid.

Le Roi entra dans leur pais, où il mit tout à feu & à sang. Leur fierté n'en fut point ébranlée : ils osèrent lui présenter la bataille : ils furent entièrement défaits. Dès-lors tout plia sous le joug du vainqueur. Le Château d'E-

resbourg, l'une de leurs plus fortes places, ne lui opposa qu'une foible résistance. On y voyoit un temple bâti en l'honneur d'Irminsul : Charles le fit démolir, & l'idole fut brisée. Elle représentoit un Dieu élevé sur une colonne. Il avoit le corps armé, à la main droite un étendart où étoit peinte une rose, à la main gauche une balance, un ours sur sa poitrine, un lion sur son bouclier. On n'est point d'accord sur son nom. Les uns prétendent que c'étoit Mars : les autres, que c'étoit Mercure : quelques-uns, que c'étoit le fameux Arminius, ce généreux défenseur de la liberté Germanique. On fut trois jours à détruire ce célèbre monument, où l'on trouva des richesses immenses, superstitieuses offrandes d'un peuple crédule & aveugle. De-là le Monarque s'avança jusqu'au Vefer, où les Saxons vinrent implorer sa clémence. Il leur pardonna, & se contenta de douze ôtages pour sûreté de leur soumission. L'Italie l'appelloit à une nouvelle conquête.

Le Pape Etienne étoit mort : Adrien, homme d'une fermeté égale à sa naissance, venoit de lui succéder. Il ne fut pas plutôt élevé à cette grande dignité,

Ann. 773)

Guerre d'Italie.

qu'il envoya redemander à Didier les places qu'il retenoit encore du patrimoine de S. Pierre. Ce Prince, au lieu de lui répondre, s'avança du côté de Rome à la tête d'une puissante armée. Il menoit avec lui les enfants de Carloman, & vouloit obliger le Pape à les sacrer Rois d'Austrasie. Mais Adrien, persuadé que le seul moyen d'échapper à la domination des Lombards étoit de ménager la protection du Monarque François, refusa constamment de couronner les deux jeunes Princes. Il sçut en habile politique se prévaloir auprès de Charles de cette marque de son zèle & de son attachement. Il lui écrivit lettres sur lettres pour lui demander un prompt secours. Le Roi avoit peine à se déterminer à cette guerre. Il fit faire à Didier des propositions si avantageuses, qu'il s'imagina qu'on le craignoit. Il n'en devint que plus fier. Charles alors marcha contre lui, mais avec un si puissant corps de troupes, qu'on put bien juger qu'il s'agissoit moins de secourir Rome, que de conquérir le Royaume de Lombardie.

Les Alpes l'arrêterent quelque tems : il en trouva tous les passages étroits ;

Anst. in
Adrian.

ment gardés. Mais enfin il s'ouvre une entrée par où l'ennemi craignoit le moins , fond à l'improviste sur les Lombards , & les met en déroute. Didier se sauve dans Pavie qu'il croyoit imprenable : Adalgise son fils s'enferme dans Véronne avec la veuve de Carloman & les deux Princes ses fils : Charles forme en même-tems le siège de ces deux importantes places. Celui de Véronne ne fut pas de longue durée. Le jeune Lombard , dans la crainte de tomber entre les mains des François , s'échappa de nuit , monta sur un vaisseau , & s'enfuit à Constantinople. Les assiégés se voyant abandonnés du fils de leur Souverain , ouvrirent leurs portes aux François , & livrèrent au Roi la Reine Gerberge & ses deux enfants. On les conduisit en France : c'est tout ce qu'on sçait de leur destinée. L'ainé , nommé Pepin , ne paroît plus dans notre histoire. Le cadet , appelé Siagre , avoit aussi disparu : il doit sa renaissance à un ancien manuscrit de l'Abbaïe de S. Pons de Nice, envoyé au célèbre M. Bossuet évêque de Meaux. Il contient la vie de ce Prince , écrite par un auteur du tems. On y voit qu'il obligea son oncle à fonder cette Ab-

Paul. Diae. 1.
4. Hist. Longobard.

Eginard, & alii.

baie , où il se fit Religieux. Il y vécut si saintement , que le Pape Adrien , touché de la pureté de ses mœurs , l'en retira pour le faire évêque de Nice. Il a été mis au nombre des Saints.

774.

Didier témoigna plus de courage à la défense de sa capitale. La force de la place, l'abondance de toutes les choses nécessaires pour une vigoureuse résistance , le nombre & la valeur des troupes qui s'y étoient enfermées, la présence enfin du Souverain qui combattoit pour sa couronne, tout fit juger au Roi , que le tems seul le rendroit maître de Pavie. C'est ce qui le détermina à changer le siège en blocus. Il profita de cette espèce d'inaction , pour satisfaire à sa dévotion , & visiter le tombeau des SS. Apôtres. Il laissa le commandement de son armée à son oncle Bernard , & prit le chemin de Rome , accompagné d'un grand nombre de Courtisans , d'Evêques , de Ducs , & de Comtes. Son équipage étoit magnifique , mais tel qu'il convient à un grand Monarque dans une paix profonde : il n'avoit qu'une garde fort médiocre. Cette confiance lui subjuguait tous les cœurs.

Paul Diac.

Ibid.

Tout Rome sortit au-devant de

lui, les Magistrats avec leurs étendards, marques de leur dignité, les femmes & les enfants avec des palmes & des rameaux d'oliviers, le Clergé avec les croix & les bannières, qu'on ne portoit que devant les Patrices Romains. Chacun s'empressoit de voir son libérateur. Il avoit alors trente ans, la taille haute, le port majestueux, la démarche noble, libre, assurée, le visage fort agréable, le nez un peu aquilin, les yeux grands, pleins de feu, la chevelure très-belle, l'air riant, & dans toute sa personne mille graces naturelles. Il mit pied à terre à la vûe de l'Eglise de S. Pierre, & fut reçu dans le vestibule par le Pape, qui l'y attendoit en habits pontificaux. Ils s'embrassèrent tendrement. Le Roi prit la droite, & donnant la main au Souverain Pontife, ils entrèrent dans l'Eglise aux acclamations de tout le peuple, tout le Clergé chantant à haute voix : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.*

Anast. lib. 2.

Adrien ne perdoit pas de vûe ses intérêts : il sçut profiter de la circonstance, pour assurer sa domination naissante. Il conjura le Roi de se souvenir de la donation faite par son père

eginard. in vit.
Carol, Magn.

à l'Eglise de S. Pierre. Charles se la fit lire, & la confirma de sa main, c'est-à-dire, de sa marque : car il est à observer que ce Prince, l'un des plus sçavans homme de son siècle, ne sçavoit pas écrire. Le généreux Monarque, pour prix d'une si riche offrande, ne remporta de ce voyage que le Code des Saints Canons, dont se servoit l'Eglise Romaine. Il comprenoit tous ceux que Denis le Petit avoit recueillis dans le sixième siècle, c'est-à-dire, les cinquante premiers de ceux qu'on attribue faussement aux Apôtres; ceux de Nicée, d'Ancyre, de Neocesarie, de Gangre, d'Antioche, de Laodicée, de Constantinople, de Chalcedoine, de Sardes, & de quelques Conciles d'Afrique. Il y avoit ajouté les Epîtres des Papes depuis Sirice jusqu'à Hormisdas. Ce Code, avec les lettres de Gregoire II, & les fausses Décrétales que fit un nommé Isidore, fut jusques bien avant dans la troisième Race tout le droit Ecclésiastique François. Il est dédié au libérateur de Rome. L'Epître liminaire, ouvrage d'Adrien, est un poëme à la louange de Charles : chaque vers commence par une lettre de son nom.

Le Roi, de retour devant Pavie, pressa vivement le siège. Déjà la famine & les maladies qui en sont les suites, excitoient de furieux murmures dans la ville. Herald étoit regardé comme l'auteur de la guerre : il fut tué dans une sédition. Didier, dans cette crise violente, commençoit à craindre pour sa personne : il se vit contraint de fléchir. Il se remit avec sa femme, sa fille, & ses trésors à la discrétion du vainqueur. On l'envoya en France ; où il fut forcé de se faire Moine. Quelques-uns prétendent qu'il fut relégué à Liège, & qu'il mourut depuis à l'Abbaïe de Corbie. Tout se soumit, à l'exemple de la capitale. Charles se fit couronner Roi de Lombardie : titre qu'il prit toujours dans les actes publics, & sur quelques-unes de ses monnoyes.

Fin du Royaume des Lombards.

Eginard. in Annal.

Anselm. Leodiens.

Sigebertus.

Ainsi finit le regne des Lombards, après avoir duré deux cens six ans. Une nouvelle Monarchie s'éleva sur ses ruines : on lui donna par la suite le nom de Royaume d'Italie. Il comprenoit non-seulement ce qu'on nomme aujourd'hui le Piémont, le Montferrat, l'Etat de Genes, le Parmesan, le Modénois, la Toscane, le Milanez, le Bressan, le Véronèse, & le Frioul,

Nouveau Royaume d'Italie. Son étendue.

mais encore tout ce que le Roi Charles avoit abandonné au Pape : c'est-à-dire, l'Exarchat de Ravenne, la Pentapole, la Sabine, Terracine, les Duchés de Spolète & de Benevent, la Marche d'Ancone, le Ferrarois, le Bolonez, & si l'on en croit Anastase le Bibliothécaire, l'Isle de Corse, les Provinces de Venise & d'Istrie, le Mantouan, & le Duché de Reggio. Il est à remarquer que ce religieux Prince, en augmentant le Domaine utile des Papes, avoit sçu en resserrer l'autorité temporelle dans les justes bornes qui conviennent à une puissance subalterne. Tout se passoit dans Rome par les ordres absolus du Roi. Les monnoies y étoient frappées à son coin : les Actes publics s'y datotent des années de son règne : on appelloit à ses officiers des jugements que les Souverains Pontifes rendoient à l'égard de leurs vassaux : les Papes eux-mêmes avoient recours à la justice du Monarque François dans leurs affaires personnelles. On en voit un exemple frappant dans ce qui arriva à l'égard de Leon III.

In cod. Caro-
lin. Epist. 51.
p. 4. doc.

AN. 775.
Révolte des
Saxons.

Tel étoit l'état des affaires d'Italie, lorsqu'une nouvelle révolte des Saxons rappella le vainqueur des Lombards au fond de la Germanie. Cette

indocile Nation ne le vit pas plutôt occupé au-delà des Alpes, qu'elle vint fondre sur la Hesse où elle fit de grands dégâts, ruina Buriabourg sur l'Oder, pilla Deventer sur l'Issel, surprit & rasa le Château d'Eresbourg. Charles, sur cette nouvelle, marcha avec tant de diligence, qu'il étoit à Ingelhem sur le Rhin, qu'on le croyoit encore à Pavie. La victoire suivit constamment ses étendarts. Le Fort de Sigebourg fut emporté; le Château d'Eresbourg relevé & de nouveau fortifié, les Saxons défaits & poussés si vivement jusqu'au-delà du Weser, qu'ils vinrent à leur ordinaire implorer la clémence du Monarque. Charles n'ignoroit pas que cette soumission ne rendoit qu'à l'éloigner de leur pays: mais les nouvelles qu'il reçut de Lombardie, le déterminèrent à se contenter de ces hommages & de ces serments forcés.

Eginard. in
Annal. & alii.

Le fils de Didier s'étoit retiré à Constantinople. L'Empereur lui fit l'accueil le plus obligeant, l'honora de la dignité de Patrice, & lui promit une flotte & une armée, s'il pouvoit engager dans ses intérêts quelques puissants Seigneurs de Lombardie. Le jeune Prince entretenoit des liaisons en

An. 776.

Conjuration
des Lombards
en faveur d'Adal-
gise, fils de
Didier.

idem ibid.

Annal. Metens.

Italie : il eut le secret d'attirer à son parti Rotgaud, duc de Frioul. Charles fut instruit de cette intrigue par les lettres du Pape, à qui le hazard l'avoit fait découvrir. L'importance de la chose ne permettoit aucun retardement. Il part, malgré la rigueur de la saison, fond sur les Etats du Vassal rebelle, le défait en bataille rangée, le prend prisonnier, lui fait couper la tête, & dissipe tous les mouvements d'Italie. Le Duc de Spolète, celui de Benevent, & le Gouverneur de Chiufi étoient entrés secrètement dans la conjuration : ils protestèrent hautement de leur fidélité. Charles, content de cet exemple de sévérité, voulut bien les croire innocents. Le Frioul étoit un païs d'une extrême conséquence, parce qu'il tenoit en sujétion l'Allemagne, la Lombardie, & la mer Adriatique : il donna ce Duché à un Seigneur François, nommé Henri, à qui il se fioit beaucoup ; & après avoir établi des Gouverneurs & des Juges de la Nation dans toutes les villes de son nouveau Royaume, il repassa en Germanie, où sa présence étoit devenue nécessaire.

Les Saxons le sçurent à peine engagé

Dans les Alpes, qu'oubliant tous leurs serments, ils coururent aux armes, emportèrent le Château d'Eresbourg, le rasèrent, & vinrent mettre le siège devant Sigebourg. Ils en furent repoussés avec un horrible carnage. On les poursuivit jusques sur les bords de la Lippe. Ce fut là que le vainqueur du Frioul les joignit. La présence du héros répandit la consternation dans tous les cœurs. Ils s'avancèrent au-devant de lui, non avec la contenance d'un ennemi qui veut résister, mais dans l'humble posture d'un coupable qui sollicite son pardon. Dès qu'il parut, ils se prosternèrent, demandant miséricorde & le Batême. C'étoit ce qu'il désiroit le plus ardemment. Cette apparence de conversion désarma sa colère : il leur fit grace. Il s'étoit emparé de Paderborn en Vestphalie. Il destina cette ville pour le lieu de l'assemblée générale, qu'il avoit résolu de convoquer au mois de Mai de l'année suivante. Tous les Seigneurs Saxons y furent mandés. La plupart s'y rendirent : plusieurs y reçurent le Batême : tous y jurèrent une fidélité inviolable : les uns & les autres se soumettant à la perte de leurs biens, à

Troisième
révolte des
Saxons.

Idem ibid.

An. 777.

l'esclavage même, s'ils violaient les Ordonnances du Prince, ou les engagements sacrés qu'ils venoient de prendre. Le seul Virikind, cet inflexible défenseur de la liberté de son pais, refusa de s'y trouver. C'étoit un des plus grands Capitaines de son siècle, & l'ennemi le plus irréconciliable des François : il se retira en Danemarck, d'où bientôt nous le verrons revenir pour soulever de nouveau la Saxe.

An. 778. Ce fut dans cette même assemblée
Charles passe que Charles donna audience à plu-
en Espagne. sieurs Emirs, ou Princes Maures, qui venoient lui offrir une nouvelle occasion d'acquérir de la gloire, & d'augmenter ses Etats. Les Sarrazins d'Espagne avoient secoué le joug du Calife d'Orient. Chaque Gouverneur s'étoit fait Souverain dans sa Province. Abdérame, le plus puissant d'entre eux, menaçoit de les subjuguier tous. Ibinalarabi qui regnoit dans Sarragosse, & plusieurs autres petits Rois voisins, craignant de tomber sous sa domination, passèrent en France pour implorer le secours du Monarque, & se donnèrent à lui avec toutes les villes de leur dépendance. Charles douta d'a-

Ibidem Ibid.

Bord si ces Infidèles méritoient qu'il prît les armes en leur faveur : mais il espéra qu'à cette occasion il pourroit procurer de grands avantages à la Religion. Cette considération l'emporta. Il assemble ses troupes , passe les Pyrénées , assiége & prend Pampelune dont il fait abattre les murailles , s'empare de Sarragosse , délivre les Chrétiens du tribut qu'ils payoient aux Maures , reçoit les hommages & les ôtages de tous les petits Princes Sarazins qui avoient réclamé sa protection , & reprend le chemin de la France , comblé d'honneur & de gloire.

Il marchoit avec la confiance d'un vainqueur dans les défilés des montagnes. Déjà il étoit passé avec toute l'armée , & il ne restoit plus qu'une partie de son arrière-garde. Elle avançoit avec la même assurance , lorsque les Gascons qui s'étoient mis en embuscade dans le haut d'un bois , la chargèrent si brusquement & avec tant de furie , qu'ils la mirent en pièces. Les bagages furent pillés , & plusieurs braves Seigneurs tués. Le fameux Roland y périt. Les Romans racontent de lui des choses merveilleuses : l'Histoire nous dit simplement

Journée de Roncevaux.

Idem ibid.

qu'il étoit Gouverneur des côtes de la Mer Britannique. C'est ce qu'on appelle la journée de Roncevaux , journée si célèbre dans les fastes de l'Espagne. Elle triomphe de cette défaite : elle se vante d'avoir vaincu Charlemagne & ses douze Pairs. Mais quelle victoire , que celle où le vaincu impose la loi ? La crainte de son juste ressentiment répand la terreur dans tout le país : on lui fait d'humbles soumissions : on lui livre une partie des coupables , qu'il fait sévèrement punir : la Navarre , l'Aragon , tout ce qu'on appelloit alors la Marche d'Espagne , demeurent fidèles au tribut : Gironne , Ampurias , Urgel , & Barcelonne obéissent constamment aux Gouverneurs François , qu'il y a établis pour veiller sur les démarches des Sarrazins. On reconnoît à ces traits un Prince conquérant , dont les équipages ont pû être volés par des brigans : on y cherche envain ce malheureux Roi , dont on suppose la gloire flétrie par un ignominieux échec. Quoi qu'il en soit , ce fameux voyage a servi de matière aux contes de l'Archevêque Turpin. Les Sarrazins font les géants que Charles défit : les grands

exploits de Roland son neveu , & mille autres faits fabuleux ont leur origine dans cette glorieuse expédition des François.

Tant de fatigues sembloient demander du repos. Mais il étoit de la destinée de ce Prince d'avoir toujours les armes à la main , & de signaler chaque saison par de nouveaux triomphes. Vitikind , de retour dans sa patrie , avoit rallumé toute la fureur des Saxons. Ils s'avancèrent jusqu'au Rhin , ravageant tout le pais depuis Duitz vis-à-vis Cologne , jusqu'à Coblents , pillant les Eglises , brulant les Monastères , violant les Vierges consacrées à Dieu , & passant au fil de l'épée tout ce qui se rencontroit sur leur passage , sans distinction d'âge ni de sexe. Charles étoit à Auxerre , lorsqu'il apprit cette nouvelle révolte : il détacha promptement les François orientaux & les Allemans , avec ordre de marcher à grandes journées pour couper l'ennemi avant qu'il se fût retiré. Ils ne purent le joindre que sur les bords de l'Eder dans la Hesse , en un lieu appelé Lihesi. Le combat fut des plus meurtriers. Mais enfin les Saxons furent menés si rudement , que n'ayant ni la force de résister , ni la

Quatrième
révolte des
Saxons.

Idem ibid.

liberté de fuir , ils demeurèrent presque tous sur le champ de bataille. On ne fit point de quartier : les excès qu'ils venoient de commettre sur le Rhin , ne méritoient aucun ménagement.

An. 779.
Capitulaire
d'Heristal.

Tom. II. Con-
cil. Gall.

Can. 8.

La saison ne permit pas de les pousser plus loin. Le Monarque , en attendant qu'il pût les aller châtier en personne , assembla un Parlement dans son Palais d'Heristal. Il étoit composé , suivant la coutume , d'Evêques , d'Abbés , & de Seigneurs. On y fit plusieurs beaux reglements , ou capitulaires , pour la police tant Ecclésiastique que séculière. Les plus remarquables regardent les franchises des Eglises & le vol. Le droit d'asile étoit sujet à mille abus. On n'osa pas autoriser la violence , pour arracher le coupable du lieu saint : mais on défendit de donner aucune nourriture à ceux qui pour crime capital , viendroient se réfugier aux pieds des Autels. C'étoit donner une furieuse atteinte au privilège de l'immunité Ecclésiastique : privilège dont les Evêques étoient extrêmement jaloux. Ils firent de vains efforts pour parer ce coup. La raison soutenue de l'autorité , l'emporta sur le préjugé fortifié de l'amour propre : on regla

qu'un premier larcin feroit puni de la perte d'un œil : on condamna pour un second à avoir le nez coupé : la mort fut décernée pour peine du troisiéme.

L'assemblée étoit à peine séparée , que Charles passa le Rhin à la tête d'une nombreuse armée. Les Saxons osèrent l'attendre sur les bords de la Lippe : il les tailla en pièces , & s'avança jusqu'au Vefer , où les Députés de la Nation vinrent lui réitérer des serments qu'ils avoient mille fois violés. Il leur pardonna de nouveau.

Mais il exigea qu'ils recevroient chez eux des Evêques & des Prêtres ; & leur fit promettre qu'au printems prochain ils se trouveroient tous à la Diète qu'il indiquoit de ce moment à Horheim sur les bords de l'Onacre. Ils furent fidèles à leur parole. On y prit toutes les mesures que la prudence peut inspirer , pour arrêter toutes les révoltes , & plusieurs y reçurent le Batême. Ce n'étoit qu'une conversion simulée : le Roi affecta de s'en contenter. Quelques brouilleries & de grands desseins sur ses enfans le rappelloient dans ses Etats d'Italie.

Les Grecs arrêtoient depuis longtemps les revenus de quelques patri-

Can. 9. 11. 12. 24.

Charles part
donne aux Sa-
xons.

Annal. Moissac

An. 781.
Charles passe
en Italie.

moines de S. Pierre , qui étoient dans la Province de Naples. Le Pape usa de représailles , & s'empara de Terracine. On mit l'affaire en négociation. Les *Impériaux* dans cet intervalle reprirent tout ce qu'on leur avoit enlevé. Dès-lors les conférences furent rompues. La Cour de Constantinople ne voulut plus entendre parler ni de restitution ni d'accommodement. Le Souverain Pontife pria le Roi de lui envoyer un de ses Généraux , avec ordre de lever une armée des Milices du pays , pour lui faire rendre justice. Il l'avertissoit en même-tems que le Duc de Benevent entretenoit toujours des liaisons avec le Prince Adalgise. Charles qui projettoit de grandes choses pour l'établissement de sa famille , lui écrivit qu'avant la fin de l'année il se rendroit lui-même en Italie. Il avoit quatre fils , Pepin né d'un premier lit , Charles , Carloman , & Louis , tous trois enfants de la Reine Hildegarde. La Neustrie , la Bourgogne & l'Austrasie devoient être le partage des aînés : il songeoit à prendre des mesures pour assurer aux deux cadets une partie de sa succession. C'est dans cette vûe qu'il les mit de ce voyage. Il partit de
Vormes ,

Epist. 64. in
cod. Carolin.

Vormes, suivi d'une Cour aussi nombreuse que brillante, & arriva en Lombardie sur la fin de l'automne. Sa seule présence dissipa les mouvements des factieux, & tous les démêlés avec l'Empire furent terminés à la satisfaction d'Adrien.

Le Monarque avoir passé l'hiver à Pavie : il alla célébrer les fêtes de Pâque à Rome. Il y fut reçu avec tous les honneurs que des sujets doivent à leur Souverain, & avec toute la joie qu'inspire la présence d'un libérateur. Le Pape à sa prière batifia Carloman, le nomma Pepin, le couronna Roi de Lombardie, & sacra le Prince Louis Roi d'Aquitaine. Le premier de ces deux Royaumes s'étendoit, comme on l'a dit, depuis les Alpes jusqu'à la rivière d'Ofante : on y ajouta le Duché de Bavière. Le second comprenoit le Poitou, l'Auvergne, le Perigord, le Limosin, le Languedoc, & la Gascogne. Le nouveau Roi d'Italie demeura dans ses Etats. Milan devint le siège de son Empire, & Ravenne son séjour le plus ordinaire. Le jeune Louis fut ramené en France, porté dans un berceau : il n'avoit alors que trois ans. On lui fit faire à Orléans des armes &

P. pin est
proclamé Roi
d'Italie, &
Louis Roi d'A-
quitaine.

Annal. Eginard.
& alii.

des habits proportionnés à son âge & à sa taille. On le mit à cheval , & dans cet équipage on le conduisit en Aquitaine , où il reçut les hommages des Grands & du peuple.

Charles établit une Académie dans son Palais.

-Ire Epist. Alcuin, tom. 2.

Ce fut dans ce voyage d'Italie que Charles eut de longues conférences avec Alcuin , Anglois célèbre par son sçavoir & sa vertu. Les grandes qualités du Monarque l'attirèrent en France : & les bontés dont il l'honora , l'y fixèrent. Le Roi par son conseil établit dans son Palais une Académie qui devint le modèle de plusieurs autres. Elle avoit pour objet l'étude des belles - lettres , & pour fin de les faire fleurir dans toute l'étendue de l'Empire François. Ce grand Prince se faisoit honneur d'être membre de cette société aussi utile qu'agréable. Il assistoit à toutes les assemblées , & donnoit son avis sur toutes sortes de matières. Le sujet le plus ordinaire de leurs dissertations étoit la Dialectique , la Rhétorique , & l'Astronomie. Le Monarque surtout aimoit à étudier le ciel & le cours des astres. On trouve dans ses annales des observations astronomiques fort curieuses. Tout ce que la Cour avoit de beaux esprits & de sçavants , fut

CHARLEMAGNE. 411

admis dans cette illustre compagnie. Chacun des associés prit un nom particulier, qui caractérisoit ou ses inclinations, ou son goût pour quelque auteur fameux dans l'antiquité: le Roi choisit celui de David. *Je suis demeuré seul à la maison*, dit Alcuin dans une Lettre à l'Archevêque de Mayence: *Vous, Dametas, vous voilà en Saxe, Homère est en Italie, Candidus en Angleterre.... Dieu veuille nous ramener bientôt David, & tous ceux qui suivent ce Prince victorieux.*

Epist. 261

La France retira de grands avantages de ces sçavantes conférences. Elle leur doit la renaissance des arts & des sciences. La tyrannie des Maires du Palais les avoit relégués dans une honteuse obscurité: Charles les rappella par ses bienfaits, les fit monter avec lui sur le trône; & par la protection constante qu'il leur accorda, il mérita le glorieux titre de restaurateur des lettres. Il avoit amené d'Italie des Maîtres d'Arythmétique & de Grammaire: il les dispersa en différentes villes de ses Etats. Bientôt on vit paroître un capitulaire qui ordonnoit d'ouvrir des écoles dans les Eglises Cathédrales & dans les Abbaïes les plus riches. On y

Il fait ouvrir, des Ecoles publiques.

In Capitulari
Aquisgran.

411 HISTOIRE DE FRANCE.

Tom. VI. Con.
cil. Gall.

vint en foule pour apprendre la Théologie & les Humanités. Les Ecclésiastiques alors commencèrent d'entendre l'Ecriture Sainte , & les Moines leur Pseautier. Il y en a qui regardent cet établissement comme l'époque de la fondation de l'Université de Paris , la première & la plus célèbre de toute l'Europe.

Il introduit
en France le
chant Grégo-
rien & la Li-
turgie Ro-
maine.

Monach. En-
goliim. in vita
Carol. Magn.

Charles ne trouva pas tout à fait la même docilité pour quelques usages qu'il voulut établir en France. La Psalmodie est très-ancienne dans l'Eglise : mais jusques bien avant dans le quatrième siècle , c'étoit moins un chant , qu'une prononciation plus pathétique & plus ferme. Le Pape S. Grégoire , qui avoit quelques notions de Musique , réforma ce chant trop uniforme, trop lourd , & par-là même très ennuyeux. Toutes les Eglises d'Italie avoient adopté cette nouvelle méthode : celles de France s'obstinèrent à conserver l'ancienne. On s'y piquoit de chanter aussi-bien qu'à Rome. Les chantres du Roi se moquoient de ceux du Pape : ces derniers à leur tour se railloient de ceux du Palais. On en vint à un défi : Charles prononça en faveur des Romains , & ordonna que

dans toutes les Eglises de son Royaume on suivroit le chant Grégorien. Quelques-unes obéirent : d'autres ne prirent qu'une partie de ce chant , & le mêlerent avec le leur. Ce mélange subsista longtems , & l'on continua de s'en servir à l'ordinaire pour les Pseaumes & les Antiennes. Le Monarque entreprit aussi d'introduire dans ses Etats la Liturgie ou la Messe selon l'usage de Rome : il y trouva de grandes difficultés. Le Clergé de France , jaloux des anciennes coutumes , s'y opposa d'abord comme à une nouveauté : mais enfin l'autorité du Roi prévalut.

Ce Prince , après avoir donné or- An. 782. 83.
dre aux affaires d'Italie , revint en Saxe , où il avoit résolu de convoquer son Parlement. Il le tint dans son camp sur les bords de la Lippe. Annal. Eginard.
Ce fut là qu'il donna audience aux Ambassadeurs des Danois , des Huns , & des Abares. Ils venoient le complimenter , & lui demander la paix & son amitié : il les leur accorda , à condition qu'ils n'inquiéteroient point ses sujets. On s'appliqua surtout dans cette assemblée à chercher les moyens d'étouffer toute semence de révolte.

ouvelle
révolte des
Saxons.

ibid.

On croyoit avoir pris les mesures les plus efficaces pour réprimer la férocité de ces peuples indomtables : mais l'armée de France avoit à peine repassé le Rhin, que Vitikind les souleva de nouveau. Charles, occupé à d'autres affaires, envoya contre eux trois de ses Lieutenants. Ils furent joints par le Comte Teuderic, Seigneur François, allié à la Maison Royale. C'étoit un Capitaine de grande réputation. Mais son mérite, par la jalousie qu'il inspira, devint funeste aux armes Françaises. Les trois Généraux craignant qu'on ne lui attribuât l'honneur de la victoire, résolurent de donner sans l'avertir. Ils décampent avec précipitation, s'avancent vers les Saxons qui étoient campés au pied de la Montagne de Sintal proche du Vesper, & les attaquent avec toute la confiance que peut inspirer l'habitude de vaincre. Les rebelles cependant soutiennent vigoureusement le premier choc, s'étendent promptement à droite & à gauche, prennent les François en flanc, les rompent & en font un horrible carnage. Le peu qui se sauva, ne trouva de retraite que dans le camp de Teuderic. Il y périt quantité d'Offi-

eiens & de personnes de marque , entre autres Geilon , Connétable du Roi.

Cette charge commençoit à devenir considérable , quoiqu'elle ne fût point encore parvenue à ce haut point de grandeur & de puissance , où elle a été élevée dans la suite. Le Connétable étoit originairement ce qu'est aujourd'hui le grand Ecuyer : il avoit soin de l'écurie & des chevaux du Roi. Il y avoit sous lui deux Officiers , qu'on appelloit Maréchaux : leurs fonctions répondoient à celles du premier Ecuyer. Quelques-uns d'eux se sont tellement distingués par leur valeur & leur prudence , que nos Rois les ont employés dans les affaires les plus importantes de l'Etat , & leur ont confié le commandement de leurs armées & de leurs flotes. Mais ce n'étoit qu'une commission passagère. Ce fut Mathieu II du nom , Seigneur de Montmorency , qui mit la dignité de Connétable au premier degré des honneurs militaires , sous le regne de Louis VIII. Celle des Maréchaux s'est illustrée à proportion : elle est même devenue , par l'extinction de la première , le plus haut grade où l'on

Dignité de
Connétable.

puisse parvenir par la guerre. Le Connétable étoit le chef des armées & de tous les conseils. Il avoit le pas sur le Chancelier, même au Parlement. C'étoit lui qui nommoit les officiers, qui donnoit l'ordre aux troupes, & qui décidoit de toutes les batailles. Le Roi même, si l'on en croit un ancien titre de la Chambre des Comptes de Paris, *ne devoit ordonner de nul fait de guerre sans son consentement.* Cette charge étant venue à vaquer par la mort du Connétable de Lefdiguières, fut supprimée par Lettres du Roi Louis XIII.

An. 784. 85.

Mort de la
Reine Hilde-
garde.

Charles n'apprit la défaite de ses Généraux, qu'avec un extrême chagrin. Il étoit peu accoutumé à de pareilles nouvelles. Il marcha sans tarder à la tête d'un nouveau corps de troupes, & les Saxons avoient encore, pour ainsi dire, les mains teintes du sang des François, lorsqu'ils le virent arriver chez eux pour en tirer une mémorable vengeance. Le seul bruit de son approche dissipe l'armée des rebelles. Tous les Seigneurs de Saxe viennent lui protester qu'ils n'ont aucune part à la dernière révolte. On lui livre quatre mille des plus mutins, à

Idem ibid.

qui il fait couper la tête , pour servir d'exemple aux autres. Le Monarque , après un si terrible châtement , alla passer l'hiver à Thionville. Ce fut là qu'il eut la douleur de perdre la Reine Hildegarde , princesse aimable , qui emporta les regrets & du Roi & de la Nation. Il épousa quelque tems après Fastrade , fille d'un Seigneur François.

La consternation fut le premier effet de l'horrible carnage des Saxons : Vitiking re-
çoit le batême
& se soumet.

mais bien-tôt elle se changea en rage & en désespoir. Vitiking , ce fier courage que rien ne pouvoit abbatre , reparut en Saxe avec un autre Duc , nommé Albion , & réveilla toute la fureur de la Nation. Le soulèvement fut si général , & l'opiniâtreté si violente , que trois sanglantes défaites ne purent les faire rentrer dans le devoir. Mais ce qui n'avoit pû être l'ouvrage de la force , devint celui de la clémence. Le vainqueur rempli d'estime pour la haute vaillance de Vitiking , lui fit offrir le pardon de sa rébellion , & des otages pour sûreté de sa parole. Ce trait de générosité subjuga le fier Saxon. Il se rendit à l'Assemblée de Paderborn , & de-là au

Idem ibid.

palais d'Attigny sur la rivière d'Aisne. Charles le reçut avec tant de bonté, qu'il en fit une conquête à l'Etat & à la Religion. Régénéré dans les eaux du baptême, il vécut depuis si chrétiennement, que quelques-uns l'ont mis au nombre des Saints. Il y en a qui prétendent qu'il est la tige de l'auguste famille qui regne aujourd'hui sur la France. Albion imita son exemple. Tous deux de retour dans leur pays, maintinrent les peuples dans la soumission, & moururent fidèles à Dieu & au Roi.

Conjuration
contre la per-
sonne du Roi.

Eginard in
Annal. & in
vita. Carol.
Mago.

L'expédition de Saxe manqua d'être funeste au Roi. Il poursuivoit Vitr-kind & Albion qui s'étoient retirés au-delà de l'Elbe, lorsqu'il reçut l'avis d'une conjuration tramée contre sa personne. On a cru que la nouvelle Reine y avoit donné occasion : Eginard parle de Fastrade comme d'une femme cruelle, pour laquelle Charles avoit trop de condescendance. Quoi qu'il en soit, la conspiration paroissoit à craindre par le nombre & la qualité des conjurés : mais elle n'eut d'autre suite, que de faire éclater la grandeur d'ame du Monarque. Il ne fit mourir aucun des coupables.

Le Comte Hastrade, chef de la conjuration, eut les yeux crévés : les autres furent envoyés en exil. Il est à remarquer que c'est la première fois que le supplice de créver les yeux se trouve usité en France. Ce genre de châtiement est emprunté des Orientaux, chez qui il étoit alors très commun.

Les plus justes éloges succédèrent aux plus vives allarmes. L'énormité du crime avoit excité une indignation générale : la modération du Monarque devint le sujet de la plus profonde admiration. L'arrivée du Roi d'Aquitaine acheva de dissiper toutes les idées de tristesse & d'horreur. Charles, pour examiner

Il mande le Roi d'Aquitaine à Paderborn.

par lui-même les progrès de son éducation, l'avoit mandé à Paderborn. Le jeune Prince y fit son entrée à cheval, vêtu à la manière des Gascons d'un pourpoint fort étroit, portant un petit manteau rond, ayant les manches de la chemise très-amples, le haut de chausses très-large, & de petites bottines, où l'éperon étoit enfoncé. Il renoit un javelot à la main ; & quoiqu'il n'eût que sept ans, il manioit son cheval avec tant de grace, qu'il fit l'admiration de toute la Cour. Il avoit pour *Menins* quantité de jeunes

Idem in vita Ludovic. Pii.

Seigneurs du même âge , & pour cortège toute la Noblesse d'Aquitaine. On n'y avoit laissé que les Marquis. C'est ainsi qu'on appelloit les Commandants des Milices , dont la destination étoit de veiller à la garde des marches ou frontières. Ce nom si commun de nos jours , est celui des Seigneurs qui tiennent rang après les Princes , les Ducs , & les Comtes & Pairs. Le jeune Louis demeura quelque tems auprès du Roi , & ne retourna dans ses Etats que sur la fin de l'Automne.

Ann. 786 87.

Il part pour l'Italie.

L'Empire François jouissoit d'une paix profonde : elle fut troublée tout-à-coup par la révolte des Bretons , qui refusèrent de payer le tribut qu'ils devoient à la France. Le Roi envoya contre eux une armée , qui les soumit , après avoir rasé leurs plus fortes places. Ils donnèrent des otages , & leurs Princes , obligés de céder à la grandeur de Charles , vinrent lui rendre d'humbles hommages. Le Monarque , rassuré de ce côté-là , partit pour l'Italie , laissant à Vormes la Reine & les Princesses ses filles. Ce voyage imprévu déconcerta les projets de ses ennemis. Arégeste duc de Be-

névent , commençoit à brouiller : il s'humilia , & donna son second fils pour ôtage. La Cour de Constantinople ne cherchoit qu'un prétexte pour rompre avec la France : elle envoya des Ambassadeurs au Roi pour le complimenter , & l'assurer d'une amitié constante. Tassillon , duc de Bavière , gémissant sous le poids d'une soumission forcée , étoit toujours prêt à se révolter : il vint se jeter à ses pieds , lui prêta un nouveau serment , & lui remit son fils aîné pour garant de sa fidélité. Mais il prit ensuite de mauvais conseils , renoua ses intrigues , & excita les Huns à faire une irruption dans la Germanie.

Charles instruit de ces menées , ^{An. 788.} convoqua un Parlement à Ingelheim , ^{Tassillon est dépouillé de ses Etats.} où il manda tous les Seigneurs de France , de Lombardie , de Saxe , & de Bavière. Tassillon se croyant assuré du secret , s'y rendit sans aucune défiance. Mais dès qu'il parut , il fut arrêté ; & le Monarque remit au Jugement de l'assemblée le châtiment de ses perfidies. Les preuves étoient si claires , qu'il fut déclaré criminel de Lèze-Majesté , & condamné à mort d'un commun consentement. Il la mé-

Idem ibid.

que ce fut ce Prince lui-même, qui aimoit les filles jusqu'à la foiblesse, & ne pouvoit se résoudre à les voir éloignées de lui. Quoi qu'il en soit, Abares, Grecs & Lombards, tout conspiroit à chasser les François d'Italie. Le Monarque averti de tout, donna ordre à tout, & sans sortir de Ratisbonne, dissipa cette horrible tempête.

Ils sont entièrement défaits.

Les Huns furent entièrement défaits & en Bavière & dans le Frioul. Ils revinrent une seconde fois : ils éprouvèrent le même sort : on en fit un horrible carnage. Tout ce qui échappa à l'épée des vainqueurs, alla se noyer dans le Danube. Les Grecs n'eurent pas un meilleur succès. Ils comptoient sur Grimoald fils d'Aré-gise, à qui le Roi, malgré les facheux préjugés de la conduite de son père, & les vives remontrances du Pape, venoit d'accorder l'investiture du Duché de Benevent. Mais le jeune Duc, sensible à la reconnoissance, demeura fidèle aux François. Il se joignit à Vinigise, l'un des Lieutenants de Charles, & au Duc Hildebrand. Tous trois marchèrent de concert, & chargèrent si vivement les ennemis, qu'ils les

Idem ibid:

rompirent & les mirent en déroute. Telle fut la fin de cette grande entreprise. Les Abares, outre trois sanglantes défaites, s'attirèrent un ennemi qui leur forgea des chaînes qu'ils ne purent briser : les Grecs perdirent une grande & belle armée : le Prince Lombard, obligé de prendre la fuite, retourna à la Cour de Constantinople mener une vie longue & méprisée.

Le regne de Charles n'est qu'un enchaînement d'actions militaires : toujours une expédition est suivie d'une autre, & une première victoire prépare à une seconde. Les Viles ou Velefables, peuples Esclavons qui s'étoient établis entre l'Elbe & l'Eider, l'obligèrent à porter sa réputation & ses armes jusques sur les bords de la Mer Baltique. Ces barbares faisoient de grands ravages dans le pais qu'on nomme aujourd'hui Meckelbourg. Les Abodrites qui l'habitoient, étoient alliés ou tributaires de la France. Ils portèrent leurs plaintes au Roi, qui leur promit un prompt & puissant secours. Il partit en effet à la tête d'une nombreuse armée, passa le Rhin à Cologne, traversa toute la Saxe, fit jeter

AN. 789.

Charles étend sa domination jusqu'à la Mer Baltique.

Eginard in Annal. & in vie. Carol Magn.

deux ponts sur l'Elbe , pénétra bien avant dans les terres des Vilses , battit les troupes qui voulurent s'opposer à sa marche , & mit tout à feu & à sang. Déjà il approchoit de la capitale , lorsque les chefs de la Nation , épouvantés de tant de succès , vinrent au-devant de lui pour se soumettre. Tous lui firent hommage & lui jurèrent fidélité. Charles leur pardonna , prit des otages , & revint à Vormes , où la soumission de tous les peuples de son Empire lui permit de se reposer quelque tems de ses longs travaux.

Ann. 790.

Il protège
les Eglises
d'Orient & re-
çoit des pré-
sents du Cali-
fe Aaron.

Cette année de tranquillité fut consacrée à des œuvres de piété. Le Monarque avoit établi des magasins de blé dans différents endroits de ses Etats : il le fit donner aux pauvres à la moitié du prix fixé par les Ordonnances. Sa charité ne se bornoit point à ses seuls sujets : elle s'étendit jusqu'au-delà des Mers. Il envoya en Afrique , en Egypte , & en Syrie des personnes de sa Cour , pour distribuer des sommes considérables aux Eglises qui gémissaient sous la tyrannie des infidèles. Ces Envoyés avoient ordre de porter de magnifiques présents au Calife des Sarrazins , pour l'engager à traiter avec

Eginard invit.
Carol. Magn.

mainement les chrétiens de sa domination. Il se nommoit Aaron : c'étoit le héros de l'Orient comme Charles étoit celui de l'Occident. Il avoit conçu une si haute idée du Monarque François, qu'il pour mériter son amitié, il lui sacrifia la Souveraineté de la Terre Sainte, ne se réservant que le titre de son Lieutenant. On remarque entre autres présents qu'il lui fit, un pavillon de fin lin, varié de diverses couleurs ; si élevé, qu'un trait décoché par le bras le plus vigoureux, ne pouvoit aller jusqu'au sommet ; si vaste, qu'il contenoit autant d'appartemens que le plus superbe Palais. Mais ce qui attira surtout les regards des curieux fut une des ces horloges qu'on appelle Clepsydras, parce que l'eau les fait aller. Le cadran étoit composé de douze petites portes, qui représentoient la division des heures. Chaque porte s'ouvroit à l'heure qu'elle devoit indiquer, & donnoit passage à un nombre égal de petites boules, quiomboient en différens tems égaux sur un tambour d'airain. L'œil jugeoit de l'heure par la quantité de portes ouvertes, & l'oreille, par celles des coups que les boules frapportoient. Lorsque la douzième heure sonnoit, on

Idem. In Annal.

*Annal. Metens.
& Moissiac.*

*Poeta Saxo.
l. 4.*

voyoit sortir tout à la fois douze petits cavaliers , qui en faisant le tour du cadran , refermoient toutes ces portes.

Désordres
de la famille
Royale.

In vit. Poster.
Angilbert.

In vit. Carol.
Magn.

Ce fut vers ce même tems qu'Angilbert , si connu dans l'Académie du Roi sous le nom d'Homere , se retira de la Cour , pour prendre l'habit de Moine. C'étoit un jeune Seigneur aimable. Il ne le parut que trop à la Princesse Berthe , fille de Charles : il en eut deux enfans , Nitard , qui a écrit une partie de l'histoire de son tems , & Harnide , dont on ignore la destinée. On a prétendu , mais contre toute vérité , qu'il y avoit un mariage réel. Eginard assure en termes précis , que le Monarque ne put jamais se résoudre à marier aucune de ses filles. Cette conduite , quelque nom qu'on veuille lui donner , lui attira , selon le même Auteur , quelques disgrâces , qu'il sçut prudemment dissimuler. Il y a toute apparence que cette aventure & le scandale que donna Hiltrude par ses galanteries avec un Seigneur , nommé Odillon , doivent être comptés au nombre de ces chagrins domestiques. On en peut dire autant de l'intrigue de Rotrude avec le Comte Roricon , dont elle eut un fils nommé

Louis , qui fut Abbé de saint Denis & Chancelier de France. On veut néanmoins qu'il ait fait épouser Emma à ce même Eginard , son Secrétaire & son Historien , dont il avoit découvert le commerce avec cette Princesse. Cette historiette a tout l'air d'un Roman. Il n'est guères probable qu'un sujet ait dissimulé un si grand honneur de la part de son Souverain.

Tout étoit soumis. Charles crut la circonstance favorable pour porter la guerre chez les Huns , qui ne cessent de faire des courses sur les terres de leurs voisins , pillant les Eglises , & massacrant les Prêtres , les Religieux , & les Vierges consacrées à J. C. Cette Nation barbare habitoit cette partie de la Pannonie, qu'on nomme aujourd'hui l'Autriche & la Hongrie. Elle étoit divisée en neuf cantons ou cercles , séparés les uns des autres , & environnés de tous les côtés d'une haute levée , & d'une forte palissade , qui leur servoient de rempart. Ce retranchement forcé , on trouvoit quantité de villes , de bourgs & de villages , tous revêtus de bonnes murailles , & si peu éloignés entre eux , qu'un homme en élevant la voix se

An. 791.
Guerre contre les Huns.

pouvoit faire entendre de l'habitation la plus proche. On communiquoit d'un cercle * à l'autre par des chemins pratiqués dans des taillis peu élevés & plantés exprès. Il y avoit plus de deux cens ans que cette République subsistoit, redoutée des Empereurs à qui elle avoit rendu de grands services, ménagée des François qui jusqu'alors avoient recherché son amitié, puissante en hommes, riche enfin des dépouilles qu'elle avoit enlevées à l'Empire & à la Germanie. Elle n'étoit séparée de la Bavière que par la rivière d'Ens qui se jette dans le Danube un peu au-dessous de la ville de Lens. Le voisinage de la France fit naître quelque difficultés sur les limites. On mit l'affaire en négociation : mais on ne put convenir de rien. Les Huns ne voulurent point se relâcher de leurs prétentions. Cette opiniâtreté, leur dernière ligue avec Tassillon, & surtout leur haine invincible pour le Christianisme, furent les vrais motifs

* Il y a toute apparence que le nom de cercle que portent aujourd'hui quelques Provinces de l'Empire, est pris de cet endroit de l'ancienne histoire Germanique.

qui déterminèrent le Roi à leur déclarer la guerre.

Il assembla pour cette expédition la plus grande armée qu'il eût encore mise sur pied. Le rendez-vous général fut à Ratisbonne. Le jeune Roi d'Aquitaine y conduisit lui-même ses troupes. C'étoit ses premières armes : Charles fit la cérémonie de lui ceindre l'épée. Ce fut depuis la manière d'armer les Chevaliers, & c'est probablement l'époque de l'institution de cet Ordre. Déjà les François étoient en marche, & le Monarque se préparoit à passer la rivière d'Ens, lorsqu'il reçut la nouvelle que le Duc de Frioul, après un horrible carnage des Huns, avoit forcé un de ces grands retranchements qui défendoient l'entrée de chaque cercle, pillé une partie du canton, & fait un prodigieux butin. Il s'avance aussitôt avec son armée, passe au fil de l'épée tout ce qui ose lui résister, pénètre jusqu'à Vienne qu'il abandonne au pillage, assiège les deux plus fortes places du pays, les emporte, & les réduit en cendres. Les Barbares épouvantés se sauvèrent avec précipitation sur les montagnes & dans les bois. Les uns y périrent en

Idem in Annali

*Vita Ludovic.
Pii.*

se défendant courageusement : les autres se rendirent sans donner de combat. Le vainqueur perça jusqu'à l'endroit où le Raab se jette dans le Danube. Ce fut le terme de cette expédition. Le défaut d'ennemis & l'approche de l'hiver lui firent reprendre le chemin de la France , résolu de poursuivre au Printems prochain une conquête , qu'il avoit si fort avancée dans une seule campagne. Mais ce qui arriva sur ces entrefaites , l'obligea de prendre d'autres mesures.

An. 792.

Pepin son
fils aîné conf.
pire contre
lui.

Ce Prince , le meilleur & le plus grand qui eût jamais régné non-seulement en France , mais en Europe , vit ses jours exposés au plus noir des attentats. Pepin , dit le Bossu , l'aîné de ses enfants , fut le chef de cette horrible conspiration. Il étoit fils d'Himiltrude , fort beau de visage , mais extrêmement contrefait. Quoique né d'une concubine , il prétendoit avoir droit à la Couronne , suivant l'usage établi depuis la fondation de la Monarchie. Il voyoit tous ses cadets avantageusement partagés : Charles avoit été fait Duc du Maine , Pepin Roi d'Italie , Louis Roi d'Aquitaine : lui seul étoit sans aucun commandement

Idem ibid.

Annal. Franc.

&

sans emploi. La jalousie lui inspira des idées de révolte. Les Seigneurs, mécontents des hauteurs de Fastrade, ne cherchoient qu'à irriter son ressentiment. Les Huns & les Saxons lui promettoient leur assistance. Les Lombards toujours prêts à remuer, les Grecs toujours jaloux de la grandeur du Monarque François, tous les ennemis de la France devoient prendre les armes pour l'élever sur le trône. Mais il connut bien-tôt qu'il ne réussiroit pas à force ouverte : il forma l'exécrable dessein de faire assassiner son père & ses trois frères. Le jour étoit pris pour l'exécution de cet horrible parricide. Mais la Providence permit qu'un Lombard, nommé Fardulfe, s'endormit dans un coin de l'Eglise où les conjurés s'assemblèrent pour prendre leurs dernières mesures. Il entendit tout le secret, & en avertit le Roi. On se saisit aussi-tôt de Pepin & de tous ses complices. Le Parlement fut assemblé, & les coupables jugés dans toute la sévérité des Loix. La clémence étoit la vertu favorite du Prince. Il y en eut peu d'exécutés : les autres furent envoyés en exil, & leurs biens confisqués. Le nouvel Absalon

434 HISTOIRE DE FRANCE.

fut rasé & confiné au Monastère de Proim dans l'Evêché de Trèves. Far-
dulse pour récompense eut l'Abbaye
de saint Denis.

An. 793:

Les deux Rois , fils de Charles , au
premier bruit de la conjuration , se
rendirent à Ratisbonne , où ils eurent
la satisfaction de trouver tout tran-
quille par le châtimement des coupables.
Ils y furent reçus avec la tendresse que
méritoit leur zèle empressé , & avec
tous les honneurs dûs à de jeunes hé-
ros qui venoient de signaler leurs ar-
mes par la défaite des rebelles du
Duché de Benevent. Pepin n'y séjour-
na que fort peu de tems : la jalousie
des Grecs rendoit sa présence néces-
saire en Italie. Louis y passa tout l'hi-
ver : il devoit être d'une seconde ex-
pédition contre les Huns. Mais les
nouvelles qu'on reçut de Saxe & d'Es-
pagne , suspendirent l'exécution de ce
grand projet. Le Comte Teuderic a-
voit eu ordre d'assembler les troupes
de Frise. Il les conduisoit en Saxe où
il croyoit tout soumis , lorsque cette
infidelle Nation l'attaqua à Rustringen
proche du Vesper , & le défit entière-
ment. Les Sarrazins de leur côté avoient
surpris Barcelonne , forcé le passage

Eginard in
Annal.

des Pyrénées, brûlé les fauxbourgs de Narbonne, battu le Duc de Toulouse qui étoit venu à leur rencontre, & ravagé tout le Languedoc. Les révoltes des Saxons, lorsqu'ils étoient abandonnés à eux-mêmes, ne furent jamais regardées comme une affaire fort importante : l'excursion des Maures causa plus d'inquiétude.

Chron. Mois-
fac.

Charles renvoya le jeune Louis en Aquitaine, avec ordre de se mettre promptement en état de marcher contre les Sarrazins. Il assembla lui-même son armée. Mais il ne crut pas devoir s'engager si-tôt dans la Saxe : les troupes cependant ne demeurèrent pas oisives. Il avoit formé un grand projet pour la communication de l'Océan & du Pont-Euxin. L'entreprise eût été d'une grande utilité, tant pour le commerce des provinces, que pour l'expédition qu'il méditoit contre les Abares. Elle ne paroissoit pas de difficile exécution : il ne s'agissoit que de joindre le Rednitz à l'Athmul. La première de ces deux rivières mêle ses eaux vers Ramberg à celles du Mein, qui se jette dans le Rhin près de Mayence, & le Rhin dans l'Océan. La seconde va se décharger dans le Da-

Il entreprend
de joindre
l'Océan au
Pont Euxin.

nube à Kelheim , & le Danube dans la Mer-Noir ou Pont-Euxin. Le canal devoit avoir trois cens pieds de largeur sur environ deux lieues de longueur. Toute l'armée fut employée à le creuser. Déjà elle avoit poussé le travail jusqu'à deux mille pas. Mais le peu de consistance du sol , les pluies continuelles , l'éboulement des terres , & le défaut de mille inventions si communes de nos jours, le firent interrompre : le peu d'espérance de réussir contraignit enfin de l'abandonner totalement.

An. 794.
Concile de
Francfort.

Esnard in
Annal.

On reçut dans ce même tems la nouvelle qu'Ilslem roi de Cordoue , après avoir perdu une sanglante bataille contre Alphonse surnommé le Chaste , avoit rappelé les Sarrafins du Languedoc. Charles , rassuré de ce côté-là , se disposa sérieusement à la guerre de Saxe. Mais avant de l'entreprendre , il assembla ce Concile si fameux dans nos Annales , sous le nom de Francfort : c'est un des plus célèbres de l'Eglise d'Occident. Il s'y trouva plus de trois cens Evêques de France , de Germanie , de Lombardie , d'Angleterre & d'Espagne. Le Monarque y parut sur son trône , avec toute l'autorité qu'avoient autrefois les

Empereurs Chrétiens dans ces religieuses assemblées. *Je me suis rendu à vos prières*, dit ce Prince dans une Lettre adressée aux Eglises d'Espagne: *J'ai pris place parmi les Evêques comme auditeur & comme arbitre: nous avons vu, & par la grace de Dieu, nous avons arrêté ce qu'il falloit croire fermement.* L'hérésie de Félix évêque d'Urgel avoit fait convoquer ce Concile: ce fut aussi la première affaire qu'on y traita. Ce Prélat, soutenu d'Elipand métropolitain de Tolède, enseignoit publiquement que Jesus-Christ considéré selon la Nature humaine, n'étoit que le fils adoptif de Dieu: ce qui étoit admettre deux fils, par conséquent deux personnes. Cette doctrine, déjà foudroyée à Ephèse, fut proscrite tout d'une voix à Francfort.

Epist. Caroli Magni ad Elipand.

Sirmond. tom. 2. Concil. Gall. Canon. 1.

On examina ensuite la décision du second Concile de Nicée sur le culte des images. Elle portoit qu'on ne devoit pas leur refuser le salut, ni l'adoration, non de latrie, qui n'appartient qu'à Dieu, mais d'honneur, tel qu'on le rend aux saints, comme à des amis de Dieu. Ces paroles étoient claires: mais soit intérêt de Nation & pour faire sa cour au Prince, soit

ignorance de la langue Grecque , soit enfin , ce qui est plus probable , qu'on eût produit de faux Actes de ce Concile , on crut y voir un anathême lancé contre quiconque *ne rendroit pas aux images des Saints le culte & l'adoration qu'on rend à la Divine Trinité.*

Idem Canon. 2.

Les Peres de Francfort sur ce faux exposé le rejetterent d'un consentement unanime , & défendirent de le regarder comme œcuménique. On envoya ce décret au Pape , avec un ouvrage Théologique où l'on réfutoit fort au long la doctrine de Nicée. C'est ce qu'on appelle les livres Carolins , parce que Charles les adopta , & s'en déclara l'auteur. Adrien y répondit avec force , mais en même-tems avec douceur , agissant en cette occasion comme un homme sage qui soutient hautement la vérité , mais qui ne veut rompre ni la paix , ni l'unité. Il se contenta de la protestation qu'on faisoit en France de suivre le sentiment de saint Grégoire le grand , qui dit *que ceux qui voient les images , ne doivent adorer que la Sainte Trinité : mais qu'il faut les honorer par rapport à ce qu'elles représentent.* Cette prudente conduite produisit tout l'effet qu'on en

devoit attendre. Les vrais actes du Concile parurent : la prévention se dissipa ; il fut reconnu pour œcumenique.

Le malheureux Tassillon parut dans cette assemblée en habit de Moine ; pour implorer la clémence du Monarque. Il avoua publiquement toutes ses infidélités , demanda humblement pardon , & renonça authentiquement pour lui & ses enfants à tous les droits qu'il pouvoit avoir sur le Duché de Bavière. Le Roi lui assura une pension , & le fit transférer au Monastère de Jumiège , où il passa le reste de sa vie avec les deux Princes ses fils. La Reine Fastrade mourut sur ces entrefaites. Charles l'avoit aimée jusqu'à la foiblesse : il la regretta de même. La fierté de cette Princesse , ses hauteurs , ses cruautés l'ont rendue odieuse à la Nation. Deux fois le trop tendre époux vit ses jours exposés pour ses trop grandes complaisances aux volontés de cette femme impérieuse.

Dès que le Concile de Francfort fut séparé , le Roi marcha contre les Saxons. La présence d'un Monarque tant de fois vainqueur répandit une telle

Mort de la Reine Fastrade.

Ibid. Canon. 3.

Eginard. & alii.

Il marche contre les Saxons.

Chron. Mois-
sac.

Annal. Fuldens.

Ann. 795.

Annal. Eginard.
& alii.

Ann. 796.
Le Pape fait
hommage au
Roi de toutes
ses possessions.

consternation, que ces peuples, au lieu de courir aux armes, vinrent s'humilier devant leur maître. Ce bon Prince leur pardonna de nouveau, & se contenta pour cette fois d'enlever un tiers de leur armée qu'il fit transporter dans différentes parties de son Royaume. Mais cet exil ne put contenir ceux qu'il avoit laissés dans le pais. Il s'étoit avancé à la tête de ses troupes jusqu'aux bords de l'Elbe, pour donner audience au Roi des Abodrites, lorsqu'il apprit que ce Prince, ami de tous tems & fidèle allié de la France, avoit été tué dans une embuscade que les Saxons lui rendirent. Il en fut si irrité, qu'il abandonna toute la Saxe à la fureur du soldat. Elle fut ravagée, & vit périr plus de trente mille de ses habitans.

Charles, durant le cours de cette expédition, donna audience aux Ambassadeurs de Theudon, l'un des plus grands Seigneurs de la nation des Abares. Ils venoient assurer ce Prince de la soumission de cette partie de la Pannonie qui obéissoit à leur maître. On apprit de ces Envoyés que les Huns étoient extrêmement affoiblis par leurs dissensions domestiques. Le Monar-

que fçut profiter de la conjoncture : il donna ordre à Henri duc de Frioul, de marcher de ce côté-là avec une armée. Le succès fut des plus heureux. Le Général François força la capitale du païs , où il trouva des trésors inestimables. C'étoient les dépouilles de tous les peuples de l'Europe , que ces barbares ne cessoient de piller depuis plus de deux siècles. Il les envoya au Roi, qui en fit de grandes largesses aux Seigneurs , aux soldats , & à toutes les personnes qui l'avoient bien servi. Il en destinoit une partie à l'Eglise de Rome & au Pape Adrien , lorsqu'il apprit la mort de ce tendre ami. Il pleura cette perte comme celle d'un fils ou d'un frère : c'est l'expression d'Eginard. Il ordonna par tout des prières , fit de grandes aumônes pour le repos de son ame , & composa en vers Latins son épitaphe qui est gravée sur son tombeau à la porte de l'Eglise de S. Pierre. Le nouveau Pape, c'étoit Léon troisieme du nom , lui dépêcha des Légats pour lui faire part de son exaltation , lui porter les clefs de la confession de saint Pierre avec l'étendart de la ville de Rome , & le prier de députer quelqu'un de sa Cour pour

Eginard. in vita Carol. Magn.

Tom. 77.
Concil. Gall.

1114.

recevoir le serment de fidélité des Romains. Ce qui prouve qu'en cédant aux Souverains Pontifes le domaine utile de l'Exarchat & de la Pentapole, nos Rois n'ont jamais prétendu se dépouiller de la Suzeraineté.

Conquête de
la Pannonie.

Les Abares cependant, oubliant leurs intérêts particuliers pour ne songer qu'au bien de la cause commune, avoient élu un Cham ou Prince, & sous sa conduite étoient rentrés dans leur principale forteresse. Charles, sur cette nouvelle, ordonna au Roi d'Italie de marcher avec toutes les forces de Lombardie & de Bavière, pour combattre le nouveau Monarque, avant qu'il pût se mettre en état de recommencer la guerre. Pepin rassembla promptement toutes ses troupes, traversa cette partie de la Pannonie qu'on nomme aujourd'hui l'Autriche, & passa le Danube vers l'endroit le plus proche de la capitale du païs. Le Cham à la tête d'une armée composée de tout ce qu'il y avoit de plus grands Seigneurs parmi les Huns, lui présenta la bataille : il fut défait & tué ; la ville de Ringa forcée, pillée, rasée ; la garnison passée au fil de l'épée, & les vaincus poussés jusqu'au-delà de la

Eginard. In
Annal.

Annal. Fuldens.

Teiffe. Cette victoire fut le terme fatal de la puissance de cette fameuse République jusqu'alors si peuplée, si vaillante, & si riche. Toute sa noblesse périt dans les différents combats qu'elle eut à soutenir. Ceux qui échappèrent au vainqueur, se soumirent au joug de la France, ou se retirèrent chez les Nations voisines. S'il y eut par la suite quelques révoltes, on doit moins les regarder comme les efforts d'un Etat qui cherche à se relever, que comme les dernières convulsions d'une liberté qui expire. Elles furent presque aussi-tôt réprimées qu'excitées.

Pepin, chargé des dépouilles de la Pannonie, prit le chemin d'Aix-la-Chapelle, où le Roi son père, après avoir ravagé la Saxe, s'étoit rendu avec Luitgarde qu'il avoit épousée depuis peu. La marche du jeune Prince ressembloit à un triomphe. On ne voyoit qu'or & argent sur ses habits & sur ceux de ses soldats. Jamais tant de magnificence n'avoit paru en France. Tout retentissoit des éloges du héros, qui à vingt ans venoit non-seulement de dompter, mais en quelque sorte d'exterminer une Nation, qui depuis plus de deux cens ans étoit la terreur

Chapelle

d'Aix.

444 HISTOIRE DE FRANCE.

Eginard. in vit.
Carol. Magn.

de toute l'Europe. Il passa le reste de l'hiver à Aix, où il célébra les fêtes de Noël & de Pâques dans la superbe chapelle que Charles venoit d'élever en l'honneur de la Sainte Vierge, & qui a donné le nom à cette ville, dont il fit depuis le siège de son Empire. C'étoit, dit Eginard, un édifice admirable, & pour le travail & pour la structure. Tout ce que Rome & Ravenne avoient de plus beau marbre, fut employé à le décorer. Le dôme étoit surmonté d'un globe d'or massif. Les portes & les balustres étoient de bronze; les vases & les chandeliers d'or ou d'argent, & les ornements d'une richesse dont on n'avoit pas encore vu d'exemple.

Palais d'Aix
la-Chapelle.

Idem. ibid.

Monach. San.
Gal.

Le Palais que le Monarque fit construire au même endroit, n'annonçoit ni moins de grandeur, ni moins de magnificence. Il y avoit, disent les auteurs du tems, des portiques si vastes, que tous les soldats & toutes les personnes de service pouvoient s'y mettre à couvert. Les Seigneurs avoient leurs logements au-dessus de ces superbes galeries. L'édifice se trouvoit disposé de façon, que le Roi, sans sortir de sa chambre, étoit à porté de voir tout

ce qui entroit dans les autres appartements. On y avoit pratiqué différentes sales, les unes pour les conférences des Ecclésiastiques du Palais & des Prélats qui venoient à la Cour pour les affaires de leurs Eglises; les autres pour les Diètes des grands vassaux; d'autres enfin pour ces assemblées mixtes, qu'on appelloit indifféremment Synodes ou plaids, parce que le concours du Clergé & de la Noblesse les rendoit en effet & des Conciles & des Parlements. On y avoit également ménagé divers endroits pour les audiences, soit de l'Apocrisiaire ou grand Aumônier, qui jugeoit alors toutes les affaires Ecclésiastiques, excepté celles dont le Roi s'étoit réservé la connoissance, soit du Comte du Palais, qui decidoit de tout ce qui regardoit la Maison du Prince, soit du Grand Référéndaire, qui avoit l'anneau Royal, signoit les graces, & expédioit toutes les Lettres. On y voyoit aussi quantité d'appartements, destinés aux Officiers domestiques. Il y en avoit pour le Chambellan, dont la principale fonction étoit de prendre les ordres de la Reine pour les présents qu'on faisoit aux Etrangers, aux Ambassadeurs, & aux troupes, pour le

Apud Hincmar.
ord. palat. c. 35.

Sénéchal , pour le grand Bouteiller , pour le Connétable , pour le grand Maréchal , pour les quatre Veneurs , pour le Fauconnier , pour les Conseillers d'Etat , pour les Députés de tous les pais sujets de la France , pour tous les Vassaux enfin qui suivoient leurs Seigneurs à la Cour. Cette description copiée fidèlement des anciens Auteurs , donne une haute idée , & de l'ouvrage , & du Monarque qui l'ordonna.

Les amuse-
mens du Mo-
narque.

Mais parmi tant de grands objets qui fixoient les regards des curieux , on admiroit surtout un portique d'un travail incroyable & d'une magnificence extrême , qui conduisoit du Palais à la Basilique. On y voyoit aussi des Thermes, ouvrages de l'art & de la nature , si spacieux , & si abondants en eaux chaudes, que plus de cent personnes pouvoient y nager ensemble. C'étoit l'un des exercices les plus ordinaires du Monarque. Il le prenoit non-seulement avec les Rois ses enfans , mais souvent avec les Seigneurs de sa Cour ; quelquefois même avec les Officiers & les soldats de sa garde : & l'auteur de sa vie remarque qu'il y excelloit par-dessus tous. Les courses à cheval & la chasse faisoient encore

Eginard. in Vit.
Caroli Magn.

une partie de ses amusements : mais le plus cher & le plus fréquent étoit la lecture. Il se faisoit lire à table , tantôt les ouvrages de saint Augustin , tantôt la Cité de Dieu , tantôt l'histoire des Rois ses prédécesseurs : cette lecture lui paroissoit le plus doux assaisonnement de ses repas , où regnoit une grande frugalité. Il lisoit aussi fort souvent l'Ecriture Sainte , & les écrits des saints Peres qui servent à la bien entendre. Par-là , il devint très-bon aux pauvres , juste , équitable , grand observateur des Loix & du droit public.

On voit en suivant l'histoire de son regne , qu'il partageoit ses soins entre deux sortes d'affaires , selon les différentes saisons. L'Eté & l'Automne étoient destinés aux expéditions militaires , ou à quelques voyages sur les frontières : l'Hiver & le Printems étoient employés à disposer les affaires du Royaume , auxquelles il vaquoit fort soigneusement. Mais il n'y avoit pas un instant dans l'année , pas un moment du jour où il ne fût prêt à rendre la justice. Il regarda toujours cette noble fonction comme la plus grande affaire & le propre devoir des Rois.

1014.

Par-tout & à toute heure , il étoit prêt à donner audience. Souvent interrompant son sommeil , il se levoit quatre ou cinq fois la nuit , ordonnant de faire entrer non-seulement ses amis , mais encore ceux qui avoient quelque procès que le Comte du Palais n'avoit pû terminer. Le tems même de s'habiller étoit occupé utilement. Il écoutoit alors les plaintes de ses sujets , & jugeoit leurs différends avec autant d'équité que de sagesse. C'étoit aussi dans ces moments qu'il donnoit ses ordres à ses Ministres & à ses Officiers.

Telle étoit la sagacité de son esprit , que parmi tant d'affaires , on ne remarqua jamais en lui ni embarras , ni inquiétude. Ce portrait est tracé de la main d'un témoin oculaire , historien aussi fidèle qu'éclairé.

An. 797. La saison étoit avancée , & le Monarque se disposoit à partir pour la Saxe , lorsqu'il vit arriver l'Emir Zara , qui après s'être emparé de Barcelonne , venoit lui en faire hommage & se reconnoître son vassal. Charles le reçut avec bonté , & sur les avis qu'il lui donna des troubles qui agitoient

Il envoie
une armée au-
delà des Py-
énées.

l'Espagne , il envoya ordre au Roi d'Aquitaine d'y passer avec une armée & d'assiéger Huesca. On ignore le succès de ce siège. On sçait seulement que l'Emir qui commandoit dans le pays dépendant de l'Aquitaine , se soumit ; que Louis fit relever les murailles de quelques places avantageusement situées , & qu'il y laissa un nombre de troupes suffisant pour les garder. L'exemple de Zara fut imité par Abdalla oncle du nouveau Roi de Cordoue. Ce Prince impatient de se voir possesseur de la partie qui devoit lui appartenir dans la succession de son père , eut recourus à la protection du Monarque François , que presque tous les peuples tant chrétiens qu'infidèles regardoient comme l'arbitre de l'Europe. Il fut reçu avec tous les égards qu'on doit aux malheureux. Charles qui étoit alors à Aix-la-Chapelle , le combla de bontés , & le mena en Saxe où il avoit résolu de passer l'hiver.

Idem in Annal.

Vita Ludov. Pli.

Annal. Fulden.

Il affit son camp sur les bords du Vefer , le fortifia , y fit bâtir des maisons en si grand nombre & avec tant de diligence, que bien-tôt on vit s'élever une espèce de ville , à laquelle on donna le nom d'Héristal , qu'elle porte

An. 798. 99.

Il châtia les Saxons.

Eginard in
Annal.

encore aujourd'hui. Mais rien ne pouvoit dompter la férocité des Saxons, ni les châtimens, ni les bienfaits. Il n'y avoit point d'années qu'ils ne signalassent leur perfidie par quelque action barbare. Le Roi leur avoit envoyé des Commissaires pour rendre la justice à ceux qui la demandoient : ils furent cruellement massacrés. La vengeance suivit de près le crime. On mit à feu & à sang tout le país qui est entre le Vefer & l'Elbe. Ce châtiment, loin de les contenir, ne servit qu'à irriter leur fierté. Ils se jetterent sur le Meckelbourg qu'ils ravagèrent. Le Duc qui y commandoit pour les François, vint à leur rencontre, en fit un grand carnage, & plus de quatre mille demeurèrent sur la place. Tant de pertes les mirent enfin hors d'état de remuer. Le vainqueur, dédaignant de les pousser plus loin, se contenta de prendre un grand nombre d'ôtages, & revint dans sa capitale.

Il mande le
roi d'Aquitaine
pour lui
rendre compte
de sa conduite.

Les soins du gouvernement ne l'empêchoient pas de veiller à l'éducation de ses enfans. Il avoit mandé au Roi d'Aquitaine de le venir trouver à son camp d'Heristal pour lui faire rendre compte, non-seulement de son expé-

dition d'Espagne, mais de l'administration de ses finances. Ce jeune Prince, victime de l'avidité de ses Courtisans, s'étoit vû obligé dans le dernier voyage qu'il avoit fait à la Cour de France d'emprunter les présents qu'il étoit de coutume de faire au Roi. Charles qui en fut informé, lui représenta vivement que les prodigalités des Rois étoient la ruine des peuples, & que la Majesté du trône ne pouvoit s'allier avec la dépendance, suite nécessaire de l'emprunt. Ce tendre père eut la satisfaction d'apprendre que Louis, docile à ses avis, avoit enfin retiré ses domaines, & vivoit avec dignité, sans fouler ses sujets. Il avoit quatre maisons Royales; Doué fût les confins de l'Anjou & du Poitou, Cassenueil en Agenois, Andiac dans le diocèse de Saintes, & Ebrueil en Auvergne. Il s'étoit imposé la loi de passer successivement une année dans chacune. Car il est à remarquer que nos anciens Rois ne séjournoient presque jamais dans les villes. De-là il arrivoit qu'elles n'étoient chargées que de quatre ans en quatre ans de l'entretien du Monarque & de sa Cour. Les revenus, bien administrés, étoient

Vita & Act.
Ludovic. Pii.

Lib. Tert. de
re Diplomati.

mis en reserve. Louis par cette sage économie , sans rien tirer du peuple , trouvoit des fonds suffisants non-seulement pour défrayer sa maison , mais encore pour payer la solde aux troupes. C'est pourquoi il leur défendit d'exiger le droit de fourage qu'elles avoient toujours levé sur les gens de la campagne. Charles fut si touché de cette conduite , qu'il la prit lui-même pour modele , & ordonna que désormais la paie du soldat seroit prise sur ses revenus.

Il consent
qu'Ermengarde
ait le titre
de Reine.

Opusc. Thegan.
4. 4.

Il y a toute apparence que ce fut dans ce voyage que Louis obtint la permission de donner le titre de Reine à la fille du Comte Ingelme , l'un des plus grands Seigneurs d'Aquitaine. Ce religieux Prince , si l'on en croit deux Auteurs contemporains , craignant de se laisser emporter à des plaisirs défendus , prit par le conseil des siens, Ermengarde, Reine future ; mais qui n'eut cette auguste qualité , que du consentement du Roi Charles. Ce qui semble indiquer deux tems , l'un où il s'allia à cette Princesse pour se soustraire aux pièges de la volupté , l'autre où avec l'approbation de son père , il l'éleva avec lui sur le trône.

Telles étoient les mœurs de ces premiers siècles de la Monarchie. Les jeunes Princes pouvoient prendre une femme à leur choix , sans demander l'agrément de leurs parents. Mais alors cette femme ne portoit que le nom de concubine : nom qui marquoit un vrai mariage , moins solennel à la vérité, approuvé cependant par les Saints Canons , quoique suivant les Loix civiles il ne donnât aux enfants aucun droit de succéder.

Charles se préparoit à retourner en Saxe , lorsqu'il reçut des lettres du Pape , qui lui demandoit sa protection , & justice du plus noir des attentats. Deux neveux d'Adrien , Pascal & Campule , l'un Primicier , l'autre Sacellaire , tous deux également jaloux de l'élévation de Léon , formèrent le dessein de le faire périr. Ils l'attaquèrent dans une Procession solennelle , & s'efforcèrent de lui crever les yeux & de lui arracher la langue. Mais il eut le bonheur d'échapper de leurs mains meurtrières , se sauva pendant la nuit du Monastère où ils l'avoient enfermé , & se réfugia chez les Ambassadeurs de France , qui le conduisirent à Spolere. Ce fut de cette

Le Pape
Léon III. re-
clame sa pro-
tection.

Annal. Eginard.

Theophan.

Anastas.

ville qu'il écrivit au Roi pour le prier de lui procurer le moyen de passer dans ses Etats avec sûreté. Ce Prince très-bon & très religieux, fut sensiblement touché des malheurs de Léon, & envoya promptement ordre au Roi d'Italie de le faire accompagner honorablement jusqu'en France. Il dépêcha en même-tems l'Archevêque de Cologne avec le Duc Auchère pour aller au-devant de lui, & l'amener à Paderborn, où il avoit résolu de l'attendre, après avoir tenu un Parlement à Lipenheim sur les bords de la Lippe. Le jeune Charles, fils aîné du Roi, s'avança à la tête d'une partie de l'armée jusqu'à l'Elbe, reçut les soumissions des Nordluides, & accommoda tous les différens qui étoient entre les Abodrites.

Il envoie des
Commissaires
à Rome.

Le Pape fut reçu avec de grands honneurs. Le Roi l'embrassa tendrement, & ne put retenir ses larmes en voyant les marques de la cruauté de ses ennemis. On prit des mesures pour son retour & pour sa sûreté. Charles nomma des Prélats & des Comtes pour l'accompagner jusqu'à Rome, & examiner les différens chefs d'accusation portés contre lui. Car Pascal &

Campule s'étoient plaints les premiers par une requête dans laquelle ils chargeoient Léon de plusieurs grands crimes. Les Commissaires, après les recherches les plus exactes, assurèrent le Monarque de l'innocence du Souverain Pontife. Les deux coupables furent arrêtés & conduits en France sous bonne garde. Dès-lors le voyage de Rome fut résolu. Les brouilleries de cette ville où les ennemis du Pape entretenoient toujours de sourdes pratiques; le châtiment dû à un attentat des plus énormes; l'humeur toujours inquiète de Grimoald duc de Benevent, tout rappelloit Charles en Italie. La tranquillité dont jouissoit l'Empire François acheva enfin de le déterminer.

La Pannonie étoit parfaitement soumise, & les Abares tellement domp- Annal. Eginard.
tés, qu'ils ne furent plus en état de reprendre les armes. Les troupes qu'il avoit détachées au secours des isles de Maiorque & de Minorque, en avoient chassé les Maures après un horrible carnage. Les Seigneurs Bretons, pour marque de leur fidélité, venoient de lui envoyer leurs armes, où le nom de chacun d'eux étoit gravé : trophée

d'autant plus agréable à ses yeux , qu'il n'étoit teint du sang ni des vainqueurs ni des vaincus. On vit arriver dans le même tems des Envoyés de l'Emir Azan , qui lui apportèrent les clefs d'Huesca , protestant de la lui remettre entre les mains , lorsqu'il le pourroit faire avec sûreté. Ainsi rassuré de tout côté , le Monarque prit le chemin d'Italie.

An. 800.
Il va lui-même
en Italie.

Le Pape vint au-devant de lui à douze milles de Rome. Le peuple sorti en foule , chantoit les louanges du Prince ; & comme il y avoit toujours dans cette ville des chrétiens de toutes les Nations du monde , elles furent célébrées en toutes sortes de langues. Ces cantiques étoient souvent interrompus par mille cris de joie. Les Romains lui avoient de si grandes obligations , les étrangers en avoient entendu publier tant de merveilles , il avoit je ne sçais quoi de si grand & de si aimable dans sa personne , que les uns & les autres ne pouvoient contenir ni leur reconnoissance , ni leur admiration. Les acclamations ne cessèrent que lorsqu'il descendit de cheval à la porte de saint Pierre. Le Souverain Pontife , accompagné des Evêques

Evêques & de tout le Clergé, le reçut avec humilité, disent les Annalistes, & le conduisit dans l'Eglise, où il commença un Cantique qu'un million de voix continuèrent : ce qui dura tout le tems que Charles demeura dans la Basilique.

Quelques jours après, le Monarque Il déclare le Pape innocent rassembla le Clergé & les Seigneurs des deux Nations dans l'Eglise de saint Pierre. Là il entendit les accusations & les accusateurs. Pascal & Campule furent reconnus pour *des calomnieux & des méchants* : le Pape demeura pleinement justifié. Mais le Roi lui témoigna qu'il seroit à propos qu'il se purgeât lui-même par serment : il suivit ce sage conseil. On indiqua une Annal. Mois. seconde assemblée pour le lendemain. Léon y parut, prit le livre des quatre Evangiles, monta à la tribune, protesta devant Dieu & devant tout le peuple, que les crimes qu'on lui imputoit lui étoient inconnus. Charles alors prononça son jugement, le déclarant innocent, & condamnant ses ennemis à la mort. Le saint Pontife, touché de compassion, obtint par ses prières, que non-seulement on ne les

feroit point mourir, mais encore qu'ils ne seroient point mutilés : supplice si commun dans ce tems-là, que les Abbés mêmes l'exerçoient sur leurs Moines. Ils furent envoyés en exil.

Il refuse la
Couronne Im-
périale.

Abid.

Guillelm. Mal-
mesburg. l. 1.
de Gest. Angl.

Les Romains , pour reconnoître tant de bienfaits & pour s'assurer la protection du Monarque François , résolurent de le proclamer Empereur d'Occident : titre éteint depuis plus de trois siècles , mais qui n'ajoutoit rien à la puissance d'un Prince qui étoit maître non-seulement de toutes les Gaules , d'une partie de l'Espagne , de la Germanie , de la Pannonie , de la Lombardie , mais de Rome même , ancienne capitale des premiers Césars. Le Pape assuré des suffrages du Clergé , de la Noblesse & du peuple , en fit la proposition au Roi. Mais ce héros , soit par sa modération naturelle , soit qu'étant engagé en tant de guerres, il craignît de se jeter dans de nouveaux embarras , refusa constamment cette dignité , & défendit avec hauteur de lui en parler d'avantage. On seignit de n'y plus songer. Les fêtes de Noel approchoient , & l'on fit de grands préparatifs pour les célébrer

avec magnificence. Le Roi d'Italie s'y rendit, accompagné des Officiers de l'armée, qui venoit de soumettre les rebelles du Duché de Benevent. Le jour venu, Charles fut prié de prendre pour y assister l'habillement des Patrices : il ne voulut point refuser cette legere satisfaction aux Romains.

Quelque répugnance qu'il eût à por-
 ter d'autre habit que celui des Fran-
 çois, il prit une longue tunique avec
 un grand manteau traînant, dont un
 des côtés étoit rataché sur son épaule
 droite. Tout Rome en le voyant en-
 trer dans l'Eglise, se repandit en ac-
 clamations. Il s'approcha de l'Autel,
 & se mit à génoux. Il s'inclinoit pour
 adorer, lorsque le Pape qui alloit cé-
 lébrer la Messe, lui mit une Couronne
 sur la tête. Tout le peuple en même-
 tems s'écria à cris redoublés : *vive Char-*
les, toujours auguste, grand & pacifi-
que Empereur des Romains, couronné de
Dieu, & qu'il soit à jamais victorieux.

Il est pro-
 clamé Empe-
 reur malgré
 lui.

Idem ibid.

Aussi-tôt Léon se prosterna & fut le
 premier à l'adorer, disent nos Anna-
 listes, c'est-à-dire, à lui rendre les res-
 pects & les hommages qu'un sujet
 doit à son Souverain. Le jeune Char-

les , fils aîné du nouveau César , étoit présent à cette cérémonie : le Souverain Pontife lui présenta la couronne Royale , & lui donna l'onction sacrée des Rois. Telle est l'époque du renouvellement de l'Empire Romain en Occident. Il avoit fini dans Augustule : il recommença dans Charlemagne : il dure encore aujourd'hui dans le Corps Germanique.

Il fait de
magnifiques
présents aux
Eglises.

On ne peut exprimer quelle fut la surprise de Charlemagne , (c'est le nom que nous lui donnerons désormais avec toutes les Nations du monde) lorsqu'il se vit proclamer & saluer Empereur. Elle alla , si l'on en croit les Auteurs de ce tems , jusqu'à une espèce de colère. Il protesta hautement , que s'il avoit été instruit de ce qui devoit se passer , il ne se seroit point rendu ce jour-là à l'Eglise , quoique ce fût une fête très solemnelle. Tout le monde , dit Eginard , de-

In vita Carol.
Magn.

meura persuadé de sa bonne foi. On ne l'en jugea que plus digne de l'Empire. La manière dont il en soutint les droits , confirma cette haute opinion. Il passa tout l'hiver à Rome , où il signala sa sagesse par les plus beaux re-

glements pour le gouvernement de la ville , & sa magnificence par les plus riches présents aux Eglises. C'étoient , au rapport d'Anastase , quantité de vases d'or , une croix de même métal enrichie d'hiacintes , un livre d'Evangiles tout couvert d'or & de pierreries , & deux tables d'argent massif , l'une pour le service de la Basilique , l'autre pour être mise devant la Confession de saint Pierre. Les Princesses ses filles firent aussi de magnifiques offrandes : elles consistoient en plusieurs vases de prix , avec une couronne d'or , ornée de pierres précieuses , & du poids de deux cents livres. Dès - lors tous les actes furent datés à Rome de l'année de l'Empire & du Consulat de Charlemagne , suivant l'ancien usage des premiers Césars. On y battit des monnoyes , où l'on voyoit d'un côté le nom du nouvel Empereur , & de l'autre , celui du Pape, ou la figure de S. Pierre. Quel étoit le tempéramment de ces deux autorités ? C'est ce qui a toujours été , & ce qui est encore de nos jours un grand sujet de disputes. Terrible effet du préjugé ! on ne peut rien voir de plus soumis , ni de plus respectueux que les lettres de Léon à Charlema-

Annaff. in vitæ
Leon III.

V. Epist. I. 5.
10. collect.
Concil. inter.
oper. Henric.
Canis.

462 HISTOIRE DE FRANCE.

gne : elles nous apprennent que ce Prince envoyoit dans l'Etat Ecclésiastique des Officiers pour y rendre la justice , & pour y faire exécuter ses ordres. Que veut-on de plus ? La question est décidée.

An. 801.

Il est recherché ou craint de tous les Princes.

Vita Lud. pii.

Eginard in vita Carol. Magn.

L'empereur , de retour en France , reçut l'agréable nouvelle que le Roi d'Aquitaine , après avoir pris Lérida , étoit entré triomphant dans Barcelone. Les armes Françoises ne furent pas moins heureuses en Italie , où la ville de Rieti s'étoit révoltée. Pepin y marcha avec ses troupes , emporta tous les forts qui la défendoient , & la réduisit en cendres , pour servir d'exemple aux autres. Tous les Princes de la terre , ou recherchoient l'amitié de Charlemagne, ou craignoient de s'attirer son indignation. Le Roi des Asturies faisoit profession d'être son homme ou vassal : c'est le titre qu'il prenoit dans toutes ses lettres. Les Rois d'Ecosse le nommoient leur Seigneur , & se disoient ses serviteurs. Les Princes Sarrazins le redoutoient , & ménageoient respectueusement sa protection. Le Roi de Perse , Aaron , ce fier conquérant de l'Asie , l'honoroit seul entre tous les Potentats du monde , &

Entretenoit commerce de lettres avec lui.

Dans ce haut degré de puissance & de fortune, il lui eût été facile de subjuguier le reste de l'Italie. Irène le craignoit, & n'oublia rien pour détourner ce malheur. Elle avoit eu le crédit de faire tomber l'Empire en quenouille par la mort de son fils, à qui elle fit crêver les yeux : crime si affreux, disent les Grecs, que le Soleil s'éclipsa d'horreur, & refusa sa lumière pendant dix-sept jours. Elle eut encore l'adresse d'amuser Charlemagne par l'espérance de l'épouser : alliance qui eût réuni l'Orient & l'Occident. La proposition fut reçue favorablement : déjà les Ambassadeurs François étoient à Constantinople pour ménager cette affaire, lorsque cette Princesse fut renversée du trône par Nicéphore, qui se fit couronner Empereur, & la relégua dans l'isle de Lesbos.

An. 8022
Il accepte la proposition d'épouser Irène.

Le premier soin de l'usurpateur fut d'envoyer des Ambassadeurs en France, pour assurer la paix entre les deux Empires. Ils trouvèrent l'Empereur en Alsace dans son Palais de Seltz. Ce Prince, pour leur donner une idée de

Il donne audience aux Ambassadeurs de Nicéphore.

del'Empire d'Occident , avec les deux Pannonies , la Dace , l'Istrie , la Liburnie & la Dalmatie. Cet accommodement fut suivi de la soumission de Grimoald , duc de Benevent. Il s'étoit révolté à l'instigation des Grecs : il fit sa paix à leur exemple.

An. 803. Tout , excepté les Saxons , plioit sous la puissance de Charlemagne. Ces peuples opiniâtres , tant de fois victimes de leurs révoltes , reprirent les armes avec un courage obstiné , sous la conduite de Godefroy roi de Danemarck , prince puissant & sur terre & sur mer. L'Empereur se mit aussitôt en campagne , s'avança jusqu'à l'Elbe , & les força dans leurs retraites les plus inaccessibles. Le Danois étoit sur les frontières de ses Etats avec une nombreuse cavalerie. Il fit proposer un accommodement , promit de venir trouver le Monarque François : mais il changea subitement d'avis , & se retira avec beaucoup de précipitation. Les rebelles , privés de cet apui , eurent recours à la clémence d'un Prince qui sçavoit également pardonner & vaincre. Cependant de peur qu'ils ne se révoltassent encore , il les transporta les uns en Suisse , les

An. 804.
Il dompte
enfin les Sa-
xons.

Annal. Eginard.

autres en Flandres , & donna leur
paix aux Abodrites qui lui avoient tou-
jours été fidèles. Mais rarement le
changement de climat opère celui des
mœurs. Ces colonies , au nombre de
dix mille familles , loin de s'adoucir
sous un nouveau ciel , communiquè-
rent à leurs nouveaux alliés cet esprit
de révolte dont ils furent toujours ani-
més. Il étoit passé en proverbe , durant
les troubles qui désolèrent la Flandre
sous le regne de Philippe de Valois ,
qu'en mêlant les Saxons aux Flamands,
Charlemagne d'un Diable en avoit fait
deux.

Jacob. Meyer.
Annal. rerum
Fland.

Joan. Isaac.
Pontan. Hist.

Le remède cependant fut efficace
pour arrêter un mal qui avoit duré
autant que la Monarchie. Clotaire I
les avoit assujettis au tribut : Clotaire
II se vit obligé de les en affranchir. Le
Duc Pepin remporta sur eux de grands
avantages : Charles-Martel les défît en
plusieurs rencontres : le Roi Pepin les
atterra : aucun d'eux n'avoit pû les
dompter. Charlemagne lui-même leur
faisoit inutilement la guerre depuis
trente-trois ans : elle n'auroit pas eu de
fin , s'il ne les eût arrachés de leur
patrie , pour les répandre en diffé-
rentes parties de son Royaume. Le

In vita Carol.
Magn.

moyen étoit violent , mais nécessaire. Depuis ce tems-là il n'y eut plus de révolte en Saxe. Cette fière Nation , jusqu'alors indomptable , se soumit enfin , & moitié gré , moitié force , subit tout à la fois le joug du Christianisme & de la France.

An. 805. 6.
Il ordonne de
tout ce qui re-
garde l'Etat
de Venise.

Charles , après la réduction de toute la Saxe , se rendit à Reims pour y attendre le Pape , qui lui avoit fait demander la permission de passer en France. Le prétexte de ce voyage étoit d'entretenir le Monarque d'un miracle arrivé à Mantoue , où le bruit courut qu'on avoit trouvé du sang de Jesus - Christ : le véritable motif fut de conférer avec lui sur les affaires de Venise. L'histoire ne dit point quel fut le résultat de ce pourparler. Mais le retour du Souverain Pontife par l'Exarchat de Ravenne , la grande armée que Wilhaire mit aussi-tôt sur pied , effort qui passoit le pouvoir d'un particulier , l'irruption subite de ce Tribun sur l'Isle de Malamauc qu'il subjuguâ , la prise d'Heraclia sur Maurice & Jean qui favorisoient le parti de Nicéphore , le rétablissement du Patriarche Fortunat , qui malgré la protection de Léon avoit été chassé de son Eglise de Grado , tout sembla an-

Annal. Eginard.
Metens. Moiss.
sac. & alii.

Rigon.

noncer que tant de changements arrivés dans le même-tems furent les suites de cette entrevue de l'Empereur & du Pape. Rien de plus embrouillé dans nos Annales , que ce qui regarde le Gouvernement de l'Etat de Venise. Il paroît cependant à travers leur obscurité , que le Canton de la terre ferme qui est sur la côte Septentrionale du Golfe , relevoit de l'Empire d'Occident , & que les isles qui bordent ce continent , étoient soumises en apparence à l'Empire d'Orient , mais indépendantes en effet. On voit par plusieurs monuments historiques , que ces isles , à l'exemple de quelques places maritimes de la Dalmatie , songèrent à se réunir aux villes de la terre ferme sous la domination de Charlemagne , & que ce fut pour ce sujet que leurs Envoyés de concert avec le Gouverneur de Zara vinrent le trouver à Thionville. Eginard en parlant de cette députation , dit formellement que ce Prince *donna ses ordres sur tout ce qui regardoit les Ducs & les peuples de Venise & de Dalmatie* : expression qui marque l'autorité d'un maître, & détruit le système de ceux qui soutiennent que dès-lors Venise étoit une République parfaitement libre.

Adelmus in
chronic.

In Annal.

Il fait son testament.

Idem ibid.

Annal. Metens. & alii.

vide Glossar. Ducange, verbo crux.

La tranquillité dont jouissoit la France, fit naître à l'Empereur la pensée de partager ses Etats entre les Rois ses enfants. C'est dans cette vûe qu'il assembla un Parlement à Thionville : il y lut un testament qui fut approuvé par les Seigneurs, & envoyé au Pape qui le signa, non pour lui donner plus de validité, mais pour le rendre plus autentique. Les trois Princes étoient présens : ils jurèrent de l'observer dans tous ses points. Il regle à chacun les limites de son domaine, augmente de quelques Provinces les Royaumes d'Italie & d'Aquitaine, & laisse tout le reste à Charles son fils aîné, qu'il destinoit à l'Empire. Il y prévoit & prescrit tout ce qui peut entretenir la paix & l'union parmi les frères. Il ordonne que s'il survient entre eux quelque différend qui ne puisse être décidé par le témoignage des hommes, on aura recours, non à la bataille ou à la preuve du duel, mais au jugement de la Croix. Tel étoit l'usage d'alors, usage bizarre, mais qui ne laissoit pas d'être appelé le Jugement de Dieu. Dans les affaires douteuses on choisissoit deux hommes qu'on conduisoit à l'Eglise, où ils se tenoient debout, les bras élevés

en forme de croix, pendant qu'on célébroit l'Office Divin. On donnoit gain de cause à celui des deux partis dont le Champion demeuroid le plus longtemps immobile. Le religieux Monarque, après avoir recommandé aux jeunes Rois de protéger constamment l'Eglise de saint Pierre, déclare enfin que les dispositions qu'il vient de faire n'empêchent point qu'il ne conserve, tant qu'il vivra, la puissance qu'il tient de Dieu sur le Royaume & sur l'Empire : en sorte que ses trois fils & tous ses peuples lui rendront toute l'obéissance que des enfants doivent à leur père, & des sujets à leur Empereur & à leur Roi.

Cette grande affaire terminée, les trois jeunes Princes partirent pour différentes expéditions. La victoire couronna par-tout leurs entreprises. On eût dit que Charlemagne leur avoit partagé sa fortune avec ses Etats. Le Prince Charles dans sa dernière campagne avoit défait les Esclavons de Bohême dans un combat, où leur Duc fut tué : il subjuguâ dans celle-ci les Esclavons Sorabes qui habitoient sur l'autre rive de l'Elbe, & porta le fer & le feu chez les Bohémiens qui s'étoient

Diverses expéditions des Rois ses enfants.

Annal. Eginard. Metens. & alijs.

ibid.

Vita Ludov. pii

révoltés de nouveau. Pepin de retour en Italie équipa promptement une flotte contre les Sarrazins qui avoient fait une descente dans l'Isle de Corse. Le seul bruit de son approche les fit remonter sur leurs vaisseaux : ils se rembarquèrent avant qu'il eût pû les joindre. Le Roi d'Aquitaine se signaloit de son côté au-de-là des Pyrenées. Il prit & brûla tous les forts qui couvroient Tortose , détacha quelques troupes , qui après avoir pillé Villarubia , défirent un corps de Sarrazins qui vouloient leur couper le retour , prit ensuite le chemin de la Navarre , mit le siège devant Pampelune qui se rendit , & rentra triomphant dans ses Etats.

An. 807.
Nouveaux
avantages
remportés sur
les ennemis
de l'Etat,

On vit cette année un phénomène extraordinaire, s'il est vrai qu'Eginard rapporte fidèlement les observations des Astronomes de la Cour. Mercure, dit cet Auteur , fut observé pendant huit jours entre le Soleil & la Terre , paroissant dans le disque du Soleil comme une tache noire. Il y eut aussi quatre éclipses , trois de Lune , une de Soleil ; & Jupiter parut caché par la Lune. Tant de prétendus prodiges effrayèrent les peuples , qui les regar-

dérèrent comme les présages de quelques accidens funestes. Mais heureusement les armes Françoises prospérèrent par-tout. Les Sarrazins tentèrent une descente dans la Sardaigne : ils furent repoussés & virent périr trois mille de leurs meilleurs soldats. Leur entreprise sur l'Isle de Corse n'eut pas un succès plus heureux. Le Connétable Bouchard parut avec la flotte de l'Empereur , leur livra bataille , les mit en fuite , leur prit ou coula à fond treize grands vaisseaux. Le bruit de cette victoire produisit un grand effet. Le Patrice Nicétas étoit avec une flotte dans le Golfe de Venise : il n'osa rien entreprendre , conclut une trêve de quelques mois , & retourna à Constantinople sans avoir rien fait. C'est du moins ce qu'on peut conjecturer d'une lettre du Pape au sujet de cette expédition. On n'y voit rien qui annonce aucun acte d'hostilité. Il dit simplement que son intention est de pourvoir à l'entretien du Patriarche Fortunat , à qui la présence du Général Grec ne permettoit pas de demeurer dans sa ville épiscopale de Grado. Il conjure l'Empereur d'examiner la conduite de ce Prélat. *Défendez son*

Annal. Merens.
Moissiac. & Calli.

Tom. 7. Concil
Epist. 11. Léon.
ad Carol. Magn.

honneur , ajoutez-il , conservez lui son temporel : mais en même-tems ayez soin de son ame , & que le respect qu'il doit à son Maître , l'oblige à mieux faire son devoir. Nouvelle preuve & de la dépendance des Vénitiens , & de l'autorité des Rois pour la manutention de la discipline.

Expédition
d'Espagne.

Vita. Ludov.
VII.

An. 808.

Ce ne fut pas seulement en Italie que les François combattirent les Maures avec avantage : l'Espagne leur fournit encore une ample moisson de lauriers. Les troupes d'Aquitaine , sous la conduite d'Ingobert que l'Empereur avoit envoyé pour les commander , passèrent l'Ebre , surprirent l'Emir Abaidon , pillèrent son camp , taillèrent son armée en pièces , & se présentèrent devant Tortose , que cet heureux succès leur faisoit espérer d'emporter. Mais soit que le Général Sarrazin s'y fût retiré avec ceux qui avoient échappé à l'épée des vainqueurs , soit pour quelque autre cause que l'histoire ne dit pas , elles crurent devoir se contenter de la victoire qu'elles venoient de remporter , & reprirent le chemin de l'Aquitaine , chargées d'un prodigieux butin. L'année suivante , Louis assiégea cette place en personne , la

prit par capitulation , & en envoya les clefs à l'Empereur son père. Ce jeune Prince n'avoit pû être de la première expédition : il en fut empêché par les avis qu'il reçut qu'une flotte de Normands avoit passé dans la Manche , & faisoit voile vers les côtes d'Aquitaine. Il donna ordre à tout , & les sages précautions qu'il prit , garantirent ses Provinces du ravage. ibid.

On appelloit alors Normands, ou hommes du Nord , (car c'est l'étimologie de ce nom) tous les peuples qui habitoient le Dannemarck , la Suède & la Norwége. Ces barbares, aussi avides de butin que zélés pour leurs faux Dieux , ne cessoient de faire des courses sur les terres des Chrétiens , pillant , brûlant , massacrant tout ce qu'ils rencontroient , surtout les Prêtres & les Moines , qui détruisoient le culte de leurs idoles. Charlemagne prévint avec douleur les maux qu'ils causeroient un jour à la France. *Si malgré toute ma puissance , disoit-il en soupirant , ils osent insulter les côtes de mon Empire , que ne feront-ils pas , lorsqu'il sera partagé ?* L'événement n'a que trop justifié cette prédiction. Ce grand Prince cependant prit les mesures les Précautions contre les courses des Normands.

Monach. San-
gal. l. 2. c. 22.

plus sages pour le prevenir. Il visita tous ses ports , & fit construire un si prodigieux nombre de vaisseaux , qu'il y en avoit , au rapport d'Eginard , depuis l'embouchure du Tibre jusqu'à l'extrémité de la Germanie. Il ordonna que tous ces bâtimens resteroient toujours armés & équipés. Mais ce qui prouve encore mieux combien il avoit à cœur de rendre la France inaccessible aux incursions des peuples du Nord , c'est qu'il obligea les Seigneurs de servir en personne dans ces occasions comme dans les armées de terre. Ce fut à Boulogne qu'il établit le principal arsenal de sa Marine. Il y fit relever un ancien phare , ouvrage de l'Empereur Caligula , & donna les ordres les plus précis d'y allumer des feux toutes les nuits. C'est ce qu'on appelle encore aujourd'hui *la Tour d'Ordre*.

Eginard. in
Annal. & in
vita Carol.
Magn.

Irruptions
des Danois
dans le pays
des Abodrites.

Tout l'Occident reconnoissoit ou respectoit la puissance de Charlemagne. Le seul Godefroy , roi de Danemarck , osa lutter contre tant de grandeur. L'Empereur desiroit de pénétrer dans ce vaste Royaume , moins pour soumettre à son Empire un pays couvert de neiges & de glaces , que pour réduire sous le joug de la foi un

peuple enseveli dans les ténèbres du paganisme. Le Danois le prévint , & eut la hardiesse de lui déclarer la guerre , en se jettant sur les terres des Abodrites. Il s'étoit ligué avec les Vilfes , les Linones , & les Smeldinges , qui tous comme autant de vautours affamés vinrent fondre en même-tems sur le Meckelbourg. La surprise fut telle & la consternation si générale , que la plus grande partie de cette Province se soumit au tribut. Le vainqueur s'avança jusques sur les bords de l'Elbe , où il prit quelques châteaux. Une petite place qu'il ne put emporter , lui coûta beaucoup de monde & des plus considérables de la Nation, entre autres un de ses neveux qui fut tué en montant à l'assaut. Cette perte & la nouvelle de la marche du Prince Charles l'obligèrent de retourner sur ses pas. La frayeur le saisit au point , que pour n'avoir pas à défendre contre l'armée François le port de Rieric qui lui étoit d'un grand revenu , il le fit détruire & raser. Il poussa la précaution plus loin encore ; & pour fermer entièrement l'entrée de ses Etats , il éleva une haute muraille , fortifiée de bonnes tours , qui occupoit tout l'espace de cette lan-

Annal. Eginard.
Loisel. Metens.
& ali.

gue de terre qui est entre l'Océan Germanique & la Mer Baltique. Tel étoit l'état des choses , lorsque le jeune Charles arriva sur les bords de l'Elbe. Il le fit passer à ses troupes , & pénétra bien avant dans le país des Linones & des Smeldinges , qu'il abandonna à la fureur du soldat. Ce fut tout le fruit de cette expédition. La saison étoit avancée : il ne voyoit plus d'ennemis en campagne : il fit construire deux forts sur les confins de la Saxe , & reprit le chemin de la France.

An. 809. Les Venitiens cependant étoient toujours divisés , & la trêve avec l'Empire d'Orient venoit d'expirer. Bientôt les hostilités recommencèrent de part & d'autre. La flore de Nicéphore reparut dans le Golfe de Venise , sous la conduite d'un autre Commandant , nommé Paul. Il en détacha quelques vaisseaux pour surprendre Comachio , ville située dans une Baye vers l'embouchure du Pô. L'entreprise ne fut pas heureuse. La garnison fit une sortie , mit les Grecs en déroute , & les obligea de se rembarquer promptement. Ils se dédommagèrent sur Populoni , aujourd'hui Piombino , qu'ils forcèrent & pillèrent. Le Général Paul

La paix est
conclue entre
les deux Em-
pires.

Ibidem *ibid.*

néanmoins fit faire des propositions que le Roi d'Italie voulut bien écouter. Mais il n'étoit pas de l'intérêt des Venitiens que la paix se fît entre les deux Empires. Les Ducs Wilhaire & Beot, ceux-là mêmes qui trois auparavant s'étoient mis sous la protection de la France, la traversèrent de tout leur pouvoir, & firent tant par leurs intrigues, que le Commandant de la flotte Grecque craignant pour sa vie, se retira sans rien conclure. L'année suivante, on découvrit que ces deux chefs n'étoient pas plus fidèles à Charlemagne qu'à Nicéphore. Pepin indigné de cette duplicité, marche aussi-tôt contre les perfides, les attaque par terre & par mer, les bat par-tout, & les force de se soumettre à sa domination. Cet exploit mit fin à la guerre entre les deux Empereurs. La paix fut conclue, Venise rendue aux Grecs, & la Dalmatie aux François.

Sigon. l. 4. de regn. Ital.

Le sac de Piombino ne fut pas le seul échec que les François essuyèrent cette année : ils se laissèrent surprendre dans Tortose. Le Roi d'Aquitaine se mit en devoir de la reprendre, & se vit obligé d'abandonner son entreprise. Le siège d'Huesca n'eut pas un

Affaires d'Espagne & de Germanie.

Vita Ludovic. pii. meilleur succès. Mais les affaires de

Eginard in Annal.

Germanie furent plus heureuses. Le Roi de Dannemarck , malgré tous ses retranchements , cherchoit par toutes sortes de moyens à calmer le ressentiment de l'Empereur. Il fit demander une conférence sur la frontière des deux Etats : elle lui fut accordée. Tout se termina à des plaintes réciproques : on se sépara sans rien conclure. Aussitôt le Duc Trasicon , suivant les ordres de Charlemagne , se jeta sur les terres des Vilses où il fit le dégât , prit & ruina la capitale des Smeldinges , & reconquit tout le país que le Danois avoit subjugué. Godefroy , outré de colère , se répandit en menaces contre les Abodrites , & ne parloit de rien moins que d'envahir la Saxe & la Frise. L'Empereur , averti de ses bravades , détacha un corps de troupes qui se saisirent de quelques passages de l'Elbe , & bâtirent une forteresse sur la rivière de Sturie , en un lieu appelé Essesfelt. Cette précaution déconcerta les vastes desseins du Roi des Normands , & l'obligea de porter ailleurs ses entreprises.

Idem in vita Carol. Magn.

AN. 810.

Le barbare cependant n'abandonna point absolument son projet. Il rassembla

Ils toutes ses troupes & tous ses vaisseaux , descendit en Frise avec une armée de deux cens voiles , pilla cette Province , défit un corps de Frisons & de François , s'empara de plusieurs places considérables , & les soumit au tribut. L'Empereur à cette nouvelle passa le Rhin & s'avança jusques sur le Vesper. Il y avoit à peine assis son camp , qu'il apprit que les ennemis s'étoient retirés en désordre , & que le Prince Danois avoit été assassiné par un de ses Gardes. Cette mort finit la guerre. Hemminge , fils & successeur de Godefroy , demanda humblement la paix , & l'obtint en renonçant à toutes les conquêtes de son père. Elle fut aussi conclue sous les mêmes conditions avec les Sarrazins d'Espagne. Le Roi de Cordoue rendit , ou laissa reprendre aux François tout ce qui leur avoit été enlevé. On régla que l'Ebre serviroit de limites aux deux Etats. Les Gascons venoient d'être sévèrement châtiés : la Navarre commençoit à s'accoutumer au joug de la France : ainsi tout demeura parfaitement soumis dans cette grande étendue de pais qu'on appelloit la Marche d'Espagne.

Annal. Eginaudi
& alii.

Concile d'Aix-
la Chapelle.

Ibid.

Baron. Sir-
mond.

Anast. in Léon.
& alii.

On reçut vers ce même tems la réponse du Pape sur un usage universellement adopté de toutes les Gaules. Le premier Concile de Constantinople avoit ajouté au symbole de Nicée, que le Saint-Esprit procédoit du Père. Les Eglises de France & d'Espagne y inférèrent qu'il procédoit également du fils. C'étoit dès-lors la créance générale. Ainsi toute la question se réduisoit à sçavoir, si elles avoient eu droit d'y faire cette addition. L'Empereur la crut assez importante pour mériter d'être examinée dans un Concile : il le convoqua dans son Palais d'Aix-la-Chapelle. Chacun dit ses raisons, & la chose parut si difficile, qu'on ne voulut rien décider, sans prendre l'avis du Pape. Le S. Père convenoit que le sentiment de l'Eglise Gallicane étoit le dogme Catholique : mais il soutenoit en même-tems qu'il ne falloit rien innover. On lui objecta qu'en retranchant cette addition, on donneroit lieu de croire qu'elle contenoit une doctrine erronée. Cette réflexion lui parut mériter quelque attention : il proposa, non de la faire effacer avec éclat dans les Missels où elle avoit été faite, mais de cesser de s'en servir

dans la chapelle du Roi, sous prétexte de se conformer à la pratique de l'Eglise Romaine. On ignore si le Monarque défera à cette décision. Mais la France, la Germanie, & l'Espagne conservèrent leur ancien usage : Rome même l'adopta dans l'onzième siècle, & le Concile de Florence le consacra par un décret authentique.

La tranquillité dont la France commençoit à jouir, fut troublée par des malheurs domestiques. Pepin roi d'Italie mourut à la fleur de son âge, ne laissant qu'un fils nommé Bernard, à qui Charlemagne donna le royaume de Lombardie, & cinq filles que l'Empereur fit élever à sa Cour avec beaucoup de soin. Le Monarque pleura cette mort peut-être un peu plus qu'il ne convenoit à un grand Prince : mais il étoit père : il perdoit un fils à qui l'histoire ne reproche aucun défaut : il pouvoit bien donner quelques larmes à la mémoire d'un jeune héros, qui les avoit si bien méritées par ses exploits & ses vertus. Le Prince Charles mourut aussi quelques tems après, dans la trente-cinquième année de son âge. On l'a vû à la tête des armées gagner des batailles, subjuguier la Bohême,

Mort du
Roi Pepin &
du Prince
Charles.

Eginard. In
Annal. in vita
Carol. Magn.

Theoganus c. 24

An. 811

Ibid.

484 HISTOIRE DE FRANCE.

& remplir l'Allemagne de la gloire de son nom. Charlemagne le destinoit à l'Empire. Ce tendre père n'apprit cette perte qu'avec la plus sensible douleur : sa santé en fut altérée : mais son affliction ne changea rien à sa conduite. Toujours occupé de la félicité présente de ses sujets , il songea même à leur bonheur à venir. Il ne lui restoit qu'un fils , il lui donna toute sa tendresse & tous ses soins.

AN. 812.
Caractère de
Louis Roi
d'Aquitaine.

Louis avoit toutes les bonnes qualités des particuliers , & paroissoit avoir aussi celles des Princes. La bonté surtout étoit le fond de son caractère. Généreux dans les commencements jusqu'à l'excès , ensuite avec discernement , il avoit trouvé le moyen , en diminuant les impôts , de vivre dans toute la splendeur des Rois. Sa valeur avoit paru dans les guerres d'Espagne , sa piété dans la fondation de plus de vingt Monastères , & son zèle pour la Religion dans la réforme du Clergé d'Aquitaine jusques-là très déréglé. Dévôt , mais sans oublier ses autres devoirs , il avoit destiné trois jours de la semaine à donner audience à ses sujets : il écoutoit leurs plaintes , il assistoit aux jugemens de leurs

Vita Ludovici.
p. 11.

procès : ce qui se faisoit avec tant d'équité qu'on n'entendoit parler dans ses Etats ni de vexations , ni d'oppressions. Telles étoient les merveilles que la renommée publioit du jeune Prince. L'Empereur n'osoit presque y ajouter foi : il voulut être certain qu'on ne le trompoit pas. Il envoya en Aquitaine un homme de confiance nommé Archambaud , sous prétexte de quelque affaire , mais en effet pour examiner la conduite de son fils. On lui rapporta que Louis gouvernoit avec tant de sagesse , que quoique sa maison fût magnifique , ses peuples vivoient dans une grande abondance. *O mes compagnons , s'écria-t-il dans les transports de sa joie , rejouissons - nous de ce que ce jeune homme est déjà plus sage & plus habile que nous.*

Dès - lors l'association à l'Empire fut résolue. Ce grand Prince se sentoit affoiblir de jour en jour : il manda le Roi d'Aquitaine , & ayant assemblé les Seigneurs de la Nation , il leur proposa son dessein. On ne lui répondit que par des acclamations. On choisit un Dimanche pour la cérémonie du couronnement. L'Empereur , revêtu des ornemens Impériaux , une

An. 813.
Il est associé à l'Empire.

Eginard in vita
Carol. Magn.

Theoganus c. 64

Chronie. Mois-
sias.

Baron. ad an.
806. N. 26.

couronne d'or sur la tête , & appuyé sur son fils , se rendit à la magnifique chapelle qu'il avoit fait bâtir quelques années auparavant. Il y fit sa prière , & après un beau discours sur ce que Louis devoit à Dieu , à l'Eglise , à ses sujets , à ses sœurs , aux enfants de ses frères , & à lui-même , il lui commanda d'aller prendre la couronne qu'on avoit placée sur l'autel , & de se la mettre lui-même sur la tête. Ce qu'il fit avec l'applaudissement de toute la Noblesse du Royaume. Quelques jours après , ils se séparèrent en versant beaucoup de larmes , triste pressentiment qu'ils ne se reverroient plus. Il est difficile de concilier cette conduite de Charlemagne avec le sentiment d'un Auteur très-grave , mais quelquefois bien prévenu , qui prétend que ce Prince par son testament ne donna l'Empire à aucun de ses enfants , parce qu'il avoit laissé au Pape la liberté d'en disposer comme il le jugeroit à propos. Le couronnement du nouvel Empereur où le Souverain Pontife ne fut ni appelé , ni consulté , est une ample réfutation non - seulement de cette chimérique concession , mais encore de tous les préjugés ultra-

montains. L'ordre qu'il reçoit de se ceindre lui-même le front du diadème Impérial, fait bien connoître que Charlemagne ne croyoit tenir l'autorité souveraine que de Dieu seul.

Le Religieux Monarque cependant donnoit le reste de sa vie au bonheur de ses peuples. Il faisoit tenir des Parlements pour les affaires de l'Etat, & des Conciles pour rétablir la discipline Ecclésiastique, fort altérée par les guerres. Mille prodiges, disent ses Historiens, sembloient annoncer sa fin. On ne voyoit depuis quelque tems qu'éclipses de Lune & de Soleil : phénomènes tout naturels, mais que le peuple prenoit pour des présages trop certains d'une perte qu'il craignoit. On ne se rappelloit qu'avec douleur ce qui lui étoit arrivé, lorsqu'il marchoit contre le Roi de Dannemarck. Une flamme descendue du Ciel passa de sa droite à sa gauche : au même instant son cheval tomba mort, & lui-même fut renversé par terre. Le Pont de Mayence, ouvrage de dix ans, & qui passoit pour une merveille de l'art, fut entièrement brûlé en trois jours. On croyoit entendre dans son appartement une espèce de tremblement ou de

An. 814.
Mort de Char-
lemagne.

Eginard in vita
Carol. Magn.

Nicardus.

bruit , semblable à celui d'un édifice qui menace ruine. La superbe galerie qui faisoit la communication entre la Chapelle & le Palais , s'écroula tout-à-coup. La Chapelle même fut frappée de la foudre , qui abbatit le globe d'or qu'il avoit fait placer au sommet. On lisoit dans l'Eglise une inscription où étoit gravé le nom du fondateur , *Charles Prince* : ce dernier mot , quelque mois avant sa mort , parut tellement effacé , qu'on n'en distinguoit plus aucune lettre. Il étoit instruit de toutes les réflexions qu'on faisoit sur tant d'accidents extraordinaires : il n'en parut , ni touché , ni inquiet. Son âge & ses infirmités étoient un pronostic plus assuré de sa mort prochaine. Il la vit approcher avec cette même intrépidité avec laquelle il l'avoit affrontée dans les combats. Il travailloit sur l'Ecriture Sainte , & en corrigeoit un exemplaire qu'on lui avoit donné , lorsque la fièvre le surprit. Sept jours de maladie & une prodigieuse abstinence l'affoiblirent extrêmement. Il reçut l'Extrême-Onction , ensuite le Viatique , suivant la pratique de ce tems-là ; & se sentant près de mourir , il fit le signe de la

croix sur son front & sur son cœur ,
posa les mains sur son estomac , ferma
les yeux , & expira en prononçant dis-
tinctement ces paroles du Psalmiste :
*Seigneur , je remets mon esprit entre vos
mains.*

Ainsi mourut le héros de la France & de l'univers , le modèle des grands
Rois , l'ornement & la gloire de l'hu-
manité. Il étoit de la plus haute taille ,
de l'extérieur le plus majestueux , le
plus fort & le plus robuste de son tems.
Cette supériorité , riche présent de la
nature , étoit relevée en lui par celle
que donnent les qualités de l'esprit ,
du cœur & de l'ame. Génie sublime ,
vaste , intrépide ; l'Italie , l'Espagne ,
la Germanie & l'Orient conjurés en
même-tems ne purent lui arracher la
plus légère marque d'embarras ou d'in-
quiétude. Il sçut au milieu de toutes
ses guerres donner ordre à tout &
par-tout , réglant son Etat & l'Eglise ,
comme s'il eut été dans une profonde
paix : y faisant fleurir l'abondance par
une vigilance qui s'étendoit à tout ; la
piété par de fréquents Conciles où
souvent il assistoit en personne , & les
Lettres par la protection constante
qu'il leur accordoit : ami lui-même

Son Portra

Eginard in
vita Carol.
Magn.

& cultivateur zélé des arts & des sciences. Aussi admirable , lorsqu'il décide une question dans une assemblée de Sçavants , que lorsqu'il dictoit des oracles dans son Conseil. Aussi grand lorsqu'il haranguoit un Concile , que lorsqu'il gagnoit des batailles à la tête d'une armée. Sage dans le projet , les mesures qu'il prenoit , étoient toujours celles qu'il falloit prendre : constant & ferme dans ses entreprises , il sçavoit les soutenir avec courage , & forcer la fortune à les couronner : ardent à la poursuite , on le voyoit passer rapidement des rives de l'Èbre sur les bords de l'Elbe , & du fond de la Germanie à l'extrémité de l'Italie. Heureux dans l'exécution , il fut toujours victorieux , quand il conduisit lui-même ses armées , & rarement fut-il défait , lorsqu'il fit la guerre par ses Lieutenants.

On voit une partie de tout cela dans l'histoire des héros de la Fable : mais ce qu'on n'y voit pas , ce qui distingue surtout Charlemagne , c'est ce rendre amour pour ses peuples , qui lui faisoit verser des larmes sur leurs malheurs qu'il n'avoit pû prévoir , mais qu'il sçut toujours réparer :

c'est ce caractère bienfaisant & généreux qui lui mérita même auprès des Payens le glorieux nom de père de l'univers : cette charité sans bornes, qui épuisa ses trésors pour soulager la misère des Chrétiens de Syrie , d'Égypte & d'Afrique : ces manières aimables , libres , aisées , qui lui attachoient par estime ceux qui lui étoient soumis par la destinée : cette modération toujours si rare dans l'offense , qui lui fit épargner le sang de ceux mêmes qui avoient osé attenter à sa vie : c'est cette application si constante à rendre la justice , qu'il interrompoit souvent son sommeil pour juger les procès que ses Ministres n'avoient pû terminer : cette distribution des récompenses si juste , si sage , qu'en augmentant le nombre de ses serviteurs , elle n'excitoit ni jalousies , ni murmures : cette conduite si admirable dans son domestique , qu'elle pouvoit servir de modèle à tout son Royaume : fils respectueux , tendre père , maître indulgent : c'est enfin ce zèle du bon ordre qui lui inspira ces Loix , Capitulaires , ou Ordonnances auxquels l'Europe doit une partie de sa police. Preuves éclatantes qu'il sçavoit également gou-

Monach. Es.
goliſm.

verner & vaincre. Digne rival d'Alexandre & de César par ses actions militaires, il les effaça par l'éclat de ses vertus. Aussi célèbre dans les fastes de la Religion par sa piété, qu'illustre dans les Annales du monde par ses exploits, l'Eglise l'a mis au nombre des Saints, & toutes les Nations de concert lui ont donné le nom de Grand.

On trouve dans son testament une nouvelle preuve de cette charité générale qui animoit toutes ses actions. Il ne laissa à ses enfants que la quatrième partie de ses trésors & de ses meubles : le reste fut distribué aux pauvres & aux Eglises Métropolitaines de son Empire. Il n'avoit rien ordonné sur le lieu de sa sépulture. On crut qu'il ne pouvoit reposer plus honorablement que dans la magnifique chapelle qu'il avoit fait bâtir à Aix sous l'invocation de la Sainte Vierge. On l'enterra, ou plutôt on le descendit dans un caveau, où il fut assis sur un trône d'or, revêtu de ses habits impériaux & du cilice qu'il portoit ordinairement, l'épée au côté, la couronne en tête, son livre d'Evangile sur ses genoux, son sceptre & son bou-

sa sépulture

Eg. Mart. in
vita Carol.
Mago.

Élierà ses pieds. L'un & l'autre étoient d'or, & le Pape Léon les avoit bénis. On lui mit par-dessus son manteau Royal, la grande bourse de Pèlerin qu'il avoit l'habitude de porter dans tous ses voyages de Rome. Tout le sépulchre fut parfumé d'odeurs & rempli de quantité de pièces d'or. On le scella, & par-dessus on éleva un superbe arc de triomphe, où l'on grava cette épitaphe: *Ici repose le corps de Charles, grand & orthodoxe Empereur, qui étendit glorieusement le Royaume des François, & le gouverna heureusement pendant quarante-sept ans. Il mourut la soixante-douzième année de son âge, la treizième depuis qu'il avoit été couronné Empereur d'Occident.*

Monach. Engol. in ejusd. vita Car. Mag.

L'histoire lui donne quatre femmes, Ses femmes & ses enfans.
Hermengarde, Hildegarde, Fastrade,
& Luitgarde, qui toutes portèrent
le nom de Reines. La première, fille
du dernier Roi des Lombards, fut répudiée par le conseil des Evêques. Il eut de la seconde quatre fils, Charles, Pépin, Louis, & Lothaire mort jeune, & cinq filles, Adélaïde, Rotrude, Berthe, Giséle, & Hildegarde. La troisième fut mère de Théodrade. Idem Eg. ibid.

trude, toutes deux Abbesses, celle-ci de Farmoutier, celle-là d'Argenteuil. La quatrième mourut sans enfants. Il avoit eu avant son mariage avec Hermengarde une concubine, nommée Himiltrude, mère de Pepin le Bossu & de la Princesse Rothais. Après la mort de Luitgarde, se voyant trois Princes capables de regner, il ne voulut plus épouser de femmes qui eussent le titre de Reines ou d'Impératrices. Il prit successivement quatre concubines dont il eut plusieurs enfants, sçavoir Rothilde de Madelgarde, Adeltrude de Gerfuinde, Hugues l'Abbé, Drogon évêque de Metz, & Adalinde, de Regine, & Thieri qui fut mis au nombre des Clercs, d'Adelaïde ou Adelvide. On lui donne encore une fille, nommée Emma, qu'on prétend avoir été femme d'Eginard.

C'est ce grand nombre de femmes & de concubines, qui a donné lieu de croire à quelques modernes, ou qu'il en avoit eu plusieurs en même-tems, ou qu'étant d'un naturel changeant, il n'attendoit pas que l'une fût morte pour en prendre une autre. On ne répètera point ce qui a déjà été dit, que le concubinage, nom infâme de nos jours, étoit alors une société

aussi légitime, que ce qu'on appelle encore aujourd'hui en Allemagne *mariage de la main gauche*, en France & ailleurs *mariage de conscience*.

Quelques réflexions aussi simples que solides, suffisent pour venger la mémoire de ce Religieux Monarque. Quelle apparence qu'un Prince presque toujours occupé de bonnes œuvres ou de saintes lectures, incapable d'ailleurs d'hipocrisie, vice ordinaire des ames basses, ait été infidèle à ces mêmes Loix, dont il se déclaroit si hautement le protecteur & l'appui ? Comment eût-il osé faire publier cette fameuse Ordonnance, où il met la fornication & l'adultère au nombre des péchés détestables qui font que Dieu frappe les Royaumes des plus terribles playes ? Quel sujet de scandale pour tous ses peuples ? Quelle matière de mépris & de risée, s'il eut donné lui-même l'exemple d'un crime, qu'il punissoit dans les autres par la prison & par la privation de leurs charges ? Est-il croyable qu'Eginard, qui lui reproche son peu de fermeté à réprimer & les cruautés de Fastrade, & le libertinage des Princesses ses filles, ait gardé un profond silence sur une vie aussi licentieuse que celle

Ex collect. Stepa-
han. Baluz. col.
432. col. 528-4

In vita Ludov.
7th.

qu'on lui impute ? Quelle idée devoit-on avoir de l'Historien de Louis le Débonnaire , qui en parlant de la mort de ce grand Empereur , use de ces termes consacrés par la piété : *l'homme juste mourut , mortuus est vir justus ?*

Que penser des Conciles de Verneuil & de Rome , qui le placent au rang des grands Rois , qui ont remporté de grandes victoires , parce qu'ils étoient de grands Saints ? C'est le langage de tous les Auteurs contemporains. Thegan , le Moine d'Angoulême , & l'Anonyme qui écrivoit sous son regne , lui donnent les mêmes éloges. Ce n'est que plusieurs siècles après sa mort , qu'il s'est élevé des doutes sur la pureté de ses mœurs , comme s'il étoit impossible qu'un homme qui a vécu soixante-douze ans , eût épousé neuf femmes l'une après l'autre. Nous ne craignons donc pas de dire avec le grand Bossuet, *que c'étoit un Prince très-chrétien dans toutes ses actions , malgré les reproches des siècles ignorants.*

Sermon à l'ouverture de l'Assemblée générale du Clergé de Fr. en 1681.

Premières loix somptuaires en France.

Mém. de l'Académie des Belles-Lettres Tom. VI. pag. 729.

Ce Monarque si grand , étoit en même-tems le modèle de la plus rare modestie. On le voyoit toujours vêtu à la Françoisise , & son habillement , hors les occasions d'éclat , différoit peu de celui-même du peuple. » II

5 portoit en hiver , dit Eginard , un
 » pourpoint fait de peau de loutre sur
 » une tunique de laine avec un sim-
 » ple bordé de soye. Il mettoit sur ses
 » épaules un fayon de couleur bleue ,
 » & pour chausses & pour brode-
 » quins il se servoit de bandes de di-
 » verses couleurs , croisées les unes sur
 » les autres. Il s'enveloppoit ensuite
 » d'un manteau , si long par-devant &
 » par - derrière , qu'il touchoit aux
 » pieds ; si court par les côtés , qu'à
 » peine approchoit-il des genoux. »
 Tel étoit à peu près l'habit ordinaire
 du François. Mais la nouveauté , sur-
 tout en matière de modes , eut tou-
 jours de grands charmes pour lui. Il
 vit aux Gaulois de petits manteaux bi-
 garrés : il les préféra aux grands , qui
 dès-lors commencèrent à lui paroître
 trop embarrassants. La conquête d'I-
 talie fit naître le goût des habits de
 soye , ornés de ces riches pelletteries
 que les Venitiens rapportoient de l'O-
 rient. L'Empereur , dit le Moine de
 saint Gal , dissimula d'abord , persuadé
 que son exemple rameneroit la Na-
 tion à la simplicité de ses ancêtres.
 Mais voyant qu'il ne faisoit aucune
 impression sur le courtisan petit-maî-
 tre , il résolut enfin d'y joindre l'auto-

Capitul. tri-
plex Anni 808.
Art. V. Tom. I.
pag. 4. 68.

rité. C'est à lui que la France est re-
devable des premières loix somptuai-
res , qui en fixant le prix des étoffes ,
distingue l'état de chaque particulier
par rapport à l'habillement.

Etat du com-
merce sous les
deux premie-
res Races.

Au reste , il n'est pas étonnant que
parmi cette multitude de reglements
qui composent la Loi Salique , il n'y
en ait aucun qui regarde la réforme du
luxe. Ce vice , enfant de l'abondance ,
ne paroît guère dans le commence-
ment des Empires. Le regne des con-
quérants est rarement celui du com-
merce , qui seul produit les grandes
richesses. On l'avoit vû fleurir dans les
Gaules sous la domination des Ro-
mains : les premiers Rois Mérovin-
giens l'y trouvèrent presque entière-
ment négligé : les guerres continuelles
qu'ils eurent à soutenir , ne leur per-
mirent pas de le rétablir dans son an-
cien éclat. Mais s'il fut dégradé dans
les premiers siècles de la Monarchie ,
il ne fut jamais absolument éteint ; il
paroît même qu'il avoit quelque vi-
gueur sous le Roi Gontran. Ce Prince ,
mécontent de Childebert son neveu ,
interdit toute communication entre la
Bourgogne & l'Austrasie. On voit sous
Clotaire II. une société de marchands ,
qui sous la conduite de Samon partent

Greg. Tur.
Hist. l. 9. c. 32.

Fredeg. chron.
4. 48.

du territoire de Sens pour aller négocier en Esclavonie. On trouve sous Dagobert I. quantité de marchés établis ,
 comme autant de rendez-vous , en faveur de ceux qui vouloient acheter ou vendre. On apprend par un Capitulaire du neuvième siècle , que sous Charlemagne les François alloient par bandes trafiquer chez les Esclavons , les Abares & les Saxons : il leur étoit défendu d'y porter des armes & des cuirasses. On lit dans la Chronique de Fontenelles , que dès les premières années du regne de ce grand Empereur , il y avoit un commerce réglé entre la France & l'Angleterre. Le Monarque François, indigné de la témérité d'Offa roi des Mer-ciens , défendit toute espèce de trafic entre les deux peuples : il ne fut rétabli qu'au bout de deux ans.

Apud Dublet.
 in hist. Abbat.
 S. Dion. p. 655.

Capitul. 2. 22.
 805. c. 7.

Chron. Fontan.
 c. 15.

On ne connoissoit guère alors d'autre négoce , que celui qui se fait dans les marchés. C'étoient presque les seuls endroits où l'on pût se pourvoir des choses nécessaires à la vie. Les artisans, les Artistes , & les Marchands dispersés çà & là , n'avoient point encore fixé leur séjour dans les villes : elles n'étoient habitées que par les Prêtres &

Marchés ou
 foires.

800 HISTOIRE DE FRANCE.

quelques ouvriers. On n'y voyoit ni Moines, ni Moniales : il y avoit peu de Monastères qui ne fussent en pleine campagne, ou autour des cités. La Noblesse demouroit dans ses terres, ou suivoit la Cour. Les gens de Poëte, c'est-à-dire, sous la puissance, ne pouvoient sans la permission du Seigneur quitter le lieu de leur naissance : le serf étoit attaché à l'héritage, l'esclave à la maison ou à la campagne du maître. On sent combien cette dispersion étoit peu favorable au commerce, qui aime les sociétés grandes & policées. Ce fut pour remédier à cet inconvénient, que nos Rois établirent ce grand nombre de foires, où chacun devoit se rendre, les uns pour se défaire du superflu, les autres pour se procurer l'utile & l'agréable. Celle de Saint Denis étoit une des plus fameuses. On y venoit, non-seulement de toute la France, mais de la Frise, de la Saxe, de l'Angleterre, de l'Espagne & de l'Italie. C'est ce qui paroît par l'acte de son établissement sous Dagobert I, & par une Ordonnance de Pepin le Bref, qui confirme aux Moines de cette Abbaye le droit de toucher les péages sur le territoire de Paris.

Capitul. Carol.
Calv. tit. 36.
s. 19.

Apud. Dublet.
Loc. cit.

Apud Felibian.
in prob. hist.
Muld. p. 24.

Commerce
Maritime.

On voit cependant par plusieurs moe

numents historiques, que le commerce dans ces siècles reculés n'étoit point absolument restreint aux seuls marchés, ni aux seuls étrangers Européens. La ville d'Arles, sous les premiers regnes des Mérovingiens, étoit encore en réputation pour ses manufactures, pour ses broderies & pour ses ouvrages de rapport en or & en argent. C'étoit, ainsi que Narbonne & Marseille, l'abord de tous les vaisseaux d'Orient & d'Afrique. Elle communiquoit à Trèves une partie des richesses que les flotes étrangères lui apportotent. On les embarquoit sur le Rhône jusqu'à Lion. De-là conduites sur la Saone & le Doux, elles étoient mises à terre, ensuite voiturées jusqu'à la Moselle qui les rendoit au lieu de leur destination. Ces beaux jours par la fatalité des guerres, s'éclipserent insensiblement. Les Asiatiques & les Africains n'osèrent plus aborder dans nos ports. On vit alors quelle est la force des inclinations primitives & innées. Narbonne, Arles & Marseille conservèrent toujours ce génie marin, qui en avoit fait les entrepôts de l'univers. Elles entretenoient sous les Carlovingiens un certain nombre de vaisseaux, qu'elles envoyoient commercer à Constantinople, à Gènes, à Pise. Les Lion-

Huet. traité de
com. des ans.
c. 39. No. 8.

nois , unis aux Marseillois & aux Avignonois, avoient coutume d'aller deux fois l'an à Alexandrie , d'où ils rapportoient des parfums & d'autres marchandises , qui se vendoient en Provence & dans tout le Royaume. Mais jamais le négoce n'avoit été aussi florissant qu'il le fut sous Louis le Débonnaire. Ce Prince , attentif au bonheur de ses sujets , établit un corps de marchands , sans autre servitude que de venir tous les ans au Palais , pour y compter à sa chambre. Il leur permet de trafiquer dans toute l'étendue de son Empire , déclarant qu'il les prend sous sa protection spéciale , ordonnant à ses Officiers de leur fournir les vaisseaux dont ils auront besoin pour joindre aux leurs : établissement qui sembloit annoncer aux siècles à venir cette société si célèbre de nos jours, sous le nom de Compagnie des Indes.

De tous ce détail il résulte , que sous les deux premières Races de nos Rois , les François se sont peu mêlés du commerce. Ils l'abandonnèrent presque entièrement aux étrangers , qui ne leur apportoitent que des bagatelles. L'Espagne les fournissoit de chevaux & de mulets ; la Frise , de manteaux de diverses couleurs , de sayons ou vestes, &

Vales. Not.
Gal. v. Massilia.

Alphabet. tit.
Cart. 31.

Monach. Sangal. l. 2. de reb.
bell. Carol.
Magn. c. 24.

de rochers ou habits de dessus, fourés de peaux de martre, de loutre ou de chat ; l'Angleterre, de bleds, de fer, d'étain, de plomb, de cuirs & de chiens de chasse ; l'Orient & l'Afrique, d'herbes, de vins de gaze, de papier d'Egypte, seul en usage en France jusques dans le onzième siècle, & d'huile d'olives, liqueur alors si rare dans nos climats, qu'un Concile d'Aix-la-Chapelle permet aux Moines de se servir d'huile de lard. Au reste, si l'étranger n'amenoit en France que des choses communes & de peu de valeur, celles qu'il en tiroit, n'offroient rien, ni de plus riche, ni de plus précieux. C'étoit pour l'ordinaire de la poterie, des cuivres ouvragés, du vin, du miel, de la garance & du sel. On voit par une lettre de Jérémie évêque d'une ville maritime, que la gabelle n'étoit point encore établie au neuvième siècle, & que le sel se faisoit alors comme aujourd'hui. Il manqua dans la Province du Prélat, parce que les pluies avoient inondé les sillons ouverts pour recevoir les eaux salées de la Mer. Il prie l'Evêque de Toul de lui en envoyer de Lorraine & de Franche-Comté. Ce qui prouve que dès-lors ces deux salines étoient en vogue, & que chacun faisoit sa provision de sel où il jugeoit à pro-

Idem c. 14.

Greg. Tur. l. 6.
c. 6. l. 5. c. 5.
l. 4. c. 44.

Huet. ibid. c.
38. n. 7.

Inter epist.
Frotharii apud
Duch. 27.

pos, souvent même dans un Royaume voisin de celui dans lequel il habitoit.

On trouve dans le recueil des Capitulaires quantité de reglemens, tant sur le

Tit. 36. c. 39.
Capitul. an.
819.

négoce en général, que sur le commerce particulier des esclaves, de l'argent monnoyé, des vases précieux, & des pierreries, trafic alors très-commun en

Capit. l. 6. c.
24.

France. Les uns défendent d'établir des marchés sans la permission du Roi, ou de les tenir les saints jours de Dimanche : les autres décrètent de rigoureuses peines contre quiconque vendra clandestinement un esclave, ou livrera un Chrétien aux Juifs & aux Payens.

Capit. an. 803.
c. 2.

Ceux-ci interdisent toutes ventes de nuit : ceux-là enjoignent de se servir de mesures & de poids égaux dans toute l'étendue de l'Empire François : cet au-

Baluz. in c.
279. l. 6. capit.

tre ordonne que le marchand Juif payera la dixième partie de son profit, & le Chrétien la onzième. Ces impôts, avec les droits de passage, de pontage, d'entrée & de sortie, faisoient une partie considérable du revenu de nos Rois.

Capitul. Carol.
Calv. tit. 53.
c. 3.

Ils avoient sur les lieux des gens préposés pour les lever. Dagobert I. ordonne qu'on prendra cent sols sur la recette Royale de Marseille, pour acheter l'huile nécessaire à l'Eglise de S. Denis, qu'il avoit si richement dotée ou fondée.

Gest. Dagob.
288. c. 18.

Fin du Tome premier.

ERRATA.

TOME PREMIER.

Page vij. *Epit. dedic.* cette vive intelligence par laquelle, lisez, pour laquelle.

P. 54. prêt à s'accager, lisez, saccager.

P. 65. barbarre, lisez, barbare.

P. 178. *premier mor*, fience, lisez silence.

P. 232. *note.* commencerent de se boucher, lisez, boucler.

P. 244. il n'y vécut avec éclat, lisez, il y vécut.

P. 254. Sisenard proclamé Roi, lisez, Sisenand.

P. 258. le Vosge, lisez, les Vosges.

P. 322. le nom du Roi, lisez, le nom de Roi.

P. 428. Angibert, lisez Angilbert.

P. 449. impatient de se voir possesseur, lisez, de se voir privé.

P. 464. qui leur causoit, lisez, qui leur causât.

P. 468. tout sembla, lisez, tout semble.

P. 502. de tous ce détail, lisez, de tous ce détail.

TOME SECOND.

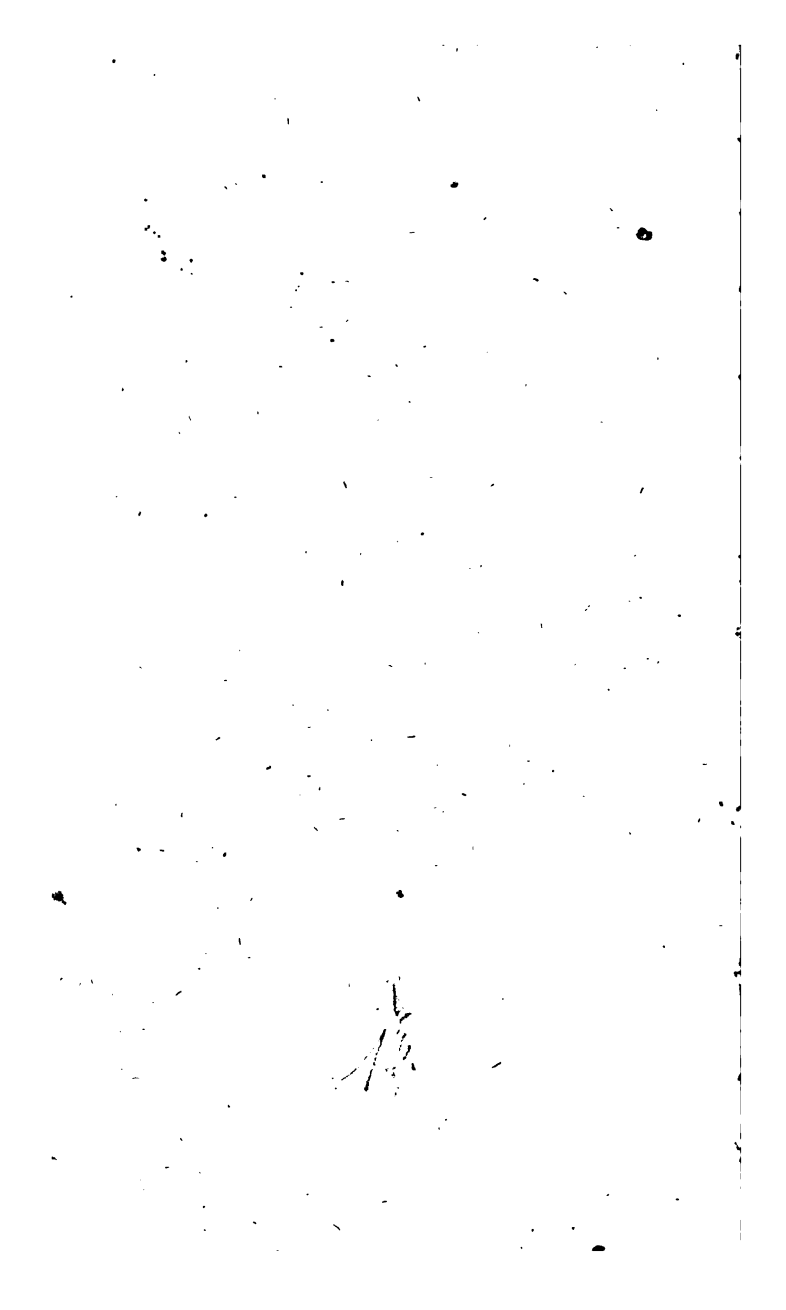
P. 111. tout fut inutilement employé, lisez,
inutilement.

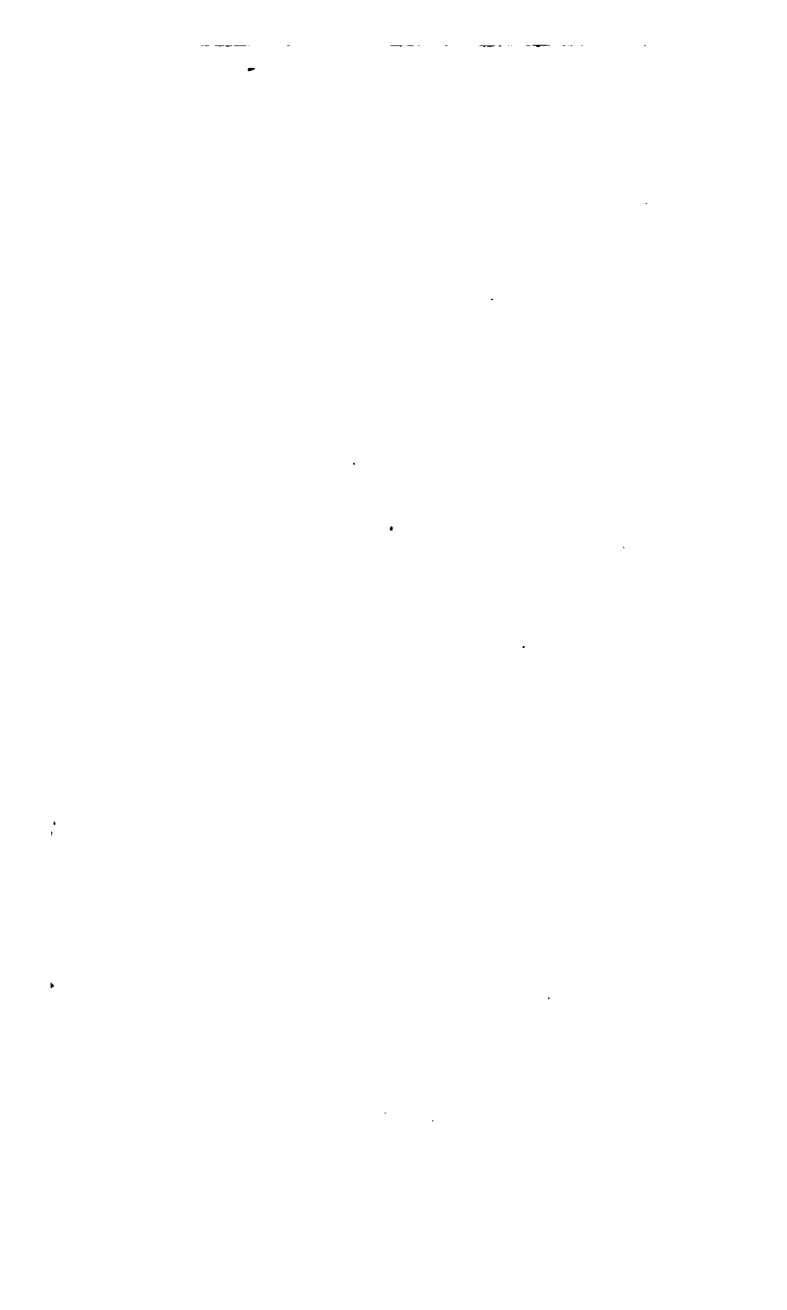
P. 145. à la marge. ment de Louis, lisez,
couronnement de Louis.

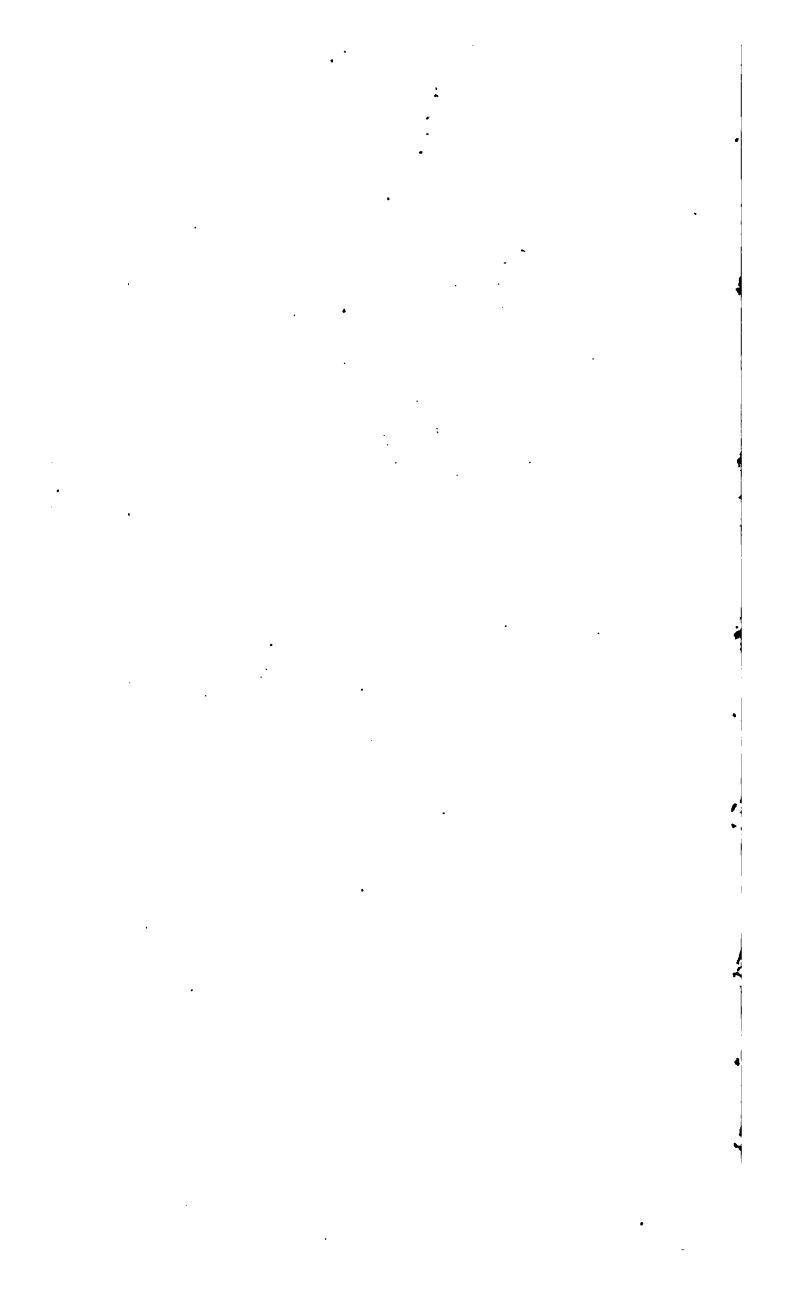
P. 398. & la grand rolle qu'elle fait, lisez,
& la grande figure qu'elle fait.

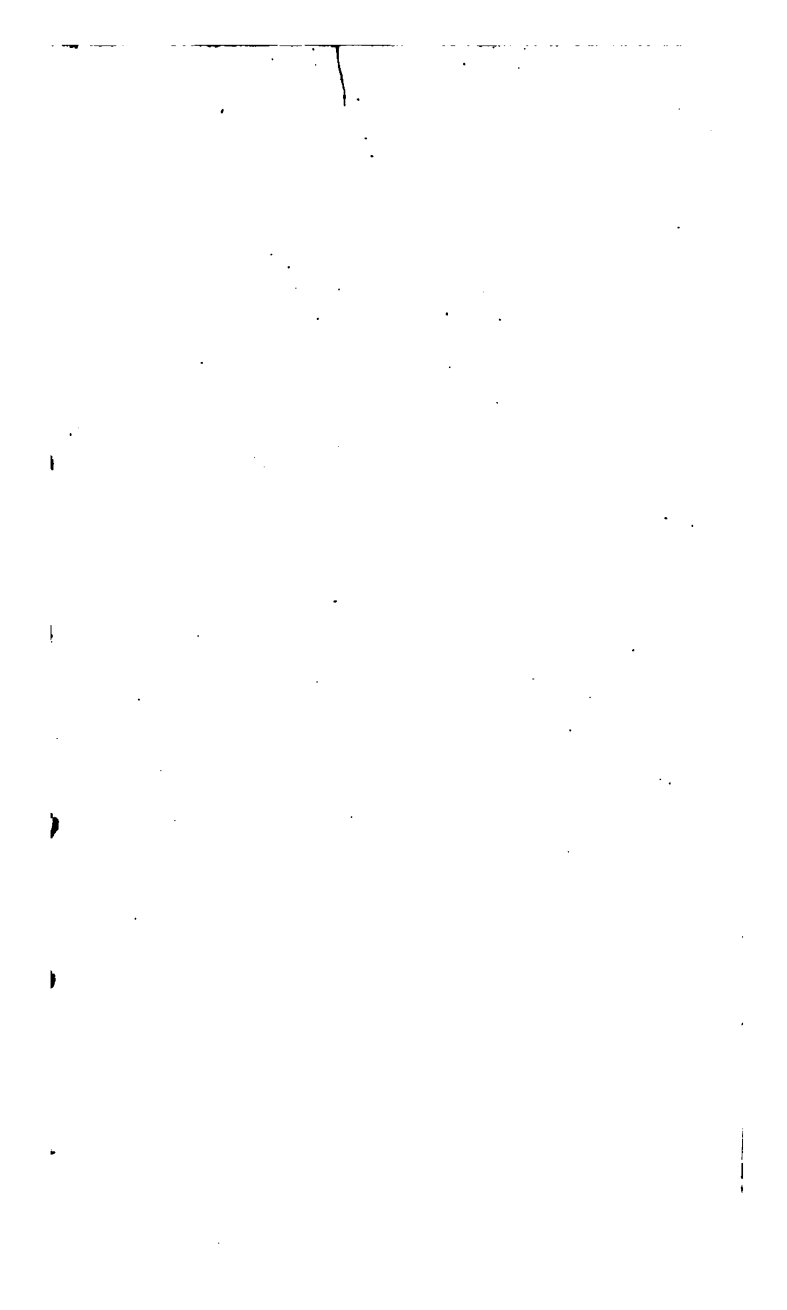


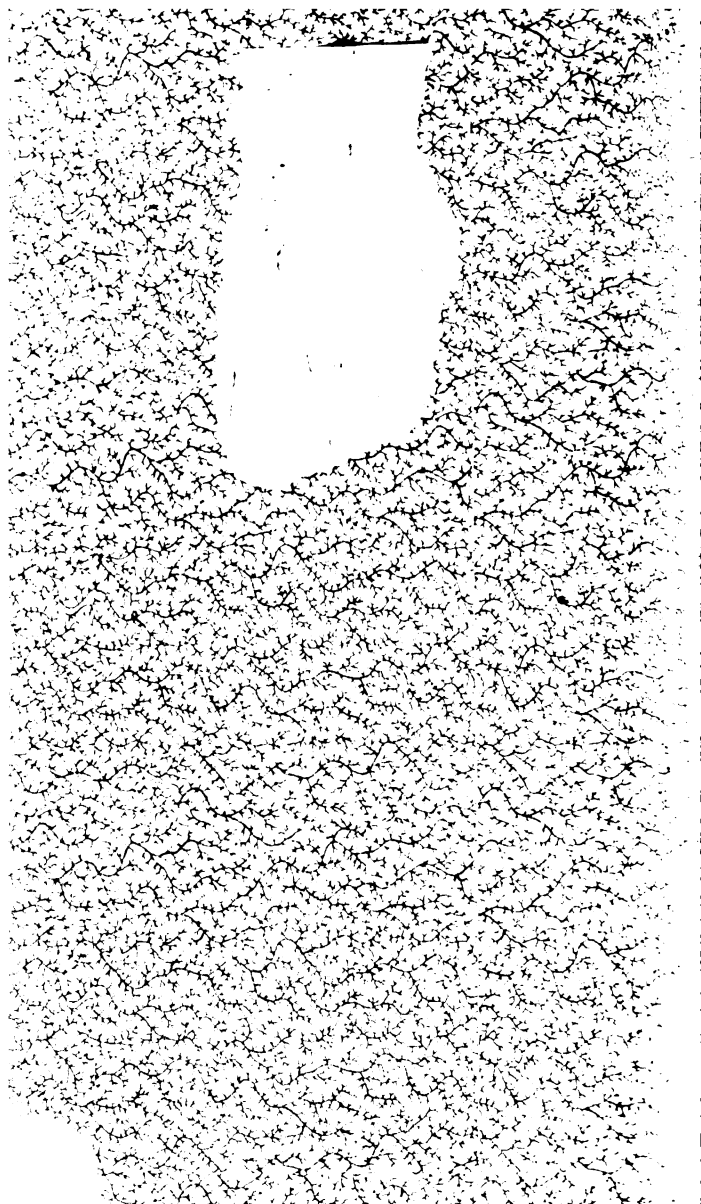












B.D.C. 2211

